

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

SUPPLÉMENT à l'année 1770. 1^{er} CAHIER,

TOME XXXIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M^{rs} le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROY





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SUPPL. à l'année 1770. 1^{er} CAHIER.

EXTRAIT.

La Médecine pratique, rendue plus simple, plus sûre & plus méthodique. On commence par le Traité des Maladies de la Tête, pour servir de suite à la Médecine de l'Esprit; par M. LE CAMUS, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, ancien professeur des écoles, agrégé honoraire du collège royal des médecins de Nancy, membre des Académies royales d'Amiens, de la Rochelle, & de la Société littéraire de Châlons-sur-Marne. A Paris, chez Ganeau, 1769, in-12.

SI l'on vouloit juger du succès avec lequel les sciences sont cultivées aujourd'hui, par le nombre infini de livres que

chaque jour voit naître, on seroit porté à croire que jamais elles n'ont fait autant de progrès ; mais, si, d'un autre côté, l'on considère que la plupart de ces productions, calquées les unes sur les autres, ne contiennent rien de nouveau, on voit avec douleur, que, semblables à ces tumeurs parasites, qui se forment sur les corps organisés, elles sont peut-être un des obstacles, qui s'oppose le plus aux connoissances humaines. On ne peut donc que louer les auteurs qui, ne prenant pour guide que leur génie, dédaignent les routes battues, & cherchent à s'en frayer de nouvelles. Il est impossible que, dans un champ aussi vaste, ils ne fassent bien des découvertes utiles, qui auroient éternellement échappé à ces esprits timides, qui n'osent jamais s'écarter des voies connues. C'est sous ce point de vue que le livre, dont on a lu le titre à la tête de cet article, nous a paru mériter une attention particulière. Nous avons cru que, si les conjectures, qui paroissent avoir servi de base à l'édifice que l'auteur entreprend d'élever, n'ont pas une solidité à l'épreuve de toutes les objections, les vues vastes & étendues, qu'elles lui ont suggérées, leur feront trouver grace aux yeux des gens non prévenus, qui admireront au moins la sagacité de l'esprit qui les a enfantées, & lui pardonneront d'avoir

hazardé un système, même précaire, dans une matière aussi obscure, & dans laquelle on n'a fait jusqu'ici que marcher d'erreurs en erreurs.

L'Ouvrage de M. Le Camus est précédé de trois Mémoires qui en sont comme les préliminaires. Le premier, qui est divisé en deux Parties, contient son système sur la génération. Le second présente des vues nouvelles sur l'anatomie, ou plutôt un plan du développement du corps humain, fondé sur ce système de la génération. Le troisième est destiné à l'exposition d'un nouveau plan de la pratique de la médecine. Il est suivi de la première Partie de cette Médecine pratique. L'auteur annonce qu'il ne la publie que pour essayer le goût du public : si cet Ouvrage lui plaît, les autres Parties ne tarderont pas à paroître. Il commence par les maladies de la tête, parce que, dans son plan, elles sont les premières en ordre, & qu'elles sont naturellement une suite de *la Médecine de l'Esprit*, dont il vient de donner une nouvelle édition.

On trouvera, sans doute, extraordinaire que l'auteur commence son *Mémoire sur la Génération* par des recherches sur la structure du cerveau; mais cet étonnement cessera, lorsque nous aurons observé que c'est cet organe qu'il regarde comme le principe de la génération. Ayant examiné au mi-

croscopé les différentes parties du cerveau, il assure avoir remarqué, 1^o que la substance corticale ou grise étoit très-transparente, & semblable entièrement à une gelée animale; 2^o que la substance médullaire ou blanche étoit plus opaque, & n'offroit à la vue aucune distribution de fibres; qu'elle ressembloit à du lait caillé, ou plutôt à une bouillie fort épaisse. La macération dans l'eau froide n'apporta aucun changement à ces apparences. La substance corticale se dessécha plus promptement sur le verre, & forma une membrane aussi transparente, & de la même couleur que de la colle de poisson. Sur la substance médullaire, il s'est d'abord formé une pellicule comme il s'en forme ordinairement sur la bouillie qui se refroidit: peu-à-peu cette croûte se durcit; mais elle paroissoit avoir moins de solidité & de cohérence que la membrane produite par la substance corticale. On sent suffisamment, sans que nous en avertissions, que l'auteur fait abstraction ici des membranes telles que les méninges, le plexus choroïde, & les vaisseaux sanguins.

Ces observations, il faut en convenir, sont bien propres à faire rejeter tous les systèmes qu'on a enfantés jusqu'ici, pour expliquer la structure de ce viscère important; & il n'est pas étonnant que l'auteur ait cru devoir chercher dans l'analogie quel-

que lumière qui pût l'éclairer dans une matière si obscure, & qui se refusoit si fort à l'observation. Il a donc cru pouvoir considérer le cerveau comme un noyau renfermé dans le fruit des plantes; &, comme les semences sont le principe de la germination, de la vie, de la végétation des plantes, il ne lui a pas paru hors de vraisemblance que le cerveau, qu'il appelle *un noyau animal*, fût le principe de la fécondation, du développement & de l'accroissement des animaux; c'est ce qu'il tâche de prouver, en rapportant les Observations de Lewenhoëck sur les animalcules de la semence, de M. De Buffon sur les molécules organiques: il s'appuie sur-tout d'une observation inférée dans un Mercure de l'année 1750, dans laquelle un physicien, ayant reçu de la semence humaine dans de l'eau claire & froide, au sortir du canal de l'urèthre, vit très-distinctement, même sans le secours des verres, un fœtus blanc, de matière opaque & fluide, dont la tête étoit d'un tiers plus forte que le reste du corps: il pendoit aux quatre extrémités du tronc quatre filets qui formoient les bras & les jambes. Quoi qu'il en soit de toutes ces observations, M. Le Camus prétend que ces animalcules, ces molécules organiques, ces embryons formés d'une matière opaque & fluide, ne sont autre chose que

de petits cerveaux nageans dans la semence ; que c'est cette bulle qu'on apperçoit au moment de la fécondation , & qui paroît avant le *punctum saliens*. Ce cerveau , dans le système de notre auteur , qui est une graine qu'il qualifie d'*animo-végétale* , pousse d'abord des racines pour s'attacher à un endroit d'où il puisse tirer sa nourriture ; & il tient à cet endroit , de la même manière que les racines des plantes sont adhérentes à la terre.

Pour expliquer la route que cette matière cérébelleuse prend pour venir du cerveau jusqu'aux organes de la génération , il s'efforce de prouver que les testicules ne sont que des ganglions produits par les nerfs spermatiques. On nous dispensera , sans doute , de rapporter les preuves de détail , sur lesquelles il tâche d'appuyer cette assertion. Ces preuves ne convaincroient sans doute aucun de nos lecteurs ; mais nous osons les assurer qu'ils en admireroient l'enchaînement.

Ce système sur la génération sert de base à la nouvelle distribution anatomique du corps humain , que l'auteur expose dans son second Mémoire. On est étonné que , sur un fondement aussi ruineux , il ait pu élever un édifice qui ne paroîtra peut-être pas indigne de l'attention des praticiens les plus instruits. Nous allons tâcher de leur en

tracer le plan , sans nous attacher trop scrupuleusement à des détails minutieux , qui conservent quelque chose de la singularité du premier système. Il considère la tête comme un bulbe , parce qu'elle est composée de différentes enveloppes , dont une partie s'étend sur tout le corps , & que , pour cette raison , il regarde comme faisant un département particulier & distinct. Les dernières de ces enveloppes sont les méninges qui enferment une masse moëlleuse. Cette masse forme différens prolongemens , avant de sortir par le trou qui est à la base du crâne : ces prolongemens sont accompagnés des méninges qui leur servent de gaines. Ce sont les nerfs qui se partagent en ramifications infinies dans tout le reste du corps. Les méninges sortent de même par le trou occipital , enveloppent partout la moëlle épinière , & l'accompagnent , lorsqu'il s'agit de former les rameaux nerveux , qui se distribuent aux viscères du bas-ventre & aux extrémités inférieures. Dans ce système , la cervelle est comme une espèce de terre grasse , dans laquelle sont implantés les nerfs ; terre où il prétend qu'il ne se filtre qu'un suc transparent , mucilagineux , qui est le principe de vie , d'accrétion , de développement & du mouvement des corps animaux. Chacun sçait que , si l'on coupe la tête , tout périt.

Au-deffous de la tête est la poitrine ; grande cavité dans laquelle est le cœur , réservoir d'un liquide rouge , d'où sortent des canaux qui vont le porter dans toute la machine animale ; mais , avant de se distribuer dans les différentes parties , il est obligé de subir une préparation essentielle dans les poumons , que notre auteur regarde comme une filiere où le sang est brisé , imprégné d'air , rendu plus rouge & plus subtil. C'est au sortir de ce viscere qu'il est envoyé par les arteres dans toutes les parties du corps. De ces arteres , les unes s'élevent , & sont destinées à aller arroser la terre qui fournit le suc aux nerfs , vraies racines du développement , de l'accroissement & de la sensibilité des animaux ; ce sont les qualifications par lesquelles notre auteur les désigne. Les autres descendent , pour porter le sang à tous les viscères du bas-ventre & aux extrémités inférieures. Il en est du cœur comme du cerveau : si on l'arrache , l'animal périt à l'instant ; toutes les fonctions sont abolies , parce que les organes ne reçoivent plus le liquide qui étoit l'objet de leur travail ; & les nerfs n'ont plus d'action , le cerveau ne recevant plus le liquide qu'il travailloit pour leur en fournir l'essence.

A ces trois grands districts , les tégumens , le cerveau , le cœur , & toutes leurs dépendances , M. Le Camus en joint un qua-

trieme, non moins manifeste, & presque aussi essentiel que les trois autres; c'est le conduit alimentaire, qui commence à la bouche, & finit à l'anüs : les intestins, qui en font la partie la plus considérable, sont attachés au mésentere; qui n'est qu'une duplicature du péritoine. Dans cette duplicature rémpent des vaisseaux lymphatiques & lactés, qui s'abouchent à de petites ouvertures placées le long du canal intestinal, & vont former par leur réunion un réservoir commun, connu sous le nom de *réservoir de Péquet*, d'où le fluide, qui a été pompé dans les intestins, remonte par un canal particulier jusques dans la sous-claviere, où il se mêle au sang avec lequel il s'identifie bientôt.

Après avoir établi dans le second Mémoire qu'il y a quatre grands départemens dans le corps humain, M. Le Camus procède dans le troisieme à développer son nouveau plan de médecine pratique; plan qui porte tout entier sur cette base fondamentale. Il fait observer d'abord que ces districts, extrêmement différens entr'eux, sont limitrophes; que souvent ils s'enclavent les uns dans les autres; c'est ce qui fait la difficulté de connoître cette carte. Pendant le cours de la vie, il s'exerce encore une espece d'antagonisme entre les puissances qui président à ces districts; elles doivent se

contre-balancer pour que la vie & la santé existent ; sans cela le district le plus fort l'emporte : de-là les maladies ; celles qui attaquent une puissance , & tout ce qui en dépend , ont des signes différens , & exigent des armes différentes pour les combattre.

» La fièvre n'est pas essentielle aux mala-
» ladies idiopathiques du cerveau, telles
» que l'apoplexie, la paralysie, l'épilepsie,
» les vapeurs, la folie, &c ; au contraire,
» c'est presque toujours la fièvre qui les gué-
» rit. Lorsque la fièvre les accompagne,
» elle vient d'un autre département, qui est
» affecté primitivement, tandis que la tête
» n'est affectée que par contre-coup. Ces
» maladies n'ont point de crises, du moins
» sensibles : les narcotiques, les anti-spas-
» modiques, les odeurs, tant aromatiques
» que puantes ; les vapeurs, tant sulfu-
» reuses qu'arsenicales, les émanations vo-
» latiles ; les sons, soit harmoniques, soit
» discordans, semblent agir directement sur
» les nerfs. Les saignées & les purgatifs ne
» réussissent pas beaucoup dans les maladies
» nerveuses ; souvent ces remèdes augmen-
» tent le mal. Ces maladies sont le partage
» de l'enfance, parce que c'est par le cer-
» veau qu'a commencé & que se continue
» le développement, comme nous l'avons
» déjà dit : il étoit naturel que l'organe, qui
» travaille le premier, souffrit le premier ;

» c'est la raison pour laquelle les enfans sont
» si souvent attaqués de convulsions, de
» mouvemens épileptiques, d'affections fo-
» poreuses, d'accidens spasmodiques, que
» quelquefois on attribue faussement à la
» dentition, ou à des coups dont on ne fait
» pas mention. » Ces maladies étant les
premières en ordre, c'est aussi par elles que
M. Le Camus a cru devoir commencer l'ex-
position de son nouveau système de pra-
tique.

» La fièvre suit de près les affections du
» cœur, & de tout ce qui est de son do-
» maine ; elle leur est essentielle. Ces af-
» fections sont suivies de crises : les premières
» en ordre sont les hémorrhagies ; les se-
» condes sont celles qui sont produites par
» les viscères du district du cœur, telles que
» les crises par les crachats, par les uri-
» nes, &c. La saignée est le principal re-
» mede dans ces maladies, qui affectent par-
» ticulièrement les vaisseaux sanguins & les
» organes servans à l'élaboration du sang.
» Les émétiques & les purgatifs ne sont que
» des remèdes secondaires dans ces occa-
» sions : ils sont utiles, quand ils sont bien
» placés ; & très-dangereux, quand ils sont
» donnés mal-à-propos. Les maladies de
» ce district affectent principalement les
» jeunes gens : vous les voyez sujets aux
» fièvres de tout genre, aux hémorrhagies,

» aux inflammations ; il semble que la nature , après avoir quitté l'ouvrage de la tête , & avoir formé entièrement l'organe de l'entendement & de la volonté , porte tous ses efforts du côté de la poitrine ,

» La fièvre n'est qu'accessoire dans les maladies de l'estomac , & de toutes ses dépendances : les vomissemens & les cours-de-ventre sont les crises qu'il faut en attendre ; les émétiques & les purgatifs sont les remèdes qui emportent la palme , dans ce cas : rarement la saignée y convient-elle. Dans l'enfance & la jeunesse , l'appétit est bon , & l'estomac fait bien ses fonctions : ce n'est que quand on avance en âge , que l'estomac perd ses forces ; aussi survient-il des dégoûts , des dévoiemens de toute espèce , des dyssenteries , des hémorrhoides , & des maladies longues qui prennent leur source des mauvaises digestions , & des embarras dans les viscères du bas-ventre : les vieillards sont encore plus à plaindre , lorsqu'ils n'ont plus de dents dans la bouche , la trituration des alimens se fait mal ; & l'estomac usé , ou fatigué , reçoit un fardeau qu'il ne peut plus porter.

» Les maladies , qui n'attaquent que la superficie de la peau , telles que les dartres , la gale , la teigne , & d'autres éruptions de ce genre , ne donnent pas la fièvre :

» celles qui attaquent les tégumens un peu
» plus profondément, telles que la petite
» vérole, de forts érépèles, donnent la
» fièvre, (l'auteur promet d'en dire la rai-
» son) : les sueurs sont les crises de ces ma-
» ladies, qui sont de tout âge ; cependant
» les premières paroissent plus affectées à
» l'enfance, & les secondes à la jeunesse.
» Les sudorifiques ; le diapnoïdes, les cor-
» diaux, &c. sont indiqués dans ces affec-
» tions, parce qu'ils chassent du centre à
» la circonférence, & qu'ils soutiennent
» l'effort critique de la nature. »

Nous avons cru devoir rapporter en entier ce plan de médecine systématique, qui nous a paru mériter la plus grande attention de la part de nos lecteurs. Ce n'est, en effet, qu'en connoissant bien exactement les organes qui souffrent dans les différentes maladies, qu'on peut se flater d'y appliquer les remèdes convenables : j'avois osé proposer quelque chose de semblable dans trois thèses que je soutins à la Faculté de médecine pendant ma licence : quoique mon plan diffère, en quelques points, de celui de M. Le Camus, j'ai été très-flaté de m'être rencontré avec lui en plusieurs choses : ce n'est pas ici le lieu de faire le parallèle de nos vues ; je desire seulement que ces tentatives puissent engager les médecins dogmatiques à réfléchir un peu plus sur l'influence

que les différens systèmes d'organes ont sur l'œconomie animale , & l'action réciproque qu'ils exercent les uns sur les autres ; je ne doute point que cela ne leur fournisse des vues précieuses , capables de faire faire à la pratique des progrès beaucoup plus rapides que ceux qu'elle paroît avoir faits dans ces derniers tems. Mais revenons à l'ouvrage de M. Le Camus.

Nous avons déjà dit que la première partie de sa pratique , celle qu'il publie aujourd'hui , avoit pour objet les maladies qui dépendent du département du cerveau. Il observe d'abord que, de même que le cœur a un mouvement alternatif de systole & de diastole , de même aussi le cerveau, les méninges, & tout leur apanage, c'est-à-dire les nerfs, exercent leur ressort pendant quelques heures, & tombent ensuite dans le relâchement, qui dure aussi un tems déterminé. C'est la veille & le sommeil qui s'exercent alternativement dans l'espace de vingt-quatre heures , tant que l'animal jouit de la santé ; toute autre manière d'être est contre-nature , & devient maladie. La seconde fonction du cerveau est d'être l'organe immédiat de l'entendement & de la volonté ; la troisième est de donner aux organes des sens cette vigueur qui les fait avertir l'âme des impressions qu'ils viennent de recevoir , & aux muscles cette facilité d'obéir, suivant
les

les mouvemens de la volonté. C'est en parlant de la distinction de ces fonctions propres au cerveau , que M. Le Camus a divisé les maladies particulieres à cet organe , ou à ses dépendances , en trois classes principales ; 1^o les maladies soporeuses , telles que l'apoplexie , la léthargie , &c. & leur contraire , l'insomnie ; 2^o les dérangemens de la raison , l'imbécillité & la folie , l'apathie & les passions outrées ; 3^o la paralysie , l'épilepsie , les maladies convulsives , & les spasmes. A ces trois classes , il en joint une quatrième qui comprend les maladies dépendantes des affections des enveloppes communes de la masse cérébrale , telles que les méninges , le crâne & le péricrâne ; on les désigne vulgairement sous le nom commun de *maux de tête*. Chacune de ces classes forme la matière de l'un des quatre chapitres qui composent le premier Livre de cette Médecine pratique.

M. Le Camus , persuadé que , pour bien comprendre l'æthiologie des maladies soporeuses , & de l'insomnie , il faut connaître celle de la veille & du sommeil , débute dans son chapitre par rechercher les causes ordinaires & naturelles qui disposent , provoquent & donnent de la pente au sommeil. Il met de ce nombre , 1^o la digestion ; 2^o la boisson un peu abondante de liqueurs fermentées ; 3^o la lassitude ; 4^o un repos

absolu du corps, sur-tout si l'on y joint l'obscurité, la tranquillité de l'ame, le silence des objets qui environnent, ou la monotonie de ceux qui font quelque bruit; 5° le bercement, ou un certain tremouffement du corps; 6° les dispositions particulieres du tempérament, soit sanguin, soit pituiteux; 7° une chaleur considérable, ou un froid excessif. Les causes accidentelles, qui occasionnent le sommeil, sont, 1° les odeurs suaves, les vapeurs sulfureuses; 2° les médicamens somniferes; 3° les climats humides, les saisons pluvieuses, les demeures sombres; 4° les plaisirs de l'amour, pris avec ménagement; 5° toutes les causes qui peuvent comprimer le cerveau. Si ces causes disposent au sommeil, il en est d'autres qui l'interrompent ou l'empêchent: telles sont, 1° une diète trop sévère; 2° la lumière, ou toute autre sensation vive; 3° le tiraillement des nerfs par une cause irritante quelconque; 4° l'attention soutenue sur un même objet, ou une forte passion; 5° l'abstinence des plaisirs de Vénus; 6° la boisson de décoctions chargées d'une huile empyreumatique, telles que le café; 7° une irritation faite au cerveau, soit par une cause interne, soit par une cause externe, &c.

Lorsque le sommeil est prolongé contre nature, & n'est plus proportionné à la force & à la constitution des individus,

c'est une maladie. On range parmi les sommeils contre nature, l'assoupissement, l'apoplexie & la léthargie. Les auteurs paroissent être peu d'accord sur les maladies qu'ils ont désignées par ces noms ; ce qui a engagé M. Le Camus à jeter un peu de jour sur cette matiere. Les Grecs ont appelé l'assoupissement *carus*, *cataphora*, *coma* ; les Latins l'ont nommé *sopor*, *mancor*, *torpor*, *veternus*. C'est une pente au sommeil difficile à surmonter : il diffère du sommeil naturel, en ce que l'on est réveillé facilement, lorsqu'on est simplement endormi ; mais, lorsqu'on est assoupi profondément, il faut des causes plus fortes pour éveiller : quand l'action de ces causes cesse, on retombe aisément dans le sommeil. On distingue cet assoupissement profond, qu'on appelle *coma somnolentum* du *coma-vigil*, ou assoupissement léger, dans lequel les malades ont une vraie pente au sommeil, sans pouvoir dormir : ils sont agités par des rêves & par la fièvre. Selon notre auteur, cette dernière affection est symptôme d'une autre maladie, & appartient, par conséquent, à une autre classe.

L'*apoplexie* est un assoupissement permanent & subit, avec la privation du sentiment & du mouvement des organes soumis à la volonté ; tandis que le pouls & la respiration subsistent presque dans leur état

naturel, excepté que la respiration est un peu plus forte, & le pouls un peu plus élevé; d'où il résulte que l'apoplexie ne diffère de l'assoupissement, que par la permanence & par la difficulté, ou plutôt l'impossibilité d'éveiller ceux qui en sont atteints.

Il définit la léthargie *un assoupissement profond*, accompagné d'oubli, du tremblement des mains, & d'une diminution considérable du sentiment & du mouvement volontaire. C'est cette inertie où se trouvent les malades, & la perte de mémoire, qui caractérisent cette maladie, & qui lui ont fait donner le nom de *léthargie*, comme si elle étoit occasionnée par les eaux du fleuve *Léthé*. Les Latins lui ont donné le nom de *veternus*. Si l'on vient à bout de réveiller les léthargiques, pour quelques instans, ils sont comme stupides; ils répondent hors de propos. Ils paroissent tellement sans mémoire, qu'après avoir bâillé, ils oublient de fermer la bouche; au lieu que les apoplectiques répondent assez juste aux questions qu'on leur fait, lorsqu'on les a excités. M. Le Camus a ajouté à sa définition le tremblement des mains, suivant la remarque d'Hippocrate. *Lethargici manibus tremunt, somnolenti fiunt.* Coac, Prænot. Arétée compte aussi ce tremblement des mains parmi les symp-

tomes de la léthargie. Presqu'aucun moderne n'en fait mention; ils parlent, au contraire, d'un symptôme qui, suivant les principes de M. Le Camus qui paroissent puisés dans la nature, ne doit pas essentiellement être joint à la léthargie idiopathique: c'est la fièvre qui, selon lui, n'est jamais essentielle aux maladies du cerveau. Il s'appuie de l'observation du pere de la médecine, qui dit expressément: *Lethargici habent pulsus lentos & tardos.*

M. Le Camus conclut de ces définitions, que le sommeil naturel & le sommeil contre nature ne diffèrent que par des nuances qui caractérisent chaque affection soporeuse; ce qu'il confirme par l'identité des causes qui produisent les uns & les autres. En effet, celles qui donnent lieu, tant à l'assoupissement qu'à l'apoplexie & la léthargie, ne diffèrent que par leur intensité, de celles que nous avons dit provoquer le sommeil: ce sont, 1^o la trop grande voracité, la gourmandise & l'intempérance; 2^o l'abus des boissons spiritueuses; 3^o les travaux immodérés, les fatigues outrées, une étude trop longue & trop pénible; 4^o le repos trop constant, la paresse, la langueur, l'apathie: l'énergie de ces causes augmente, si on y joint l'obscurité. 5^o Le balancement, le tournoiement donnent des vertiges; le trémoussement doux & uni;

forme des voitures endort. Il n'est pas rare que des personnes soient attaquées d'affections soporeuses dans leur voiture, sur-tout si elles y montent après avoir un peu trop rempli leur estomac. 6° Les tempéramens sanguins & les tempéramens pituiteux ont plus de pente au sommeil, que les tempéramens bilieux & les mélancoliques; c'est ce qui a fait distinguer avec raison deux espèces d'apoplexies, l'une sanguine, & l'autre séreuse. Dans ses discussions sur la pléthore, notre auteur observe qu'elle est quelquefois particuliere aux vaisseaux du cerveau, & peut être l'effet d'une grande raréfaction du sang; raréfaction occasionnée par la chaleur immédiate sur la tête, comme il arrive quelquefois à ceux qui voyagent en plein midi, pendant les jours chauds de l'été; ce que le vulgaire appelle *coup de soleil*: elle peut aussi être l'effet d'une ligature trop serrée. 7° On doit encore mettre au rang des causes des affections soporeuses les chaleurs excessives, & les froids violens; les premières, par la raréfaction qu'elles occasionnent dans le sang, ce qui produit les mêmes effets par la pléthore; & les seconds, en faisant refluer le sang des capillaires dans les gros troncs; d'où il résulte que le cerveau doit être surchargé comme les autres viscères.

On peut dire la même chose des causes

accidentelles : toutes celles qui portent au sommeil , sont capables de produire les affections soporeuses ; & on a des exemples qui constatent qu'elles les ont produites. De ce nombre sont , 1^o des odeurs suaves de certaines fleurs , telles que le lys , la tubéreuse , les fleurs fraîches de sureau , le safran : les émanations subtiles des noyers jettent dans un assoupissement accompagné d'yvresse & de vertiges , ceux qui s'endorment à leur ombre. L'auteur ajoute les exhalaïsons de l'if ; mais quelques naturalistes ont cru pouvoir la laver de ce reproche. Tout le monde connoît les effets de la vapeur du charbon , lorsqu'on s'y expose dans un lieu fermé ; ceux des mouffettes , du *gas* qui s'exhale des liqueurs vineuses en fermentation ; du *plomb* , ou de cette exhalaïson qui s'élève des fosses d'aisance , lorsqu'on les vuide. On peut ranger dans le même ordre les effets des vernis. 2^o Outre les boissons spiritueuses , certains assaisonnemens , qu'on fait entrer dans les préparations des alimens , peuvent concourir à produire les affections soporeuses. Notre auteur met dans cette classe le safran , la muscade , l'huile de noix fraîche , le pain dans lequel il est entré de l'yvraie. Il dit avoir connu une dame qui , toutes les fois qu'elle mangeoit de la laitüe , ou qu'elle buvoit seulement du bouillon où l'on en eût fait cuire , s'endormoit pendant

vingt-quatre heures, au point qu'on la croyoit en léthargie. Il n'est personne qui ne sçache que la jusquiame, l'écorce de la racine de mandragoré, le tabac, l'*opium* & toutes ses préparations, procurent un sommeil plus ou moins profond. 3° On dort mieux dans les tems de pluie & de brouillard, que dans les tems de sécheresse : aussi arrive-t-il que certaines personnes, surtout celles qui sont d'un tempérament pituiteux, sont plus exposées aux paralysies & aux apoplexies, dans les tems humides. 4° On peut encore ranger parmi les causes accidentelles de ce genre de maladies, l'épuisement qui résulte de l'abus des plaisirs de l'amour. 5° Enfin on trouve dans les Observations un grand nombre de faits, tant médicaux que chirurgicaux, qui prouvent que les compressions sur le cerveau donnent lieu à toutes les maladies soporeuses.

Après l'examen de toutes ces causes, dont quelques-unes sont opposées entr'elles, il n'est aucun médecin qui ne conclue avec M. Le Camus, qu'une seule méthode ne peut suffire pour guérir toute espèce d'affection soporeuse. En conséquence, il reprend par ordre toutes ces causes, & indique les moyens qu'il a cru les plus propres à les combattre : suivons-le dans cette marche.

3° Les affections soporeuses, qui sont

produites par les excès dans le manger, exigent d'abord, qu'on vuide l'estomac & les intestins, soit par des purgatifs & des lavemens, soit par des vomitifs & la diète. Ces remèdes doivent être continués tant qu'il y aura des signes de saburre dans les premières voies. En prescrivant les vomitifs, M. Le Camus recommande de prendre garde à l'état actuel des vaisseaux sanguins; car, si le cerveau est engorgé par la surabondance du sang, on risque, par les secousses répétées d'un vomitif, d'augmenter la pléthore particulière du cerveau, ou de faire rompre les vaisseaux déjà trop engorgés. Cette pléthore est familière à ceux qui mangent habituellement beaucoup, & qui font peu d'exercice. Elle se connoît par l'élévation du pouls, par la rougeur du visage, par la force, la constitution & le régime du malade, &c. Alors il faut saigner, tant pour dissiper la pléthore, que pour prescrire ensuite avec plus de sûreté les vomitifs. Fondé sur ce principe, il pense encore, que, lors même que l'indication la plus urgente est d'employer d'abord, dans le cas proposé, les purgatifs & les émétiques, la saignée est utile après l'usage de ces remèdes, parce qu'il paroît difficile que le corps ne se surcharge pas d'une trop grande quantité de sucs, lorsqu'on est fort adonné aux plaisirs de la table, & qu'on ne fait pas un exer-

cice proportionné à son appétit. Quant au choix des saignées, sans décider la question, l'auteur ne s'arrête ici qu'à l'évacuation d'une certaine quantité de sang.

Ces remèdes généraux employés, M. Le Camus propose de songer à réveiller le ressort affoibli du cerveau ; c'est, selon lui, le grand point de curation indiqué par la nature, qui termine les affections comateuses par la fièvre, comme l'ont observé les plus excellens praticiens : *In syderatis, si febris accedat, solutio contingit*, dit Hippocrate dans ses Coaques. Pour parvenir à imiter, en cette occasion, la nature, il veut qu'on mette en action toutes les causes qui soutiennent la veille ; causes que nous avons rapportées ci-dessus. En conséquence, il prescrit, 1^o de mettre le malade à la diète la plus sévère ; 2^o de l'exposer au grand jour, & ne pas l'enfermer sous des rideaux, comme on a coutume de faire. 3^o Il ne veut pas que ces malades soient couchés, parce que cette situation augmente la pente qu'on a au sommeil. 4^o Tout ce qui peut remuer les puissances de l'ame éloigne le sommeil : il est bon de tracasser ces malades, de les impatienter même, de leur parler de choses intéressantes, & qui les touchent vivement. 5^o Les boissons chargées d'huile empyreumatique aiguillonnent les nerfs, & dissipent l'assoupissement : le pere Mallebranche rap-

porte qu'un homme tombé en apoplexie fut guéri par plusieurs lavemens de café. 6° Tout ce qui peut occasionner quelque irritation aux nerfs ramene à la veille : ceux de l'odorat forment la premiere paire ; il paroît à notre auteur que c'est eux qu'il faut attaquer d'abord : leur irritation a un grand pouvoir pour remuer toute l'œconomie animale. On peut employer avec succès, dans cette vue, les sternutatoires, les eaux spiritueuses, les sels volatils, &c. Les nerfs acoustiques, ébranlés, donnent aussi du jeu à tous les autres nerfs. On a vu plusieurs fois les concerts réveiller les léthargiques : les corps âcres, qui peuvent irriter le palais & la langue, donnent encore du ton aux nerfs : l'eau froide, jettée au visage, occasionne une sensation subite, qui réveille : les lavemens âcres, les suppositoires occasionnent des contractions dans tout le canal intestinal, & dissipent l'assoupissement par un sentiment douloureux & importun ; les ventouses, les épispastiques, les vésicatoires, les fers chauds, agacent les nerfs par la vive douleur qu'ils procurent. Un avis essentiel que nous ne devons pas omettre, c'est celui que M. Le Camus donne de ne pas trop se presser dans l'administration de tous les moyens qu'on vient de proposer, & de mettre quelque ordre dans l'emploi qu'on en veut faire ; sans cela, on fait tout

avec confusion , & on préjudicie plus au malade que si l'on faisoit moins , & que si on l'abandonnoit aux seules ressources de la nature.

Parcourons rapidement les autres causes , & les moyens que M. Le Camus propose pour y remédier. 2° Si les affections soporeuses arrivent par les excès du vin , ou de quelqu'autre boisson spiritueuse , le plus prompt remède sera le vomissement ; ensuite , comme les acides empêchent & détruisent les effets de l'ivresse , il faut les employer sous toutes sortes de formes ; la saignée paroît inutile , sur-tout si le pouls est naturel ; elle peut même être très-préjudiciable. 3° Lorsque les affections comateuses sont occasionnées par l'épuisement , il semble qu'on doit mettre encore moins de précipitation à les guérir que dans les cas précédens. Personne n'ignore la propriété du sommeil pour réparer les forces. Il faut tâcher que les malades reviennent peu-à-peu de leur engourdissement. Les eaux spiritueuses , employées prudemment , sont le meilleur remède , à mesure que , par des causes irritantes , on soutiendra le ressort des nerfs , on emploiera de bonne nourriture & de bon vin pour les fortifier ; la saignée & les fortes évacuations sont dangereuses , & même mortelles. 4° Les affections comateuses , produites par nonchalance ,

exigent presque toutes la saignée, les plus forts stimulans, les vésicatoires, les ventouses, &c. 5° Si quelqu'un est surpris d'affections soporeuses, pour être monté en voiture, ayant l'estomac trop chargé d'alimens, on le fera vomir d'abord, sans exciter de fortes secousses : ensuite on le fera saigner, pour diminuer l'engorgement qui s'est fait au cerveau, &c. 6° Dans la pléthore sanguine, la saignée est la base de la curation ; les autres remèdes ne sont qu'accessoires. Quelques praticiens veulent qu'on fasse quelques saignées du bras, avant d'en venir aux saignées du pied : ils sont fondés en raison, selon notre auteur, lorsque les résistances sont dans le bas-ventre : il ne désapprouve pas qu'on tente d'ouvrir l'artere temporale en même tems qu'on ouvre la veine jugulaire opposée, comme M. Le Vacher de la Feutrie l'a proposé. Si cette pléthore est entretenue par la suppression de quelque évacuation périodique, après les remèdes généraux, on travaillera à les rappeler : si l'on a eu le bonheur d'échapper à la première attaque, il faut user du plus grand régime, & se faire saigner de tems en tems, quand on est d'un tempérament sanguin, pour éviter la rechute. La fréquence de ces rechutes, qui paroissent presque inévitables, ont déterminé M. Le Camus à proposer de tenter la

ligature des carotides, indiquée par M. Parilôt, pour empêcher le trop grand abord du sang au cerveau. La pléthore séreuse admet quelquefois aussi la saignée ; mais il ne faut la faire qu'avec circonspection, & ne pas la multiplier : on doit, au contraire, insister sur les évacuans de tout genre, comme les émétiques, les purgatifs, les diurétiques, les sudorifiques. On ne doit pas craindre de se servir des plus forts stimulans, des sternutatoires, des sels volatils, &c. M. Le Camus n'approuve pas de même les lavemens faits avec du tabac. *Ceux qui les ordonnent*, dit-il, *ne font pas attention que le tabac a un principe narcotique.* 1^o Lorsque le sang, raréfié par la chaleur, dilate trop les vaisseaux, & produit quelque affection soporeuse, la saignée est le plus prompt secours qu'on puisse donner : en même tems, on doit avoir l'attention de placer le malade dans un endroit frais, de ne lui prescrire que des choses qui puissent calmer la fougue du sang, & en appaiser l'effervescence : on évitera les remèdes spiritueux & volatils ; ils seroient inutiles. On peut jeter de l'eau froide au visage, & même sur la tête du malade, &c. Si, au contraire, c'est le froid qui a occasionné l'assoupissement, la saignée sera encore utile pour diminuer l'engorgement actuel, & ranimer la circulation. On placera le malade

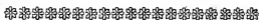
dans un air tempéré ; on lui fera mettre les pieds & les jambes dans l'eau tiède , pour faciliter le retour du sang vers les parties inférieures ; moyen qui seroit dangereux dans les affections soporeuses, produites par toute autre cause , parce que le bain des pieds augmente la pente au sommeil.

On a pu remarquer que l'auteur avoit avancé que , dans les affections du cerveau, les odeurs , ou quelque autre impression immédiate sur les nerfs , étoient les principaux moyens qu'on devoit employer : cependant on vient de voir qu'il ne conseille presque que les saignées & les vomitifs dans le traitement des affections soporeuses. Pour répondre à cette objection, qui ne lui a pas échappé , il fait observer que , dans toutes les circonstances qui ont été énoncées jusqu'ici, le cerveau n'est affecté que secondairement : c'est toujours la pléthore, ou quelque vice du district du cœur ; c'est toujours la saburre, ou quelque vice du district de l'estomac, qui ont donné lieu à l'affoiblissement ou à la compression de l'origine des nerfs : voilà pourquoi , dans les affections de cette espèce , il survient quelquefois des évacuations critiques, qui jugent la maladie. Les affections soporeuses sont, pour la plûpart, du genre de ces maladies mixtes, qui dépendent de l'action réciproque, que

les différens départemens exercent les uns sur les autres. Il n'y a que quelques-unes de celles qui reconnoissent pour principe certaines causes accidentelles, dont nous avons fait l'énumération, qui puissent être regardées comme des affections véritablement propres & particulières au cerveau : telles sont celles qui sont produites par les différentes vapeurs ou émanations. Aussi M. Le Camus conseille-t-il de ne combattre celles de cette espèce, que par d'autres vapeurs capables d'enchaîner celles qui ont produit le mal ; & il indique la vapeur du vinaigre, comme devant avoir la préférence dans tous ces cas. Il conseille également cet acide, lorsque l'affoupissement est l'effet de l'*opium*, ou de quelque poison narcotique. Les effets des autres causes accidentelles rentrant dans ceux des causes primitives, sur lesquelles nous nous sommes déjà assez étendus, nous ne suivrons pas l'auteur plus loin ; nous terminerons même ici notre Extrait : ce que nous avons dit du plan général de pratique de l'auteur, & les détails où nous sommes entrés sur la manière dont il traite ses sujets, nous paroissant suffisant pour faire connoître à nos lecteurs les avantages qu'ils peuvent se promettre de son ouvrage. Si nous osions prévenir leur jugement, nous croirions pouvoir pronon-

cer

cer qu'ils attendront avec impatience la suite de cette pratique, qui ne peut être que très-utile par le grand nombre de vues nouvelles que l'auteur sçait y répandre.



O B S E R V A T I O N

Sur une Evacuation considérable de Pus par les crachats provenans d'une tumeur extérieure au thorax; par M. VIALEZ fils, maître en chirurgie de la ville d'Agde.

Madame Rigal, âgée de soixante-dix-huit ans, de grande stature, & d'un tempérament fort & robuste, eut, dans le mois d'Octobre 1768, une fièvre putride. A cette maladie succéderent des accès de fièvre tierce qu'elle arrêta par l'usage d'un opiat : un mal-être universel fut le produit de cette imprudence. Bientôt ses jambes s'enflèrent, & il s'éleva une tumeur dure & douloureuse, qui s'étendit depuis la mamelle gauche inclusivement, jusqu'à la clavicule. Le bras gauche étoit douloureux; & la main du même côté s'enflait par intervalles : tel étoit l'état de la malade, lorsque je fus appelé, le 5 Décembre 1768. On me dit qu'elle avoit craché, la nuit, avec assez d'abondance pour mouiller plusieurs ser-

viettes. J'examinai les crachats : je les trouvai purulens ; & , dans l'instant , je prédis à la malade , que sa tumeur s'évacueroit par cette voie singuliere. J'ordonnai une tisane béchique , dans la vue de faciliter l'expectoration : elle fut si abondante & si efficace , pendant les nuits suivantes , que je ne trouvai pas le moindre vestige de la tumeur , lors de ma visite du 8 au matin. La malade ne cracha plus , & fut assez tranquille jusqu'au 18. A cette époque , la tumeur reparut , & les crachats aussi ; mais , comme ils étoient peu abondans , ils n'empêcherent pas la tumeur de paroître & de ramener les douleurs. Les jambes devenoient cependant plus légères ; & leur diminution journaliere étoit en proportion de l'accroissement de la tumeur que je trouvai , le 25 , un peu plus considérable qu'à ma premiere visite. La malade fut inondée de crachats , la nuit du 25 au 26 ; elle cracha encore , les deux nuits suivantes , quoiqu'avec un peu moins d'abondance. La tumeur disparut pour la seconde fois : les crachats cessèrent ; & nous eûmes un second calme ; mais il fut court. La tumeur reparut , pour la troisieme fois , le 1^{er} Janvier 1769. La diminution des jambes fut sensible , dès le soir ; & les crachats se manifestèrent , dans la nuit. Quelqu'un ordonna à la malade un purgatif qui fut pris , le 3 ,

sans effet : on le réitéra, le 5 ; il produisit
 quelques selles, & supprima les crachats.
 Je fus quelques jours sans la voir, pendant
 lesquels sa tumeur fit des progrès d'autant
 plus considérables, que les crachats étoient
 totalement supprimés. On vint me cher-
 cher, le 15. Les douleurs étoient insupport-
 ables, la tumeur énorme, & toute l'extrémité
 supérieure gauche considérablement enflée.
 Je remis la malade à l'usage de la tisane bé-
 chique, qu'elle avoit discontinuée, le 2, &
 j'appliquai l'onguent de la Meré sur la tu-
 meur qui s'ouvrit spontanément, dans la
 nuit. Les crachats reparurent, dans le même
 tems ; ils furent très-abondans, & exacte-
 ment conformes à la matière qui s'évacua
 par l'ouverture spontanée. Cette dernière
 évacuation fut si considérable, qu'elle
 mouilla les draps du lit, & qu'il sembloit
 qu'on eût trempé la chemise de la malade
 dans une rivière de pus : l'une & l'autre de
 ces évacuations furent très-considérables
 pendant les quatre premiers jours ; elles
 diminuèrent ensuite peu-à-peu, & tarirent
 entièrement, le 29. Je croyois la malade
 guérie : sa tumeur se renouvela cependant,
 vers le 20 Février. Elle ne prit pas de grands
 accroissemens, parce que la matière, qui
 la formoit, n'eût pas le tems de s'accu-
 mulr, & qu'elle s'évacua, dès le premier
 jour, tant par les crachats, que par l'an-

cienne ouverture. Ces évacuations ne furent pas, à beaucoup près, si considérables que la dernière fois; elles diminuèrent tous les jours; disparurent entièrement, le 5 Mars; & n'ont plus reparu. La malade, qui se porte bien aujourd'hui, 22 Juin 1769, eut encore à essuyer quelques plaies aux jambes, occasionnées par des brûlures & d'autres indispositions; fruits de son mauvais régime sur lequel il n'a pas été possible de lui faire entendre raison. Je n'en parlerai pas, parce que ces détails, qui d'ailleurs n'ont rien de piquant, sont totalement étrangers à cette observation. On a dit ici, qu'il étoit absolument impossible qu'une tumeur, située à la partie externe du thorax, s'évacuât par l'expectoration. Mais, comme il ne m'a fallu que des yeux pour bien observer les faits que je viens de décrire, ce ton tranchant ne m'empêche pas de les publier; persuadé qu'ils feront plaisir aux vrais maîtres de l'art, qu'ils pourront leur fournir des vues, & qu'ils pourront enfin rendre plus circonspects ceux qui sont toujours prêts à prescrire des bornes à la nature. Il est bon de les avertir, ces Messieurs, que les observateurs les plus respectables nous fournissent des exemples de métastases aussi surprenantes & aussi inexplicables dans leurs systèmes, que celle-ci. Je les étonnerois par la multiplicité des citations, si

j'aurois à faire parade d'érudition : il me suffira de leur indiquer l'Article *ABSCÈS* dans la *Bibliothèque choisie de Médecine*. Ils y verront, (s'ils prennent la peine de le lire,) combien d'abcès au foie se sont trouvés évacués par les crachats ; combien de dépôts à la plèvre & au poulmon se sont évacués par les selles ; combien par les urines, &c. &c. Mais, comme ils pourroient m'objecter que ces abcès étoient contenus dans des capacités, je suis bien-aïse de leur dire qu'ils trouveront dans le Journal de Médecine, Tome XII, pag. 350, l'exemple d'une tumeur de plus de seize pouces de circonférence, située sur l'omoplate gauche, qui s'évacua par le vomissement, dans l'instant que M. Tilliet, auteur de l'Observation, se préparoit à l'ouvrir. M. Vandermonde n'auroit pas inféré ce fait dans son précieux Recueil, s'il l'eût cru impossible. Mais, par quelle voie, & de quelle manière les matieres purulentes se transportent-elles dans des parties si éloignées ? C'est ce que je n'entreprendrai pas de déterminer ici ; je me contenterai de dire qu'on trouvera l'explication de ce phénomène qui jadis a tant intrigué les médecins, si on étudie avec attention le sçavant *Traité sur le Tissu muqueux*, ou *Organe cellulaire*, dont M. de Bordeu a enrichi la médecine.

L E T T R E

Sur une Hydropisie singuliere; par M. DUBERTRAND, ancien prévôt des chirurgiens, conseiller & bibliothécaire de l'Academie Royale de chirurgie.

M O N S I E U R,

J'ai lu dans votre Journal de Mai 1769, page 430, une Lettre que vous a adressée M. Renard, médecin à la Fere, sur une hydropisie singuliere à une fille d'environ vingt-quatre ans, dont la terminaison offre une espece de phénomène en médecine.

Comme il seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité en général, & en particulier pour ceux qui se dévouent à l'art de guérir, que les faits rares parvinssent à leur connoissance, j'espere que vous voudrez bien insérer dans votre Journal celui que je vous expose, & qui (étant à peu de chose près le même) peut aussi être regardé comme une espece de phénomène en médecine.

En 1744, on me manda chez les Dames de la Magdeleine, près le Temple, dont je suis le chirurgien, pour voir une demoiselle séculiere, âgée d'environ vingt,

quatre ans , connue sous le nom de *Saint-Bonaventure* , qui se plaignoit d'une douleur du côté droit assez considérable : elle avoit le teint jaune , de la fièvre , vomissoit fréquemment une eau , tantôt verdâtre , tantôt jaunâtre : j'y reconnus engorgement au foie. (Cette demoiselle étoit dévorée de chagrin :) je lui fis prendre les premiers remèdes , & fis appeller M. le Thieullier père , alors médecin de la maison. Il la fit saigner du bras , du pied , &c. En un mot il la rétablit d'autant plus facilement , que la malade ayant entièrement pris son parti sur sa destinée , avoit concouru par cela même à sa parfaite guérison.

En 1759 , ayant alors quarante ans environ , l'hydropisie , dont il va être question , commença à se faire appercevoir ; mais , comme elle ne se plaignoit pas , ne sentant aucune douleur ni incommodité , ne soupçonnant pas même la maladie qu'elle avoit , les Dames ne la contraignirent pas. Voyant cependant son ventre augmenter de volume , elles me manderent : je l'examinai , & j'estimai qu'il y avoit alors onze pintes d'eau dans la cavité du bas-ventre ; je m'informai de ce qui s'étoit passé : on me répondit que , depuis quelques semaines qu'on s'appercevoit de cette augmentation ; on lui avoit demandé si elle ne se sentoit pas incommodée , & qu'elle avoit toujours.

assuré que non ; qu'elle ne vouloit aucun remede, sinon du pain trempé dans de l'eau marinée, dont elle mangeoit par préférence à tout ; qu'elle avoit toujours été, & qu'elle étoit même encore très-bien réglée : je proposai la ponction. (Notez qu'alors il n'y avoit pas eu grand changement dans toute l'habitude extérieure du corps, sinon qu'elle avoit le visage plus maigre, & le teint plus basané qu'auparavant.) M. Renard, medecin de la Faculté de Paris, M. le Thieullier-fils, actuellement doyen de la même Faculté, & medecin de la maison, & M. Moreau, mon confrere, & premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, y furent aussi appellés. Ils jugerent tous de la nécessité de l'opération : tout y étoit même disposé ; mais, dans une assemblée où je n'étois pas, ils la suspendirent, par la raison (à ce que les Dames m'ont dit,) *qu'ils craignoient qu'elle ne fût inutile, à cause des squirrhés dont le ventre étoit rempli.* M. *** mon confrere, (souvent appelé dans ces sortes de maladies) fut alors mandé ; il la traita pendant six mois ; & ses remedes lui faisoient rendre sept à huit pintes d'eau par jour, sans qu'ils procurassent aucun soulagement ; on observoit, au contraire, que le ventre augmentoit de plus en plus, puisque dans les derniers mois de ce traitement, on estimoit qu'il pouvoit contenir vingt-deux pintes d'eau. Sur la

En, il lui survint un flux de sang avec des épreintes considérables, & de la fièvre, pour raison de quoi, je fus obligé de la saigner deux fois : le sang étoit vermeil & très-sec. A ce nouvel accident succéda une enflure universelle, qui se dissipa par les remèdes convenables ; mais le ventre augmentoit toujours. M. * * * renonça à son traitement, en l'assurant (à ce que me dirent les Dames,) *qu'il n'y avoit pas d'homme au monde qui pût la guérir.* Depuis, elle ne fit aucun remède ; elle étoit alors dans l'état le plus déplorable, dans un amaigrissement universel ; les yeux enfoncés, le teint jaune ; la peau terreuse, sèche ; ne pouvant se coucher, se lever, même se remuer sans tomber en syncope ; ne dormant pas, ou très-peu ; ronflant toujours, sentant & entendant un gargouillement très-incommode au moindre mouvement qu'elle faisoit ; ne rendant au plus, dans vingt-quatre heures, qu'un demi-septier d'urine briguée ; n'étant cependant pas altérée, &, ce qui paroît assez étonnant, toujours très-bien bien réglée. M. Morand, chirurgien-major en chef des Invalides, &c. & mon confrère, étant appelé dans la maison pour y voir une Dame, vit la malade par occasion ; &, après l'avoir examinée, jugea (à ce que les dames me dirent,) *qu'il n'y avoit à employer que des remèdes palliatifs, puisque*

la ponction n'avoit pas été faite , & qu'il y avoit tout lieu de croire que la liqueur épanchée avoit acquis trop d'épaississement. En un mot , Monsieur , tous ceux qui ont vu la malade , la veille de sa guérison , c'est-à-dire , au bout de sept ans que cette maladie a duré , pourroient assurer qu'alors le ventre lui cachoit presque les genoux lorsqu'elle étoit debout ; qu'il les surpassoit de près de neuf pouces , lorsqu'elle étoit assise ; qu'il touchoit à terre , étant à genoux , & qu'il pouvoit contenir environ ving-cinq pintes de liquide. C'est enfin dans cet état affreux (si on peut le dire) que , le 30 Septembre 1767 au matin , s'étant couchée la veille comme à son ordinaire , sans aucune apparence d'évacuation ni de changement quelconque , & sur-tout n'ayant fait aucun remède depuis près de trois ans , ayant dormi plus tranquillement que de coutume , elle s'éveilla , & , sentant sa respiration libre , voyant son ventre affaissé , & ses pieds qu'elle n'avoit vus depuis plusieurs années , ce à quoi elle ne devoit pas s'attendre naturellement , elle se troubla , elle s'effraya , devint tremblante , ne se connoissant plus ; on la rassura : on trouva son ventre affaissé ; on la fit lever : elle ne put plus mettre ses jupes ; elles étoient beaucoup trop larges : on crie au miracle. Je m'y transportai , & je m'occupai très-sérieusement

à examiner l'état des choses ; je trou-
 vai la peau du ventre se repliant sur elle-
 même de toutes parts : elle me parut fort
 épaisse ; ce qui alors m'empêchoit de dis-
 tinguer, s'il y avoit encore quelques par-
 ties engorgées, ou de la fluctuation. J'étois,
 à la vérité, on ne peut pas plus étonné ;
 mais toutefois me représentant la situation
 où la malade étoit la veille, je ne pus me
 persuader que ce fût une guérison réelle. Je
 la revis de tems en tems, & j'observois à
 chaque fois que la peau du ventre se resser-
 roit ; de sorte qu'au bout d'un mois, ou
 environ, elle étoit dans l'état naturel. Elle a
 enfin repris son embonpoint ordinaire, son
 appétit & son sommeil ; en sorte que, depuis
 près de deux ans, elle jouit d'une parfaite
 santé, vaque très-librement à ses exercices ;
 & je n'ai pu, ni ne peux encore, aujour-
 d'hui 7 Juillet 1769, distinguer dans les
 capacités du bas-ventre aucun engorgement
 sensible, qui puisse être le germe d'une
 nouvelle hydropisie. Voilà, Monsieur, le
 fait rapporté tel qu'il s'est passé sous les yeux
 des religieuses, des personnes de l'art, & de
 moi, qui étois à portée de voir la malade
 assez souvent. Je demande donc (comme
 M. Renard,) quelle a été la cause de cette
 hydropisie chronique ? Qui peut avoir pro-
 curé la terminaison, les sueurs & la transpi-
 ration insensible, n'ayant pas paru plus

44 LETTRE SUR UNE HYDROPIE.

abondantes, ni ayant pas eu de dévoiement, les urines ayant toujours été très-târes, & briquetées ? Comment enfin les humeurs amassées en si grande quantité, (& que les maîtres de l'art avoient regardées comme trop épaissies pour être évacuées par la cannule du troicart ;) comment, dis-je, ont-elles acquis tout-à-coup tant de subtilité pour se dissiper dans une nuit sans causer le moindre ébranlement ? Comment des engorgemens squirrheux, (& qui ont empêché les consultants de faire la ponction,) ont-ils pris si subitement la voie de la résolution ?

Il seroit à souhaiter que des praticiens éclairés, & qui auroient rencontré, dans leur pratique, des guérisons de cette espece, (lesquelles sont peut-être moins rares qu'on ne croit,) voulussent bien les communiquer, & en même-tems expliquer le *comment* : tout le merveilleux cesseroit alors ; car donner au public cet événement, qui seroit naturel, pour un miracle opéré (comme la malade & les dames religieuses le croient,) par une neuvaine à madame de Chantal, ne seroit-ce pas compromettre la religion, & autoriser les praticiens trop crédules (s'il en étoit quelqu'un) à négliger les occasions d'interroger la nature, dès-lors qu'ils ne feroient pas facilement la cause de certains effets ?

OBSERVATION

*D'un Calcul biliaire , expulsé par les selles ;
par M. GOSSE fils , licencié en médecine ; aux Eaux de Saint-Amand.*

» *Hæc verò omnia , (infusa & decocta ex aperientibus , resolutivis , discutientibus , &c.) quandoq*
» *inaniter & incassum longo tempore usurpata fuerunt ,*
» *ultima tandem spes est sanitatem recuperandi in*
» *aquis medicis naturalibus. »* HOFFMANN, p. 257, cap. iij de Doloribus & Spasmodis Plicordiorum à Calculo felleo ortis.

S'il est des maux dont les causes sont souvent cachées, & dont la malignité semble éluder tous les efforts de l'art, ce sont bien ceux que nous comprenons sous le nom d'*affection hépatique*. Madame R. . . . de Saint-Amand ; qui fait le sujet de cette Observation , en fournit une preuve sensible.

Née d'un tempérament phlegmatique, elle ne se trouva que trop long-tems dans des circonstances qui ne pouvoient qu'ajouter à une telle complexion. Mariée dans sa première jeunesse, (en 1748,) elle entra pour domicile dans une habitation très-spacieuse. Une partie des soirées, le plus souvent réduite à s'y trouver seule, elle s'abandonnoit à la crainte & aux idées les plus

sombres qu'inspire naturellement un lieu vaste & silencieux ; situation de l'ame , qui ne peut que faire languir toutes les sécrétions dans l'œconomie animale, & en altérer les fonctions. Dans le cinquieme mois de sa premiere grossesse , elle éprouva une indigestion de haricots , & en rendit quantité par le vomissement. Huit jours après , une douleur vive & cuisante , qui va faire époque , se fit sentir à l'estomac , en s'étendant vers tous les autres viscères abdominaux. Le moment du terme approchoit ; & la douleur continuoit sans relâche. A la suite d'une frayeur causée par le tumulte & par le feu qui prit dans le voisinage , elle accoucha , après quarante-huit heures de travail , d'un enfant ictérique. Cet enfant ne reprit sa couleur blanche , qu'un mois après sa naissance. Ce fut l'heureux effet d'une diarrhée & d'un flux de sérosités jaunes , qui coulerent abondamment par les yeux , le nez , la bouche & les oreilles. Il vécut , se portant très-bien , l'espace de trois ans & demi : il fut depuis emporté par la petite vérole , fléau dont les fureurs iront en croissant , jusqu'à ce que la pratique de l'inoculation ait triomphé des préjugés.

Au premier accouchement en succéderent dix autres , & trois faux-germes , assez heureux , si l'on excepte le premier

& le second. Il est à remarquer qu'à chaque grossefle, la malade se trouvoit libre de sa douleur, & qu'au tems de l'invasion de cette douleur, qui reprenoit immédiatement après ses couches, la région de la rate étoit aussi très-affectée.

L'époque de la dernière couche, qui fut d'un faux-germe, remonte au mois de Juillet 1766. En Janvier 1768, la douleur se jetta, en partie, sur les cuisses. On crut que la sciatique alloit jouer un nouveau rôle; & l'on prescrivit bien des remèdes inutiles. En Février de la même année, une jaunisse universelle parut avec des souffrances atroces vers l'hypocondre gauche, & l'estomac: des anxiétés, des vomissemens & des flatuosités, symptômes ordinaires de la colique hépatique, étoient de la partie. Jusqu'en Juillet, cette colique revint, tous les mois, avec l'atrocité des mêmes symptômes, au moment du flux périodique: l'orage calmé, on administroit un léger purgatif.

La malade, depuis dix-neuf ans, pour ainsi dire, toujours souffrante, ou inquiète sur un avenir qui ne présageoit rien que de funeste, avoit déjà consulté plusieurs médecins de la province, qui jouissent d'une réputation méritée: tous, depuis la colique hépatique, n'avoient encore administré que des remèdes officinaux, propres à lever

des engorgemens & des obstructions que l'on soupçonnoit dans le parenchyme du foie, ou dans les canaux de la bile. Opiates chalybées, apozèmes apéritifs, &c. furent continués long-tems, mais toujours sans aucun succès.

On l'a déjà dit : la colique, en général, peut être le symptôme d'une autre maladie. Je vis, par pur effet du hazard, la malade, vers la fin de Juin. Après quelques questions & quelques réflexions sur l'état des choses, passant légèrement sur les embarras du foie, je crus entrevoir les effets de la colique hystrérique, décrits par Sydenham (a). Je me trompois : un calcul biliaire, probablement logé dans le canal cholédoque & le cystique, comme nous pourrions le voir ci-après, causoit tout le ravage. Qu'il est triste que la médecine, qui a fait déjà tant de progrès, n'ait encore que des signes très-équivoques pour juger de la présence de ces concrets pierreux, qui, se trouvant, soit dans le foie, soit dans ses canaux excréteurs, causent souvent de si vives an-

(a) *Post diem unum alterumve successu dolor, qui, post paucas septimanas, revertitur, nihil lentius sæviens quam antequam solveretur paroxysmus. Iterum quandoque satis spectabilem comitem sibi adsestuit, intra dies pauculos sponte evanescentem.* SYDENHAM, de Colicâ hystricâ, pag. 195.

goïsses ! Puisse un concours d'observations étendre enfin nos connoissances sur un objet aussi intéressant ! Ce qui contribuoit le plus à m'égarer sur la vraie cause de la maladie , étoit que le fort des douleurs se portoit sur le côté gauche , tandis que la mollesse du foie ne présentoit à la pression ni *gonflement* ni *sensibilité*.

Une chose , aux yeux de bien des gens , auroit dû suspendre mon jugement sur le soupçon d'une affection vaporeuse ou hystérique ; c'étoit la crudité des urines qui ne se rencontroit pas : celles-ci étoient bourbeuses , & quelquefois noirâtres. Mais si tous les symptomes, qui accompagnent cette maladie , sont si bizarres & si variés qu'on le dit , s'arrêtera-t-on beaucoup sur la nature d'un seul , qui peut ne se revêtir d'un caractère étranger , que pour mieux se jouer des lumieres des artistes ?

En donnant ainsi carrière à mes idées , la méthode curative se tira naturellement des incisifs savonneux , des délayans & des humectans. Les bains , & sur-tout nos eaux , reconnus pour occuper un premier rang parmi ces remedes , me donnoient d'autant plus d'espérance , que tout autre traitement sembloit avoir jusqu'alors empiré le triste état des choses. Après quelques doses de pilules savonneuses avec la rhubarbe , la malade prit deux bains ; ils l'affoiblirent

tellement , selon son rapport , qu'il fallut y renoncer , & se borner à l'usage des eaux. Elle les but douze jours ; mais , reprenant courage vers la mi-Juillet , elle se baigna encore cinq fois. Tout le mois se passa sans revoir le retour alarmant des attaques ordinaires. On s'applaudissoit en secret d'un succès aussi sensible , lorsque , sur la fin d'Août , de nouveaux affauts , pour le moins aussi cruels , semblerent faire évanouir tout espoir de guérison. Le résultat d'une consultation faite par les médecins ordinaires , fut que la malade passeroit bien vite à l'usage d'un suc exprimé des plantes savonneuses , & d'une poudre altérante , dont la rhubarbe faisoit la base : ces remèdes furent administrés jusqu'au 15 Septembre. Enfin le 23 , vers le midi , après trois jours d'anxiétés & de souffrances inexprimables , la malade rendit , par la voie des selles , un corps dur & sonore , long de quatorze lignes sur vingt-trois de circonférence , feuilleté de différentes couches d'un massicot jaune , avec quelques nuances de terre d'ombre brûlée ; le poids en étoit d'un gros & demi : une des extrémités , à surface inégale , laissoit voir aisément qu'il restoit de ce corps encore quelque portion en arriere. En effet , vers les dix heures du soir , il se fit une seconde expulsion d'une concrétion solide , aussi considérable

que la première, de la figure d'un prisme terminé en cône, mais très-irrégulier dans ses faces : sa base rapprochée à l'extrémité, à surface inégale du premier corps rendu vers le midi, s'y adaptoit très-bien ; de sorte qu'il étoit facile de juger que les deux portions ne faisoient qu'un tout jusqu'au moment de l'expulsion. On écrasa bien vite sous le marteau, & je ne sçais pour-quoi, cette seconde portion ; ses débris sont également du poids d'un gros & demi : par conséquent toute la masse, j'entends les deux portions ensemble, devoit peser trois gros. Délivrée de cette concrétion, madame B. . . le fut aussi de ses souffrances : elle reprit pour quelques jours l'usage de nos eaux, interrompu trop vite, mais dont les effets, malgré cela, avoient déjà paru si sensibles en Juillet. Elle jouit aujourd'hui d'une santé aussi bonne qu'on pouvoit autrefois l'espérer.

Il n'est point toujours essentiel de connoître le vrai nom d'une maladie, pour se promettre des succès dans son traitement : la vue des symptômes, leur analogie, & leurs effets sur l'individu, sont d'un grand poids, & suffisent fort souvent. L'état de souffrance qui, depuis si long-tems, ne donnoit que très-peu de relâche, ne pouvoit que porter ici l'irritation & l'érétisme dans tout le système des solides : il deman-

doit les mêmes secours à-peu-près que l'affection hystérique, suivie, pour l'ordinaire, des mêmes effets.

A consulter la nature de nos eaux, rien ne paroïssoit mieux indiqué : il faut, pour lever les embarras du foie & des conduits biliaires, des fluides aussi divisibles & aussi atténuans qu'elles le sont. D'autres remèdes parcourant le dédale & tortueux de tant de vaisseaux, depuis les lactés jusqu'aux ramifications de la veine porte, ne sçauroient, comme elles, arriver à leur destination, sans perdre la majeure partie de leurs vertus.

On demandera dans quelle concavité se fera moulé ce bezoart humain ? Pour moi, je crois que la première portion rendue à midi, & que nous avons décrite, embrasseoit le cholédoque, & que le prisme irrégulier de la seconde, terminé en cône, occupoit en partie le canal cystique, moins ample que le cholédoque, qui cependant n'en est qu'une continuation. Il est probable que, cédant enfin aux efforts expulsifs de la nature secourue avec avantage, il se fera détaché tout entier de ses concavités, & se fera cassé dans son milieu, à l'insertion oblique du cholédoque dans le *duodenum*. On demandera encore quels tems il aura employé pour sa formation ? Mais une réponse satisfaisante offre encore

ici plus de difficultés. Ce que l'on peut avancer, c'est que depuis 1766, en Juillet, époque de la dernière couche, la croissance de cette concrétion se faisoit plus aisément, ne trouvant plus les obstacles qu'y pouvoit apporter auparavant le tems des grossesses : car le volume, qu'acquiert chaque jour l'*uterus*, peut, par sa compression sur les viscères abdominaux, beaucoup influencer sur l'action des vaisseaux de la bile, hâter le cours de ce fluide savonneux dans ses canaux excréteurs, & empêcher, par conséquent, la réunion de ses parties intégrant.

OBSERVATION.

Sur un Enfant, dont la tête étoit singulièrement viciée ; par M. MARRIGUES, lieutenant de M. le premier chirurgien à Versailles, & correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie.

Dans le mois de Février dernier, deux fages-femmes de Versailles m'apportèrent un enfant mort, & né au terme de huit mois, afin que je l'examinasse. Cet enfant, qui étoit très-bien conformé dans les autres parties de son corps, portoit à la tête un vice de conformation des plus singuliers. On observoit d'abord que les os, qui ont

coutume de former les parties supérieures du crâne, ou ce que l'on nomme la *voûte* de cette boîte osseuse, manquoient dans toute leur étendue ; il n'y avoit que ceux qui en constituent la base, qui paroissent exister : les portions osseuses de cette base se terminoient circulairement à la hauteur des sourcils, des oreilles, & du grand trou occipital ; & aucunes portions osseuses ne s'étendoient au-delà. La peau qui, dans l'état naturel, couvre toute la tête, se terminoit aussi circulairement par une espece de bourrelet, dont le bord paroissoit se replier vers la base du crâne, à la hauteur des parties osseuses dont je viens de parler, & ne les dépassoit pas ; de maniere que la partie supérieure de la tête en étoit totalement dénuée. On observoit sur ce bord circulaire de la peau un cercle de cheveux, qui ressembloit à une couronne.

Les yeux, qui paroissent bien conformés, étoient gros, saillans, & sembloient sortir des orbites : leur saillie contre nature dépendoit de la dépression trop considérable des bords osseux des fosses orbitaires.

La base du crâne étoit surmontée d'une masse molle, rouge & fongueuse, qui en remplissoit l'étendue : cette masse, qui occupoit la place du cerveau, étoit du volume d'un geſier de coq d'inde ; une pellicule

membraneuse très-fine la recouvroit, & lui adhéroit intimement dans toute son étendue. Cette pellicule sembloit prendre origine du bord circulaire de la peau, que j'ai dit terminer cette enveloppe commune; & , en l'examinant avec soin, j'ai cru reconnoître qu'elle n'étoit qu'une continuation de l'épiderme.

Après ces observations préliminaires, j'ai fait plusieurs sections à la masse fongueuse, pour tâcher d'en découvrir la nature. J'ai d'abord trouvé que beaucoup de vaisseaux sanguins en lardoient la substance en différens sens : ces mêmes vaisseaux répandirent beaucoup de sang par ces différentes sections; mais ce corps ne présenta alors d'autres phénomènes que ceux qu'offriroit un *placenta*, ou tout autre corps vasculaire, que l'on auroit coupé par morceaux; de sorte qu'on ne pouvoit pas dire que ce même corps, qui paroissoit être très-différent du cerveau, eût pu remplir les fonctions de ce viscere & du cervelet dont il tenoit la place, puisqu'il n'en avoit, en aucune manière, ni la structure ni l'organisation.

Le corps du cerveau & du cervelet manquoient donc absolument dans ce sujet, du moins quant à la forme sous laquelle ces deux viscères se montrent ordinairement : on observoit] pourtant de chaque côté,

dans les fosses temporales, deux petites portions cérébrales, où l'on reconnoissoit parfaitement les deux substances corticale & médulaire, après les avoir incisées. Ces deux petits cerveaux, distingués l'un de l'autre, & séparés par le corps du sphénoïde, ressembloient assez bien à une amande, & en avoient le volume : ils étoient posés chacun sur une membrane qui tapissoit les fosses temporales, & qu'on pouvoit regarder comme des portions de la dure-mère. J'ai vu partir très-sensiblement de la base de ces deux petits cerveaux les nerfs olfactifs, les optiques, qui paroissent se croiser comme à l'ordinaire, & les nerfs trijumeaux ; mais il me fut impossible de distinguer les autres paires de nerfs qui, dans l'état naturel, vont se distribuer à différentes parties des yeux, en avoisinant quelques-uns de ceux dont je viens de parler. A l'égard des autres paires, telles que la septième, la huitième & la neuvième, j'ai reconnu évidemment qu'elles n'existoient pas : cependant dans l'examen des parties osseuses, comme on le verra ci-après, j'ai trouvé l'oreille exactement conformée comme dans l'état naturel.

Dans la gouttière pratiquée sur l'apophyse basilaire de l'os occipital, se trouvoient encore deux petits corps, parfaitement ressemblans, quant à la structure, à

ceux que j'ai dit avoir leur siège dans les fosses temporales. Ces petits corps, qui n'avoient guères plus de volume qu'un grain d'orge, se réunissoient dans leurs parties inférieures pour donner naissance à la moëlle épinière, qui, de-là se portant dans le canal spinal, donnoit, de chaque côté, ses nerfs comme dans l'état naturel : c'est ce dont je m'assurai après avoir ouvert ce canal d'une extrémité à l'autre.

La face n'étoit nullement difforme dans sa partie inférieure ; mais dans la supérieure, elle l'étoit un peu, à cause de la saillie des yeux, qui, comme je l'ai dit plus haut, étoit fort considérable.

Après avoir enlevé toutes les parties molles, j'ai fait macérer la tête de ce sujet, pour achever d'ôter ce qui avoit échappé au scalpel ; afin de pouvoir examiner les os dans tous leurs détails. Les os de la face m'ont d'abord offert une conformation très-régulière, & telle qu'elle l'est dans l'état l'état naturel : il n'en fut pas de même de ceux du crâne, comme on va le voir.

Deux os ceintrés formant la voûte des orbites, tenoient lieu de coronal : ces os étoient séparés l'un de l'autre par une membrane assez forte, qui servoit non-seulement à leur connexion, mais qui uniffoit encore les os du nez entr'eux, & avec les mêmes

os. Les pariétaux manquoient entièrement, & rien n'en tenoit lieu. L'occipital étoit formé de trois pièces : une moyenne, qui se nomme *apophyse basilaire*, ne présentait rien de différent de ce qu'elle est dans les enfans bien conformés; les deux autres, qui étoient situées latéralement, avoient, de chaque côté, des connexions intimes dans leurs parties antérieures avec le rocher de l'os temporal, & , dans les postérieures, avec la première vertèbre du col, au moyen du condyle qu'elles portoient chacune dans leurs parties inférieures. Le grand trou occipital n'étoit qu'une simple échancrure, parce que les deux pièces osseuses & latérales de l'occipital, que je viens de décrire, ne se réunissoient point au-dessus de l'apophyse basilaire pour le former : ces pièces paroissoient, au contraire, s'écarter l'une de l'autre; ce qui faisoit que la gouttière basilaire servoit comme d'entrée au canal de l'épine, qui la suivoit immédiatement. Aux extrémités des portions latérales de l'occipital, se remarquoient deux os irréguliers, qui s'y unissoient par leurs parties les plus larges, au moyen d'un cartilage : on voyoit sortir de la partie antérieure de ces os une espèce d'aiguille osseuse, qui se tenoit un peu éloignée de la base du crâne, & qui y étoit néanmoins attachée par une

membrane assez lâche ; ces os paroissoient augmenter l'étendue de cette base.

Des os temporaux , on ne reconnoissoit que la partie qu'on nomme *le rocher*. L'oreille interne , que cette partie renferme , étoit conformée comme dans l'état naturel ; & la membrane du tambour , que la macération avoit enlevée , laissoit voir tout l'intérieur de la caisse auditive , où l'on apercevoit les osselets de l'oreille distinctement en place.

L'os sphénoïde n'étoit point différent de ce qu'on le trouve dans les sujets de cet âge : à l'égard de l'os ethmoïde , je l'ai trouvé presque tout cartilagineux , même sa lame criblée , qui n'étoit ossifiée qu'en partie.

Telle est la description de la conformation singulière , qui vicioit la tête de cet enfant : elle m'a paru présenter un phénomène rare & assez curieux , pour être offerte au public. Je supprime toutes les réflexions physiologiques , qu'il pourroit faire naître , me renfermant dans les bornes de l'observation.



OBSERVATIONS

Sur quelques bons Remedes contre les Vers de l'isle de Cayenne ; par M. BAJON , ancien chirurgien ordinaire des hôpitaux du Roi , en cette isle.

La sensation douloureuse que produisent en nous la plupart des maladies , a sûrement été le premier motif qui ait engagé nos premiers peres à rechercher les moyens de nous soulager ; & c'est , je crois encore , le seul qui existe parmi tant de peuples sauvages , que l'on trouve dans différentes parties du monde , qui , sans avoir la plus petite idée de la médecine , connoissent une assez grande quantité de remedes , & desquels ils se servent empiriquement avec assez de succès. Tous ces remedes , s'ils étoient recueillis par des personnes capables d'apprécier leur juste valeur , & les différens cas où ils seroient bons , ne pourroient qu'enrichir la médecine. Un véritable spécifique contre les vers contenus dans l'estomac & les intestins , est le suc d'un arbre qu'on trouve à Cayenne , & qu'on appelle *figuier* (a). La connoissance de ce remede , bien supérieur aux vermifuges ordinaires , est dûe à une

(a) Cet arbre , que l'on trouve en abondance aux environs de Cayenne , sur-tout aux endroits

Négresse des côtes d'Afrique, qui a été transportée à Cayenne. La grande quantité de vers auxquels les habitans de ce pays sont sujets ; les ravages qu'ils font , joint à l'inefficacité des vermifuges connus , engagèrent plusieurs personnes zélées pour le bien public , à faire l'essai de ce remède que l'on reconnut très-bon. En effet il est étonnant de voir l'efficacité & la promptitude avec laquelle il agit sur ces animaux ; car, peu de tems après que le malade en a pris , il les rend en abondance , morts , en vie , & quelquefois même par morceaux , comme s'ils avoient été hachés. D'après ce dernier effet , quelques personnes se sont figuré que ce remède ne pouvoit agir ainsi que par une qualité âcre & fort corrosive , & que , par conséquent , il étoit très-dangereux de s'en servir. D'autres , aveuglés par le succès de leurs entreprises , & sans autre observation , ont soutenu qu'on pouvoit le donner sans la moindre crainte , avec la seule précaution de varier seulement les doses , relativement aux divers âges.

Ces deux sentimens opposés méritent sans contredit d'être réunis ; & j'ose dire

aquatiques , n'a absolument d'autre ressemblance avec le figuier de France , que d'avoir le suc lacteux comme lui. Il est décrit dans les Mémoires de l'Acad. Royale des sciences , année 1761.

que leur division a été la cause de plusieurs erreurs & de plusieurs impérities commises au sujet de ce remede. Il étoit donc essentiel de découvrir si ce suc est réellement corrosif , ou s'il étoit possible d'en user sans crainte ; c'est ce que j'ai tâché de faire par différentes expériences , dont voici le résultat , afin de mettre le public à portée de retirer tous les avantages de ce remede.

Du Lait de Figuier.

Le lait de figuier est le suc d'un grand arbre que l'on trouve aux environs de Cayenne : ce suc , qui découle en abondance des incisions que l'on fait à l'écorce du figuier, est un peu âcre , mais non pas corrosif , comme quelques personnes le prétendent mal-à-propos. Je vais rapporter exactement ce que j'ai eu occasion d'observer sur ce remede , tant par ses effets , pris intérieurement , que par les expériences que j'ai faites.

Si ce suc touche l'extérieur de quelques-unes de nos parties, ou qu'on s'en frotte bien les mains , il y produit une legere démangeaison à-peu-près semblable à celle que produit le lait du figuier de France (duquel je crois naturellement qu'il diffère peu :) la partie aqueuse semble se dissiper assez promptement ; ce qui le rend un peu collant : la sensation qu'il produit au bout de

la langue, est un goût amer & un peu styptique, sans produire la moindre irritation douloureuse : j'en ai mis sur des chairs vives de quelques ulcères & de quelques plaies, où il n'a produit que de très-légères irritations, sans altérer en aucune façon les chairs, ni en changer la couleur : j'ai donné non-seulement la dose qu'on a coutume de donner à un adulte, mais encore deux ou trois fois cette même dose à de très-petits chiens, sans qu'il ait paru produire aucun mauvais effet. Enfin j'ai mis des vers que des personnes avoient rendus vivans, dans ce suc tout pur, pour voir si effectivement il les corrode comme on le prétendoit ; mais je n'ai absolument rien remarqué de semblable, sinon que ces vers perdoient promptement la vie.

Les personnes, qui se sont occupées à décrier ce remède, disent qu'il ronge & détruit les tuniques de l'estomac & des intestins ; ce qui fait périr le malade sous peu de jours. Mais cet effet pourroit-il avoir lieu sans que le malade eût les symptômes ordinaires qu'occasionnent les corrosifs pris intérieurement ? Ne périssent-ils pas dans des douleurs affreuses, des angoisses, des sueurs froides, des mouvemens spasmodiques, & des vomissemens continuels ? Ces symptômes n'ont jamais paru ; & , s'il est vrai qu'on ait vu des malades périr peu de

tems après l'usage de ce suc, & qu'à l'ouverture de ces mêmes personnes, on ait trouvé l'estomac & les intestins rongés, c'est qu'on a trop tardé à se servir de ce remede; & tout le désordre n'a été fait que par le séjour d'une grande quantité de vers : je l'ai également observé plusieurs fois; & ce qui m'a prouvé que cette corrosion étoit produite par les vers, c'est que je ne l'ai jamais trouvé qu'aux personnes où l'on rencontroit une très-grande quantité de ces animaux, & à plusieurs même, qui n'avoient jamais usé de ce suc laiteux.

Une dame (a) des plus respectables, qui est celle qui s'en est le plus servi, & qui a soutenu ce remede, malgré le discrédit où l'on a tâché de le faire tomber, m'a assuré plusieurs fois, que le seul inconvénient, qu'elle y connoissoit, est de laisser une legere démangeaison au fondement de ceux qui en avoient usé; ce qui, à la vérité, prouve que ce suc est un peu âcre. Mais, combien de fois n'a-t-on pas lieu d'observer cet

(a) Madame Rousseau, dont tout Cayenne connoît le zèle pour le bien public, est la premiere qui m'ait fait connoître les bons effets de ce remede. Elle m'a toujours engagé non-seulement à m'en servir, mais encore à faire les expériences que j'ai faites; & elle a bien voulu me faire amasser par un de ses Nègres tout le lait de figuier, qui m'a été nécessaire, dont je lui témoigne publiquement ma reconnoissance.

accident

accident à la suite des évacuations putrides & alkalescentes. La plûpart des purgatifs laissent très-souvent de ces démangeaisons fort incommodes, sans que, pour cela, on se mette en garde contre la prétendue qualité corrosive de ces médicamens : au reste, il est très-aisé de remédier à ce léger inconvénient, en frotant les environs de l'anus avec quelque substance grasse ou mucilagineuse : le beurre frais, celui de cacao, sont de très-bons remèdes.

D'après ce que je viens de dire sur le lait de figuier, je crois qu'on peut, sans aucune témérité, le mettre en usage ; & je suis bien persuadé que son administration, sagement dirigée par des personnes entendues, ne peut que produire de bons effets : je vais indiquer la manière d'en user, & les précautions qu'il convient de prendre.

1^o Il est fort essentiel d'avoir égard à l'état du malade : en général il ne convient point à ceux qui ont quelque disposition inflammatoire dans le trajet intestinal, ou lorsqu'il y a des vomissemens continuels & des diarrhées considérables, il ne convient pas non plus à ceux chez lesquels on soupçonne que ces animaux ont déjà fait un ravage considérable, ni aux malades qui sont très-mal, & dans des convulsions très-fortes : dans toute autre circonstance, on peut le donner sans aucune crainte : je l'ai donné

à des enfans de six mois , d'un an , & à quantité de femmes grosses ; je n'en ai jamais observé que de bons effets.

2^o Il convient de donner ce suc mêlé avec quelque substance grasse , huileuse ou mucilagineuse : les habitans de cette colonie le mettoient ordinairement avec du syrop simple , ou de guimauve , ou bien avec un peu de lait ; d'autres l'associent avec un peu d'huile de *Palma-Christi* : ce dernier mélange lui paroît préférable à tout autre , d'autant plus que cette huile est un peu purgative , & par-là entraîne ce suc , peu de tems après qu'on l'a pris , & procure en même tems la sortie d'une très-grande quantité de vers ; c'est par la même raison que je l'ai donné plusieurs fois mêlé avec de la manne fondue dans du petit lait : au reste on peut le donner avec l'huile d'amandes douces , d'olive , & généralement avec toutes les substances grasses & mucilagineuses , afin d'en émousser les particules âcres , qui pourroient s'y trouver : on pourroit même faire prendre au malade un bouillon bien gras , & même une petite soupe , peu de tems après l'avoir pris.

3^o Il y a un choix bien essentiel à faire du suc même ; car celui qu'on tire d'un vieux arbre est bien différent de celui qu'on tire d'un jeune : il en est de même des endroits où ces mêmes arbres se trouvent ,

c'est-à-dire que ceux qui sont dans des terrains marécageux & pleins d'eau, fournissent un suc infiniment moins fort que celui qui vient d'un arbre situé dans un endroit un peu sec.

Il est aisé de s'appercevoir de ces différences par la couleur du suc : en général, celui qui vient d'un vieux arbre situé dans un endroit un peu sec, est de couleur de café au lait ; celui qui vient d'un jeune, & situé dans un endroit fort marécageux, est blanc précisément comme du lait : on choisit ordinairement de préférence celui dont la couleur n'est ni trop blanche ni trop foncée.

4^o Enfin les dernières précautions regardoient la différence des doses par rapport aux âges : aux enfans, depuis la naissance jusqu'à deux ans, on en donne une cuillerée à café, mêlée avec autant d'huile, ou quelqu'autre substance, comme nous avons déjà dit ; depuis deux ans jusqu'à six, deux cuillerées ; depuis six jusqu'à dix, trois cuillerées ; depuis dix jusqu'à quinze, quatre cuillerées ; ensuite on en donne cinq & six cuillerées aux adultes : on conçoit qu'il y a des circonstances où l'on peut diminuer & augmenter les doses de quelque chose.

Voilà en quoi consistent les précautions nécessaires pour l'administration du lait de figuier : je l'ai vu donner, & donné moi-même.

même , une infinité de fois, de cette façon ; & je n'en ai vu que de bons effets. Il seroit à desirer pour cette colonie qu'on voulût ouvrir les yeux en faveur de ce remède , & l'employer un peu plus souvent qu'on ne fait : je suis persuadé que si on en usoit par précaution , on préviendroit un nombre infini de maladies , tant aux enfans qu'aux adultes ; & on en arracheroit même plusieurs des bras de la mort , d'autant plus que cette maladie, avec le *tétanos* (a), sont celles qui enlèvent le plus de monde dans cette île.

J'ai remarqué qu'en général ces animaux sont infiniment plus communs chez les Noirs que chez les Blancs , chez les Créoles que chez les Européens. Ils produisent chez les enfans des maladies qui les font périr très-promptement dans des convulsions affreuses , avant qu'on ait quelquefois le tems d'y apporter aucun remède. Aux adultes , leurs effets sont un peu plus lents : aux uns , ils y produisent des fièvres vermineuses fort mauvaises , que l'on qualifie mal-à-propos de fièvre putride du pays , & dont le malade est presque toujours la victime ; dans d'autres , ils travaillent si sourdement , qu'ils

(a) Voyez ce que j'ai dit sur le *tétanos* dans les Mémoires imprimés au Journal de Médecine , mois de Mai & Juin 1769.

conduisent leur hôte au tombeau , dans un état des plus languissans.

Aussi voit-on ces personnes dans une tristesse continuelle , tourmentées d'une petite fièvre lente , qu'on ne peut faire cesser par les remèdes les mieux administrés ; toujours assoupies , & dans une inaction des plus grandes ; les yeux ternes , abbatus , & extrêmement languissans : chez les uns , on remarque une voracité des plus grandes pour le manger , tandis que chez d'autres on ne peut leur rien faire prendre : ils se plaignent souvent de tiraillemens & de douleurs assez vives dans presque toutes les régions du bas-ventre. La constipation est assez ordinaire à presque tous ces malades : j'ai remarqué que , chez les jeunes filles , la suppression des règles arrive presque toujours dans ce cas ; ce qui les conduit dans des pâles couleurs , non-seulement difficiles à guérir , mais qui quelquefois terminent leurs jours.

Je rapporterai un cas de cette nature d'une jeune Nègresse de seize ans , où tous ces symptômes étoient réunis : elle fut traitée par différentes personnes , tantôt pour des pâles couleurs , tantôt pour des poisons qu'on soupçonnoit lui avoir été donnés par quelque Nègre. Lorsque je fus mandé pour la voir , elle étoit dans un état des plus tristes , continuellement assoupie ; à peine

pouvoit-elle marcher quatre pas de suite ; ses yeux étoient toujours fermés ; & lorsqu'on lui crioit, ou qu'on la pressoit bien fort , elle ne faisoit que les entr'ouvrir ; elle ne vouloit absolument rien prendre ; sur le dernier tems , elle étoit courbée , & ne pouvoit plus se dresser , se plaignant continuellement de l'estomac qui étoit dur comme une pierre. Jusqu'à ce moment on s'étoit persuadé que son triste état venoit de ce que ses règles s'étoient supprimées depuis environ six mois ; mais je les défabuai , en les assurant qu'elle étoit farcie de vers : je lui administrai , en conséquence , des petits bols , dont je m'étois servi quelquefois avec assez de succès. Il y entroit la petite centaurée en poudre , l'aloës , le mercure doux & la gomme-gutte ; mais ils ne firent pas beaucoup d'effets : la malade ne rendit que trois de ces animaux , & elle étoit infiniment plus mal qu'à l'ordinaire. La voyant dans ce triste état , je n'osai lui donner le lait de figuier , d'autant plus que je ne connoissois pas encore ses bons effets : je lui répétais ces mêmes bols ; mais , peu de tems après qu'elle les eut pris , il lui survint des mouvemens convulsifs très-violens , qui enfin terminèrent ses jours sans qu'elle rendît aucun de ces animaux. Je fis l'ouverture de cette Nègresse : je trouvai l'estomac extrêmement petit , & fort racorni ; il contenoit

un peloton de vers gros comme le poing ; ils étoient entrelacés les uns avec les autres ; chacun étoit gros comme le tuyau d'une plume à écrire , & longs environ d'un pied : l'intérieur de cet estomac paroissoit être rongé en différens endroits , tandis que dans d'autres il avoit augmenté considérablement d'épaisseur ; & le suc gastrique y étoit en très-petite quantité. Je continuai l'ouverture du canal intestinal , de façon que , depuis le commencement du *duodenum* jusqu'à l'extrémité du *rectum*, je trouvai ce long trajet presque entièrement rempli de vers encore tout vivans ; ceux qui étoient dans les gros intestins étoient par pelotons, d'espace en espace , & ceux qui étoient dans les intestins grêles se trouvoient disposés suivant la longueur de ces intestins. J'évaluai que le nombre de vers que je trouvais dans cette jeune Nègresse alloit au moins à trois cent.

Je pourrois citer un nombre infini de cas semblables à celui-ci , tant chez les Noirs que chez les Blancs ; & il n'y a personne de ceux qui font dans le cas de faire l'ouverture de quelque cadavre , qui n'ait trouvé , à son plus grand étonnement , un nombre prodigieux de ces animaux. L'usage du remède que je viens de décrire ne pourroit être que d'un très-grand avantage dans les com-

mencemens des fièvres du pays ; car ces animaux y sont toujours pour beaucoup , & produisent même, la plupart du tems, des irritations considérables ; d'où s'ensuit des vomissemens continuels, des phlogoses, des inflammations, & quelquefois même la gangrene ; accidens que l'on fait constamment dépendre de la présence d'une humeur âcre & alkalescente, produite par la chaleur du pays.

J'ai connu une dame , qui est morte à la fin de 1768 , âgée de près de cent ans , qui connoissoit si bien les bons effets du lait de figuier , qu'elle en usoit , à tout instant , par précaution : lorsqu'elle étoit attaquée de quelque fièvre , elle commençoit toujours par prendre quelques cuillerées de ce remede , & usoit ensuite des purgatifs ordinaires , qui lui faisoient rendre une abondance énorme de ces animaux : aussi cette sage conduite l'a-t-elle menée à un âge fort avancé , & auquel on voit bien peu de personnes parvenir dans ce pays.

Je ne rapporterai point tout ce que j'ai eu occasion d'observer en faveur du lait de figuier ; je me contenterai seulement de dire que j'ai vu des malades à qui on avoit administré tous les vermifuges connus , & même les différentes préparations mercurielles , à des doses très-fortes , sans qu'ils

ayent rendu aucun ver, & qu'ensuite une dose de ce remède en faisoit rendre de pleins pots. Ce que j'avance est à la connoissance de tout Cayenne; & il n'y a précisément que ceux qui ont quelque raison de le décrier, qui pourroient dire le contraire.

Cayenne n'est pas le seul endroit qui pourroit retirer des avantages de ce remède: l'arbre, qui le fournit, se trouve dans nos autres colonies, c'est-à-dire à Saint-Domingue, à la Martinique, à la Guadeloupe. D'ailleurs il seroit aisé de faire un syrop de ce suc laiteux, qu'on pourroit même transporter en France, où je crois que ce remède pourroit être encore fort utile.

Du Simarouba frais.

Outre le lait de figuier que nous venons de décrire, on se sert encore à Cayenne du *simarouba* frais, comme d'un excellent vermifuge: ce remède, quoique bien au-dessous de celui que nous venons de décrire, est bien supérieur à tous les vermifuges connus.

Il est à observer que cette écorce fraîche est un assez puissant vomitif & purgatif; qualité qui paroît assez contradictoire avec les usages qu'on y reconnoît en Europe, puisqu'on la donne comme tonique, &

74. REMEDES CONTRE LES VERS.

même comme astringent. La qualité vomitive & purgative lui est si bien connue de la plus grande partie des habitans de cette isle, qu'ils s'en servent constamment pour traiter leurs esclaves, toutes les fois qu'ils sont malades; & ce remede est excellent en ce qu'il fait sortir les vers, toutes les fois qu'il s'en trouve dans l'estomac ou les intestins. Lorsqu'on le donne pour évacuer, on prescrit deux ou trois bons verres de décoction: si, au contraire, on ne le donne que comme vermifuge, on en ordonne un verre le matin à jeun, que l'on peut continuer pendant quelques jours de suite, observant que la décoction soit legere: je m'en suis servi plusieurs fois de cette façon; & j'ai observé que c'est réellement un très-bon remede.

Je crois qu'une décoction fort legere de cette écorce conviendrait principalement dans les cas où j'ai fait observer que le lait de figuier ne convenoit point, & même dans le commencement des fièvres aiguës, pour peu qu'il y eût d'indication à faire vomir.



Les Cas qui exigent l'Opération Césarienne sont-ils plus communs qu'on ne le croit ordinairement ? & cette opération peut-elle se pratiquer par d'autres personnes que par celles de l'art ? Questions discutées par M. MARTIN, maître en chirurgie, ci-devant chirurgien principal de l'hôpital Saint-André de Bordeaux.

Quoique l'accouchement soit une fonction naturelle, nous voyons cependant tous les jours, que cette opération ne se fait pas facilement, & qu'il faut, dans certains cas, non-seulement le secours d'une main habile, mais encore quelquefois faire l'extraction du *fœtus* par des routes opposées à celles par lesquelles il devoit naturellement sortir. Ce dernier cas, pour le bonheur des meres, le salut des enfans, & l'honneur des chirurgiens, est heureusement rare ; mais il peut se rencontrer, comme il arrive quelquefois ; &, en conséquence, on demande (a) si les cas, qui

(a) Des personnes, animées d'un zèle qu'on ne sçauroit trop louer, ont demandé si les cas de faire l'opération Césarienne n'étoient pas plus communs qu'on ne le croit ordinairement ? & si, en conséquence, dans certains cas, on ne pouvoit pas permettre à d'autres personnes qu'aux chirurgiens

exigent l'opération Césarienne, sont bien communs, & si d'autres personnes que celles de l'art ne doivent point la pratiquer dans certaines circonstances ?

Les cas, qui exigent cette opération, sont beaucoup moins communs que *Roussel*, *Ruleau*, & d'autres, ne l'ont prétendu ; & , sans vouloir taxer ces auteurs de *témérité*, comme l'a fait *Mauriceau* (a), j'crois qu'ils ont un peu trop étendu les cas où cette opération convient, comme je crois que *Mauriceau* a eu tort de la condamner entièrement, puisque lui-même a trouvé un cas où elle étoit l'unique ressource pour sauver la mere & l'enfant (b).

Le traducteur du *Manuel des Accouchemens* de DEVENTER dit que *Lamothe* trouve cette opération nécessaire dans quâ-
 giens d'entreprendre cette opération, pensant que, dans les campagnes, faute de la mettre en pratique, beaucoup de meres & d'enfans perdent la vie ? Malgré le respect que j'ai pour les personnes qui ont fait cette demande, on verra que je suis bien éloigné de leur façon de penser, & que, loin de croire que l'opération Césarienne, pratiquée plus souvent qu'on ne l'a fait depuis un demi-siècle, soit propre à sauver beaucoup de meres & d'enfans, je crois, au contraire, qu'elle tueroit beaucoup des uns & des autres.

(a) *Traité des Maladies des Femmes grosses ; & de celles qui sont accouchées*, tom. 1, chapitre xxxij de l'Opération Césarienne.

(b) *Idem*, tom. ij, Observation 26.

tre circonstances qu'il rapporte aux pag. 346 & 347 de sa Traduction ; mais *Lamothe* a seulement dit qu'il *sembloit* (a) qu'elle étoit utile en quatre sortes d'accouchemens ; & , pour prouver qu'il ne la trouve point nécessaire dans les trois premiers , il donne beaucoup d'observations confirmées par quelques-unes de celles de *Mauriceau* , & finit son chapitre *Césarien* , en montrant qu'il est bien éloigné de jamais entreprendre cette opération , sinon dans un cas semblable à celui de la vingt-fixième Observation du dernier auteur (b).

Puisque , dans les trois premiers cas supposés par *Lamothe* , aucun n'exige l'opération Césarienne , quand le chirurgien , qui donne du secours à la femme , est suffisamment éclairé , nous ne parlerons point de ceux que *Rouffet* , *Ruleau* , & d'autres , ont dit exiger cette opération , parce qu'ils nous paroissent beaucoup moins y convenir que les trois premiers de *Lamothe* , que *Deventer* rapporte (c).

(a) *Traité complet des Accouchemens* , tom. ij , pag. 1025 , dernière édition , avec des Remarques.

(b) *Traité des Maladies des Femmes* , &c. Tome II , pag. 23.

(c) *Observations des Accouchemens* , &c. pag. 346.

M. *Levet* reconnoît deux cas absolument déterminans pour cette opération (a); ſçavoir les conceptions hors de la matrice, & une difformité des os du baſſin, qui empêchent phyſiquement la sortie du *fœtus*. Cet auteur paroît cependant ne la conſeiller que dans la dernière circonſtance, par la difficulté qu'il y a à connoître les conceptions ventrales; & le cas où il la conſeille, eſt précifément celui de *Mauriceau* (b); que *Lamothe* a reconnu l'exiger (c), & celui pour lequel M. *Soumain* (d) l'a faite ſi heureuſement pour la mère & l'enfant; de façon que *Mauriceau*, qui a été le plus grand antagoniſte de l'opération Céſarienne, a cependant été le premier qui ait indiqué la vraie occaſion de la faire (e).

(a) *Accouchemens laborieux*, Article IX, pag. 241.

(b) *Traité des Maladies des Femmes*, &c. Tome II, pag. 23.

(c) *Traité complet des Accouchemens*, tom. j, Préface, pag. 10.

(d) *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, tom. iiij, in-12, pag. 249.

(e) Parmi les exemples d'opérations Céſariennes, faites avant l'Ouvrage de *Mauriceau* ſur les accouchemens, on n'en voit point où cette opération ait été faite pour un vice de conformation du baſſin, tel que cet auteur le rapporte dans ſa 26^e Obſervation, & qui eſt le ſeul cas où elle convient.

MM. *Astruc* (a) & *Dubois* (b) croient qu'un enfant, qui se seroit formé hors de la matrice, ne peut pas venir dans un tems parfait, sans perdre la vie, & paroissent, par conséquent, ne la conseiller, dans ce cas, que pour garantir la mere de la putréfaction du *fœtus*.

Je le crois ainsi, quelque distension que l'on suppose aux trompes ou aux ovaires; & comme, dans ce cas, l'enfant, qui ne doit pas aller à un long terme, se porte vers l'intestin *rectum*, vers lequel ces parties dépendantes de la matrice, ont une pente naturelle; je crois qu'il conviendrait mieux de l'extraire par cet intestin, lorsque la nature l'y indiqueroit, comme l'ont fait MM. *Lucas* (c), ou M. *Littre* (d), plutôt que par une incision au bas-ventre.

Aux deux cas, que M. *Levret* regarde comme déterminans pour faire l'opération Césarienne, M. *Simon* (e) en ajoute un troisième, qui est, lorsque l'enfant est passé en entier, dans le bas-ventre de sa mere, par la crevasse de la matrice.

(a) *L'Art d'accoucher*, pag. 321.

(b) *Dictionnaire de M. PLANQUE*, tom. j, pag. 170.

(c) *Idem*, pag. 126.

(d) *Idem*, pag. 144.

(e) *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, tom. v, pag. 340 & 344.

Les ruptures de cet organe ; pendant la grossesse , sont très-communes. M. Grégoire , fameux chirurgien , assura à l'Académie royale des sciences qu'en trente ans , il a vu arriver cet accident seize fois (a). M. Dionis a fait imprimer une histoire fort remarquable à ce sujet (b) ; & beaucoup d'autres auteurs , également dignes de foi , ont donné un grand nombre d'observations semblables.

M. Crantz (c) , qui est persuadé que cet accident arrive souvent , a soutenu une thèse pour l'affirmative , & dit , d'après les observations de plusieurs célèbres auteurs , que les pieds , les genoux & la tête de l'enfant sont les parties qui crevent ordinairement la matrice. Je conviens avec M. Crantz , & les autres auteurs , que la matrice peut se déchirer souvent pendant la grossesse ; mais je ne crois pas que les mouvemens de l'enfant , comme ils le prétendent , en soient la principale cause, Si cela étoit , il passeroit toujours en entier de la matrice dans le bas-ventre , après s'être ouvert le passage : le *placenta* ne feroit que le suivre ; au lieu

(a) *Dictionnaire de M. PLANQUE* , tom. j , page. 121.

(b) *Idem* , pag. 158.

(c) *Traité des Accouchemens de M. PUZOS* , Dissertation sur la Rupture de la Matrice ; par M. CRANTZ , §. 12.

qu'on a vu ce dernier entièrement dans l'abdomen , tandis que l'enfant n'y étoit qu'en partie. De plus, M. *Petit*, dont le nom seul fait l'éloge, a démontré avec la dernière évidence, que le *fœtus* n'étoit que passif (a) dans ce viscere ; & , d'après cette autorité , appuyé des observations que je viens de rapporter , je me crois fondé à croire que la rupture de la matrice n'arrive , (excepté les causes externes,) dans le cas de grossesse , que par les efforts que fait cet organe pour se débarrasser du corps qu'elle contient , lorsque les parties qui doivent lui livrer passage résistent trop.

Quoiqu'on ne manque point , comme nous venons de le remarquer , d'observations sur le déchirement de la matrice pendant la grossesse , les exemples d'opérations Césariennes, ou, pour mieux dire, de *gastrotomie* , faites pour ce cas, sont cependant bien rares ; ce qui semble encore prouver , pour le dire en passant, que ce n'est point par les effets du *fœtus* que la matrice se déchire : le seul exemple que je sçache d'une pareille opération , & qui a été faite dans le tems qu'il convenoit de la faire , & avec toute l'authenticité qu'exigeoit une

(a) *Mémoire sur le Méchanisme & la Cause de l'Accouchement* , lu à l'Académie Royale des sciences ; par M. PETIT , &c.

semblable opération , c'est le cas rapporté par M. *Thibault Desbois*, dans le Journal de Médecine du mois de Mai 1768 (a).

D'après ces recherches sur les cas qui exigent l'opération Césarienne , il est aisé de voir, 1^o que nous ne conseillons cette opération que quand il y a *une si grande difformité dans les os du bassin de la mere*, qu'il est physiquement démontré qu'un enfant à terme ne peut pas passer par ce détroit. Tel étoit le cas de l'observation de *Mauriceau*, rapportée à la page 23 du second tome de son Traité des Maladies des femmes ; celui pour lequel MM. *Lamothe & Levrêt* la conseillèrent ; & enfin celui pour lequel M. *Soumàin* l'a faite si heureusement pour la mère & l'enfant , ainsi que M. *Buyrette*, selon le rapport de MM. *Verdier, Bordenave &*

(a) Cette opération , en montrant les ressources de notre art dans les cas qui paroissent les plus désespérés , fait un honneur infini à M. *Thibault Desbois* ; ainsi qu'à MM. les Consultants , & sert encore bien à confirmer la haute idée du mérite des chirurgiens de cette ville , que nous a donnée M. *Verdier* dans sa *Jurisprudence de la Chirurgie*. Un pareil exemple d'émulation devoit bien encourager les chirurgiens des villes plus considérables que celle du Mans à travailler également pour les progrès de l'art , afin que le public n'ait plus à se plaindre de leur indolence à cet égard.

Simon (a). 2^o Que, dans les conceptions ventrales, faites dans les trompes, les ovaires, ou même dans le fond du bassin, s'il est possible qu'il s'en fasse, & pour lesquelles beaucoup d'auteurs conseillent l'opération Césarienne, nous croyons qu'il est beaucoup plus convenable de faire l'extraction du *fœtus* par l'intestin *rectum*, lorsque la nature l'indiquera dans le bassin, comme l'ont fait MM. *Lucas*, ou *Littre*, plutôt que par une ouverture à l'abdomen, comme on le recommande (b). 3^o Enfin,

(a) *Memoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, tom. v, in-12, Note à la page 317.

(b) Le *fœtus*, formé dans les trompes ou dans les ovaires, ne pouvant parvenir, comme il a déjà été observé, au terme parfait, il me paroit assez difficile que, par son accroissement pris alors dans l'une ou l'autre de ces parties, il parvienne à un volume assez considérable pour faire saillie dans la région hypogastrique, & déterminer, par conséquent, le chirurgien à faire l'opération gastrotomique. Dans mes exercices d'anatomie, que je faisois à Paris, en 1758, j'eus occasion de trouver, dans une femme octogénaire, un *fœtus* dans la trompe gauche, qui étoit adhérent à l'intestin *rectum*, & qu'on pouvoit facilement reconnoître pour corps étranger, en introduisant le doigt dans l'anus. Mais, me dira-t-on, d'où vient est-ce que tant de fois il est sorti, par des abcès à la région ombilicale, des portions du *fœtus*? Je crois que, dans ce cas, l'enfant avoit

quand , dans un déchirement de matrice , l'enfant est passé en entier dans le bas-ventre , nous croyons qu'on ne peut mieux faire que de suivre en tout les procédés heureux qu'a tenus M. *Thibault Desbois* pour un semblable cas.

La fatisfaction intérieure , qu'on trouve à soulager l'humanité souffrante , a fait que , dans tous les tems , nos opérations ont été entreprises par d'autres personnes que par celles de l'art ; & si même aujourd'hui il se trouve moins de ces personnes , animées du zèle de l'humanité , disposées à traiter les maladies , c'est parce que toutes les sciences & les arts ont fait des progrès si grands , qu'il n'est plus possible d'en exercer plusieurs à la fois , à moins que de vouloir courir le risque de commettre des fautes qu'on eût évitées , si l'on s'étoit instruit de toutes les ressources que les véritables artistes font en état d'employer. La demande qu'on nous fait , de sçavoir si d'autres personnes que les chirurgiens peuvent faire , dans certaines circonstances , l'opération Césarienne , est donc encore fondée sur ce qu'autre fois nous n'étions pas les seuls à opérer , & que des

d'abord été formé dans la matrice , & qu'il avoit passé dans l'*abdomen* par la rupture de cet organe.

maines nobles , & souvent sacrées , ne dédaignoient point de porter leurs secours bienfaifans sur l'humanité souffrante ; mais , comme nous venons de le dire , les sciences & les arts se font tellement accrus depuis un demi fiécle , que la vie la plus longue , avec les plus heureuses dispositions , n'est pas suffisante pour apprendre tout ce qu'on fçait déjà sur chacune en particulier ; & de plus , quand l'homme est suffisamment instruit pour exercer un état quelconque , il ne peut plus , par l'âge où il se trouve , en étudier d'autres , à moins qu'il ne veuille négliger les devoirs de celui qu'il a embrassé.

L'opération Césarienne est une opération des plus importantes de la chirurgie , non-seulement par le danger où on exposeroit la mere & l'enfant , si on la faisoit sans nécessité , mais même encore par les connoissances anatomiques , qu'elle demande. Il n'est , en effet , point indifférent d'inciser le ventre & la matrice , dans quelque lieu que ce soit : il y a dans l'un & l'autre des parties à respecter , & presque toujours de grands accidens à prévenir , & auxquels il faut même remédier , quoique cette opération soit faite dans le lieu où il convient de la faire. Les plaies pénétrantes du bas-ventre , les plus simples , nous offrent souvent des accidens terribles ,

malgré leur traitement méthodique : que n'a-t-on donc pas à craindre de celles qui seront beaucoup plus considérables, & qui se trouveront intéresser la matrice ?

Quatre-vingt exemples d'opérations Césariennes, qu'on dit faites avec succès, ne prouvent point que cette opération peut se faire sans danger, mais que très-souvent, en supposant, contre toute apparence de vérité, qu'on ait fait autant de fois cette opération, on en a abusé. *Mauriceau* regarde ces observations comme des productions de l'imposture & de l'ignorance ; & il étoit, à ce qu'il me paroît, bien fondé à porter un tel jugement, puisque, dans plus de cinquante ans de pratique, le cas où il auroit dû la faire ne s'est présenté, comme nous l'avons déjà dit, qu'une fois. *M. Astruc* pense sur ces observations, comme notre célèbre chirurgien, & dit qu'il paroît surprenant qu'une opération d'une si grande conséquence que la Césarienne, ait réussi entre les mains des barbiers, des chirurgiens sans connoissance anatomique, des gens yvres, & qui ne faisoient nullement profession de notre art, tandis qu'entre les mains d'habiles chirurgiens elle n'a eu aucune réussite. *Lamoignon*, qui étoit persuadé, par la lecture de l'ouvrage de *Mauriceau*, que cette opération

pouvoit avoir lieu dans un cas, ne l'a jamais rencontrée pour la faire, lui qui, pendant plus de trente ans, avoit été le seul accoucheur d'une province, comme *Mauriceau* l'avoit été de la ville la plus peuplée de l'Europe. MM. *Grégoire*, *Clément*, *Puzors*, *Jard*, *Gervais*, *Levret*, &c. tous chirurgiens célèbres de Paris, & employés dans les accouchemens, ne l'ont non plus jamais pratiquée, ainsi que dans l'étranger, MM. *Deventer*, *Roonhuisen*, *Rœderer*, *Smélie*, &c.

Mais, nous dira-t-on, *Paré* l'a vue pratiquer par *Guillemeau*, son élève, deux fois; trois autres chirurgiens du même tems l'ont également pratiquée: nous convenons de ces faits, quoique je ne les sçache que par la tradition de *Mauriceau* (a). Mais, malgré le respect que j'ai

(a) *Mauriceau*, au chapitre de l'Opération Césarienne, tom. j, pag. 353, rapporte que *Guillemeau* a fait cette opération deux fois, en présence d'*Ambroise Paré*, & qu'il l'a vu faire trois autres fois par trois différens chirurgiens très-habiles, qui n'omirent aucune circonstance pour la faire réussir, & dont les femmes moururent ainsi que les siennes. Ce défaut de succès dans ces cinq opérations Césariennes, faites par d'habiles chirurgiens, ne prouve pas que cette opération soit absolument mortelle, comme *Mauriceau* le prétend, mais qu'elle peut avoir des suites très-funestes; qu'elle ne doit jamais être faite que par de très-habiles gens, & qu'on ne doit l'entreprendre que

pour la mémoire de ces célèbres chirurgiens, & sur-tout pour le premier, je crois qu'ils pourroient très-bien avoir abusé de cette opération alors naissante (a) : le peu d'occasions, qu'ont eu de la faire, ceux qui ont pratiqué les accouchemens depuis environ un siècle, nous paroît le prouver, ainsi que les progrès de l'art sur cette branche de la chirurgie.

D'après donc la pratique des célèbres accoucheurs de ce tems, qui nous prouvent, de la maniere la plus authentique, que les cas de faire l'opération Césarienne sont des quand il y a une impossibilité bien démontrée, que la femme accouche par une autre voie. Je ne retirerai point non plus, contre cette opération, un avantage aussi grand que l'a fait *Mauriceau*, du silence que *Paré* a gardé sur ces deux opérations qu'il croit avoir vu faire à son élève. Cet illustre prince de la chirurgie ne pouvoit pas regarder cette opération comme absolument mortelle, par rapport à la plaie de la matrice, puisque lui-même avoit amputé très-heureusement cet organe, le 6 Janvier 1575 ; & , selon l'auteur de l'*Embryologie sacrée*, il approuva l'*Enfantement Césarien* de ROUSSET.

(a) Quoique cette opération, au rapport de *Pline*, ait été pratiquée, depuis bien long-tems, sur les femmes mortes, pour sauver la vie à l'enfant, ce n'est cependant que depuis environ deux cens ans, qu'on a tenté de la faire sur les femmes vivantes, pour tirer un enfant mort, ou en vie, dont il auroit été impossible de le délivrer autrement.

plus rares , nous croyons qu'il feroit très-dangereux de permettre à d'autres personnes qu'aux vrais maîtres de l'art de jamais pratiquer cette opération sur le vivant (a) ; que , loin d'encourager les derniers , ainfi que ceux de la campagne , à fe déterminer plus facilement à faire cette opération , je crois , au contraire , qu'il convient de les prier de ne pas trop fe presser dans les accouchemens longs & ennuyeux ; d'attendre tout du tems & de la nature , qui font de grands maîtres ; & , par ce moyen , on aura la fatisfaction d'éviter une opération toujours dangereufe pour la mere , & souvent inutile pour les enfans. Par cet exemple , dicté

(a) Pour fe déterminer à faire l'opération Césarienne sur une femme morte , il ne faut qu'avoir des signes affurés de cet état , que M. *Louis* a parfaitement bien décrits dans ses *Lettres sur la Certitude des Signes de la Mort*. L'opération alors demande moins de choix pour le lieu de la faire ; & il me paroît qu'elle doit très-peu différer , par rapport à l'incision des parties contenant de l'*abdomen* , de celle que l'on y fait , quand on veut examiner le bas-ventre. Je ne crois pas qu'il y ait des peres assez cruels pour vouloir s'opposer au defir du chirurgien qui veut , dans un semblable cas , tâcher de sauver l'ame de l'enfant , & même la vie , comme on l'a vu quelquefois : ainfi je crois que tout ce qu'on pourroit ordonner pour cette circonstance , ne feroit jamais autant que les sentimens de nature & de religion que tout homme se trouve avoir dans ce moment.

par les loix de l'art, on évitera que ceux qui ne les possèdent pas, abusent de cette opération, comme on ne l'a malheureusement que trop fait pour des mères & des enfans; victimes, dans ce cas, d'une aveugle témérité, on porte toujours des personnes autorisées à opérer, lorsqu'elles n'ont pas fait une étude réfléchie d'un art aussi difficile à exercer que le nôtre.

Sur deux Enfans joints ensemble; par
M. BEAUSSIER, docteur en médecine,
ancien chirurgien-major des camps &
armées du roi, &c.

La nature se joue tous les jours de la prétendue sagacité de l'esprit humain. Quoiqu'elle observe dans ses productions un ordre constant & uniforme, elle ne renonce pas au droit d'en modifier & d'en varier à son gré la matière. Elle vient de nous faire part d'un de ces phénomènes surprenans, qui intéresseront toujours la curiosité des naturalistes; & qui, en sortant des loix générales qu'elle s'étoit prescrites, leur apprend à ne pas méconnoître son pouvoir.

La femme de Charles Buffon, tisserand de Troo dans le bas Vendômois, est accouchée, le 29 Juillet dernier, à terme, & sans un long travail, de deux enfans mâles, joints

ensemble par la poitrine & le bas-ventre. Les deux têtes se regardent : les côtes sont au nombre de douze, pour chaque individu, & se réunissent, par-devant & par-derrière, à deux *sternum* communs. La poitrine & le bas-ventre distincts s'ouvrent par leur jonction, sans paroître confondus ni communs. Le cordon forme un ombilic fort gros, & commun, qui ensuite se partage à chacun de deux enfans. Il est situé à l'union des deux ventres, ou à l'endroit de leur séparation. La région ombilicale a un peu moins d'étendue qu'à l'ordinaire; l'hypogastrique n'a rien d'extraordinaire. Les deux têtes, les quatre bras & les quatre extrémités inférieures, les parties de la génération, sont de forme & de grosseur naturelles. La longueur des deux jumeaux est de dix-huit pouces, & égale pour les deux. Un des deux est mort en venant au monde, après avoir reçu le Baptême. L'autre a été porté vivant à l'église; mais les théologiens du pays, les regardant comme un même individu, ont craint de prodiguer le Sacrement que le premier avoit reçu, & n'ont pas voulu le conférer au second. Ne peut-on pas croire qu'ayant deux têtes, deux corps & sans doute tous les viscères doubles, ils avoient droit, l'un indépendamment de l'autre, à la grace du Baptême? C'est une question que je laisse à

92 CONCOURS A LA FACULTÉ
décider aux Oracles de la Religion : *Non
nostrum.*

C O N C O U R S

A la Faculté de Médecine de Paris.

La Faculté de médecine de Paris s'étant engagée, par l'acceptation du legs qui lui a été fait par feu M. *de Dieft*, l'un de ses Membres, à recevoir gratuitement, tous les deux ans, un bachelier en médecine, & à lui faire subir sans frais toutes les épreuves auxquelles sont soumis ceux qui aspirent à être admis dans son corps, à la charge néanmoins de préférer, à mérite égal, les personnes des familles de MM. *de Dieft* ou *Helvetius*, s'il s'en trouvoit quelqu'une qui se destinât à la médecine; avertit les candidats en médecine, François ou Etrangers naturalisés, qui voudront être admis au concours, qu'ils aient à se présenter dans ses Ecoles supérieures le lundi 12 Février 1770, & à y apporter, 1^o leur extrait baptismal, par lequel il conste qu'ils ont vingt-deux ans révolus; 2^o des certificats de gens connus, & de probité, qui attestent qu'ils sont de bonnes mœurs; que leur conduite a été irréprochable, depuis qu'ils ont com-

mencé leurs études , jusqu'au moment présent , & qu'ils professent la Religion Catholique , Apostolique & Romaine ; 3^o des attestations d'étude en médecine , & des lettres de maître ès arts en l'université de Paris , ou de docteur en médecine dans une université quelconque.

Ceux qui auront rempli ces conditions , seront tenus de subir , en présence de la Faculté assemblée , quatre jours d'épreuves : les trois premiers , ils répondront aux questions qu'on pourra leur faire sur l'anatomie , la physiologie , l'hygiène , la matiere médicale , la chymie medicinale , la pathologie générale & particuliere , ainsi que sur les signes & la curation des maladies , & sur la diète & la chirurgie ; le quatrieme jour , ils tireront au sort , des questions de médecine , qu'ils discuteront par écrit ; & , leurs Mémoires lus , ils se feront réciproquement des objections qu'ils seront tenus de résoudre.

La Faculté , dans une assemblée qui se tiendra , à cet effet , deux jours après , déclarera celui qu'elle aura jugé le plus digne du prix.



S U J E T D U P R I X

Proposé par l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, pour l'année 1771.

Déterminer l'action des acides sur les huiles, le mécanisme de leur combinaison, & la nature des différens composés savonneux, qui en résultent.

L'Académie invite les auteurs à indiquer dans les trois règnes les productions naturelles les plus simples, qui participent de l'état savonneux acide; à essayer, en ce genre, de nouvelles compositions; à expliquer leurs propriétés générales, & leurs caractères particuliers; & à ne présenter leur théorie, qu'appuyée de l'observation & de l'expérience.

Les Mémoires feront adressés francs de port, à M. *Maret*, docteur en médecine, secrétaire perpétuel de l'Académie, rue Saint Jean à Dijon, qui les recevra jusqu'au premier Avril 1771 inclusivement.

Ce prix, fondé par M. le marquis du Terrail, consiste en une médaille d'or, portant, d'un côté, l'empreinte du nom & des armes de feu M. *Pouffier*, fondateur de l'Académie; & de l'autre, la devise de la Compagnie.

LIVRE NOUVEAU.

La Botanique, mise à la portée de tout le monde, &c ; par M. *Regnault*, &c. première livraison : chez l'auteur, rue Croix-de-Petits-Champs ; *Dessain junior*, *Dela-lain*, *Lacombe*, libraires.

Cette première livraison contient cinq planches, avec leur explication : elles représentent l'orvale, la roquette sauvage, la belladone, l'origan sauvage, & la saponaire. On ne peut rien ajouter à l'exactitude des formes, ni à la vérité des couleurs. L'on reconnoît aisément le port de chaque plante ; & les détails des parties de la fructification ne laissent rien à désirer pour la parfaite connoissance. L'explication contient, outre le nom françois, & les principaux synonymes des auteurs les plus acérés, l'indication exacte de la classe dans laquelle *Tournefort* & *Linnaeus* l'ont rangée, chacun dans son système : on y trouve encore le lieu où elle croît le plus communément, la description détaillée des parties les plus essentielles, enfin l'usage qu'on en fait dans la médecine & dans les arts. En un mot, il nous a paru que l'auteur avoit parfaitement rempli les promesses qu'il avoit faites au public dans son *Prospectus* ; & il n'est point de connoisseur qui ne desire qu'une entreprise aussi utile soit encouragée.

T A B L E.

E XTRAIT de la Médecine pratique de M. Le Camus, médecin.	Page 3
Observation sur une Evacuation de Pus par les crachats. Par M. Vialoz fils, chirurgien.	33
Lettre sur une Hydropisie singulière. Par M. Dubertrand, chirurgien.	38
Observation sur un Calcul biliaire, expulsé par les selles. Par M. Goussier, médecin.	45
— sur un Enfant dont la Tête étoit singulièrement viciée. Par M. Martignoles, chirurgien.	53
Observations sur quelques bons Remèdes contre les Vers. Par M. Bajon, chirurgien.	60
Sur les Cas qui exigent l'Opération Césarienne. Par M. Martin, chirurgien.	75
Sur deux Enfans joints ensemble. Par M. Beauvillier, médecin.	90
Concours à la Faculté de Médecine de Paris.	92
Prix de l'Académie de Dijon.	94
Livre nouveau.	95

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le premier Cahier du *Supplément au Journal de Médecine* pour l'année 1770. A Paris, ce 28 Janvier 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SUPPLÉMENT à l'année 1770. II. CAHIER.

TOME XXXIV.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SUPPL. à l'année 1770. II. CAHIER.

EXTRAIT.

Traité des Maladies des Nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des vapeurs ; par M. PRESSAVIN, gradué de l'Université de Paris, membre du Collège Royal de Chirurgie de Lyon, démonstrateur en matière médico-chirurgicale. A Lyon, chez D'Aimé de la Roche, 1769, in-12.

M. PRESSAVIN a cru devoir instruire ses lecteurs, dans un Avant-Propos très-court, qu'on trouve à la tête de son Ouvrage, des motifs qui l'ont engagé à l'entreprendre.
» Les humectans, dit-il, les délayans & les

» rafraîchissans ont été, depuis quelques
» années, annoncés pour des remèdes si
» souverains dans la plupart des maladies,
» qu'il est dangereux de voir aujourd'hui
» leur usage dégénérer en abus très-perni-
» cieux. . . . Je n'ai pu voir accrédi-
» ter ce système, sans être effrayé des suites
» pernicieuses, qu'il peut entraîner. Si les
» humectans & les délayans ont la pro-
» priété de diviser les humeurs, d'en adou-
» cir l'âcreté, de détendre & de ramollir
» les solides; si, en conséquence, ils con-
» viennent aux tempéramens qui pèchent
» par trop d'acrimonie & d'épaississement
» dans les fluides, trop de rigidité & de sé-
» cheresse dans les solides, il est aisé de
» comprendre qu'ils ne peuvent manquer
» de nuire à ceux qui se trouvent dans des
» dispositions toutes contraires, puisque
» leur effet, dans ces derniers, sera d'affoi-
» blir le ressort des solides, & de diminuer
» la cohérence naturelle des fluides, d'où
» dépend la force du tempérament; » &
un peu plus bas : « C'est pour combattre la
» fausse opinion sur laquelle ce dangereux
» préjugé paroît fondé, que j'ai entrepris
» cet Ouvrage; &, comme c'est dans l'af-
» fection hypocondriaque, que l'usage des
» humectans a reçu les plus grands éloges,
» je n'ai pu choisir une matière plus propre
» à exécuter mon projet, que celle que

» fournit le Traité de cette maladie ; qui
 » fait aussi l'objet principal de mon Livre.
 » Cependant, bien loin que je veuille prof-
 » crire ces remèdes, je connois leur effi-
 » cacité dans plusieurs maladies ; mais, ne
 » pouvant supporter l'excès & l'abus, j'ose
 » leur fixer des bornes. » On ne peut
 qu'applaudir à un projet aussi louable :
 voyons comme l'auteur l'a exécuté ?

Il commence d'abord par poser, dans
 des *Recherches sur les vrais principes de
 l'animalité*, les fondemens sur lesquels il a
 cru devoir bâtir toute sa théorie des ma-
 ladies nerveuses. Il adopte, dans ces Re-
 cherches, la doctrine de l'auteur du *Novus
 Medicinæ Conspectus*, sur laquelle il entre-
 prend de répandre un nouveau jour. La
 fibre animale est, selon lui, douée d'une
 élasticité particulière, essentielle à sa na-
 ture, qui, par ses propriétés, diffère sin-
 gulièrement de l'élasticité commune des au-
 tres corps physiques. Il suppose que, dans
 les corps physiques, la réaction est toujours
 le juste produit de la cause qui la met en
 jeu, tandis que la réaction de la fibre ani-
 male peut surpasser de beaucoup l'action de
 l'agent auquel elle obéit. Pour développer
 cette idée, il se sert de l'exemple du cœur
 d'un chat. Si on le détache, pendant que
 l'animal est encore vivant, qu'on le pose
 sur une table, & que, lorsqu'il est absolu-

ment en repos , on le pique légèrement avec la pointe d'une aiguille , il s'y excite un mouvement de dilatation & de contraction , dont la durée est plus ou moins longue ; & ce mouvement est le même qu'il étoit dans l'animal vivant. « Le cœur im-
» mobile , dit M. Preffavin , isolé de tous
» les autres organes qu'on pourroit sup-
» poser être les principes du mouvement
» dont il jouit dans l'animal vivant , en re-
» çoit un parfaitement semblable de l'ai-
» guille qui le pique , sans qu'on puisse
» soupçonner en lui aucun principe actif ,
» puisqu'il seroit resté à jamais sans mouve-
» ment , si on ne lui en avoit point com-
» munié du dehors : donc le cœur , dans
» cette expérience , n'a reçu son mouve-
» ment que de l'aiguille qui l'a piqué ; mais
» la durée & la force de ce mouvement ne
» peuvent être la mesure de celui qui lui a
» été imprimé , puisque l'intensité de l'un
» est de beaucoup inférieure à celle de l'au-
» tre ; donc la fibre , qui le compose , est
» capable d'une réaction supérieure à la
» force de son agent. » Il regarde cette
propriété de la fibre animale , qu'il nomme
élasticité organique ou *vivante* , comme la
cause primitive de tous les phénomènes de
l'économie animale.

Ce premier pas fait , il recherche quel
peut être le premier mobile de la machine.

Pour le découvrir, il considère l'animal dans deux états. Il observe que, dans son origine, il existe sous la forme d'un liquide de nature mucilagineuse. La substance, qui doit composer la partie solide de son corps, est en dissolution dans le fluide qui doit remplir ses vaisseaux. C'est la chaleur qui lui donne peu-à-peu une forme concrète. Dans cet état, elle renferme, sous le plus petit volume possible, les premiers linéamens de tous les organes de l'animal, qui sont parfaitement homogènes, quant à la nature de la fibre qui les compose: ces organes jouissent dès-lors, au plus haut degré, de la propriété élastique, essentielle à la fibre animale, parce que cette fibre, qui est alors de la plus grande ténuité, n'est encore associée avec aucune autre substance qui puisse en diminuer l'effet; elle est purement nerveuse. C'est dans cette substance nerveuse que réside l'élasticité de la fibre animale. Dès que le fœtus commence à se cristalliser, c'est à-dire à prendre une forme solide, (ce sont les expressions de notre auteur,) le cœur, qui est l'organe en qui la fibre se trouve la plus mobile, reçoit la première impression du mouvement, &, par sa réaction, la communique aux autres organes qui réagissent à leur tour sur lui, chacun à sa manière, c'est-à-dire, selon la force & la direction que leur permet la

texture de la fibre qui les compose ; & , dès ce moment , les fonctions purement vitales sont établies. Ce mouvement , qui part du centre ; & se dirige à la circonférence , doit nécessairement développer chaque partie du fœtus. Dans cet état , l'animal n'a pas encore , à proprement parler , une vie particulière : elle dépend entièrement de celle de sa mère , dont il a reçu le premier mouvement ; & qui lui fournit toutes préparées les substances propres à réparer les pertes que les frottemens lui font nécessairement éprouver. Sa maniere d'être dans cet état pourroit se comparer à une simple végétation. Il subsiste ainsi dans le ventre de sa mère , jusqu'à ce que ses organes , qui se développent insensiblement , aient acquis assez de force pour exercer les fonctions auxquelles ils sont destinés. Il est très-important à l'animal , qui va bientôt être abandonné à ses propres forces , que ce développement se fasse bien régulièrement , parce que de-là dépendent la bonne ou mauvaise constitution de son tempérament , sa force ou sa faiblesse.

Lorsque le terme de ce premier accroissement est arrivé , le fœtus paroît à la lumière : dès ce moment , deux principaux organes , jusqu'alors sans action , entrent dans l'exercice de leurs fonctions , pour ne cesser qu'avec la vie de l'animal. Ces organes sont le dia-

phragme & le canal intestinal , pris depuis le fond de la gorge jusqu'à l'anus. Pour peu qu'on examine attentivement le jeu de la machine animale , on apperçoit , dit M. Pressavin , d'après M. De la Caze , que le centre de toutes les forces est situé dans la région épigastrique , précisément dans l'endroit où le diaphragme & le canal intestinal s'appuient l'un contre l'autre. Si l'on veut faire un effort violent , soit pour soutenir un poids considérable , soit pour vaincre quelques obstacles puissans , on a soin de faire une grande inspiration qu'on soutient autant de tems que l'effort continue , les forces de tous les muscles du corps , qu'on met alors en contraction , prenant leur point d'appui vers la région épigastrique. L'état d'inspiration est celui où ce point d'appui oppose une plus grande résistance , & , par conséquent , soutient mieux tous les efforts de la machine. Ce n'est pas dans ce seul cas que l'on éprouve les efforts des forces épigastriques : si on l'observe attentivement , on s'apercevra que tous nos sens deviennent plus délicats , c'est-à-dire plus propres à recevoir les impressions pour lesquelles ils sont destinés , dans le tems de l'inspiration , que dans celui de l'expiration. M. Pressavin prétend même s'être aperçu que le sens intérieur , qu'il appelle *l'organe intérieur de l'ame* , éprouve sensi-

blement les influences des forces épigastriques ; qu'un effort de mémoire , d'imagination , une pensée sublime , l'expression vive d'une passion ne se produisent ordinairement que dans le tems de l'inspiration , pendant lequel tous les ressorts de la machine animale sont bandés ; de sorte qu'il croit pouvoir regarder celui de l'expiration comme un état de repos.

L'examen de l'ordre , que la nature a établi dans les différens organes de l'animal , fait appercevoir bientôt le rapport qu'ils conservent entr'eux , & les secours mutuels , qu'ils se prêtent par leur réaction réciproque. Le cœur , situé dans le centre de la machine , en devient le premier mobile : il doit lui seul jouir d'une force réactive , égale , & , en quelque façon , d'une force supérieure aux forces réunies de tous les autres organes , parce que c'est lui qui provoque , & , en même tems , contre-balance leur mouvement. Le diaphragme tient le second rang parmi les organes de l'animal. Notre auteur le considère comme le modérateur , & , en même tems , le point d'appui de toutes les forces. Il le compare presque au balancier d'une montre. Le conduit alimentaire occupe la troisième place : sa force & son activité doivent être telles , qu'il puisse réagir contre l'impulsion du diaphragme , & , dans les grands efforts de la

machine, s'archbouter contre lui, afin qu'alors ils se servent mutuellement de point d'appui. Le cerveau, qu'on avoit regardé comme le premier mobile, ne tient, dans ce système, que la quatrième place. L'auteur ne craint pas de nier qu'il soit l'origine des nerfs, se fondant sur ce qu'on a vu des monstres privés de ce viscere, & qui ont vécu, du moins dans le sein de leur mere : les fonctions, qu'il lui donne, c'est de diriger les opérations extérieures de l'animal, & d'être le siège du sens intérieur, qui reçoit les impressions de ceux que l'on nomme *extérieurs*. Le cerveau, ou plutôt le sens intérieur, mis en jeu par l'impression de ceux-ci, réagit sur les autres organes avec une force proportionnée à l'intensité du mouvement qui lui a été communiqué ; de-là cette influence intime des passions de l'ame sur les fonctions purement vitales, & de celles-ci sur les affections de l'ame. Le cerveau préside aux fonctions animales ; mais il est toujours subordonné à l'action des organes en qui réside le principe de toutes les forces, & desquelles il reçoit toutes celles dont il jouit. Nous voyons qu'un engorgement apoplectique dans ce viscere, en troublant les fonctions animales, paroît peu influer sur les fonctions vitales : nous voyons, au contraire, qu'aussi-tôt que les forces centrales diminuent, celles du cer-

veau éprouvent , à l'instant , le même sort ; & il en résulte une foiblesse générale dans toute la machine.

L'élasticité vitale , que l'auteur admet dans la fibre animale , lui sert à expliquer , d'une manière assez neuve , les mouvemens volontaires. Il ne veut pas qu'on la confonde avec la sensibilité , ni qu'on regarde celle-ci comme essentielle à cette fibre ; il croit qu'elle n'est qu'un accident ou qu'un effet secondaire de l'élasticité , dont la fibre animale jouit essentiellement. Il se fonde sur ce qu'on observe que la sensibilité est quelquefois détruite dans une partie , sans que le mouvement vital y soit altéré.

D'après ce système , contre lequel on pourroit faire un assez grand nombre d'objections bien fondées , c'est dans l'action réciproque des quatre principaux organes de l'animal , que consiste tout le jeu de la machine : c'est dans le juste équilibre de leur réaction alternative , que réside l'état parfait de la santé. Dès que quelque cause détruit cet équilibre , en augmentant ou en diminuant l'élasticité vivante de quelques-uns de ces organes , il survient nécessairement un dérangement dans l'œconomie animale , proportionné à l'intensité de la cause : de-là naissent les maladies. C'est sur cette théorie que M. Pressavin a bâti toute sa doctrine des maladies nerveuses , dont

nous allons tâcher de donner une legere esquisse.

Il a divisé son Traité en trois parties. La premiere, outre les généralités, traite des maladies nerveuses les plus simples; la seconde, des convulsions & des maladies convulsives; & la troisieme est destinée aux vapeurs.

Tous les nerfs sont d'une même nature : ils ne paroissent cependant pas tous destinés aux fonctions d'un même ordre. Ceux qui transmettent au sens intérieur les sensations, semblent peu contribuer au mouvement volontaire, comme ceux des mouvemens volontaires ne sçauroient servir à l'entretien de l'action vitale, telle que la circulation du sang : de-là vient que telle maladie, qui trouble les fonctions des uns, n'affecte souvent point les autres. Cette distinction dans les fonctions des nerfs fournit à M. Pressavin une division très-naturelle des maladies nerveuses. Il en distingue donc de trois genres; celles qui affectent les sensations, celles qui dérangent les mouvemens volontaires, celles enfin qui affectent l'action vitale.

Une diminution ou une augmentation de sensibilité dans les nerfs destinés aux sensations, poussée au-delà des bornes requises pour l'exercice libre & parfait de leurs fonctions, établit les genres des ma-

ladies dont les nerfs peuvent être affectés : la différence des accidens qui en résultent , en constitue les especes. L'engourdissement, la stupeur & la paralysie sont les especes du premier genre : la demangeaison, le chatouillement & la douleur sont les especes du second. Il définit l'engourdissement *un état dans lequel la partie affectée ne reçoit que confusément la sensation des corps qui la touchent légèrement, mais qui est encore sensible au contact de ceux qui s'y appliquent fortement, ou qui, par leur figure, la pénètrent plus profondément.* Il le distingue de la stupeur qui est l'effet de l'ébranlement que produit dans la fibre animale l'attouchement violent d'un corps dont les parties sont en vibration. C'est à cet ébranlement qu'il veut qu'on rapporte les accidens dangereux dont sont suivies les plaies d'armes à feu, & toutes celles qui ont été faites par un corps dur, porté avec un degré de vitesse considérable, & sur-tout, lorsqu'il a frappé des parties solides du corps. Ce mouvement se communique souvent bien au-delà du lieu qu'il a frappé, & quelquefois même à toute la machine qui éprouve un si grand dérangement dans les forces centrales, qu'elle tombe dans un affaïssement dont elle a beaucoup de peine à se relever, si elle ne succombe pas. M. Pressavin entre,

sur ce sujet, dans des détails qui ne sont pas neufs, mais qui n'en sont pas moins intéressans : de-là il passe à la paralysie qu'il regarde comme le dernier degré d'inertie des nerfs destinés aux sensations ; inertie à laquelle les nerfs moteurs participent le plus ordinairement. Ce qu'il dit sur cette matière, n'est point sans utilité, quoiqu'il s'en faille de beaucoup qu'il ait épuisé la matière. Nous pouvons dire la même chose du chapitre suivant, où il traite de la douleur qui est l'espece principale du second genre de maladie à laquelle sont exposés les nerfs destinés aux sensations.

Les nerfs destinés au mouvement, peuvent être viciés de trois manieres ; par relâchement, tension & action irréguliere. L'auteur admet que les maladies, qui reconnoissent pour cause le relâchement des nerfs moteurs, sont les mêmes que celles que nous avons dit être produites par un vice semblable des nerfs destinés aux sensations. Les especes de celles qui sont dûes à une tension contre nature de ces mêmes organes, sont l'éretisme, le spasme & la convulsion. L'éretisme est une tension de la fibre musculaire, qui, sans être assez forte pour en brider entièrement l'action, la gêne cependant beaucoup. Dans le spasme, cette tension est portée au point d'interdire tout mouvement dans la partie affectée :

cette tension est constante, tandis que les convulsions sont caractérisées par un mouvement forcé & involontaire, alternativement suivi de contraction & de relâchement. L'auteur traite ensuite du spasme général, & des spasmes particuliers, dont il décrit les différentes especes, telles que le *tic*, le *strabisme*, le *torticolis*, la *contracture*, le *priapisme*, la *crampe* : de-là il passe à la catalepsie qui, sans se rapporter entièrement à cette classe, s'annonce par les symptomes qui l'en approchent beaucoup.

Après avoir traité des convulsions en général dans le premier chapitre de la seconde Partie, il donne l'histoire des différentes maladies convulsives, telles que la fausse épilepsie, l'épilepsie vraie, les convulsions générales, qui accompagnent certaines maladies ; les tremblemens, la danse de Saint-Wit, le tarentisme auquel cependant il paroît ajoûter peu de foi, le béribéri & le scélotyrbé ; les convulsions particulières, telles que le ris sardonique, la souris, la carphologie, les palpitations, l'asthme convulsif, la colique nerveuse, le hoquet, la cardialgie. Nos lecteurs s'apercevront aisément, par cet exposé de l'ordre que M. Pressavin a suivi, qu'il a adopté la division méthodique de ces maladies, proposée par M. De Sauvages, dans la quatrième classe de sa *Nosologie méthodique* : c'est ce
dont

dont il a eu soin d'avertir. Nous ajoûterons qu'il a adopté également presque toutes les définitions de cet auteur ; que , dans beaucoup d'endroits , il s'est contenté de la traduire , quoique , dans quelques autres , il y ait ajoûté des réflexions utiles , & des vues que nous ne nous rappelons pas d'avoir trouvées dans aucun autre auteur. Nous n'en extrairons cependant rien , préférant de nous étendre un peu plus sur le Traité des Vapeurs , qui est , en effet , la partie la mieux traitée de cet Ouvrage.

M. Pressavin regarde les vapeurs comme l'effet d'une idiosyncrasie particulière du genre nerveux , qui le rend si mobile & , en même tems , si sensible , que la plus petite cause est capable d'exciter en lui les mouvemens les plus violens , & , en même tems , les plus irréguliers. Les enfans , les femmes , & les hommes d'un tempérament délicat ont naturellement le genre nerveux plus mobile , plus sensible , & conséquemment sont plus sujets aux maladies nerveuses que les adultes & les hommes robustes : d'où on est en droit de conclure que la mobilité & la sensibilité des nerfs sont toujours proportionnées à la délicatesse de toute l'habitude du corps. Mais le tempérament humide des enfans ne permet pas de soupçonner aucun racornissement dans leurs nerfs. L'accroissement , auquel leur corps est , à

chaque instant, soumis, exige, dans la fibre qui le compose, une souplesse & une ductilité qui ne sçauroit permettre une tension démesurée. L'impulsion des fluides qui, par leurs efforts du centre à la circonférence, développent & augmentent le volume de leurs organes, doit maintenir la fibre nerveuse dans un ton opposé au relâchement. Il est donc nécessaire de conclure, ajoute l'auteur, que ce n'est ni le relâchement ni la tension, & encore moins le racornissement, qui occasionnent la grande mobilité & la grande sensibilité qu'on remarque dans les nerfs des enfans. Il est aisé de reconnoître dans les femmes une idiosyncrasie qui les rapproche beaucoup du tempérament des enfans; &, si on en excepte le relâchement de la fibre nerveuse, auquel elles peuvent être exposées, la tension & le racornissement seront toujours des états contraires à leur constitution; ce qui suffit pour démontrer que la trop grande délicatesse de la fibre nerveuse est la seule cause de sa trop grande mobilité & de sa sensibilité trop exquise. Cette cause, n'est cependant qu'une cause prédisposante, qui n'exclut pas la santé la plus parfaite, & qui a besoin d'être mise en jeu par quelque agent, dont le concours est essentiellement nécessaire pour la mettre en action. L'auteur parcourt les différens agens capables d'exciter la

cause prédisposante : ce sont la délicatesse du tempérament, la vie oisive & sédentaire, l'abus des alimens, celui des boisons, les passions de l'ame, l'application à l'étude, sur-tout à celle des sciences abstraites ; l'usage immodéré des plaisirs de Vénus, le dérangement des évacuations nécessaires, l'engorgement & l'obstruction des viscères. Il évalue les effets de toutes ces causes éloignées, dont l'efficacité est plus que suffisamment démontrée par l'expérience, & fait voir que leur action se porte principalement sur les forces épigastriques ; ce qui le rapproche du sentiment des anciens qui plaçoient dans les hypochondres le siège de cette maladie. En effet, il regarde la faiblesse de cette région comme la cause prochaine ou immédiate des affections vaporeuses.

Avant de passer à la méthode curative des maladies vaporeuses, il a cru devoir exposer les variétés qu'elles présentent. Ces variétés, dépendant de la différence des causes éloignées, qui les font naître, ou de la complication des maladies d'un autre genre avec lesquelles elles peuvent se rencontrer, enfin des accidens qu'elles occasionnent les unes & les autres, méritent également l'attention du médecin. Mais il n'en est point qu'on doive distinguer avec plus de soin, que celles qui diffèrent par le siège

de leur cause ; car, quoique l'auteur ait attribué l'espece la plus ordinaire des vapeurs à l'affoiblissement de la région épigastrique, il reconnoît cependant avec les anciens, qu'il en est qui prennent leur origine dans la matrice ; ce qui leur a fait donner le nom d'*hystériques*, pour les distinguer des précédentes qu'on avoit désignées par celui d'*hypochondriaques*. Celles là peuvent exister dans une personne d'ailleurs très-robuste, en qui les forces centrales jouissent de la plus grande vigueur, parce qu'elles font l'effet d'une simple affection contre nature de la matrice qui augmente sa mobilité & sa sensibilité au point que la plus petite cause est capable d'occasionner en elle une irritation qui se communique ensuite aux autres organes avec lesquels ses nerfs correspondent ; tels sont principalement ceux de la région épigastrique, & de la tête. Les exemples n'en sont pas rares : on les remarque souvent dans des femmes de la campagne, d'une très-forte constitution, & sans aucune disposition à ce qu'on appelle *vapeurs hypochondriaques*. Elles surviennent aussi assez fréquemment chez les jeunes filles qui sont prêtes à être réglées, & en qui le sang menstruel a peine à se faire jour par les vaisseaux de la matrice trop resserrés. L'auteur rapporte, à ce sujet, une observation très-concluante,

faite sur une demoiselle qui eut l'imprudence de se laver les pieds dans une eau très-froide, au moment où ses règles commencèrent à couler. Les accidens, qu'elle éprouva, & sa guérison, qui fut l'effet du rétablissement de ses évacuations périodiques, ne permettent pas de douter que la matrice n'eût été le siège principal de la cause morbifique.

Pour éviter les suites fâcheuses, qui pourroient résulter de la méprise qu'on feroit, en confondant ces deux genres de maladies, l'auteur a cru devoir rapporter les signes qui caractérisent plus particulièrement les vapeurs hystrériques : ce sont, 1^o le périodisme de leurs accès qui se renouvellent, toutes les fois que le sang se porte en plus grande abondance à la matrice, pour y faire l'éruption menstruelle ; 2^o tous les signes qui indiquent le mauvais état de la matrice, telles que les difficultés qu'ont les règles à s'établir, ou du moins à suivre leur cours naturel ; 3^o l'écoulement habituel d'une humeur séreuse lymphatique ou purulente, qui annonce dans la matrice différens vices, selon la nature de l'écoulement.

Il arrive très-souvent que ces deux genres de maladies, les vapeurs hystrériques & hypochondriaques, se compliquent dans le même sujet : elles naissent même souvent

l'une de l'autre ; car telle est l'organisation de la machine animale , que les fonctions d'un organe principal ne sçauroient être dérangées , sans nuire à celles de plusieurs autres. Alors les malades sont en bute à des accidens si multipliés , si différens entr'eux , en un mot , si bizarres , qu'il est très-difficile de les démêler , & d'en voir la liaison.

Pour entreprendre avec succès la cure des vapeurs hystériques , il faut , premièrement reconnoître quelle est l'affection contre nature de la matrice , qui les a produites. Si c'est la suppression des règles , il faut chercher à les rétablir. Il est essentiel de ne pas perdre de tems , parce que le mal empire , & devient plus opiniâtre , à mesure qu'il vieillit. L'auteur propose , pour remplir les indications qui se présentent dans ce cas , les demi-bains , les saignées du pied , les tisanes apéritives , les martiaux , l'exercice & la dissipation. L'emménagogue , auquel il donne la préférence , est une opiate composée d'æthiops martial , de *castoreum* , de rhubarbe , de sel d'absinthe , incorporés avec le syrop des cinq racines apéritives.

Quand l'affection contre nature , qui cause les vapeurs hystériques , s'annonce par un écoulement en blanc , il faut rechercher la cause de cet écoulement. Si c'est un simple relâchement des vaisseaux lym-

phatiques, il faut travailler à les fortifier & à les raffermir par l'usage des remèdes toniques & astringens, aidés d'un exercice modéré, sans lequel on emploiroit en vain tous les autres remèdes. Les bains froids, les boiffons froides, un peu astringentes, sont les remèdes les plus propres à remplir cette indication. Lorsqu'ils sont insuffisans, l'auteur y ajoute l'usage d'un élixir composé d'un gros de rhubarbe concassée, deux gros de myrrhe, infusés, pendant huit jours, au soleil, dans trois onces d'eau de Rabel : il en donne, soir & matin, depuis douze jusqu'à trente gouttes, dans un verre de tisane astringente froide, & en fait continuer l'usage pendant quinze jours. Si ce remède est inefficace, il croit qu'il est inutile de fatiguer le malade par d'autres secours. Mais il est rare, dit-il, qu'un pareil traitement ne détruise pas la cause de cet écoulement simple : si du moins il n'en tarit pas entièrement la source, il y apporte un si grand changement, qu'il n'est plus capable de causer aucun dérangement. Il a d'ailleurs l'avantage de fortifier le genre nerveux, &, par conséquent, de le garantir de ces mouvemens qu'une trop grande sensibilité pourroit lui causer.

Quand l'écoulement a de l'odeur, qu'il est d'une couleur jaunée ou verdâtre, il an-

nonce , ou l'ulcération de la matrice , ou le mauvais état des humeurs de la malade. Il est nécessaire de s'assurer laquelle de ces deux causes produit un pareil écoulement , pour employer les remedes propres à la combattre. M. Pressavin n'a pas cru devoir entrer dans aucun détail à ce sujet : il se contente de renvoyer aux Ouvrages qui traitent particulièrement des maladies de la matrice , & indique plus particulièrement celui de M. Astruc. Il avertit cependant que ces maladies , lorsqu'elles deviennent la cause des vapeurs hystériques , exigent , dans leur traitement , des ménagemens & des attentions particulieres , qu'il seroit très-dangereux de négliger. Il veut d'abord qu'on proscrive les remedes trop actifs & trop stimulans : ceux de cette nature , qu'on seroit indispensablement obligé d'employer , doivent être mitigés & adoucis autant qu'il est possible , en les associant aux calmans & aux anti-spasmodiques , & quelquefois même aux narcotiques.

Le traitement des vapeurs hystériques , qui se trouvent compliquées avec celles qu'on nomme *hypochondriaques* , est ordinairement aussi difficile , que les accidens en sont singuliers. Souvent celui qui a paru aujourd'hui avantageux , semble devenir , le lendemain , contraire : souvent on se voit

obligé d'abandonner un remede sur lequel on venoit de concevoir les plus grandes espérances. Comme rien n'est plus difficile que de tracer des régles générales, capables de diriger le praticien dans cette complication, l'auteur s'est contenté de présenter à ses lecteurs un modèle de traitement dans une observation que les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de rapporter en entier, mais que nous n'osons pas entreprendre d'abréger, de peur de la tronquer. Nous renverrons donc nos lecteurs à l'ouvrage même : nous nous contenterons de remarquer que cette observation démontre, comme l'auteur l'annonce, que les symptomes, qui caractérisent la maladie hyftérique & hypochondriaque réunies dans un sujet, sont assez distincts pour qu'un observateur attentif ne coure pas le risque de les confondre, & que cet état compliqué n'est pas incurable, lorsqu'on sçait combiner les remedes analogues aux différentes causes qui y ont donné lieu; de maniere que, sans se nuire, ils agissent de concert, & concourent mutuellement à la détruire.

Pour rétablir les désordres qu'opere, tant sur les solides que sur les fluides la cause prochaine des vapeurs hypochondriaques, il se présente, selon l'auteur que nous analysons, quatre indications générales à remplir; la première,

de fortifier, autant qu'il est possible, le ressort des solides ; la seconde, de rétablir la fluidité des humeurs épaissies, & principalement du sang qui circule dans la veine-porte, qui est celui qui a le plus de disposition à l'épaississement, soit par rapport à la lenteur de son mouvement, soit par rapport aux sucres graisseux dont il est chargé ; la troisième, d'adoucir l'acrimonie qu'acquieren les humeurs par le défaut d'une transpiration régulière, qui les laisse surchargées de parties salines & excrémentielles ; la quatrième, de réprimer la raréfaction des liqueurs, dont l'expansion force le ressort des vaisseaux, & concourt par-là à augmenter leur foiblesse.

Pour satisfaire à la première indication, l'auteur considère deux objets ; le choix des moyens, & la manière de les employer. Les corroboratifs présentent une action presque toujours suspecte, dont les effets ne sont que momentanés. En sollicitant l'action des solides, ils forcent leur ressort, & les laissent ensuite dans un état quelquefois plus foible qu'auparavant. Cependant on a eu tort de vouloir en proscrire entièrement l'usage : l'auteur reconnoît qu'il est des cas, sur-tout lorsqu'on saisit bien le moment, où ils produisent de très-bons effets. C'est principalement lorsqu'on a disposé les

humeurs viciées à un changement avantageux ; que les solides ont commencé à reprendre leur ressort , & que la fibre nerveuse est devenue moins irritable. Il conseille de commencer par ceux que l'expérience nous apprend être propres à fortifier la fibre animale , sans l'irriter ni forcer son ressort. Il place au premier rang l'exercice , comme le plus efficace , & celui , en même tems , sans lequel les autres ne sçauroient réussir. Le bain tient le second rang : ses effets varient suivant les différens degrés de chaud & de froid qu'on lui donne ; & il est essentiel d'apprécier ces effets pour bien remplir les différentes indications que présente le caractère de la maladie. M. Pressavin entre à ce sujet dans les détails les plus intéressans , dans lesquels nous ne pouvons nous dispenser de le suivre.

» Les bains tièdes , dit-il , humectent & relâchent la peau , facilitent la transpiration , donnent au sang plus de fluidité. Ils conviennent , par-là , dans toutes les maladies où il y a sécheresse dans la fibre , & épaississement dans les humeurs , & sur-tout dans cette espece d'affection hypochondriaque dans laquelle les solides sont desséchés par le défaut de nutrition. Les bains tièdes , en humectant & en relâchant les fibres de la surface du corps , diminuent

leur résistance contre l'action des forces centrales ; ce qui commence à rétablir plus d'équilibre entre les forces de la circonférence , & celles du centre. Comme la principale propriété des bains tièdes est de ramollir & de relâcher la fibre animale , leur usage , trop long-tems continué , ne manqueroit pas de devenir pernicieux. Il est donc à propos , lorsqu'on a obtenu les effets qu'exigeoit d'abord la premiere indication , de les abandonner pour avoir recours aux remèdes propres à rétablir le ton & la force des solides.

Les bains froids ont des propriétés contraires aux bains tièdes : ils donnent du ton & de la force à la fibre. Il est peu de moyens capables de fortifier plus efficacement le genre nerveux , & d'en rétablir l'élasticité organique. En outre , ils sont très-propres à condenser les humeurs toujours trop raréfiées. Pour en retirer ces avantages , il faut en continuer long-tems l'usage , les prendre dans la belle saison , & en proportionner les degrés de froid à la constitution particulière des malades.

L'expérience , qui a démontré l'avantage des bains dans l'affection hypochondriaque , semble indiquer les bons effets qu'on doit attendre de l'usage abondant des boissons aqueuses , délayantes & adoucissantes. Elles

ont même sur les bains l'avantage d'attaquer plus immédiatement la cause prochaine des vapeurs. Lorsque le tempérament & l'état du malade annoncent de la tension, de la sécheresse dans l'estomac & les premières voies, on doit faire prendre les boissons tièdes : leur usage ne doit pas être continué long-tems, non plus que celui des bains, de peur de trop affoiblir les forces centrales. La fibre ramollie & relâchée indique l'usage des boissons froides, très-propres à rétablir son ressort. Il faut que l'estomac soit vuide, pour que les boissons agissent sur lui avec plus d'efficacité, parce qu'elles y conservent plus long-tems leur fraîcheur, qu'elles agissent plus immédiatement sur les vaisseaux. Il est donc à propos d'en faire prendre plus abondamment, le matin, à jeun, que l'après-dîné. Le degré de fraîcheur, qu'il faut leur donner, doit être proportionné, comme celui des bains, au tempérament du sujet, & au caractère de la maladie. L'eau pure tient le premier rang, & fait la base des différentes boissons qu'on peut prescrire. On la rend adoucissante, savonneuse, tonique, & même stimulante, en y ajoutant les remèdes auxquels on reconnoît ces qualités. Les eaux minérales peuvent aussi être employées avec succès.

Lorsque , par l'usage de ces secours , les solides ont commencé à reprendre leur ressort , que les humeurs viciées ont été corrigées , & que la fibre nerveuse est devenue moins irritable , il est à propos d'achever la cure par l'usage de stomachiques plus puissans. Il faut aider tous ces remèdes généraux d'un régime analogue à l'état des forces centrales , c'est-à-dire , proportionner la qualité & la quantité des alimens aux forces des organes de la digestion. »

Pour rendre son Traité plus complet , l'auteur parcourt ensuite les différentes causes éloignées des vapeurs , & y adapte le traitement particulier , qui convient à chacune ; mais ce sont des détails qu'un simple Extrait ne sçauroit comporter. Nous terminerons donc ici le nôtre , en avertissant nos lecteurs , que l'auteur a ajouté , à la fin de cette partie , deux chapitres ; l'un sur l'apoplexie , l'autre sur le cochemar ; maladies d'un genre différent , mais qui peuvent cependant se rapporter aux maladies nerveuses , par les effets qu'elles produisent sur le cerveau & sur les nerfs.





L E T T R E

*Adressée à M. ROUX, auteur du Journal de Médecine, contenant quelques Observations sur les mauvais Effets de l'Émé-
tique dans les maladies des femmes
grosses; par M. BONNAUD, chirurgien
de Pellissane.*

MONSIEUR,

Sans prétendre m'ériger en censeur des Réflexions sur les Vomitifs, que M. Balme a insérées dans les Journaux d'Août & de Septembre de l'année dernière, j'ai l'honneur de vous adresser quelques Observations qui infirment l'opinion de ce médecin, & qui, si elles ne sont pas capables de décider absolument la question, prouvent du moins, que la pratique, que M. Balme conseille, pourroit ne pas réussir chez tous les malades.

Prétendre qu'on peut donner hardiment les vomitifs aux femmes grosses, dans les maladies auxquelles, sans le cas de grossesse, on ne différeroit pas d'appliquer ce remède, me paroît une assertion un peu hardie, & ériger en dogme un fait que l'on n'a vu qu'une seule fois. C'est, ce me semble, une manière de raisonner, qui n'est ni

de la bonne logique ni d'un observateur attentif & éclairé. M. *Balme* s'est livré un peu trop aisément aux illusions de son imagination. C'est moins pour le critiquer, que pour l'engager à faire des efforts pour prouver, d'une manière plus claire & plus sûre, la vérité de sa doctrine, que j'oppose les faits suivans à celui dont il fait le fondement d'une doctrine qui pourroit avoir des conséquences terribles entre des mains imprudentes.

M. *Balme* prétend que l'opinion, qui a fait proscrire les vomitifs du traitement des maladies des femmes grosses, *est peut-être la plus insoutenable & la plus dénuée de fondement que l'on puisse former, parce que cette opinion n'est fondée que sur des assertions gratuites, & qu'il nous manque des expériences qui constatent bien réellement le danger de ces remèdes dans ce cas-là; ce qui lui a fait avancer que tout ce qu'on en a dit jusqu'à présent, n'est fondé que sur des inductions purement théoriques, ou sur des faits isolés, qui ne doivent aussi peu faire des règles générales, que celle que l'on pourroit retirer de son Observation.*

Cette Observation regarde la maîtresse de l'auberge où l'observateur étoit logé à Montpellier. Cette femme, enceinte de sept à huit mois, eut une violente indigestion, après avoir mangé une grande
quantité

quantité de poires. Trois grains d'émétique procurerent un vomissement copieux : les effets de l'indigestion disparurent avec la cause de cette maladie.

Cette Observation est la seule que M. *Balme* oppose à une infinité d'autres qui condamnent l'usage de ce remède en pareil cas ; & c'est d'après cette Observation , qu'il prétend renverser des dogmes établis par les plus habiles praticiens. Mais ce fait est-il bien concluant ? A-t-il le poids que M. *Balme* lui donne ? Est-il dans la classe de ceux qui prouveroient pour son opinion ? Non assurément. Il ne s'agit, dans le cas cité par M. *Balme*, que d'une indigestion que le vomissement seul pouvoit détruire. Ce fait ne prouve point qu'on doive donner les vomitifs à une femme grosse, si ce n'est pour un cas aussi urgent que celui d'une indigestion ; & il reste toujours à prouver que ces remèdes sont pernicieux en toute autre circonstance ; & il demeure assuré *que la confiance publique ne sera jamais pour un homme qui ne seroit regardé que comme un heureux téméraire.*

Si, comme il le dit, nous n'avons pas assez d'expériences qui constatent le danger de l'émétique dans la grossesse, nous en avons mille fois moins qui en prouvent la sûreté & l'efficacité. Il est peu de médecins,

130 OBS. SUR LES MAUVAIS EFFETS

un peu employés , qui n'ayent été à même d'en voir des effets funestes pour la mere ou pour l'enfant. Quant à moi , je ne suis pas medecin ; mais , que *j'anticipe ou non sur le droit de ceux qui sont destinés à pratiquer l'art de guérir* , j'ai été témoin quatre fois des funestes effets de l'émetique dans le cas de grossesse : voici mes Observations.

I^{re} OBS. Dans le courant de l'année 1759 , on reçut , à l'hôpital d'Aix en Provence , une fille qui étoit attaquée d'une fièvre putride. Elle servoît , dans la ville , en qualité de *cuisiniere* ; & , lorsque la maladie la prit , elle étoit enceinte de quatre mois. Cette fille avoit caché fort soigneusement sa grossesse ; de sorte que le medecin de quartier , ne soupçonnant pas son état , lui prescrivit l'émetique , après les préparations convenables : elle avorta pendant l'effet du remede.

II. OBS. En 1761 , une fille de mauvaise vie , attaquée d'une fièvre tierce , fut reçue à l'hôpital d'Arles. Elle ne se déclara point grosse , soit qu'elle ignorât son état , soit qu'elle le cachât à dessein. On lui donna l'émetique qui lui procura l'évacuation d'un avorton de deux mois & demi , selon ce qu'elle dit en réponse aux questions qu'on lui fit.

III. OBS. En 1767 , une fille , appartenant à d'honnêtes gens , dans le quartier du

Palais-Royal, se laissa séduire par son amant, & devint enceinte. Le pere & la mere, qui n'avoient aucun soupçon sur la vertu de leur fille, crurent que les symptomes de sa grossesse ne provenoient que d'une suppression des régles. Ils appellerent le chirurgien qui avoit leur confiance, & qui, en homme intelligent & éclairé, ne voulut point hazarder des remèdes qui auroient pu nuire à l'enfant, au cas qu'elle fût grosse, comme il le soupçonna lui-même d'abord, & ne lui prescrivit que des remèdes palliatifs, malgré les instances des parens. La fille, inquiète de son état, & craignant que le voile ne fût à la fin déchiré, résolut de se faire traiter à leur insçu, & se confia à un garçon barbier du voisinage. On lui fit cinq saignées du pied, sans compter celles du bras, & beaucoup d'autres remèdes, parmi lesquels les purgatifs ne furent pas oubliés. Tout cela n'eut aucun effet. Encore plus inquiète, & craignant même plus ses parens, à mesure que sa grossesse avançoit, elle consulta R. & P. deux charlatans de Paris, auxquels le peuple crédule porte stupidement son urine & son argent, & d'où il ne rapporte que des oracles plus équivoques mille fois que ceux de la fameuse Sibylle. Les deux empyriques décidèrent impudemment que la fille n'étoit point grosse, & lui donnerent plusieurs remèdes

132 OBS. SUR LES MAUVAIS EFFETS

de leur composition, qui ne furent suivis d'aucun succès. Désespérée enfin de ne pouvoir parvenir à son but, la malade résolut, soit qu'elle le fit d'elle-même, soit qu'elle eût été conseillée, de prendre six grains de tartre émétique. Les convulsions, que ce remède excita dans toutes les parties, furent malheureusement suivies de l'avortement d'un fœtus d'environ trois mois, que tous les autres remèdes n'avoient pu expulser; ce qui mit les parens au fait du caractère de la maladie de leur fille; & justifia les soupçons du chirurgien qui avoit été appelé le premier.

IV. OBS. Un habitant de Paris, voulant conserver tout son bien à un seul fils qu'il avoit eu de son mariage, résolut, de concert avec sa femme, de ne plus donner l'être à de nouveaux enfans, & prenoit, pour cela, de coupables précautions, malgré lesquelles la femme devint enceinte, au commencement de l'année 1768. Ne soupçonnant pas être grosse, elle prit quelques indispositions qu'elle avoit, pour un effet de plénitude: en conséquence, elle se confia à un chirurgien de sa connoissance, qui lui ordonna l'émétique. L'effet de ce remède déterminâ, le même jour qu'elle le prit, l'avortement d'un fœtus d'environ trois mois.

D'après ces Observations, qui sont à la

connoissance de plusieurs personnes de probité, je ne crois pas qu'on puisse jamais employer les émétiques, sans un danger éminent, dans toutes les maladies des femmes grosses. Que M. Balme ne nous dise pas que *le vomissement, sollicité par la nature, peut être utile & fréquent chez une femme grosse, sans qu'il en résulte le plus petit inconvénient.* Ce vomissement naturel se fait toujours sans effort : ce n'est, pour ainsi dire, qu'une espcce de regorgement des matieres contenues dans l'estomac ; au lieu que celui qui est excité par l'art, est toujours accompagné de convulsions du ventricule, des muscles du bas-ventre & du diaphragme. D'ailleurs tous les accoucheurs redoutent ces vomissemens naturels, quand ils durent trop long-tems, ou qu'ils excitent des efforts trop violens. On aura donc toujours raison de les craindre, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'observations ait démontré qu'ils ne sont pas aussi nuisibles qu'on le pense, & qu'on peut les provoquer sans danger, dans les maladies qui affectent les femmes grosses.



L E T T R E

Sur l'Inoculation, ou l'Histoire de l'Inoculation à Saint-Malo, à M. GALLOT, D. M. à Saint-Maurice-Le-Girard en bas Poitou; par M. BOUGOURD, docteur en médecine & en chirurgie en l'Université de Montpellier, médecin de l'Hôtel-Dieu du Rosaire à Saint-Malo.

M O N S I E U R,

Vous me demandez ce qu'on pense ici de l'inoculation, & quel sort elle y éprouve? Je vous répondrai qu'elle a ici comme partout ailleurs, ses partisans & ses antagonistes. Des prêtres & des moines, qui décident de tout, même de ce qu'ils ne connoissent pas, l'ont fait traduire à leur tribunal, & lancent, de la part de Dieu, contre elle & ses protecteurs toutes les foudres de l'Eglise. Les dévots & les dévotes la décrient, parce que leurs directeurs leur en ont inspiré une sainte horreur. Ceux-ci la rejettent, parce qu'il est encore, pour le malheur du genre humain, des gens de l'art qui la condamnent publiquement. Ceux-là en reconnoissent ou paroissent en reconnoître les précieux avantages, mais n'osent en faire l'essai, parce que le préjugé,

trop général encore, ébranle leur foi mal affermie.

Quoi qu'il en soit, n'allez pas croire que nous n'ayons, à Saint-Malo, ni inoculateurs ni gens qui osent se faire inoculer : ce feroit vous donner de ma patrie une idée aussi fautive que défavantageuse. Il est encore parmi nous des gens assez hardis pour s'opposer au torrent, qui proclament l'inoculation, qui la conseillent, qui lui érigent des autels dans leur propre famille, qui en font des essais sur des enfans chéris. Malgré les clameurs des anti-inoculateurs, on compte déjà, dans cette ville, douze inoculations des plus heureuses. Aucune n'a eu d'accidens graves, ni de suites fâcheuses : quelques-unes même ont été si heureuses, que les malades s'en sont à peine aperçus, comme vous le verrez bientôt.

Ce ne fut que vers la fin de 1766, que le public s'occupa ici sérieusement de la grande affaire de l'inoculation. Jusques-là, cette précieuse découverte n'avoit encore divisé que les médecins, & quelques gens de lettre qui lisoient les Ouvrages pour ou contre; mais bientôt la dispute devint générale, lorsque M. Magon (a) eût rendu pu-

(a) M. Magon, alors intendant du Cap-François, étant, en 1756, gouverneur des isles de France & de Bourbon, y fit inoculer quatre cent Noirs, pour les soustraire à une épidémie de

blic le dessein qu'il avoit de faire inoculer M. son fils aîné. Ce fut le signal d'une dissension à laquelle tout le monde prit part. Chacun se crut en état de prononcer sur cette matiere ; & l'avis du plus grand nombre fut contre l'inoculation. Heureusement M. Magon fut inébranlable ; & comment ne l'eût il pas été ? Une façon de penser saine & mâle , fortifiée par l'éducation la plus heureuse , l'a prémuni contre tous les préjugés. D'ailleurs , dix ans auparavant , des expériences très-heureuses , & en grand nombre , faites sous ses yeux , & par son ordre , ne lui avoient laissé aucun doute sur l'excellence de l'inoculation : aussi n'en conserva-t-il pas moins le dessein qu'il avoit formé ; & , en conséquence , il amena , le 6 Septembre 1766 , M. son fils , âgé de trois ans neuf mois , à feu mon pere qui l'inocula , le 10 , par la méthode des incisions. C'étoit alors la seule qu'on pratiquoit en province , celle des Suttons étant encore

petite vérole extrêmement meurtriere , qui ravageoit l'isle. Quoi qu'on n'eût pas plus d'égard dans le choix des sujets & de la saison , que dans celui de la méthode qui fut suivie , & quoique la personne , qui fut chargée de cette entreprise , n'eût pas , à beaucoup près , des connoissances bien profondes sur l'inoculation , cependant il ne mourut que six malades , dont trois seulement parurent être les victimes de la maladie qu'on leur avoit donnée.

ignorée peut être de tout le royaume, & celle du vésicatoire presqu'entièrement rejetée de tous les inoculateurs. L'enfant eut environ deux cent grains d'une petite vérole discrète & bénigne, dont le plus petit nombre suppura : le reste se termina par résolution. Les ulcères, suite de la méthode qu'on avoit pratiquée pour insérer le virus, suppurerent pendant trente-six jours. Il fut à peine malade ; &, depuis ce tems, aucun accident n'a dérangé sa santé.

Comme cette inoculation est la première qui fut faite à Saint-Malo, je crois même pouvoir dire dans toute la province, l'heureux succès, qui la suivit, ne fut ici ignoré de personne. Ce n'a pourtant été qu'à la longue qu'elle s'est glissée parmi nous, qu'elle s'y est établie, & qu'elle s'est préparé de nouveaux triomphes. Par quelle fatalité les choses les plus utiles ont-elles tant de peine à s'accréditer en France ?

Malgré les ravages considérables d'une épidémie meurtrière, qui mit plusieurs familles dans la consternation, personne ne voulut prévenir le mal dont on étoit menacé ; & l'inoculation retomboit dans l'oubli. M. Métayer, jeune chirurgien de cette ville, qui jouit d'une réputation aussi avantageuse que prématurée, étoit trop instruit sur cette matière, & trop bon père, pour

ne pas mettre en sûreté les jours de ses enfans par le moyen de l'insertion, il les inocula tous trois, sur la fin d'Avril 1767. L'ainée avoit cinq ans; la seconde, trois ans & demi; & son fils, deux ans & demi. Le succès répondit à son attente; & il n'eut à traiter que des petites véroles bénignes, & peu abondantes, excepté celle de la petite de trois ans & demi, que les soins indiscrets d'une mere trop affectionnée rendirent abondante.

Ces nouveaux succès de l'inoculation firent quelque impression sur les esprits; & l'on vit pour lors s'accroître le nombre de ses partisans. M. De Grand-Clos-Melé, suffisamment convaincu par les expériences qui s'étoient faites à Saint-Malo, se décida à faire partager à ses quatre enfans les avantages que promet cette utile découverte. M. Le Chauff, mon confrere, praticien accrédité de cette ville, fut chargé du traitement; & M. Métayer, chirurgien, de l'opération. Il la fit, le 10 Juin de la même année, à tous les quatre (a) avec le même pus, dans le même tems, & de la même maniere. Il suivit la même méthode dont il s'étoit servi pour ses enfans, c'est-à-dire celle des piquures faites par une ai-

(a) De ces quatre enfans, l'ainée avoit treize ans & demi; la seconde, onze ans; la troisieme, dix ans; & le dernier, cinq ans.

guille à coudre. M. De Grand-Clos-Melé n'eut pas lieu de se repentir de son entreprise. Ses enfans eurent tous peu de boutons, & de la meilleure espece, excepté le cadet qui en eut une assez grande quantité. La maladie se passa sans accidens; la convalescence fut prompte, & très-heureuse.

Tel étoit l'état des choses, lorsque j'arrivai de Paris, le 18 Juin 1768; & tel il étoit encore au mois de Juillet de l'année 1769. M'étant alors trouvé par hasard avec M. Magon du Bos, frere de M. Magon dont j'ai parlé plus haut, il me fit part du projet qu'il avoit formé d'inoculer ses deux enfans uniques, & me fit l'honneur de m'en proposer l'exécution. J'étois dès-lors trop convaincu des avantages de cette méthode, pour le détourner de son entreprise, ou pour refuser les offres qu'il me faisoit. J'acceptai donc; mais, vu les grandes chaleurs de la saison, nous renvoyâmes nos opérations à un tems plus favorable pour un heureux succès.

La mi-Septembre étant, dans ce pays-ci, le tems où la fraîcheur de l'air vient tempérer le grand chaud de l'été, j'inoculai, le 18 de ce mois, une petite payfanne, âgée de huit ans quelques mois, avec de la matiere prise sur une jeune femme de vingt-trois ans, inoculée à Paris. M. De la Con-

damine , toujours porté pour les progrès d'une pratique qui lui doit une partie des succès dont elle jouit en France, voulut bien nous procurer du virus. Le jour même que j'avois fait l'inoculation , ayant reçu ordre de me rendre en diligence à Brest pour une affaire d'Etat , je fus obligé de partir, dans la nuit , & ne pus revenir que le samedi , 23 , à huit heures du matin. Je trouvai alors à chaque bras inoculé une rougeur inflammatoire de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sols , portant à son centre un noyau phlegmoneux du volume d'un gros pois mignon. La malade sentoît , dans cet endroit , & aux aisselles , des élancemens très-fréquens , & assez vifs pour lui arracher quelquefois des cris. Les glandes axillaires étoient tuméfiées , sensibles au toucher , & ne permettoient les mouvemens des bras , qu'avec une douleur quelquefois assez vive. Elle éprouvoit aussi aux articulations de l'épaule avec l'*humerus* , un engourdissement bien marqué. M. Gandoger de Foigny regarde cet assemblage d'accidens comme un signe infallible que la petite vérole a pris , & qu'elle sera très-heureuse (a) : à cela près, ma petite malade étoit dans son état naturel ; & toutes ses fonctions s'exécutoient comme dans la santé la plus parfaite. Le

(a) Page 245.

pouls même n'étoit pas fenfiblement dérangé. Les fympômes ci-deffus continuerent & augmentèrent encore un peu jufqu'au lundi matin, qu'ils diminuèrent par degrés, fans fuppuration. Pendant les trois femaines qui ont fuivi, chaque jour, pour ainfi dire, a vu naître des furoncles fur le corps de cet enfant, mais fur-tout fur les bras. Les purgatifs & les adouciffans en ont enfin tari la fource.

Comme il me reftoit du doute fur la réalité de cette petite vérole, je répétai deux fois l'inoculation aux deux bras avec du pus frais; & il n'a jamais reparu aucun figne d'infection. Je fuis porté à croire que les fignes d'*infection locale*, que j'ai apperçus à mon retour de Brest, étoient une vraie petite vérole, mais fans éruption, comme cela arrive quelquefois par l'infertion. Cette opinion, que je ne propofe toutefois que comme douteufe, peut acquérir un certain degré de certitude, par ce que j'ai rapporté plus haut, d'après M. Gandoger, au fujet de l'engorgement & des élancemens des glandes axillaires. D'ailleurs le même auteur rapporte plufieurs obfervations qui reffemblerent parfaitement à celle-ci, fi vous exceptez que, dans les fiennes, toujours quelque trouble dans l'œconomie animale, léger à la vérité, a accompagné l'infection locale, & que, dans celle-ci, tout s'eft

passé sans trouble. Ne peut-on pas supposer que celle-ci est une variété de celle qu'on appelle *courte espece* ou *blond* : sort dont il donne plusieurs exemples (a) ? Si cela est, comme je le suppose, les médecins inoculateurs me sçauront gré de les en avoir informés, ne l'ayant trouvé décrite dans aucun Traité d'Inoculation. Si je me trompe, au contraire, je leur aurai obligation de me corriger de mon erreur.

Les premiers froids commençant à se faire sentir, & rendant la saison de plus en plus commode pour le succès de nos opérations, j'inoculai, le 5 Octobre, les enfans de M. Magon du Bos avec la même matiere dont je m'étois servi pour la premiere inoculation de la petite payfanne. Le fils, âgé de cinq ans, avoit, dès le 10, des marques sûres d'infection aux endroits inoculés. Le 13, il fut abbatu, moins réjoui qu'à son ordinaire, un peu altéré : il eut quelques legers frissons. Le 14 & le 15, il fut, on ne peut mieux, ayant toujours cependant un tant soit peu d'éinotion dans le poulx. L'éruption commença, le 16, & continua jusqu'au 19. Il eut en tout cent vingt boutons de la meilleure espece, dont sept à huit seulement ont laissé des cicatrices

(a) Voyez Observations relatives à la Méthode Suttonnienne, pag. 417 & suivantes, & sur-tout Observations 2, 3, 5, 6, 8, 9.

presqu'imperceptibles. Je ne dois pas omettre que, le 18, troisieme jour de l'éruption, fut le plus orageux de toute la maladie. L'enfant resta au lit tout le jour, fut agité, altéré, & de mauvaise humeur. Il eut beaucoup moins d'appétit qu'à son ordinaire : la langue étoit blanche, & les deux amygdales un peu engorgées ; ce qui lui occasionna beaucoup de mal-aise dans cette partie. Il dormit très-peu pendant la nuit. Des boiffons appropriées dissipèrent le mal dans vingt-quatre heures ; &, le lendemain, le petit malade s'en ressentoit à peine. Ce jour-ci (19) ne fut pas non plus entièrement serein. Vers les huit heures du matin, il survint, dans les muscles fléchisseurs du carpe & des doigts de chaque main, une convulsion que je dissipai, en moins de trois minutes, en faisant tremper dans l'eau tiède les parties affectées de spasme. A peine eut il essuyé ses mains, qu'il demanda à déjeuner : on le leva ensuite ; & il se divertit de son mieux, le reste de la journée. Il sortit encore quatre à cinq boutons, ce jour-là, qui terminerent l'éruption : les suivans, il continua de s'amuser comme dans sa meilleure santé ; &, le 25, on n'ap-
percevoit presque plus de traces de petite vérole.

Mademoiselle Magon du Bos, âgée de sept ans, avoit aussi été, comme je viens

de le dire, inoculée le 5 Octobre; mais, comme l'opération avoit été infructueuse, je fus obligé de la répéter, le 20. Je me servis pour elle de fils trempés dans les boutons de M. son frere. Cette fois-ci, nous fûmes plus heureux que la premiere. La fièvre d'invasion fut aussi legere que prompte à paroître. L'éruption & le desséchement des pustules arriverent dans leur tems, & sans trouble. Les boutons furent au nombre de quinze. Un étoit placé sur le bord supérieur de l'orbite, un second à la hanche, un troisieme à la jambe; & le reste bordoit les endroits inoculés. La seule incommodité dont la malade se plaignit, fut une legere altération pendant le premier jour de la fièvre : à cela près, elle se porta toujours comme dans sa meilleure santé. Elle ne garda le lit que pendant la nuit, mangea de fort bon appétit, dormit de même : en un mot, on peut dire d'elle, qu'elle a eu une maladie, sans en être incommodée.

M. Magon du Bos voulant voir si l'inoculation donneroit une seconde petite vérole à ceux qui l'ont eue naturellement, j'inoculai, dans le même moment, avec le même fil, & de la même façon que la demoiselle, son laquais, une femme de chambre & la fille de cuisine qui tous trois portoient sur leur figure l'écusson de la maladie qu'on

qu'on vouloit leur redonner. Les piquures furent guéries en vingt-quatre heures; &c, malgré toute l'attention que j'y ai donnée, je n'ai pu appercevoir aucun signe d'infection.

Madame du Bos, la douairiere, témoin oculaire des succès que l'inoculation venoit d'avoir sur ses deux petits enfans, perdit enfin l'aversion, disons mieux l'horreur qu'elle avoit pour cette précieuse opération. N'ayant jamais quitté mes deux petits inoculés qu'elle aime au-delà de toute expression, elle avoit vu par elle-même, qu'on peut donner la petite vérole, sans rendre malade : aussi se décida-t-elle bientôt à faire inoculer un de ses autres petits-fils, âgé de cinq ans, le frere cadet de celui que mon pere avoit inoculé en 1766.

Je fis l'opération, le 4 Novembre. Un succès complètement heureux couronna encore notre entreprise. 29 grains de la meilleure espece ont été le produit de l'éruption : tous étoient autour des piquures faites par l'insertion ; un seul a paru sur le visage. L'unique indisposition, qu'il ait ressentie, a été un peu d'altération pendant la fièvre : à cela près, il a toujours joui de la santé la plus heureuse. Il n'a perdu ni un coup de dent, ni un instant de sommeil, ni un demi-quart d'heure de ses plaisirs accoutumés.

Voilà, mon cher confrere, l'histoire très-
Suppl. T. XXXIV. K

abrégée de l'inoculation à Saint-Malo, & le détail un peu circonstancié de celles que j'y ai faites. Voyons aussi en raccourci la méthode à laquelle je dois de si heureux succès.

La préparation n'a été ni longue ni ennuyeuse par la multiplicité des remèdes. Un minoratif, quatre à cinq jours avant l'inoculation, & un second, la veille de la fièvre d'invasion, en ont fait l'affaire (a).

Quant à l'opération, je la fais moi-même, & me sers de la méthode qu'on suit dans l'Indostan (b). Elle ne diffère point essentiellement de celle des Suttons, si fameuse actuellement, & que je crois, en effet, bien supérieure à toutes les autres. Dans celle-ci, on décolle l'épiderme avec une lancette; dans celle-là, on le fait avec la pointe d'une aiguille à coudre. On peut, comme dans la Suttonnienne, ne point mettre de fil: j'en ai mis cependant, pour plus grande sûreté, que je retirois, au bout d'un instant. La seule raison de préférence, que je trouve dans celle que j'ai suivie, est que, pour les enfans & les gens pusillanimes, une aiguille a quelque chose de moins effrayant qu'une lancette.

(a) Voyez, dans M. Gandoger de Foigny, les signes qui annoncent que la fièvre va paraître.

(b) Voyez les *Nouvelles Réflexions sur l'Inoculation* du docteur Gatti, pag. 98.

Le traitement a été le plus simple : la nature elle-même en a fait tous les frais. On n'a vu, dans les chambres de mes malades, aucun attirail de pharmacie. Poudres cordiales, pôtions, tisanes sudorifiques, eau de scorfonere, si vantée pour faire sortir la petite vérole, rien de tout cela n'a été mis en usage : du pain, des fruits cuits, des confitures, des légumes & des viandes légères ont été les seuls remèdes dont je me suis servi. L'eau froide a été leur boisson ordinaire dans tous les périodes de la maladie. Quoique, pendant le tems de nos inoculations, nous ayons eü plusieurs jours assez froids, & même de la glace pendant vingt-quatre heures, cela ne les a pas empêché d'être, la plus grande partie du jour, à se divertir dans les jardins & dans tous les appartemens de leur château, où il n'y avoit point de feu, les autres leur étant interdits (a). J'ajouteroi encore que j'ai vérifié ce que M. Gandoger assure de l'utilité du grand air, pour dissiper l'abattement qui accompagne la fièvre d'invasion. Plusieurs fois il m'est arrivé de contraindre le fils de M. Magon du Bos à sortir, parce qu'il étoit triste, abbatu & indifférent pour ses amu-

(a) Ils n'y entroient que très-rarement, & par nécessité. &, si quelques circonstances les obligeoit d'y rester quelque tems, on avoit grand soin de les faire éloigner du feu.

seimens accoutumés. Au bout d'une demi-heure de promenade, la gaieté revenoit; les yeux reprenoient leur brillant ordinaire; un air plus serein se répandoit sur son visage : il se faisoit apporter des cartes, & jouoit avec sa gouvernante. Cette méthode d'exposer les malades au grand air, pendant la fièvre d'invasion & l'éruption, quoiqu'elle ait, m'a-t-on dit, beaucoup fait clabauder contre moi dans le public, est pourtant bien préférable, à ce que je crois, à celle qu'on suit vulgairement : elle est même d'autant plus nécessaire, que la maladie paroît avoir été plus dangereuse, & l'éruption plus abondante. Ceci doit s'entendre de la petite vérole, tant naturelle qu'artificielle. Je ne prétends pas insinuer cependant qu'on ne doit point s'écarter de la route que j'ai suivie, quand la maladie est compliquée : c'est pour lors une exception à la règle ; & chacun sçait qu'une pareille conduite pourroit être meurtrière. On peut consulter, sur cela, les différens Ouvrages de M. Tissot, ceux de M. Gatti, l'excellent Traité de M. Gandoger, les Observations du docteur Dimsdalle : c'est dans ces bonnes sources que j'ai puisé la règle du traitement que j'ai suivi, & qui m'a si heureusement réussi.

Vous ne serez pas surpris que je ne vous parle point de fièvre secondaire : aucun de

mes malades n'en a eu; & il est aisé d'en deviner la raison. Il n'est point non plus question ici de maux de tête considérables, de vomissement, de fièvre violente, d'assoupissement, de douleurs vives dans les reins, de cours de ventre, de salivation, &c : la bonté du traitement a prévenu tous ces accidens. Un minoratif, quand les pustules ont commencé à sécher, & un second, quelques jours après, ont empêché les suites que la maladie entraîne quelquefois après elle, tels que les dépôts, les furences, &c. J'ai dit plus haut, que la petite payfanne avoit eu sur les bras plusieurs de ces derniers, peut être parce qu'il n'y avoit point eu d'éruption.

Je me suis servi de la voie du Journal pour vous répondre, afin que la publicité des succès, que l'inoculation a eus à Saint-Malo, concoure à décider les Bretons en sa faveur. Les avantages, qu'on en retire dans les autres royaumes & dans les autres provinces, font bien peu d'impression dans celle-ci. Cela vient, sans doute, ou de ce qu'ils sont ignorés du plus grand nombre, ou de ce qu'on croit, comme on me l'a souvent objecté, que la différence du climat & du sol peut aussi mettre de la différence dans les succès. Présentons-leur donc des faits arrivés sous leurs yeux, dans leur pays, à leur porte : c'est peut-être l'unique

moyen de dissiper les nuages qui dérobent la vérité à leurs yeux, & d'accréditer en Bretagne une opération qui assure la vie à une partie du genre humain. Puisse cette Lettre y contribuer pour quelque chose, & démontrer de plus en plus l'utilité du régime froid, & du grand air, dans le traitement de la petite vérole ! Puisse l'inoculation être aussi généralement adoptée, qu'elle a été jusqu'ici communément rejetée ! Tels sont les vœux que je fais, que vous faites vous-même, & que font sans doute les médecins qui ont à cœur la gloire de la médecine & le bien commun de l'humanité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Depuis ma Lettre écrite, M. De Maupertuis, beau frere de MM. Magon & Magon du Ros, vient de faire inoculer ses deux demoiselles. La cadette, âgée de trois ans, a eu une éruption abondante, mais de la meilleure espèce. Toutes les deux s'en sont tirées à merveille, & n'ont presque point de cicatrices. C'est M. Métayer qui les a inoculées. Voilà donc à présent quatorze inoculations dans notre ville, qui toutes ont été très-heureuses. Je ne dois pas omettre ici, que mon respectable ami ; M. De Courfelle, premier médecin de la marine à Brest, qui jouit, dans toute la province, d'une réputation aussi brillante que bien méritée,

à aussi inoculé, avec tout le succès possible, le fils de M. De Clugny, intendant de la marine. J'ignore qu'il se soit fait d'autres inoculations dans cette province.

OBSERVATIONS

SINGULIERES

Sur des Affections vermineuses; par M. DAQUIN, docteur en médecine de la Faculté de Turin, & médecin de l'Hôtel-Dieu de Chambéri.

Rien de si commun que de rencontrer des affections vermineuses dans la pratique de la médecine ; mais je doute qu'il y ait un pays où elles soient aussi fréquentes que dans celui que j'habite. Il ne se présente pas de maladies où les vers strongles ne se montrent ; qu'elles soient aiguës ou chroniques, quoique plus souvent cependant dans celles de la première espèce. Ce n'est pas seulement d'après mes observations que je parle, mais encore d'après celles de nos vieux praticiens avec qui j'en ai conféré, & d'après ce que m'en rapportent souvent mes autres confrères qui font la médecine dans notre ville. Je sçais que les enfans y sont naturellement plus sujets que les adultes & les personnes d'un âge avancé. Leur constitu-

tion molle & humide , & la chaleur douce qui l'accompagne , en font des causes généralement reconnues de tous les médecins , mais , dans notre climat , on ne voit pas que l'âge , la force , ou la foiblesse du tempérament y apportent une grande différence. Il nous arrive souvent de voir des personnes de soixante & de soixante-dix ans , n'être malades que de vers. Comme les jeunes médecins ne commencent ordinairement à pratiquer la médecine , que chez les gens du bas peuple , je crus d'abord que je devois chercher la cause de ces affections vermineuses dans la mauvaise nourriture : cependant , ayant observé depuis , qu'ils se nichoient dans le ventre des riches comme dans celui des pauvres , je n'ai pas envisagé la différence des alimens , relativement à leur bonne ou mauvaise qualité , comme la seule cause de cette maladie que je regarde dès-à-présent comme endémique à notre pays. Les liquides , dont s'abreuvent les habitans , ne me paroissent pas non plus propres à la génération de cette vermine ; car les vins y sont assez spiritueux , & seroient , par conséquent , plutôt leur antidote. Quant à l'eau , il y a peu de villes où l'on en boive d'aussi bonne que dans la nôtre , tant par sa légèreté & sa limpidité , en tout tems , que par la pureté de la source d'où elle découle. (Il est même très-commun de voir

les étrangers en boire par régal , & de les entendre en faire les éloges.) Il ne reste donc , à ce qu'il me paroît , que l'air qui puisse servir de véhicule aux germes de ces animaux , lequel , se mêlant aux alimens , les transporte dans l'estomac & les intestins , pour y jouer tant de rôles différens. Cet air doit donc , par conséquent , être propre & particulier au climat de Chambéri : j'en trouve une raison physique , & qui me paroît avoir quelque fondement , dans les vents d'ouest , qui y soufflent les trois quarts de l'année. Quelle est la forme de ces germes ? comment éclosent-ils ? de quelle manière prennent-ils leur nourriture & leur accroissement ? & quelle est la matière qu'ils choisissent pour leurs alimens dans nos entrailles ? *Latet adhuc inter arcana naturæ*. Bien des phyficiens en ont parlé : chacun a dit son mot ; mais ils n'ont tous , à ce que je crois , donné que des vraisemblances qui n'ont encore rien contribué pour la perfection & la certitude de la médecine pratique , relativement à ce point. Quoi qu'il en soit de tous ces phénomènes , les deux observations suivantes , m'ont paru assez singulières , par leurs symptômes & la quantité de ces insectes , pour être inférées dans ce Journal.

I^{er}e OBS. Un enfant de la Charité , âgé de dix à douze ans , entra à l'Hôtel-Dieu ,

le 14 de Novembre. Il se plaignoit, depuis quelques jours, de grandes douleurs dans le bas-ventre. Comme j'ai observé que tous ceux qui viennent de cette maison, grands & petits, ne sont, la plupart, malades que de vers, quoique celui-ci n'en eût point encore fait dans les selles, & n'eût d'autres symptomes que ces vives tranchées, je lui ordonnai une potion huileuse & vermifuge, à prendre en deux fois, à l'intervalle d'une heure entre chaque prise. Dès qu'il en eut pris, il la vomit avec des glaires & des matieres jaunâtres. Il alla une fois ou deux à la garde-robe, & évacua des matieres liquides & bilieuses, en médiocre quantité, & de la même nature que celles qu'il avoit vomies, quant à la couleur.

Le 15^e, je trouvai le malade toujours souffrant, & se plaignant encore de plus vives tranchées. On me dit qu'il avoit vomi tout ce qu'on lui avoit donné, soit potion, soit soupes. J'examinai le bas-ventre, pour m'assurer s'il n'avoit point de hernies : je n'en découvris aucune trace. Je me fis montrer le lieu du bas-ventre où il souffroit le plus. Il m'indiqua que c'étoit du côté du foie, mais profondément. Je palpai le ventre dans cet endroit, & je ne pus rien appercevoir au tact. Le bas-ventre étoit souple & déprimé ; & , lorsque je pressois un peu le lieu indiqué, le malade redoublait

ses cris. D'après cet examen, & les vomissemens qu'il avoit eus, je soupçonnai de la saburre & des glaires dans les premières voies; & je fus dans le dessein de lui donner un léger vomitif. Mais les douleurs vives, qu'il ressentoit, sur-tout dans la région épigastrique droite, me parurent le contre indiquer. Craignant d'ailleurs, dans un jeune enfant, que l'effet du vomitif ne fût suivi de convulsions; & étant toujours dans le même sentiment, que le tout n'étoit occasionné que par les vers, je lui prescrivis de l'huile d'amandes douces, avec du jus de citron, à prendre tout de suite; mais, si-tôt qu'il l'eut prise, il la rejetta, & continua de souffrir.

L'après-midi du même jour, il sembloit qu'il étoit devenu fou. Il se leva du lit; courut dans la salle, & vouloit se coucher dans tous les lits des malades. A la fin, comme on voulut le faire rentrer dans le sien, il quitta sa chemise, au milieu de la salle, en présence de tout le monde, & se sauva tout nud dans son lit. Il souffrit cruellement le reste du jour; les convulsions survinrent, & augmentèrent à chaque instant. Pendant toute la nuit, il poussa des cris aigus, se roulant dans le lit, de côté & d'autre. L'infirmière essaya de lui faire prendre quelques cuillerées de vin; mais il ne put rien garder.

Le 16^e, au matin, je trouvai le malade sans pouls, sans connoissance, & dans une affection comateuse, se plaignant cependant toujours, & ayant les yeux dans une parfaite amaurose. Ne voyant plus de ressource, je lui prescrivis quelques cuillerées d'une potion cordiale & anti-convulsive; mais il ne put en prendre qu'une ou deux, & mourut à une heure après-midi.

Croyant m'être trompé sur la cause du mal, & curieux de sçavoir ce qui avoit occasionné une mort si prompte, je le fis ouvrir, en ma présence, par M. Lyonne, le fils, chirurgien. L'habitude du corps, en général, étoit sèche & maigre. L'épiloön étoit à peine sensible, tant par le grand desséchement de ses membranes, que par le peu de graisse qu'elles contenoient. Nous ouvrîmes d'abord l'estomac, & nous y trouvâmes un seul ver, rond, & presque aussi long que l'avant-bras, qui s'étendoit par-delà le *cardia*, le long de l'œsophage. De là, venant au pylore, & suivant le *duodenum*, nous le vîmes farci (qu'on me permette l'expression) des mêmes vers, gros & petits, à un point qu'il en étoit distendu, & avoit acquis beaucoup plus de volume, qu'il ne doit en avoir naturellement, formant un boyau dur & rénitent. Ces vers y étoient mêlés avec des matieres verdâtres, que je reconnus être des herbages, & qui,

selon toute apparence , séjournoient , depuis long-tems , dans l'intestin , vu l'odeur fétide qu'ils exhaloient. Nous continuâmes à fouiller le reste du canal ; & le *jejunum* , l'*ileum* & le *cæcum* en étoient si remplis , que je ne puis mieux les comparer qu'à des godiveaux. Il sembloit qu'on les y eût fait entrer de force. Il s'en trouva encore quelques-uns dans le colon , mêlés avec des matieres fécales , mais en moindre quantité. Ce qui me parut extraordinaire , est qu'une irritation , telle que dut la causer cette prodigieuse multitude de vers , n'avoit pas même produit la plus legere phlogose dans les membranes des intestins. Je ne fis point ouvrir la tête , quoiqu'il ait eu des convulsions , & qu'il soit mort dans une affection comateuse : je crus avoir découvert une cause suffisante de sa mort & de tous les symptomes de la maladie.

II. OBS. Au commencement du mois de Décembre , un jeune garçon d'environ douze ans , fils d'un Bourgeois très-aisé de la ville , eût des frissons assez forts , qui lui firent desirer de se coucher bien vite. Ils furent suivis d'une chaleur vive , avec des douleurs généralement dans toutes les articulations. Cependant , comme il étoit naturellement de bon appétit , & que les mères , toujours tendres , craignent que les enfans ne meurent de faim , on lui proposa ,

le soir, de manger. Le petit refusa constamment tout ce qu'on put lui offrir, malgré les instances qu'on lui fit.

Je fus appelé, le lendemain au matin. On me rendit compte de ce qui s'étoit passé. On me dit qu'il avoit été violemment agité, & avoit déliré pendant toute la nuit. Je l'examinai, & lui trouvai effectivement une fièvre des plus aiguës. Les douleurs dans toutes les jointures, dans les os des hanches, dans les vertebres du col, & le long de l'épine du dos, étoient si violentes, qu'il ne pouvoit souffrir les couvertures du lit, & jettoit les hauts cris, au moindre mouvement. Il avoit la peau sèche & brûlante, le visage d'un rouge foncé, les yeux enflammés, larmoyans, & sortant de l'orbite; le bas-ventre élevé, tendu & douloureux. D'après tous ces symptômes, je crus d'abord avoir à combattre une fièvre arthritique inflammatoire, que l'enfant, qui me parut d'un tempérament sanguin, & d'une constitution robuste, pouvoit avoir contractée par une répercussion de transpiration.

En conséquence, je proposai d'abord une saignée du bras, avec un lavement émollient & laxatif. A ce mot de *saignée*, le pere & la mere s'éleverent vivement contre moi, & ne voulurent jamais la permettre, ni en entendre parler, malgré tou-

tes les raisons que je leur alléguai : *On ne saigne point*, me dirent-ils, *les enfans.* (Celui-ci étoit fils unique.) Ce fut-là tout leur mot. Quel parti prendre dans une pareille circonstance ? Voyant leur opiniâtreté, je fus plusieurs fois tenté d'abandonner la partie. Cependant, gémissant intérieurement sur de semblables préjugés attachés à l'état, & qui arrêtent souvent le médecin dans sa pratique, je me bornai à la boisson du petit-lait, aux lavemens, & à une potion vermifuge, pour user, à cuillerée, d'heure en heure, quoiqu'on m'eût déjà bien soutenu qu'il n'étoit point sujet aux vers.

Je revins le voir l'après-midi ; & la mere, avec un air de surprise, me rapporta qu'il avoit rendu avec le lavement plus de quarante vers. Je lui tâtai le poulx : il étoit beaucoup moins fréquent, moins élevé, & moins dur que le matin. Les douleurs des articulations, un peu plus supportables, lui permettoient de mouvoir les extrémités, tant supérieures qu'inférieures. Il avoit une douce moiteur à la peau, & le bas-ventre plus souple & moins douloureux. Je fis réitérer la même potion, à laquelle j'ajoutai l'huile d'amandes douces, pour la rendre laxative ; & je recommandai de lui en faire prendre plus souvent.

Le lendemain matin, je trouvai le ma-

lade presque sans fièvre, & sans douleurs. Il avoit fait, pendant la nuit, un plein pôt de chambre des mêmes vers, seuls & sans aucun mélange de matières fécales. On avoit gardé le vase; & je n'aurois jamais pu en soupçonner cette quantité, si je ne l'avois vu. Je fis répéter la même potion; &, après avoir fait encore quelques vers, dans le courant de la journée, tous ces symptômes fougueux furent dissipés; car, à la quatrième visite que je lui fis, le malade étoit hors du lit, absolument sans fièvre, sans aucune douleur; marchant & courant dans la chambre, & demandant à manger avec instance. Le desir, qu'il témoignoit pour les alimens, me parut être le langage de la nature: je cédai à son empressement; & la guérison totale fut aussi prompte que l'avoit été la maladie.

Or, d'après cette observation, je demande à tous les praticiens de bonne foi, si jamais saignée parut mieux indiquée; & si jamais elle eût été, sinon plus nuisible, tout au moins plus inutile? *Ars longa, vita brevis, judicium difficile.*



R É P O N S E

A la Lettre de M. AURRAN , second chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen , &c ; insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre dernier. Par M. MARTIN , maître en chirurgie , ci-devant chirurgien principal de l'hôpital Saint-André de Bordeaux.

J'ai lu , Monsieur , dans le Journal de médecine du mois d'Octobre dernier , l'observation que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser , au sujet d'un faux anévrisme de l'artere cubitale. La célébrité du chirurgien qui a guéri cette maladie , & vos talens , Monsieur , sont du plus grand poids pour prouver que la ligature est absolument nécessaire dans la *section totale d'une des arteres de l'avant-bras*. Je me félicite , sans avoir eu l'avantage de connoître l'observation de M. Lécat , de m'être d'abord si bien rencontré avec son dernier moyen , pour guérir cet anévrisme , & avec ce que vous en avez jugé. Je n'ai point le bonheur d'avoir vu l'Extrait du Mémoire que M. Levacher a lu à l'Académie royale de Chirurgie , l'année 1766 , attendu que je ne lis que le Journal de médecine , &

Suppl. T. XXXIV. L

celui des sçavans. Les auteurs de ces ouvrages n'ont point fait mention, dans aucun tems, de ce Mémoire. Je suis cependant très-persuadé que cette production n'est pas moins bonne que celles du même auteur, qui se trouvent dans les trois derniers volumes in-12 des Mémoires de cette sçavante Compagnie (a), & que, comme les autres, elle doit faire loi dans l'art. J'y ferai pourtant, Monsieur, si vous me le permettez, une réflexion. Les conclusions, que vous tirez de votre observation, *en faveur des gens de l'art, pour la confirmation de la doctrine de M. Levacher*, me la font naître. Est-ce que cet habile chirurgien auroit, Monsieur, conseillé de ne pas entreprendre la ligature des arteres de l'avant-bras, lorsqu'une d'elles est entièrement coupée, sans avoir auparavant essayé quinze jours de compression ? J'ai, en vérité, Monsieur, peine à me persuader qu'une pareille assertion soit échappée à cet auteur déjà si célèbre, attendu que la certitude (b), qui

(a) *Nouveau Moyen de prévenir & de guérir la Courbure de l'Epine*, tom. x, Partie II, pag. 37. *Mémoire sur quelques Particularités concernant les Plaies faites par arme à feu*, tom. xj, pag. 34.

(b) *Opuscules de Chirurgie*; par M. MORAND, de l'Académie Royale des sciences, & de plusieurs autres, &c. Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au chirurgien d'être lettré, pag. 114 & suiv.

doit faire le caractère de nos opérations, ne doit point nous permettre de pareils tâtonnemens. Mais, me direz-vous, M. Lecat les a fait : j'en conviens, dès que vous nous le dites ; mais aussi, malgré le respect que j'ai pour la mémoire de cet illustre chirurgien, ainsi que pour ses ouvrages, je le blâme très-fort de n'avoir pas d'abord fait la ligature de l'artere cubitale au nommé *Jean-Louis Métayé*. Il lui auroit épargné, par ce moyen, les douleurs & la frayeur d'une compression faite plus d'une fois : il l'auroit au moins guéri quinze jours plutôt ; car le sang épanché dans une plaie, ne la déterge point : au contraire, par sa qualité septique, il la rend plus baveuse (a) ; & enfin l'art, sur ce point, n'auroit pas moins fait de progrès qu'il n'en a faits, attendu que,

(a) Rien ne retarde plus la guérison d'une plaie, que l'hémorrhagie qui peut y survenir : aussi, quand je crains qu'elle arrive, dans le cours du traitement, par les gros vaisseaux qui ont été lésés dans mon opération, ai-je le soin d'attendre, pour lever le premier appareil, qu'il tombe, pour ainsi dire, de lui même par une suppuration qui le détache, plus ou moins promptement, du lieu où il est appliqué. Voyez, sur cette méthode de lever les premiers appareils le plus tard possible, les *Remarques de M. PIBRAC sur le Traitement des Plaies avec perte de substance*, dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, tom. xj, pag. 99.

quand M. Lecat nous auroit dit, ou vous, Monsieur, après sa pratique, ou la vôtre, qu'il faut, dans la *section totale d'une des arteres de l'avant-bras*, faire, sur le champ, l'opération de l'anévrisme, l'on ne vous auroit pas moins eu d'obligation que l'on vous en a aujourd'hui, en nous présentant le peu de succès qu'ont eu les compressions les plus méthodiques, que ce célèbre chirurgien a faites pour un *faux anévrisme de l'artere cubitale*, & qui prouvent, de la maniere la plus authentique, la théorie que j'ai avancée, & la méthode dont je me suis servi pour guérir le malade qui fait le sujet de ma premiere Observation, sur les deux qui sont insérées dans le Journal de Médecine pour le mois de Mars 1769. *D'où vient que la vie des hommes, qui consacrent leurs veilles à la recherche des vérités utiles au genre humain, n'a pas la durée de celle des chênes ? Dans la premiere centaine d'années, ils apprendroient tout ce qu'on sçait déjà ; dans la seconde, une partie de ce qu'on ne sçait pas encore ; & dans la troisieme, ils l'enseigneroient aux autres.* Traité des Sensations & des Passions en général, & des Sens en particulier ; par M. LECAT, &c. Tome I, pag. lxxxj de la Préface.



OBSERVATION

Sur un Accouchement laborieux, avec rupture du vagin & du col de la matrice ; par M. PIETSCH, docteur en médecine, démonstrateur d'anatomie & de chirurgie, correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, &c. &c.

Le 13 Janvier 1764, je fus appelé à Karsbach, seigneurie de M. le baron de Ferrette, pour voir & secourir la nommée *Anne-Marie Eberle*, femme d'Ignace Biegele, bourgeois dudit lieu, âgée d'environ quarante ans, en travail pour mettre au monde son cinquième enfant.

J'appris de deux sages-femmes qui y étoient, que cette femme étant à terme, & voulant, le 11 Janvier, s'en retourner du marché d'Altkirch en son village, elle fit apparemment un faux-pas, à la suite duquel elle sentit que son vagin, qui étoit sujet à tomber, ce qui l'engageoit à porter un pessaire en forme d'anneau, depuis quelques années, s'étoit relâché : elles ajoutèrent qu'étant rentrée avec beaucoup de peine dans sa maison, les douleurs pour accoucher se déclarèrent. Elles durèrent

jusqu'au samedi 13 Janvier, sept heures du matin, que les eaux percerent. L'enfant présentoit un bras au passage. A midi, que j'y arrivai, je trouvai la main droite hors du vagin qui étoit renversé en-dessus de la longueur de cinq pouces, & en-dessous, de quatre, représentant une grosse trompe, au bout de laquelle on voyoit l'orifice interne de la matrice avec les glandes dont il est garni, formant ensemble un cercle de points blancs. Le bras de l'enfant étoit livide, mais point tuméfié ni froid; ce qui me fit croire que l'enfant pouvoit être encore en vie, quoique je ne pusse pas distinguer le battement du poul.

Je délibérai quelque tems avec moi même sur le parti que je devois prendre. Je me rappelai d'avoir lu l'Observation d'un pareil cas dans Deventer. Cet auteur y dit seulement qu'il fut effrayé à l'aspect de la femme, & qu'il l'accoucha; mais il ne dit pas comment il s'y étoit pris. Il me revint aussi en mémoire d'avoir trouvé dans le Tome IX du Journal de Médecine, mois d'Août 1758, pag. 149, une pareille Observation communiquée par M. Chemin, chirurgien-juré à Evaux, que ce chirurgien avoit fait une incision cruciale aux vagin & col de la matrice. Connoissant l'horreur qu'on a pour le fer en ces circonstances,

je me déterminai à tenter une voie plus douce, avant d'avoir recours aux ferremens : je m'y comportai de la manière suivante.

Je fis coucher la femme sur une table garnie de lits de plumes ; je commençai par oindre avec du beurre frais le dehors de la trompe qui étoit fort tendue, & livide ; j'en fis aussi entrer en dedans plusieurs morceaux. Ayant suffisamment ramolli & graissé le dehors & le dedans, j'introduisis ma main gauche dans l'orifice interne de la matrice qui faisoit le bout de la trompe, & qui tenoit le poignet de l'enfant ferré, pour dilater & sonder la situation de l'enfant. Il étoit couché sur le dos, l'occiput sur l'os *pubis* du côté droit de la femme, le bras droit, allongé dans le passage ; les reins & les fesses couchés sur l'*ileum* du côté gauche, & les pieds tournés vers le fond de la matrice.

Ayant reconnu cette situation oblique, je glissai ma main droite le long du bras, du dos, de la cuisse, jusqu'au pied droit, que je saisis, & le conduisis jusques dans la trompe où je l'arrêtai avec une jarretière. Je fis rentrer le bras ; & j'allai chercher l'autre pied : les tenant tous deux, je tirai l'enfant, le dos tourné vers l'os *sacrum*. Pendant cet effort, le volume de l'enfant

fit déchirer toute l'étendue de la trompe du côté gauche. Je délivrai la femme de son arrière-faix ; & je remis promptement la matrice avec son col dans sa situation naturelle : toutes ces opérations furent faites en vingt minutes.

L'enfant, qui étoit mâle, ne donna, pendant près de dix minutes ; aucun signe de vie : néanmoins je fis la ligature du cordon ombilical ; & je mis tout en œuvre pour le faire respirer ; ce qui arriva, dans le moment que madame la baronne de Ferrette rentrait dans la maison. Cette dame, craignant pour la vie de l'enfant, fit venir, sur le champ, M. Ostertag, curé du lieu, pour le baptiser.

J'ordonnai à la sage-femme de baigner, quatre fois par jour, avec du vin aromatique, animé de sel ammoniac, l'épaule & le bras droits de l'enfant, qui étoient fort meurtris, & d'introduire, autant de fois par jour, une compresse imbibée de vin miellé, dans le vagin de l'accouchée. Je recommandai, en même tems, à celle-ci de se tenir couchée sur le dos, les cuisses serrées le plus long-tems qu'elle pourroit ; que ce seroit un moyen de la guérir de la chute de vagin qui, au moyen de la cicatrice, pourroit contracter adhérence avec les parties voisines.

Le surlendemain, le mari de cette femme vint me dire que l'accouchée allait son enfant, & qu'elle avoit senti un frisson suivi de chaleur. Je lui dis que c'étoit la fièvre de lait, qui se déclaroit, & qu'au moyen d'une potion anodine & calmante, que je lui donnai, elle en seroit délivrée; ce qui arriva effectivement.

La sage-femme m'a dit depuis, que cette femme avoit passé fort heureusement ses couches; que les vuidanges n'avoient pas été trop abondantes, ni de mauvaise odeur, quoique, malgré son avis, elle se fût levée trop tôt, pour vaquer à ses affaires de ménage; que, les premiers jours, le vagin étoit resté en place; mais que, par la suite, il étoit retombé, & l'avoit obligée de porter le pessaire comme auparavant.

J'avois ordonné à une des sages-femmes de m'apporter le délivre que j'ai injecté. Il fait, dans mon amphithéâtre, une préparation anatomique, sur laquelle je fais une démonstration dans le cours d'accouchement. Les membranes y sont tendues en voûte au-dessus du *placenta*, & séparées dans un des lambeaux, à l'ouverture d'où l'enfant est sorti.



OBSERVATION

Sur une Opération Césarienne ; par le même.

Le 13. Juillet 1764, je fus appelé, à deux heures après minuit, pour accoucher de son premier enfant la nommée *Thérèse Frohberger*, femme de Jacob Aubénoffen, maréchal ferrant au village d'Hirfingen, seigneurie de M. le comte de Montjoye : elle étoit, depuis deux jours, en mal d'enfant. Je trouvai auprès d'elle le chirurgien du lieu, le sieur Oberlin, qui avoit tenté inutilement de l'accoucher.

Je touchai la femme, pour m'assurer de la situation de l'enfant, & trouvai le sommet de la tête, appuyé sur les os *pubis* & *sacrum*, le visage tourné vers ce dernier : ces os étoient si rapprochés, qu'il ne me fut pas possible d'y passer la main. Malgré les douleurs & les efforts, que la femme fit, l'enfant n'avançoit point. Je cherchai à tourner la tête vers l'*ileum* du côté gauche, dans l'espérance d'y trouver plus d'espace ; mais les tentatives, que je fis, tant avec les doigts qu'avec le forceps, ne réussirent point. Je reconnus la grosseur excessive de l'enfant, & l'impossibilité de passer par un bassin si resserré.

Dans cette fâcheuse situation, je fis prier M. Hell, doyen & curé du lieu, de se donner la peine de venir dans la maison. Y étant arrivé, je lui déclarai, en présence du mari & des parens de la femme, qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de délivrer cette femme d'un enfant si monstrueux, que par l'opération Césarienne, mais que les praticiens n'étant pas encore bien assurés du succès de cette opération, je ne voulois l'entreprendre que par son autorisation & le consentement de la famille. Il me répondit que, si je jugeois cette opération nécessaire, je devois la faire, quand même elle devoit ne pas avoir le succès désiré. Ce qui m'encouragea à l'entreprendre, & me fit espérer du succès, c'étoit que, dans le sujet de l'Observation précédente, une plaie de huit pouces au vagin & à la matrice s'étoit guérie très-aisément.

Pendant que je fis l'appareil pour cette opération, on disposa la femme à la souffrir. Sa résolution étant prise, je la fis coucher sur une table garnie de coussins. Je fis une incision d'environ quatre pouces de longueur, au haut de la région iliaque gauche, à quatre travers de doigt de la gaine du muscle droit, cherchant à faire l'incision latéralement dans la matrice, & de ménager son fond. J'eus beau prendre cette

précaution : ce fut le fond qui (a) se présenta à l'ouverture ; ce qui m'obligea à y commencer l'incision que j'allongeai vers le corps de la matrice, après avoir dégagé avec mon doigt le *placenta* que je tirai ; & puis, ayant saisi les pieds de l'enfant, je le tirai aussi.

Je donnai vite l'enfant, qui étoit mâle, à une des sages-femmes, qui assistoient, pour lier le cordon. Je vis la matrice se resserrer & diminuer de volume : j'arrêtai l'hémorrhagie, provenant d'une artériole de l'épigastrique, par un bouffon styptique,

(a) Cela confirme l'assertion du sçavant M. Levret qui dit, dans l'*Art des Accouchemens*, §. 665, pag. 123, édition troisieme, qu'à tel endroit que, dans l'opération Césarienne, on ouvre le bas-ventre, ce sera toujours le fond de la matrice qui se présentera à l'ouverture, & que l'incision sera toujours plus allongée dans le fond que dans le corps. La matrice étoit de l'épaisseur d'un travers de petit doigt ; & , au fond où étoit l'adhérence du *placenta*, elle étoit d'un tiers plus épaisse : sa structure paroissoit être d'un tissu charnu & membraneux. Ce ne fut cependant pas la véritable épaisseur au terme de la grossesse : on ne peut la reconnoître que lorsque les eaux ne sont pas encore écoulées : comme elles l'étoient déjà en cette femme, & comme la matrice devoit avoir diminué d'un tiers de volume, il faut retrancher aussi un tiers de son épaisseur, pour se représenter celle dont elle étoit avant l'écoulement des eaux.

& , jusqu'à ce moment , je conçus la meilleure espérance d'un heureux succès de l'opération. Mais , quand je fis trois points de future à l'enchevillée , la femme fut prise d'un vomissement convulsif , de maniere que moi & le sieur Oberlin , eûmes beaucoup de peine à contenir les viscères du bas-ventre dans leur situation. La future , étant achevée , je couvris la plaie de plumaceaux imbibés d'un baume vulnéraire , de charpie brute , & de compresses qui furent soutenues par la serviette & le scapulaire.

Après avoir fait porter la femme dans son lit , j'examinai l'enfant qui étoit mâle , & vivant. Il fut baptisé , à l'instant , par le frere de la malade , qui étoit chapelain audit lieu. La tête de cet enfant étoit , à proportion de la cavité du bassin , comme 20 à 5 ; & la largeur des épaules , comme 30 à 5. J'ordonnai les remèdes & le régime convenables à l'état de la femme ; & je la laissai aux soins du chirurgien du lieu , ledit sieur Oberlin.

RÉFLEXIONS

Il est inconcevable pourquoi , dans certaines femmes , des plaies énormes à la matrice guérissent avec autant de facilité , tandis que , dans une autre , une égratignure devient dangereuse , & même mortelle.

M. Monro nous a communiqué, dans le Journal de Médecine, mois de Novembre 1758, page 435, l'Observation faite sur une femme dont la matrice & les muscles du bas-ventre s'ouvrirent, & donnerent passage à l'enfant, du côté gauche, près de l'os *ileum*. Cette plaie monstrueuse guérit, sans d'autre remède qu'un peu de beurre brûlé avec du sucre.

La nature nous montre, dans cette Observation, en quel endroit nous devons faire l'opération Césarienne, lorsqu'une fâcheuse nécessité nous oblige de la pratiquer sur une femme vivante. Je ne sçauois approfondir les raisons qui ont déterminé quelques chirurgiens, & nouvellement M. Henckel, (Gazette salutaire 1769, N° XXXIV,) à faire l'incision dans la ligne blanche. Comme maîtres en l'art de chirurgie, ils ne pouvoient pas ignorer le principe qu'une plaie, dans un endroit charnu, guérit bien plus facilement & promptement, qu'une autre qui est faite dans une partie tendineuse, ou aponévrotique. Notre intention, en faisant cette opération, est de sauver la mere & l'enfant, ou principalement la mere. Donc, la raison seule, sans même que la nature nous ait montré de chemin, doit nous porter à la faire dans la partie la plus susceptible de guérison. On nous enseigne qu'en pratiquant cette opé-

ration, nous devons ménager la gaine du muscle droit : à plus forte raison, devons-nous éviter la ligne blanche.

C'est pour cette même raison que quelques auteurs ont porté leur attention jusqu'à recommander que, dans cette opération, on fasse l'incision en figure sémilunaire, suivant la direction de la ligne sémilunaire de Spigelius, afin d'éviter cette ligne aponévrotique. Toutefois, si ces auteurs avoient pratiqué cette opération, ils se seroient départis de ce sentiment, par la difficulté qu'ils auroient trouvée de faire la gastrophie, & de tenir les bords de la plaie joints ensemble. D'ailleurs l'incision, faite au bas-ventre, en ligne sémilunaire, & celle à l'*uterus*, faite en ligne droite, les deux incisions ne répondant pas exactement, il pourroit en résulter quelque inconvénient, tant pour l'extraction de l'enfant, que pour la guérison de la mere. Au reste, en considérant l'extrême extension des muscles abdominaux, extension qui se fait dans les obliques, & les traverse en tous sens, tandis que l'extension du muscle droit se fait seulement en longueur, cette ligne aponévrotique, qui, hors de la grosseffe, se trouve à la partie déclive latérale, se trouve maintenant à la partie supérieure : ainsi, pour peu qu'on fasse l'incision latéralement, on ne doit pas craindre de toucher à cette

ligne, laquelle, comme toute autre partie aponévrotique, n'est pas si sujette à l'extension que les parties charnues.

Il se peut que le vomissement, dont M. Henckel parle dans son Observation, ait été habituel à cette femme, même avant sa dernière grossesse. Toutefois l'expérience nous apprend que, durant ou après cette opération, il survient à la femme un vomissement qui est convulsif, & qui dérive de la connexion ou de la grande sympathie qu'il y a entre l'*uterus* & le ventricule, (*per consensum nervorum.*)

Je proposerai, à cette occasion, le problème : Si les anciens avoient tort de donner une potion narcotique aux personnes à qui ils vouloient faire quelque opération de conséquence ? Nous sçavons quels effets dangereux peut produire sur notre corps la frayeur. J'ai vu un homme, d'ailleurs assez robuste, mourir d'effroi, pendant qu'on lui fit l'amputation de la cuisse. Pourquoi faisons-nous-boire, avant de grandes opérations, un verre de bon vin aux malades ? N'est-ce pas pour leur inspirer du courage à surmonter l'horreur que leur cause l'aspect de l'appareil ? Mais, comme le vin augmente l'irritabilité de notre individu, de même que les symptomes qui accompagnent ou qui suivent ces grandes opérations, un remède, qui assoupit les sens,

& qui empêche une vive compression, ne mérite-t-il pas la préférence, sauf à réveiller par d'autres remèdes l'oscillation des fibres, & le jeu des parties, en cas que le narcotique opérât par excès ?

L E T T R E

De M. GALLOT, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin à Saint-Maurice-Le-Girard, près la Châtaigneraye, bas Poitou, à M. BOUGOURD, docteur de la même Faculté, médecin à Saint-Malo en Bretagne, sur une Opération Césarienne.

Il y a long-tems, mon cher confrere & ami, que je vous promets quelques Observations : en voici une qui m'a paru assez intéressante. Avant d'entrer dans les réflexions qu'elle exige, il faut que je vous en donne l'histoire telle que je l'ai recueillie. Quoiqu'elle ne soit pas de moi, je puis l'assurer vraie ; car j'ai fait tout ce qui étoit possible pour me convaincre. J'ai questionné tout le monde : en un mot je n'ai rien négligé pour m'instruire des moindres circonstances.

Le 26 Août de l'année dernière, sur les dix à onze heures du soir, le sieur Lyonnet, jeune chirurgien du bourg de Mouil-

leron , à une lieue de la Châtaigneraie & de chez moi , fut appelé pour aller au secours de l'épouse de Bonnaud Métayer , au bourg de Saint-Germain-L'Aiguillier , distant d'une petite demi-lieue. Cette femme , qui étoit en travail depuis trois jours , étoit assistée d'une sage-femme & de quelques vieilles du canton , qui toutes avoient épuisé leur science , sans pouvoir faciliter l'accouchement. Le sieur Lyonnet trouva toutes les parties extérieures très-irritées , & sensibles , & un bras de l'enfant engagé dans le vagin. Après d'inutiles tentatives pour faire rentrer le bras , d'introduire la main dans la matrice , pour ramener les pieds à l'orifice , afin de terminer l'accouchement par les voies ordinaires ; après s'être assuré de la mort de l'enfant , il y avoit plus de quinze heures , tant par le témoignage de la sage-femme , que sur l'enlèvement de l'épiderme , il fit l'amputation du bras. Mais il n'en eut pas plus de facilité , l'orifice de la matrice étant comme collé sur le moignon. Ledit sieur Lyonnet ayant enfin déclaré ne sçavoir plus que faire , on envoya chercher , après minuit , le sieur Le Bas , chirurgien audit bourg de Moulleron , qui , comme plus âgé , devoit être plus expérimenté. Ce dernier annonça qu'il ne pouvoit point parvenir à l'accouchement avec la main , & se décida , sur le

champ, pour l'opération Césarienne : il étoit alors environ quatre heures du matin, le 27 dudit mois d'Août. La position du lit le détermina, me dit-il, à la faire du côté droit plutôt que du côté gauche, où on la pratique le plus ordinairement. Il fit donc avec le rasoir une incision presque transversale, à prendre un peu au-dessus de l'ombilic, à aller vers les côtes; mais à peine eut-il coupé les tégumens, qu'il s'aperçut qu'il avoit pris trop haut. Il se reprit, & dirigea son incision plus obliquement, à tirer droit d'un pouce environ au-dessous de l'ombilic, à la partie la plus élevée de la crête de l'os des iles. Le volume énorme du ventre rendit sa ligne circulaire. Ensuite, parvenu à la matrice, il y fit une incision de quatre à cinq pouces, en tira l'enfant & le *placenta*, & y pratiqua deux à trois points de sutures, & quatre aux tégumens; le tout, dit-il, avec les précautions requises, après avoir bien nettoyé le ventre du sang, &c. La femme n'eut presque pas de fièvre pendant le long tems de son travail, ni après l'opération; point de syncopes, en un mot aucuns accidens. On ne fit plus observer le moindre régime; on ne fit aucunes saignées; on ne donna aucuns lavemens, &c : seulement, au bout de quelques jours, le sieur Le Bas, s'apercevant que la plaie prenoit un mauvais

caractere, & tendoit à la gangrene, lui donna intérieurement quelques verres d'une décoction de quinquina dans le vin, & en fomenta la plaie. Bientôt la suppuration se rétablit au mieux, sur-tout après la sortie des fils de la future de la matrice; & le 8 Octobre, la femme étoit entièrement guérie. Elle n'a pris aucun autre remède qu'un purgatif, sur la fin de sa convalescence, & a toujours vécu comme les autres personnes de sa maison. Je puis certifier l'avoir vue travailler aux ouvrages de la campagne, dès le 20 Octobre, & l'avoir examinée & interrogée sur toutes les circonstances ci-dessus, le 27 Novembre de l'année dernière, qu'elle m'a assuré se porter très-bien, & ne lui être resté de son opération d'autre incommodité que quelques douleurs dans la région lombaire gauche, les deux cicatrices extérieures étoient entièrement fermées. Elle a eu précédemment cinq enfans tous vivans; & ses couches ont été des plus heureuses. Elle est âgée d'environ trente ans. Toute sa famille & la mere du curé du lieu m'ont confirmé la déclaration de cette femme & des deux chirurgiens, & assuré la vérité des particularités ci-dessus, ayant assisté à l'opération.

Je ne peux, mon cher ami, m'empêcher de vous communiquer quelques courtes

réflexions sur cette cure singulièrement heureuse. J'appris bien, dans le tems, cette opération, & avois peine à la croire réelle : le bruit même de la mort de cette femme s'étant répandu plusieurs fois, je ne songeai pas d'abord à faire toutes les recherches, & à prendre les éclaircissemens que sa guérison m'a engagé de me procurer depuis.

Il n'y a, je crois, personne qui ne dise que ce n'étoit point le cas de pratiquer l'opération Césarienne, & qu'à force de patience, de fomentations émollientes sur le bas-ventre, de bains de vapeurs, d'embrocations sur les parties naturelles, de lavemens, &c. on ne fût parvenu à terminer l'accouchement par les voies naturelles. Il est vrai qu'il y avoit beaucoup plus de difficulté que si on eût employé ces moyens dès le commencement du travail. Nous avons plus d'un auteur qui a prononcé cette opération impraticable sur le vivant : tels sont Mauriceau (a), Dionis (b). Le premier sur-tout la rejette pleinement : d'autres, à la vérité, l'ont conseillée, même trop librement, tels que Rouffet, M. Simon, le pere Théophile Raynaud, Jésuite, &c. Quoi qu'il en soit, l'opération a eu lieu. A-t-elle été bien faite ? C'est ce que je veux

(a) *Traité des Maladies des Femmes grosses*, &c. tom. i, chap. 32.

(b) *Opérations de Chirurgie*, pag. 252.

principalement examiner. On ne peut s'empêcher d'avouer que non, & d'en relever les défauts : l'intérêt du genre humain l'exige.

Quoique le côté gauche ne soit pas le lieu d'élection, cependant il est comme indispensable de le choisir toujours, à moins que la matrice paroisse être absolument oblique du côté droit. Le prolongement du foie, très-commun jusqu'au-dessous de la région ombilicale, le danger de couper la veine ombilicale de la mère, qui pourroit être encore ouverte; ces raisons ont sans doute engagé les auteurs à conseiller l'opération du côté gauche. Le sieur Le Bas, probablement un peu troublé, ne fit pas d'abord beaucoup d'attention de quel côté il opéreroit : la preuve en est qu'il fit la première incision trop haute & trop transversale. Il se reprit, & la fit, deux à trois pouces au-dessous : alors il entra trop sur le grand oblique, & dut couper l'artere épigastrique. Quoiqu'il m'ait dit que non, & que les assistans ne disent pas qu'il y ait eu d'hémorrhagie considérable, je crois toujours qu'elle fut coupée : peu importé, puisqu'il ne s'en suivit point d'accidens. Sans rapporter ici le sentiment de tous les accoucheurs sur le lieu de cette opération, je pense avec M. Antoine Petit, dont je me fais gloire d'avoir été le disciple; je pense,

dis-je , avec mon illustre maître , qu'on doit faire l'incision sur le muscle droit du côté gauche , (à moins que l'obliquité de la matrice du côté droit ne fût trop considérable ,) un peu en croissant , tâchant d'éviter l'artère épigastrique. Platner (a) conseille de suivre la ligne blanche. Si cette ligne blanche est , comme le disent presque tous les anatomistes , un entrelacement de fibres tendineuses , ne seroit-il pas dangereux de les couper ? Les auteurs , en général , ne s'accordent point sur cette opération. M. Astruc (b) admet le sentiment de M. Leyret : presque tous ne la conseillent jamais sur le vivant , malgré quelques Observations fort rares , qu'ils rapportent.

Mon respectable maître cité ci dessus , dont tous les médecins , vraiment attachés à leur art , désirent ardemment la publication des excellens Cours qu'il a faits , pendant long-tems , sur toute la médecine ; M. Antoine Petit , dis-je , nous disoit , en 1765 , dans son Cours d'Accouchemens , n'avoir jamais pratiqué cette opération sur le vivant , & n'avoir jamais tiré d'enfans vivans , l'ayant faite sur des femmes mortes depuis peu de tems , mais l'avoir vu faire plusieurs fois , & réussir une seule. Il nous observoit , en

(a) *Institutiones chirurgicæ* , p. 918 , sect. 1440.

(b) *Maladies des Femmes* , tom. vj , pag. 273 & suiv.

même tems , que c'étoit celle de toutes les opérations chirurgicales où la plaie guériffoit le plus promptement , quand l'opération étoit faite à tems , & avec prudence.

Les points de future , pratiqués à la matrice , me parurent d'abord assez extraordinaires : j'en doutai. A la fin , les chirurgiens , & ceux qui avoient assisté à l'opération , me le persuaderent. Cette circonstance auroit même dû nuire au succès de cette opération : cependant tout s'est terminé au mieux par les seuls soins de la nature ; car l'art n'a rien fait après l'opération , comme il se voit par l'histoire ci-dessus. Combien n'a-t-elle pas de ressources cette bonne nature ? Qui sçait si nous ne la contre quarrons pas souvent par un trop grand appareil pharmaceutique ? Ce n'est pas que je voulusse laisser une femme , dans le cas ci-dessus , sans aucun traitement ; je veux seulement faire remarquer ce que peut la nature seule , même après avoir été fatiguée.

Cette opération a fait du bruit dans le pays , comme vous pouvez le penser , cependant moins qu'on ne le croiroit. Plusieurs personnes m'ont dit connoître des femmes auxquelles on en avoit fait autant. Le chirurgien , qui a fait celle dont je vous fais part , m'a assuré en avoir fait une autre ,

il y a quelques années, dans le Berry où il demouroit alors, & avoir connu un chirurgien qui lui avoit protesté l'avoir pratiquée sept fois sur une même femme qui étoit barrée. Tout cela m'a fait faire réflexion que ces opérations ne seroient pas regardées comme si dangereuses, & qu'elles auroient réellement plus d'heureux succès : si toutes celles qui se pratiquent, étoient exactement recueillies & données au public, on travailleroit avec plus de soin à perfectionner la méthode ; les chirurgiens se mettroient plus au fait : on ne seroit plus embarrassé quel lieu choisir pour ouvrir le ventre, & on décideroit mieux les cas où cette opération seroit utile. Qu'on n'aille point inférer de-là que je voulusse qu'on la pratiquât sans beaucoup de circonspection, & sans prendre l'avis de plusieurs gens de l'art. Je ne veux point qu'on donne dans l'enthousiasme de Rouffet, ni dans l'exclusion de Mauriceau. M. Astruc a traité le plus judicieusement de cette opération dans l'endroit cité plus haut. Quoique l'Observation en question soit favorable aux partisans de cette opération, j'avoue que je ne l'eusse point conseillée. Si on m'eût appelé pour prendre cet avis, je m'y serois formellement opposé ; & je l'eusse dû.

J'espère, mon cher confrere, que cette Observation pourra vous faire plaisir, vous

qui vous êtes adonné assez particulièrement à l'étude des accouchemens, cette partie si intéressante de la médecine & de la chirurgie, trop négligée par nos confrères François, tandis que les médecins étrangers la cultivent avec tant de soin. M. Antoine Petit, mon maître, est le seul médecin qui l'ait pratiquée en France : son exemple devoit bien engager les jeunes médecins à ne pas mépriser ce qui est le plus utile au genre humain. J'avois bien des considérations & des détails dans lesquels je me proposois d'entrer; mais cela m'entraîneroit au-delà des bornes d'une Lettre.

Quoique M. Astruc se défie, avec assez de raison, de la vérité & du succès de la plupart des Observations que Rouffet & M. Simon ont rapportées en faveur de l'opération Césarienne, à cause qu'elles ont été pratiquées presque toutes par des barbiers & chirurgiens de village, peu instruits, je puis cependant assurer tout l'univers médecin de la certitude de celle-ci; & je fournirai à tout incrédule les preuves les moins équivoques; certificats du curé du lieu, de juges, &c. Pour vous, mon ami, qui m'en croyez sûrement sur ma parole, ne doutez pas plus des sentimens d'estime & d'amitié avec lesquels je serai toute la vie, &c.



O B S E R V A T I O N

Sur un Accouchement laborieux, terminé heureusement avec le forceps courbe ; par M. DOLIGNON, chirurgien à Crécy-sur-Seine.

Une fermiere de Mesbrecourt, âgée d'environ trente-trois ans, d'un tempérament sanguin, se brûle le pied, vers le cinquième mois de sa grossesse ; ce qui la force de rester, ou au lit, ou sur une chaise, jusqu'après ses couches. Il fut impossible, pendant tout ce tems-là, de guérir la brûlure, même avec le secours des remèdes les plus efficaces, à cause de la compression de la matrice sur les gros vaisseaux.

La nuit du 22 Janvier 1769, on m'appelle pour secourir cette femme en travail depuis trois jours. Les urines s'étoient supprimées depuis vingt-quatre heures, tems où la sage-femme avoit percé les eaux. Je veux introduire dans la vessie une sonde ou algalie, pour procurer l'écoulement des urines, & diminuer l'obstacle à l'accouchement : on s'y oppose. Je touche la malade ; & je reconnois que la tête de l'enfant occupe le petit bassin, & qu'elle est

bien placée. Je m'assure que la rétention d'urine est causée par la compression de l'occiput sur le méat urinaire, & que l'obstacle à l'accouchement vient d'un vice de conformation dans la charpente osseuse, qui ne laisse qu'un passage fort étroit. Je remédie à la suppression des urines, en enfonçant lentement, & avec circonspection, deux doigts, (*l'index* & le *medius*,) en forme de fourchette, sous les branches internes des os *pubis*, & en repoussant un peu la tête de l'enfant postérieurement. L'urèthre cesse d'être comprimée; & les urines coulent abondamment. Je remarque qu'elles sont rouges, & qu'elles contiennent beaucoup de sang. Je retire mes doigts : la tête de l'enfant reprend sa première place; & tout se supprime de nouveau.

Comme les douleurs n'étoient ni longues ni fréquentes, & que l'accouchement paroissoit devoir traîner encore long-tems en longueur, je tâche, pour le terminer heureusement & promptement, après avoir été spectateur, pour ainsi dire inutile, pendant onze heures, de rappeler, par tous les moyens possibles, les douleurs, & de les rendre plus vraies, mais en vain. La perte augmente; le pouls est lent & petit. La malade a des foiblesses; elle ne sent

plus remuer son enfant. Je me hâte de l'ondoyer : on le croit mort. Il n'y a donc plus, suivant les plus célèbres accoucheurs, tels que Mauriceau, Puzos, Levret, &c. d'autre moyen de sauver la mère, que de l'accoucher promptement. Dans cette circonstance critique, je fais placer la malade sur le bord du lit ; je la fais tenir convenablement par des aides ; &, en suivant le manuel enseigné par M. Levret, (*Traité des Accouchemens laborieux*, pag. 162,) j'introduis, avec le secours du doigt *index*, la première branche du forceps, après l'avoir trempée dans l'eau tiède, le long de la partie latérale de la tête : la seconde est placée de même du côté opposé, & réunie à l'autre sans obstacle ; ensuite je tire hors de la matrice, avec peu d'effort, & en trois tems, la tête d'un enfant qui avoit le cordon ombilical autour du cou (a). Le corps de l'enfant suit sans peine : il fut près d'un quart d'heure sans donner aucun signe de vie. La malade perdit, dans ce moment-là, une quantité prodigieuse de sang ; &, pour en arrêter le cours, je me presse d'extraire le *placenta* qui étoit déjà presque à moitié détaché

(a) M. Saucerotte, chirurgien du feu roi de Pologne, avoit observé un cas pareil. Voyez *Journal de Méd.* Septembre 1767.

vers son bord antérieur ; c'est ce qui avoit causé & entretenu la perte dans tout ce travail long & pénible. On aura peine à croire qu'après tant d'accidens & une perte si abondante & si longue , la malade ait pu reprendre le soin de son ménage , & ses occupations ordinaires , dix ou douze jours après ses couches. La brûlure n'a pas tardé à se guérir , pour ainsi dire , naturellement.

Je crois qu'on peut conclure qu'un pareil accouchement ne pouvoit pas se faire naturellement. D'autres auroient peut-être employé les crochets , ces instrumens si souvent meurtriers , & qui malheureusement sont aussi communs que le forceps est rare , sur-tout dans les campagnes , & même dans les petites villes. On ne sçauroit donc trop exhorter les sages-femmes & les accoucheurs à se procurer ce précieux instrument , & à s'en servir , toutes les fois que l'accouchement ne peut pas se faire naturellement , ou lorsqu'une hémorrhagie considérable fait craindre qu'en différant plus long-tems cette opération , la mere & l'enfant ne périssent épuisés de sang.



LIVRES NOUVEAUX.

Histoire naturelle de l'Air & des Météores; par M. l'abbé *Richard*. A Paris, chez *Saillant & Nyon*, 1770, in-12, six volumes. Prix 18 livres les six volumes brochés en carton.

Il n'est point de connoissance plus essentielle au médecin, que celle de l'atmosphère dans laquelle nous vivons par, l'influence que l'air & les différentes émanations, qui la composent, ont nécessairement sur l'économie animale: aussi comptons-nous nous occuper plus particulièrement de cet Ouvrage qu'on annonce comme faisant une suite nécessaire de l'Histoire naturelle générale & particulière, publiée par M. *De Buffon*,

Essais sur les différens Points de Physiologie, de Pathologie & de Thérapeutique; par M. *Fabre*, maître en chirurgie, prévôt du collège, & conseiller du Comité de l'Académie Royale de Chirurgie. A Paris, chez *Didot*, 1770, in-8°. Prix 3 l. 12 s. broché.

Nous nous proposons de donner l'Extrait de cet Ouvrage intéressant, dans quelques-uns des Journaux suivans,

T A B L E.

E XTRAIT du <i>Traité des Maladies des Nerfs</i> .	
Par M. Pressavin, chirurgien.	Page 99
<i>Lettre sur les mauvais Effets de l'Emétique dans les Maladies des femmes grosses.</i> Par M. Bonnaud, chirurgien.	127
— <i>sur les Inoculations faites à Saint-Malo.</i> Par M. Bougourd, médecin.	134
<i>Observations sur les Affections vermineuses.</i> Par M. Dacquain, médecin.	151
<i>Réponse de M. Martin, chirurgien, à M. Aurcan, sur l'Anévrisme.</i>	161
<i>Observation sur un Accouchement laborieux, avec rupture du vagin.</i> Par M. Pietsch, médecin.	165
— <i>sur une Opération Césarienne.</i> Par le même.	170
<i>Lettre de M. Gallot, médecin, sur une Opération de même espèce.</i>	177
<i>Observation sur un Accouchement laborieux, terminé par le forceps.</i> Par M. Daignon, chirurgien.	187
<i>Livres nouveaux.</i>	191

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le second Cahier du *Supplément au Journal de Médecine* pour l'année 1770. A Paris, ce 25 Mars 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SUPPLÉMENT à l'année 1770. III. CAHIER.

TOME XXXIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SUPPL. à l'année 1770. III. CAHIER.

EXTRAIT.

*Histoire naturelle de l'Air & des Météores ;
par M. l'abbé RICHARD. A Paris, chez
Saillant & Nyon, 1770, in-12, six vo-
lumes. Prix 18 livres brochés en carton.*

L'HISTOIRE de l'air, des matières qui le composent, de sa température dans les différens climats, de ses effets sur le caractère & les tempéramens des hommes & des animaux qui vivent dans son sein, celle des météores qu'on y observe, devroit faire l'objet de l'étude de tous les hommes, mais principalement celle des médecins qui ne peuvent se flater, sans cette connoissance, de remonter aux causes des maladies épidé-

miques, qui ravagent si souvent la terre, ou de celles qui rendent certains pays si funestes à ceux qui les habitent. Il est assez étonnant qu'on n'eût pas pensé jusqu'ici à recueillir cette histoire dont les matériaux épars ne demandoient qu'à être rassemblés : c'est la tâche que s'est imposée M. l'abbé Richard. Les six volumes, dont nous entreprenons de donner l'analyse, ne contiennent qu'une partie de son travail. Après un Discours préliminaire, dans lequel il expose la méthode qu'on doit suivre dans l'étude de la nature, il annonce, dans une courte Introduction, la distribution générale de son Ouvrage, qui est, en quelque sorte, divisé en deux grandes Parties, dont la première contient une théorie générale de l'air; & la seconde comprendra l'histoire particulière de chaque météore : celle-ci n'est pas encore achevée. On ne trouve que celle de la pluie & des vents; les autres sont réservées pour les volumes qui doivent suivre.

La manière particulière, dont il a cru devoir considérer les météores qu'il regarde comme *des mixtes imparfaits, muables & inconstans, qui paroissent en l'air, & qui sont formés de la matière des élémens, qui ne semble ni transformée, ni même altérée, mais seulement modifiée de façon à prendre l'apparence d'un corps, & toujours dans la*

disposition la plus prochaine à se résoudre dans son état primitif, dès que la cause modifiante cessera d'agir ; ce sont ses propres expressions, pag. 4 de l'Introduction : cette maniere, dis-je, de considérer les météores, l'a mis dans la nécessité de traiter d'abord de l'Elément dans un Discours particulier, qui précède les cinq dans lesquels est divisée sa théorie générale de l'air. Il établit donc, dans ce Discours, qu'il n'y a qu'un seul élément dont les modifications principales sont les grands corps desquels on a formé d'autres élémens primitifs, que l'on fait entrer dans la composition de tous les corps particuliers ; que cet élément est la matiere de l'univers & de tous les corps individuels qu'il contient ; qu'il y a un agent universel, qui est le principe de toutes les modifications ; que cet agent universel est l'æther, ou la matiere subtile de Descartes, qu'il regarde comme un fluide inaltérable & incorruptible, sans pesanteur & sans légèreté spécifique, agissant sur tous les corps, se trouvant par-tout, & conservant toujours la pureté de son essence : c'est à son action que sont dûs principalement tous les phénomènes que l'air nous présente. Comme ce fluide est l'agent que notre auteur met par-tout en jeu pour expliquer ces différens phénomènes, il a cru devoir s'arrêter plus particulièrement à prou-

ver son action sur l'air, en examinant l'état de ce fluide sur les plus hautes montagnes ; & il a cru en trouver la preuve la plus complète dans le froid qui y règne , & dans la difficulté que les hommes éprouvent à y respirer librement. Ces notions sur l'élément & sur l'agent universel , que notre auteur admet dans la nature , pourront paroître à nos lecteurs un peu précaires , & sur-tout peu propres à jeter du jour sur les phénomènes de l'air qu'il nous importe le plus de connoître. Mais on doit regarder ce morceau comme un hors-d'œuvre , d'après lequel il seroit injuste de juger d'un Ouvrage dont il ne fait que la plus petite partie.

Nous avons dit que la théorie générale de l'air étoit divisée en cinq Discours. Le premier est destiné à donner une idée générale de l'air , de l'atmosphère , des matières dont elle est formée , des causes accidentelles de ses variations ; de-là l'auteur passe à l'histoire de la température des différentes régions situées dans la Zone torride. Le second , qui est le troisième de tout l'Ouvrage , & qui compose seul le second volume , contient encore quelques observations sur la matière de l'air & sur ses qualités les plus essentielles , & des observations sur l'air des régions de l'Amérique & de l'Afrique , situées dans les Zones tempérées , sep-

centrionale & australe. On est étonné d'y trouver un Paragraphe sur la cause de la couleur des Nègres, qui auroit été mieux placé, sans doute, parmi les Observations sur la Zone torride, qui paroît être le climat qui leur est le plus naturel. Les Observations sur les Zones glaciales composent le quatrième Discours. Le cinquième a pour objet les qualités de l'air dans quelques parties orientales de la Zone tempérée septentrionale : on y traite, en outre, de plusieurs objets particuliers, communs à différens climats, tels que de la différence des terres anciennes, & des terres nouvelles, relativement aux qualités de l'air; des effets des inondations sur les qualités du sol & de l'air, des intempéries occasionnées par les marais, &c. Le sixième enfin, après quelques idées sur la cause des changemens arrivés dans l'atmosphère, traite de l'état de l'air dans les régions les plus voisines de nous, & qui nous sont le mieux connues, c'est-à-dire de la partie méridionale de l'Europe, & la conclusion de cette partie de l'Ouvrage, où M. l'abbé Richard récapitule, en quelque sorte, les principales notions qu'il a données dans les cinq Discours qui la composent. Nous allons tâcher d'extraire quelques morceaux les plus propres à faire connoître à nos lecteurs la manière dont l'auteur traite ses sujets : nous

choisirons, de préférence, ceux qui seront le plus relatifs à la médecine.

En recherchant les causes accidentelles des variations de l'atmosphère, l'auteur observe qu'il y a des causes locales qui peuvent faire que les exhalaisons répandues dans la masse de l'air fassent obstacle à l'action des rayons du soleil & de l'éther; ou, s'ils agissent, ils ne font au moins, pendant un certain tems, qu'augmenter la condensation de l'air, & sa pesanteur spécifique. Alors le ressort de l'air & sa fluidité semblent totalement absorbés par l'action & le poids des corps dont il est chargé. Il devient ou étouffant ou brûlant, ou glacial & dévorant. Il décrit, à cette occasion, les vents si dangereux & souvent mortels qui soufflent quelquefois dans l'Arabie Pétrée, & dans l'Irac-Arabi, le long du golfe Persique, depuis le 15 de Juin jusqu'au 15 d'Août. « Après une nuit fraîche, lorsque » le soleil s'est levé avec les apparences du » plus beau jour, il arrive que le spectacle » de la nature change tout d'un coup; l'air » s'agite, & le ciel paroît tout en feu. Alors » les voyageurs se couchent promptement » la face contre la poussière, tenant à la » main la bride de leurs chevaux, qui, » par un instinct naturel, baissent la tête » entre leurs jambes jusqu'à terre. Un moment après, un sifflement, semblable au

« bruit d'un feu qui pétille, se fait enten-
 « dre : il est suivi d'un vent d'est, qui dure
 « environ un quart d'heure ; après quoi
 « l'air se calme, & reprend sa première se-
 « rénité. Ce vent singulier tue sur le champ
 « ceux qui sont exposés à son action ; mais
 « il n'opere son effet qu'à quelque distance
 « de la terre. . . . Ceux qu'il a suffoqués
 « ne paroissent qu'assoupis ; mais, comme
 « ils sont brûlés intérieurement, leurs mem-
 « bres se détachent au moment qu'on les
 « touche. Les corps en sont comme dis-
 « sous, sans perdre leur forme ou leur cou-
 « leur. Chardin en rapporte quelques exem-
 « ples. » M. l'abbé Richard attribue cet effet
 aux vapeurs sulfureuses, dont l'existence
 lui paroît prouvée par la nature des eaux
 de cette région, qui sont, dit-il, si impré-
 gnées de soufre, qu'il n'est pas possible
 d'en boire.
 « C'est à des vapeurs semblables, mais
 qui agissent d'une autre manière, qu'il at-
 tribue les mauvais effets de l'air qu'on res-
 pire dans quelques endroits du royaume
 de Naples, sur-tout dans cette partie de la
 terre de Labour, qui s'étend de Pouzzoles
 au-delà de Cumès, en suivant la côte par
 Bayes & Bauly. « Quelque beau que soit
 « l'aspect de ce pays, il est presque désert ;
 « ce que l'on attribue à l'état de l'atmos-
 « phère, qui devient très-nuisible dans les

» chaleurs de l'été. Alors il semble que l'air
 » ait perdu sa fluidité & son ressort. Le
 » pays est infecté de différentes moffettes,
 » ou petites souffrières, dont les fumées se
 » répandent dans l'air, le rendent stagnant,
 » & si dangereux, qu'il n'est pas permis
 » alors, sur-tout aux étrangers, de le res-
 » pirer impunément. Les habitans, que la
 » misère force à y rester pendant toute l'an-
 » née, sont foibles, languissans, peu actifs.
 » Les plus laborieux s'occupent à la pêche:
 » les autres semblent languir plutôt que vi-
 » vre. Ce qui contribue encore à l'intempé-
 » rie de ce climat, c'est que, le pays étant
 » peu habité, son atmosphère n'est pas assez
 » brisée par les fumées qui la divisent en
 » s'élançant, non plus que par les mouve-
 » mens des habitans qui l'entretiennent
 » dans sa fluidité naturelle en l'agitant. On
 » éprouve les mêmes inconvéniens dans
 » quelques quartiers de Rome, qui sont
 » regardés comme inhabitables pendant
 » l'été.»

M. l'abbé Richard donne, pour troisième
 exemple des causes accidentelles de l'in-
 tempérie de l'atmosphère dans certains cli-
 mats, des vents de terre de la côte de Gui-
 née, qui soufflent entre l'est & le nord-
 est. « Ces vents, qui sont toujours frais,
 » & soufflent d'une même force, sans
 » éclairs, sans tonnerre & sans pluie, chan-

» gént tout-à-coup la disposition de l'at-
 » mosphere, en chargeant l'air de parti-
 » cule salines & nîtreuses de la plus grande
 » activité, & si abondantes que, tant que
 » ces vents dominant, le soleil ne lui point,
 » & le ciel reste toujours couvert. Ce vent,
 » que l'on nomme dans ce pays *Harmatan*,
 » commence entre la fin de Décembre,
 » & les premiers jours de Février : sa durée
 » ordinaire est d'environ trois jours ; quel-
 » quefois il va jusqu'à cinq, & point au-
 » delà : il est si froid & si perçant, qu'il
 » ouvre les planchers des chambres, les
 » côtés & les ponts des navires qui sont au-
 » dessus de l'eau, de maniere à y fourrer
 » la main facilement. Ils restent dans cet
 » état, tant que le Harmatan dure : dès qu'il
 » a cessé, tout se rejoint comme aupara-
 » vant. Pour prévenir ses effets pern-
 » cieux, tous ceux qui habitent les pays,
 » naturels ou étrangers, sont exacts à se
 » tenir chez eux, tant qu'il règne, & tâ-
 » chent de s'en garantir, en ne laissant point
 » entrer l'air extérieur dans leurs habita-
 » tions. . . . Il n'est pas moins fatal aux bes-
 » tiaux, dont la vie dépend de l'attention
 » des propriétaires à leur fournir des asyles ;
 » autrement ils les perdroient en très-peu
 » de tems. Un Anglois, qui étoit sur les
 » côtes, en fit l'épreuve par accident, en
 » laissant deux chèvres exposées à l'âpreté

» de ce vent qui les fit périr , dans l'espace
 » de quatre heures. Les hommes même,
 » qui n'ont pas les commodités nécessaires,
 » ou qui ne s'oignent pas le corps de quelque
 » huile douce, pour corriger l'intempérie
 » de l'air , ne respirent pas si librement qu'à
 » l'ordinaire , étant comme suffoqués par
 » son acidité qui les pénètre de toutes parts ,
 » & cause un déchirement douloureux dans
 » les organes de la respiration. »

Les anciens croyoient la Zone torride inhabitable, étant persuadés qu'elle étoit brûlée par le feu du soleil : cependant on y trouve des pays d'une étendue considérable , dont la température est délicieuse ; telle est la plus grande partie du Pérou ; & c'est à l'élévation de son sol qu'il doit cet heureux avantage. Il est d'autres contrées qui , quoiqu'à la même distance de l'équateur , ont une température tout-à-fait différente, & qui , si elles ne sont pas désertes , sont payer bien cher à ceux qui les habitent , les richesses qu'ils y viennent chercher : tel est l'isthme de Panama , & le pays qui s'étend de-là jusqu'à l'équateur. Les pluies , qui y règnent , les trois quarts de l'année , inondent les campagnes , & y entretiennent un fonds d'humidité qui , pendant les calmes dont les chaleurs étouffantes de ces climats sont accompagnées , corrompt l'air des vallons , y facilite la multiplication de ces

nuées de mosquitoes , de maringouins , de moucherons & de cousins de toute espece , qui tourmentent les habitans , la nuit & le jour. A ces fléaux se joignent les tourbillons orageux , les tonnerres , les foudres & les tremblemens de terre. A la suite de ces orages , l'atmosphère est imprégnée d'une odeur sulfureuse très-forte , qui se répand dans les bois , & s'y conserve plus long-tems que dans la campagne ouverte.

» Carthagene , qui est la ville la plus voi-
 » fine du golfe Darien , & de l'isthme
 » de Panama , a le plus beau port & le
 » plus commode de toute l'Amérique ; mais
 » le climat y est excessivement chaud. Les
 » observations du thermometre nous ap-
 » prennent que la chaleur du jour le plus
 » chaud de Paris est continuelle à Cartha-
 » gene. Les qualités de l'atmosphère , &
 » sa température nuisible , ne s'y font ja-
 » mais mieux sentir que depuis le mois de
 » Mai jusqu'à la fin de Novembre , qui est
 » la saison que l'on y nomme *hiver* , parce
 » qu'alors les pluies , les tonnerres & les
 » éclairs y sont si fréquens , que , d'un inf-
 » tant à l'autre , on voit les orages se suc-
 » céder. Les rues de la ville sont submer-
 » gées , & les campagnes sont couvertes
 » d'eau. Depuis le milieu de Décembre jus-
 » qu'à la fin d'Avril , la chaleur est un peu
 » diminuée par les vents du nord , qui ra-

» fraîchissent la terre , & rendent l'air se-
 » rein , en dissipant les nuages. C'est cet
 » espace de tems que l'on nomme l'été ,
 » comme on donne le nom de *petit été* à
 » l'intervalle dans lequel les pluies cessent ,
 » pendant un mois que le même vent du
 » nord règne , depuis le 15 de Juin envi-
 » ron jusqu'au 15 de Juillet. Mais , en gé-
 » néral , les chaleurs sont continuelles ,
 » avec peu de différence entre la nuit &
 » le jour ; d'où il arrive que la transpira-
 » tion du corps étant continuelle & fort
 » abondante , les habitans de Carthage ont
 » une couleur si pâle & si livide , qu'ils
 » ressemblent tous à des gens qui relevent
 » de grosses maladies. Leurs actions même
 » s'en ressentent par une mollesse singu-
 » liere , & le son de leur voix par sa lenteur.
 » Ceux qui arrivent de l'Europe conser-
 » vent , pendant trois ou quatre mois , leur
 » teint & leurs forces ; mais , par degrés ,
 » ils deviennent semblables aux anciens ha-
 » bitans , c'est-à-dire que leur constitution
 » s'altère , & , que s'ils conservent encore
 » quelques forces , ils paroissent en man-
 » quer , ou perdent l'habitude d'en faire
 » usage.

» Dans l'isthme de l'Amérique , & dans
 » toutes les contrées basses qui l'avoisinent ,
 » l'atmosphère est continuellement chargée
 » de vapeurs qui s'y rassemblent dans la

» saison des pluies & des orages , & qui
 » sont embrasées par le soleil , dont les
 » rayons sont alors perpendiculaires ; c'est
 » ce qui cause ces chaleurs pesantes , & ces
 » abondantes sueurs dont les habitans de
 » Carthagene sont accablés. Quand les vents
 » du nord règnent , ces vapeurs se dissipent
 » en partie ; & , quoique le soleil paroisse
 » alors avoir une action plus immédiate que
 » dans la saison des pluies , le vent , qui agite
 » l'air , émousse en partie la vivacité de
 » ses rayons , en même tems qu'il emporte
 » les vapeurs ; mais alors les marais qu'ont
 » formés les pluies précédentes , quantité
 » de matieres , soit animales soit végétales
 » qui sont en dissolution , chargent l'at-
 » mosphere d'une multitude d'exhalaisons
 » qui ne rendent pas l'air moins impur &
 » moins dangereux , quoiqu'il paroisse moins
 » chaud.

» Les mêmes qualités de l'air y entretiennent
 » des maladies que l'on peut regarder
 » comme endémiques au pays , & favo-
 » risent la multiplication d'une multitude
 » d'insectes aussi incommodes qu'ils sont
 » nuisibles. Les Européens y sont sujets à
 » une maladie connue sous le nom de *cha-
 » pétonade* , qui emporte souvent une par-
 » tie des équipages , après l'arrivée des
 » vaisseaux. Elle vient à quelques-uns , de
 » s'être trop refroidis ; à d'autres , de quel-

» qu'indigestion ; d'où suit un vomissement
 » mortel, accompagné quelquefois d'un fi-
 » furieux délire ; qu'on est obligé de lier le
 » malade, pour l'empêcher de se déchirer
 » en pièces. Il expire, au milieu de ces
 » transports, comme dans une espèce de
 » rage. Ce qu'il y a de singulier, c'est que
 » ce terrible mal respecte ceux qui sont ac-
 » coutumés à l'air du pays. On assure même
 » que, lorsqu'ils y reviennent, après une
 » longue absence, ils n'en sont jamais atta-
 » qués. La recherche de ces causes a vaine-
 » ment exercé les médecins : elles se sont
 » accrues avec le tems. Ce mal étoit inconnu
 » sur toute cette côte, avant 1729 & 1730...
 » La lèpre, que l'on y nomme *mal de saint*
 » *Lazare*, y est très-commune, & tient
 » encore à la nature du climat, les naturels
 » y étant exposés de même que les étran-
 » gers. Cette maladie, aussi cruelle qu'elle
 » est dégoûtante, malgré les souffrances
 » qui en sont inséparables, n'empêche pas
 » que ceux qui en sont attaqués ne vivent
 » très-long-tems... La gale y est très-
 » commune, & devient incurable, si on la
 » néglige. Le spécifique le plus assuré est
 » une terre du canton appelée *maquimaqui*,
 » qui conserve sa vertu par-tout où on la
 » porte. Le *culebrilla*, ou le serpenteau,
 » est une maladie plus rare dans ce pays,
 » qui cependant lui est propre, & que
 » l'on

» l'on ne connoit point ailleurs. » (C'est une erreur, le dragoneau étant très-familier aux Nègres de la côte de Guinée, & aux habitans de plusieurs autres pays.)

Les intempéries dont nous avons parlé sont encore plus sensibles à Porto-Belo qu'à Carthagene : elles ne se font pas moins sentir aux anciens habitans de la ville qu'aux étrangers. Elles produisent des maladies mortelles, capables d'affoiblir les meilleurs tempéramens : c'est-là sur-tout que tous les Européens sont attaqués, quelques semaines après leur arrivée, de la maladie appelée *tarbadillo*, qui est une fièvre accompagnée des symptômes les plus fâcheux. On étoit persuadé autrefois que cet air étoit mortel aux femmes en couches ; mais on est revenu de cette prévention : on assure que les animaux des autres pays cessent de multiplier, lorsqu'ils sont transportés dans cette ville.

Pour donner encore un exemple de la manière dont notre auteur traite ses sujets, nous présenterons à nos lecteurs un précis succinct de ce qu'il dit de la température de Constantinople & de ses environs. Quoique la situation de cette ville, au 41^e degré de latitude, soit l'une des plus belles & des plus heureuses de notre continent, elle ne

jouit pas d'un air aussi pur ; d'un ciel aussi beau que Naples qui est à-peu-près à la même latitude , mais sur le bord d'une mer plus ouverte , & mieux garantie de l'action immédiate des vents du nord , dont elle est aussi plus éloignée. Le ciel est très-variable à Constantinople : d'horribles tempêtes troublent sa sérénité. Elles sont , à la vérité , de courte durée ; mais les orages , qui les accompagnent , sont souvent terribles , & se succèdent rapidement. On n'y reconnoît que deux vents , le nord & le sud , qui y soufflent d'une manière très-inconstante & très-variable , & font sentir , dans le même jour , un froid piquant , & une chaleur vive. Quelquefois les chaleurs de ce climat sont longues & excessives. Les campagnes , desséchées par l'ardeur du soleil , ne renvoient dans l'atmosphère que des exhalaisons brûlantes. La mal-propreté des rues de la ville , & la poussière dont elles sont couvertes , enlevée en tourbillon par les vents orageux du midi , les rendent impraticables , & chargent l'air d'une multitude de corpuscules étrangers , presque toujours nuisibles. Il arrive encore , quoique rarement , que l'hyver y est très-rigoureux. Les eaux fraîches & saines sont assez abondantes à Constantinople : elles s'y distribuent par un aqueduc magnifique , que Soliman II

fit rétablir. Cet aqueduc se subdivise en une infinité de petits canaux qui répandent l'agré-
ment dans les campagnes, & fournit, en
outre, à l'entretien de plus de cent bains
publics dans la ville. L'air, que l'on respire
dans ces bains, est si épais & si chaud ;
l'évaporation en est si abondante, que, ne
pouvant s'échapper par les ouvertures du
toît, la plus grande partie se condense au
faîte des voûtes, se réunit en gouttes sensi-
bles, & retombe en une espece de brouil-
lard qui se répand dans toute l'atmosphère
des bains, sous la forme d'une fumée hu-
mide. Cette fumée, outre la vapeur aqueuse,
qui en fait le fonds, est chargée de toutes
les émanations des différens corps qui se
trouvent dans le bain, qui sont d'autant
plus abondantes, que la transpiration, ex-
citée par une chaleur douce, est alors très-
forte. Ainsi, malades ou sains, pestiférés
ou non, les Turcs, allant indifféremment à
ces bains, y respirent tous le même air : se
lavant dans les mêmes eaux, il n'est pas
étonnant que les maladies épidémiques
soient si fréquentes, & se communiquent
si aisément dans une ville où on ne prend
aucune précaution pour en éviter les effets,
ou les diminuer, & même où ce qui de-
vroit en arrêter la propagation, ne sert qu'à
l'étendre davantage. Les miasmes conta-

gieux se dispersent, en outre, bien au-delà des bains, par les vapeurs qui en sortent, & se mêlent dans la masse de l'atmosphère, & par la contagion établie dans diverses maisons particulières, d'où les exhalaisons se répandent dans l'air. Toutes ces causes particulières, venant à se réunir, en forment une générale à laquelle on peut ajouter encore la situation de la ville tournée au midi; les orages fréquens, qui y versent une grande quantité d'eau qui, ne s'écoulant pas assez vite, détrempe les terres; & cette poussière, dont les rues sont couvertes, qui devient une boue fétide. Ces inondations passagères, suivies tout d'un coup d'un tems fort chaud, & d'un vent de midi, qui hâte la putréfaction des matières humectées, & des eaux croupissantes, répandent dans l'atmosphère des exhalaisons fétides, corrompues, pestilentiellles, qui infectent l'air que l'on respire, & les substances dont on se nourrit.

Terminons cet Extrait par un précis des causes auxquelles M. l'abbé Richard attribue les variations de l'air. On considère la température des différentes régions de la terre comme relative aux degrés de latitude entre lesquels elles sont renfermées : cependant les qualités du sol, les eaux plus ou moins abondantes, le séjour du soleil sur l'horizon,

& les vents, établissent dans les pays divers des dispositions souvent opposées à cette règle générale. Ainsi, quoique la différence, qui se trouve entre le chaud & le froid dans chaque contrée, devienne plus sensible, à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, il ne faut jamais perdre de vue l'effet qui résulte de la position des terres, du voisinage de la mer, & d'autres causes locales de ce genre. Une plaine desséchée & cultivée depuis long-tems, est moins froide qu'un pays montueux, où il se trouve beaucoup de bois, quoiqu'ils soient l'un & l'autre à la même latitude. Les régions maritimes jouissent d'une température plus égale, soit en hyver, soit en été, que les terres situées au milieu des grands continents.

» Des provinces entières sont, par leur
 » situation, beaucoup plus froides que leur
 » latitude ne semble le permettre : on ne
 » peut attribuer cette température qu'à leur
 » élévation, parce qu'en général plus le
 » terrain d'un pays est élevé, plus le froid
 » qu'on y ressent est considérable. Il est
 » constant dans toutes les latitudes, &
 » sous l'équateur même, que la chaleur di-
 » minue & le froid augmente à mesure
 » qu'on s'éloigne du niveau de la mer. La
 » rareté de l'air, toujours plus grande dans

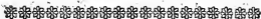
» les couches plus élevées de notre atmosphère, est la cause de ce phénomène :
 » un air plus rare & plus subtil étant plus
 » diaphane, reçoit moins de chaleur de
 » l'action immédiate du soleil ; ses rayons
 » ne font presque aucune impression sur un
 » corps qu'ils traversent sans résistance,
 » parce que leur chaleur réfléchie par les
 » particules d'un air plus épais, chargé
 » d'exhalaisons & de vapeurs aqueuses,
 » échauffe beaucoup plus que leur action
 » directe. La cause de la diminution de la
 » chaleur sur les montagnes moins élevées,
 » n'est pas absolument la même : l'air n'y
 » est pas aussi rare, puisque l'on y vit, &
 » même que l'on y habite ; mais elles sont
 » froides, parce que leur atmosphère est
 » moins chargée de vapeurs que celle des
 » terres basses ; que le soleil n'éclaire cha-
 » cun de leurs côtés, que pendant peu d'heu-
 » res ; que ses rayons sont souvent reçus
 » fort obliquement sur ces différentes fa-
 » ces ; que, sur un sommet escarpé & de
 » peu d'étendue, la chaleur n'est point re-
 » doublée, comme dans une plaine horizon-
 » tale, par une multitude de rayons qui,
 » réfléchis à la surface de la terre, se croi-
 » sent & s'entrelacent dans l'air, en tous
 » sens ; enfin, parce que les vents ayant
 » plus d'action sur les montagnes que dans

» les plaines , & y étant presque toujours
 » assez forts , ils rompent les rayons , ren-
 » dent la force de leur réflexion nulle , chan-
 » gent continuellement l'air qui les couvre
 » immédiatement , & empêchent que la cha-
 » leur que le soleil pourroit lui communi-
 » quer , n'y fasse une impression sensible. Les
 » régions situées vers le milieu des grands
 » continens , étant d'ordinaire plus élevées
 » que celles qui sont voisines des mers , il
 » fait plus froid dans les unes que dans les
 » autres , toutes choses d'ailleurs égales. »
 Notre auteur met encore au rang des causes
 du froid qui règne dans certaines régions ,
 la nature du terrain. Selon lui , rien n'est
 plus commun que d'éprouver en été des
 froids piquans & des gelées dans les pays
 dont le sol contient beaucoup de salpêtre.
 Il prétend encore que les sels fossiles , &
 sur-tout le sel ammoniac , lorsqu'il s'en
 trouve dans les terres , produisent de sem-
 blables effets. Il peut arriver , ajoute-t-il ,
 que des tremblemens de terre , suivis d'é-
 ruptions considérables , d'exhalaisons & de
 vapeurs , répandent au loin les mêmes qua-
 lités , & causent des froids extraordinaires.
 A ces causes , il en joint une plus réelle ,
 l'action de la chaleur interne de la terre qui
 doit répandre dans l'atmosphère des éma-
 nations chaudes , dont la quantité doit va-

rier en différens tems, & en différens pays, à cause des changemens qui arrivent, soit à l'intérieur de la terre, soit à sa surface. Ces mêmes vapeurs ne peuvent être supprimées en tout ou en partie, sans que la chaleur, qui en résultoit sur la terre & dans l'air, ne soit diminuée, & le froid augmenté. Plusieurs causes locales, telles que des bancs de rochers, des nappes d'eau souterraines, ou des amas de glaces, peuvent intercepter les vapeurs chaudes, dont nous parlons : c'est ce qui sert à rendre raison de certains froids excessifs, relativement à la latitude des lieux où on les éprouve.

I Nous terminerons ici notre Extrait de l'Histoire générale de l'Air de M. l'abbé Richard, nous réservant de rendre compte dans un autre Journal, de la partie de son ouvrage qui traite des météores en particulier.





REMARQUES

Sur le Tænia, adressées à M. POSTEL DE FRANCIERE, médecin à Barenton; par M. BINET, docteur en médecine, de l'Académie Royale des sciences, inscriptions & belles-lettres de Toulouse, correspondant de la Société Royale des sciences de Montpellier, & médecin à Rieux.

Nescio quomodo plerique errare malunt, eamque sententiam, quam adamaverunt, pugnacissime defendere, quam sine pertinaciâ quid constantissime dicatur, exquirere.

Cic. in LUCULL.

Lorsque je lus votre Observation sur le ver solitaire (a), je ne fus point surpris, Monsieur, de vous voir adopter la plus singulière des opinions qui ont partagé les auteurs sur la nature de cet insecte. Vous ne craignez pas d'attaquer de front les observations que nous fournit l'histoire de ce ver sur le siége qu'il occupe dans le corps humain, sur les effets qu'il produit, & sur la difficulté de le détruire; & vous n'employez d'autres armes que des raisonnemens? C'est une entreprise d'autant plus étrange, que vous montrez la même

(a) Journ. de Méd. Tome XVIII, pag. 416.

assurance de leur force, que si vos lecteurs devoient aveuglément s'affujettir à vos idées.

La liberté avec laquelle vous vous élevez contre des sentimens que je me fais gloire de suivre, m'autorisoit avec d'autant plus de raison à examiner la Critique que vous en avez faite, que vous paroissez la diriger principalement contre moi.

Je m'y suis déterminé, sur-tout lorsque j'ai vu, par (a) votre Réponse à M. Robin, que vous êtes déjà consommé dans la pratique, & que, loin de rétracter votre façon de penser, vous dressez toute sorte de batteries pour la défendre. Cette prévention pour votre propre jugement ne me permet plus de garder le silence. J'avoue que je suis peu capable de seconder les efforts qu'a faits M. Robin pour vous défabuser : aussi n'est-ce point uniquement dans cette vue que je vais entrer en lice. Un motif plus puissant m'y engage : je me dois à moi-même de justifier les sentimens que j'ai avancés dans mon Observation insérée dans le Tome XV du Journal de Médecine, pag. 214.

Ne croyez pas cependant, Monsieur, que je cherche à venger le ridicule que vous affectez de répandre sur moi : je sçais

(a) Journ. de Méd. Tome XXVI, pag. 4154

respecter les bornes que la saine critique prescrit. Vous me verrez plus modéré dans ma défense, que vous ne l'avez été dans votre attaque, d'autant mieux que, pour la repousser, cette attaque, il ne faut pas être muni du triple airain comme le navigateur d'Horace. En effet il n'est rien de si aisé que de vous prouver que l'opinion, dont vous prenez si vivement la défense, est regardée, depuis long-tems, comme une erreur qui ne doit son existence qu'à l'imagination de ceux qui n'ont jamais vu la tête du ver, & que le système, que vous avez bâti sur cette mesure ruinée, heurte de front la raison & l'expérience que vous invoquez en sa faveur.

Au reste, je reconnoîtrai toujours que vous avez sur moi la supériorité des talens & des connoissances; mais, si vos préjugés ne vous ont point égaré sans retour, j'ose me flater que vous reconnoîtrez à votre tour, que j'ai sur vous la supériorité des raisons dans cette controverse. Quoi qu'il en soit, l'amour de la vérité & le bien de l'humanité ont été l'objet de vos travaux : vous ne désapprouverez point qu'animé des mêmes sentimens, j'entre dans la même carrière. Je crains d'autant moins de m'y égarer, que je ne prendrai pour guide que l'observation & l'expérience : ce seront comme les deux poles

sur lesquels rouleront toutes mes remarques.

NATURE DU TÆNIA. *Est-ce un ver simple & unique, dites-vous, ou un assemblage de plusieurs vers accouplés ensemble ?*
 » C'est ici, comme le disoit le docteur Martin sur une autre matiere, « une pure question » de fait, &, pour ainsi dire, un article » d'histoire (a) naturelle : on ne doit point, » pour en constater la vérité, avoir re- » cours aux raisonnemens & aux spécula- » tions. Il ne faut point traiter cette ma- » tiere, ou il faut la confirmer par des ob- » servations exactes & réitérées, auxquelles » seules nous devons nous en rapporter sur » cet article important. . . . C'est la véri- » table méthode qu'il convient de suivre ; » c'est aussi celle que nous adopterons. »
 Vous répondez que *les anciens sont tous du premier sentiment, & que plusieurs modernes y ont souscrit ; & vous ne vous rendez point à l'autorité & à la valeur de tant de suffrages ? Vous aimez mieux adopter l'opinion de Vallisnieri ? Les observations de cet auteur, dites-vous, qui trouva le secret de le (ce ver) décomposer, en désunissant ces petits vers cucurbitains, &, à l'aide d'une liqueur mucilagineuse, les vit se raccoupler, & former de nouveau cette chaîne*

(a) Essais d'Edimb. Tome VII, pag. 188.

à nœuds dont est formé le ver solitaire, forment une démonstration complète, à laquelle il n'est plus permis de se refuser. Cette décision pourra paroître hasardée ; mais cet auteur n'en est pas resté-là : Il a poussé ses recherches plus loin ; & il a découvert que chacun de ces petits vers avoit, d'un côté, quatre petits crochets, à l'aide desquels ils s'engrangent chacun avec son voisin, tandis que, du côté opposé, quatre petits sinus ou mammelons reçoivent les crochets de celui qui l'approche. Quelle découverte ! Vallisnieri n'auroit pas été mis au rang des grands naturalistes, s'il n'en eût jamais fait que de pareilles. En effet M. Andry nous apprend, dans son *Traité de la Génération des Vers*, qu'il se fait des déchirures sur les bords des parties du ver, lorsqu'on les détache avec effort. Ce sont ces lambeaux que Vallisnieri a pris pour des crochets ; &, afin de rendre sa prétendue découverte plus célèbre, il a imaginé des sinus pour les recevoir.

Quant à la liqueur mucilagineuse, je pourrois vous prouver qu'elle seroit plus propre à empêcher qu'à favoriser l'emboîtement des prétendus crochets dans leurs sinus ; mais ce seroit abuser de la patience du lecteur, que de s'arrêter plus long-tems à réfuter de pareilles idées.

Je soutiens que le *tania* est un animal

unique. Mon sentiment n'est pas fondé sur des conjectures & des raisonnemens comme l'opinion que vous avez adoptée, mais sur des autorités & des observations multipliées, qui concourent à lui donner toute la certitude qu'il mérite : enfin *il n'est pas le mien propre ; il est ancien ; il est presque général, & , par conséquent, orthodoxe.*

Hippocrate, suivi de toute l'antiquité, croit que le *tania* est un ver unique. Spigellius & Sennert adoptent ce sentiment ; & , sans citer un plus grand nombre d'autorités, le sçavant M. Raulin croit que cet animal a une tête & une queue (a) : venons aux observations :

M. Andry, qui, par l'étendue de ses connoissances sur l'histoire de ce ver, tient, sans contredit, le premier rang parmi les auteurs que nous devons prendre pour juges, confirme ce sentiment par la description & la figure d'un ver solitaire, qui avoit la tête noire, plate, & un peu arrondie, où étoient quatre ouvertures, deux d'un côté, & deux autres au côté opposé (b).

Ce médecin rapporte l'observation de Tulpius qui a vu un *tania* dont la tête étoit faite presque comme celle des poissons (c) ; & celles de trois auteurs qui ont vu des

(a) Diff. impr. en 1748.

(b) De la Génér. des Vers, Préf. pag. iv.

(c) *Ibid.* pag. xiv.

Tænia qui avoient la tête en forme de poireau, ou de verrue (a).

Marquet a vu un ver solitaire, dont la tête ressembloit à celle de la vipere (b).

Une dame rendit un *tænia* avec la tête à laquelle paroissoient deux trous, & une petite éminence au-dessus (c).

M. Bonnet a remarqué à la partie supérieure du *tænia* une tache noire, où se trouvent quatre tubercules qui paroissent formés chacun de deux boutons posés l'un sur l'autre : il les regarde comme autant de suçoirs (d).

Le docteur Herrenchwands a vu la partie antérieure de ce ver, terminée par un fil; ce qui est très-essentiel, suivant la remarque de M. Valmont de Bomare (e) : j'en conserve un semblable.

M. Panthot, médecin de Lyon, fit rendre un ver dont la tête étoit noire, & en forme de croissant (f).

(a) *Id.* T. I, pag. 212, 254 & 257.

(b) LIEUTAUD, Précis de la Médecine pratique, pag. 367.

(c) Hist. de l'Académie des sciences, 1709, pag. 30.

(d) Dictionnaire d'Histoire naturelle, Tom. V, pag. 605.

(e) *Id. ib.* pag. 604.

(f) Journ. des Sçav. ann. 1680, Décembre, pag. 336.

Un payfan rendit un *tænia* dont la tête ressembloit à celle d'un canard (a).

M. Coulanvaux a vu un *tænia* dont la tête étoit plate & ronde, avec une inégalité de chaque côté; & M. Mareschal de Rougeres en fit rendre un auquel on distinguoit parfaitement la tête, telle qu'elle est décrite dans Andry (b).

Enfin la découverte, que fit M. Winslow d'un vaisseau de communication, qui s'étend tout le long du corps du ver, depuis la tête jusqu'au bout de la queue, met dans tout son jour la vérité du sentiment que j'embrasse (c).

Il seroit inutile de rapporter un plus grand nombre d'observations pour constater un fait dont je suis aussi certain que d'une vérité géométriquement démontrée. Si ces témoignages ne fussent point pour vous convaincre, vous aurez la bonté de m'indiquer de quelle espèce je dois vous en produire.

Je ne m'amuserai point à relever ce que vous ajoutez dans votre Réponse à M. Robin sur la prétendue tête que quelques-uns assurent avoir observée au *tænia*; mais vous

(a) WIER. de Morb. affect. c. 16, §. 18.

(b) Journ. de Méd. Tome XVIII, pag. 442; & Tom. XXIV, pag. 523.

(c) Andry, Tome I, pag. 251.

voudrez bien me permettre d'examiner les réflexions que vous faites à ce sujet. *Ces auteurs, dites-vous, sont si peu d'accord ensemble sur sa figure, sa grandeur & sur la place qu'elle y occupe, que cette seule diversité en détruit toute la réalité : on prouveroit une infinité d'espèces de ce ver ; ce qui passe toute vraisemblance.* Il y a bien de l'apparence que c'est dans un moment de distraction, ou dans la rapidité de la composition, que ce raisonnement vous a échappé. En effet tous ceux qui sont versés dans la connoissance de l'histoire naturelle, savent que, dans l'examen des insectes comme dans celui des animaux, les naturalistes ont fait les caractères qui peuvent servir à distribuer ces genres en espèces, & à distinguer celles-ci les unes d'avec les autres. « C'est » par la variété de leurs têtes, que M. De » Réaumur a tiré du chaos tout ce qui concerne les mouches (a). Il a fait deux » classes séparées des vers qui se changent » en mouches, savoir, celle des vers à » tête de figure variable, & celle des vers » à tête de figure constante (b). Enfin, » parmi les trois genres des demoiselles » aquatiques, ce célèbre naturaliste en distingue deux, l'un à tête grosse, & l'autre

(a) Dictionnaire d'Histoire naturelle, Tom. III, pag. 489.

(b) *Id.* Tom. IV, pag. 569.

Suppl. T. XXXIV.

» tre à tête petite & large (a). On distingue les
 » lézards par la figure de leurs têtes (b). »

M. Homberg a placé le caractère distinctif des principales especes d'araignées dans la différente position de leurs yeux (c).

Enfin on reconnoît les papillons diurnes aux antennes qui forment, vers leurs extrémités, une houppe, ou une espece de massue, & les phalènes aux antennes qui vont toujours en diminuant en pointe (d), &c.

Vous voyez, Monsieur, que les naturalistes remarquent les plus legeres variétés que leur offre, dans sa figure, sa grandeur & ses parties, la tête des insectes : pourquoi celle du *tania* n'attireroit-elle pas également leur attention ? Elle présente des variétés singulieres, ainsi qu'il résulte des différentes descriptions que nous en donnent des témoins oculaires. Vous convenez du fait : il faut donc introduire une nouvelle logique, ou en conclure qu'il y a différentes especes de ce ver ; donc *cette seule diversité* en confirme plutôt qu'elle n'en détruit toute la réalité.

Quant à la place qu'elle y occupe, les auteurs, qui l'ont vue, cette tête, sont

(a) *Id.* Tom. II, pag. 194.

(b) *Id.* Tom. III, pag. 240.

(c) Mém. de l'Acad. des Sc. ann. 1708. Dict. dom. Tom. I, pag. 86.

(d) Spect. de la Nat. Tom. I, pag. 62 & 64.

parfaitement d'accord à la placer à la partie supérieure du ver, qu'ils sçavent bien distinguer de la partie inférieure, ou la queue. Edouard Tyfon (a) croyoit que le *tænia* avoit autant de bouches que de mammelons; & M. Linnæus ne veut point qu'on y cherche d'autres têtes que ces mammelons (b). Ce n'est pas la seule erreur où ils sont tombés : ils croyoient aussi que ce ver se reproduisoit également par ses deux extrémités. Voici des autorités.

Quelques auteurs admettent plusieurs especes de ce ver (c). Godefroi Dubois en reconnoît deux, prises du nombre de ses mammelons; la première qu'il appelle « *tænia osculis marginalibus solitariis*, & la seconde, *tænia osculis marginalibus geminis* (d). »

M. Raulin en a vu une espece qui avoit trois & quatre mammelons sur le même côté.

M. Geoffroi le jeune en découvrit une espece bien singulière dans une tanche. Il

(a) Transact. philos. Avril 1683. J. de Leips, 1684, pag. 149.

(b) *Diff. de Tæniâ*. Upsal. 1748.

(c) PLATNER, *Prax. c.* 14, pag. 497.

ALLEN. Tom. III, pag. 113.

LINN. *System. Nat. cl. vj*, pag. 77, n° 224; ed. 1756.

LIEUTAUD, &c. pag. 366.

(d) *Diff. de Tæniâ*. Upsal. 1748.

étoit tout semblable à ceux qu'on trouve dans l'homme , à cela près qu'il n'étoit pas découpé par anneaux : il avoit seulement des raies ou plis perpendiculaires à sa longueur , suivant laquelle une grande raie alloit depuis la tête jusqu'à la queue , en la divisant en deux parties égales (a).

M. Andry & le docteur Herrenchwands en reconnoissent deux (b) espèces ; la première à anneaux longs , & qui ont à-peu-près la figure de la graine de courge ; la seconde à anneaux courts , ou à épine : ceux-ci ne ressemblent point à la graine de courge ; ce qui prouveroit que le *tania* , en général , n'est point une chaîne de vers cucurbitains.

On prouveroit une infinité d'espèces , me direz-vous encore : j'en conviens ; mais les gens instruits ne penseront pas comme vous , que cela *passé toute vraisemblance*. Et combien d'insectes n'y a-t-il pas qui fournissent un plus grand nombre d'espèces que le *tania* n'en fourniroit ? Le naturaliste du Nord a fait seize espèces de demoiselles aquatiques , quarante-trois espèces de punaises , &c. Swammerdam a observé cent

(a) Histoire de l'Acad. Royale des Sciences , ann. 1710.

(b) M. Mazars de Caseles en a vu une espèce bien singulière. Journal de Médecine , 1768 , pag. 26.

quatre-vingt espèces de papillons phalènes ; & si je vous disois qu'au lieu de deux yeux que quelques-uns , suivant M. Valmont de Bomare (a) , ont peine à accorder aux papillons , (comme vous en avez à accorder une tête à l'innocent tænia ,) nous devons leur en accorder trentre-quatre mille six cens cinquante , & mille six cens sur les deux cornées de la mouche (b) , cela vous paroîtroit bien étrange ; mais « ce qui est » étrange , dit l'illustre M. De Fontenelle , » ne l'est peut-être que par notre ignorance ; & connoissons-nous les bornes de » la diversité dont il a plu à la nature d'orner » ses ouvrages ? »

FORMATION. Tout ce que vous dites à ce sujet , est bien écrit : il est dommage que ce soit en pure perte. Ce sont de beaux raisonnemens physiques ; mais ils sont tirés d'une opinion fautive ; & vous sçavez, Monsieur , que de faux principes ne peuvent donner que de fausses lumières : ainsi leur inutilité se fait sentir d'elle-même.

SIÈGE. Si vous eussiez consulté les auteurs qui ont le mieux écrit sur l'insecte qui fait l'objet de vos recherches , je doute que vous eussiez avancé , comme vous le

(a) Dictionnaire d'Histoire naturelle, Tom. IV , pag. 162.

(b) NEWTON. Exist. de Dieu , L. II , chap. 7 , pag. 402.

faites, qu'on ne peut révoquer en doute que le siège de ce ver ne soit dans les gros intestins : du moins n'a-t-on aucune observation qu'il se trouve dans les grêles. Si cela étoit, on en auroit quelquefois vu remonter dans l'estomac, être rejetés par le vomissement, ou rompre le long de l'œsophage, & sortir d'eux-mêmes par la bouche ou le nez. Il est difficile de ne pas regarder ces assertions au moins comme hasardées : aussi M. Robin les a-t-il relevées d'une manière victorieuse ; & , si vous aviez pu envisager sans prévention les preuves qu'il vous en a données, vous en auriez senti la force & la bonté, & vous seriez peut-être convenu que la nécessité de placer ce ver dans les gros intestins, pour étayer votre système, vous avoit fait hasarder ces assertions, & nier tout ce qui ne s'accordoit pas avec votre opinion.

Après avoir donné aux passages d'Hippocrate & de Gabucinus une tournure favorable à vos vues, vous avouez que les passages de Galien & de Houllier paroissent plus favorables à la prétention de M. Robin ; mais vous ajoutez que ce ne sont tout au plus que des faits rares, extraordinaires. . . Vous décidez ensuite qu'il est inutile de s'arrêter aux citations prises de M. Van-Swieten, puisqu'il n'y est question que de vers trouvés dans les chiens & les souris. Enfin vous dé-

fiez M. Robin de conclure de son Observation, *que, dans l'état de santé, ce lieu (le duodénum) étoit la place naturelle qu'il (le ver) occupoit.* Je ne sçais si c'est ignorance ou prévention de ma part; mais il me semble que M. Robin a eu lieu d'être content de vous avoir réduit à ne pouvoir donner d'autres réponses.

Qu'il me soit permis d'examiner les autorités que vous citez à la fin de votre Réponse. *Que le siège du tænia, dites-vous, soit dans les gros intestins plutôt que dans les grêles, je ne suis, en cela, que le sentiment de Lomnius, Vallétius, Guyon de la Nauche, &c.* D'abord vous faites parler Lomnius à votre phantaisie, & vous lui prêtez un sentiment qu'il n'avoit pas. Cet auteur (a) dit que « les vers plats se » forment dans le *cæcum*, ou dans les cel- » lules du colon; » mais je ne vois nulle part, qu'il dise *que le siège de ce ver soit dans les gros intestins plutôt que dans les grêles*, à moins que vous ne prétendiez que ces vers sont fixés dans le lieu de leur naissance, comme les végétaux, ou bien que se former & séjourner sont deux termes synonymes.

Que *Vallétius* ait pensé ainsi que vous le dites, qu'importe? M. Robin vous a op-

(a) Tableau des Maladies, pag. 216, nouvelle édition.

posé des faits ; & bientôt je vous en présenterai d'autres qui doivent l'emporter sur le sentiment particulier de cet auteur.

Enfin *Guyon de la Nauche* (a) ! Ne voilà-t-il pas un beau garant que M. Guyon fleur de la Nauche ? De quel poids, je vous prie, peut être son autorité dans notre controverse ? C'est un historien, un philosophe même, si vous voulez ; mais c'est toujours un auteur sans conséquence en médecine. D'ailleurs, quand on admettroit l'opinion de ces deux auteurs, seroit-ce une raison pour vous autoriser à soutenir que *ce sentiment est presque général* ? Il n'en coûte rien pour avancer ; mais il est de règle qu'on doit prouver ce qu'on avance.

Le *tania* se nourrit de chyle : vous le sçavez, Monsieur ; & vous ne nierez point que, pour sa nourriture & pour son accroissement, ce ver n'en trouve une plus grande quantité dans les intestins grêles, que dans les gros. Ce sera donc dans les premiers qu'il fera son séjour ordinaire, d'autant mieux que vous assurez, mais dans des vues différentes, que *la capacité des gros intestins est remplie, & que leurs parois*

(a) C'étoit un trésorier de France à Limoges ; qui publia, en 1625, deux volumes sur diverses matieres. Je ne me serois jamais imaginé qu'un médecin iroit fouiller dans ce vieux bouquin, pour y chercher une autorité.

sont enduites & défendues de quantité de matière fécale d'une consistance déjà épaisse... qui, le tenant d'ailleurs embarrassé, & comme empêtré, gêneroit son mouvement, & l'empêcheroit de déployer toute sa force & son agilité... pour se procurer la nourriture qui lui est nécessaire. Il feroit donc bien maigre chère dans cette prison ; & je doute même qu'il y pût jamais parvenir à la longueur énorme à laquelle il parvient, ni réparer les pertes qu'il effuie assez souvent. D'ailleurs, embarrassé, & comme empêtré dans les gros excréments, ne feroit-il pas nécessairement entraîné avec eux, ainsi qu'il arrive aux vers des intestins du cheval ? Je sçais que ce cas arrive quelquefois : je l'ai vu ; mais je soutiens qu'il arriveroit plus souvent. C'est assez raisonner : venons aux autorités.

Ce ver se nourrit vers le pyllore, où dans les intestins grêles : c'est le sentiment de M. Andry (a) qui fait autorité sur cette matière, du docteur Allen (b), de M. Valmont de Bomare (c). Le célèbre Lister pensoit de même, lorsqu'il dit : « *Omniū (tæniarum) extremum tenuius superiora spectabat, ac si descendenti chylo inhiaret.* » Les vers plats, dit Lomnius, (pag. 216,) cau-

(a) Tom. I, pag. 242.

(b) Tom. III, pag. 112.

(c) Tom. V, pages 283 & 603.

sent au malade une faim insatiable, parce qu'à peine a-t-il pris quelques alimens, qu'ils s'en nourrissent aussi-tôt.

Voici quelques observations qui viennent à l'appui de ces premières.

Ce ver, suivant Baglivi (a), croît peu-à-peu, jusqu'à ce que, semblable à un ruban, il ait atteint toute la longueur des intestins. M. De Bomare est de ce sentiment (b).

On trouva dans le cadavre d'une demoiselle qu'on croyoit grosse, un *tania* qui occupoit toute la longueur des intestins; Spigellius.

M. Haguenot, professeur de médecine à Montpellier (c), trouva deux *tania* dans un chat, l'un dans l'estomac, & l'autre dans le *duodenum*.

Le docteur J. J. Wepfer en a trouvé plusieurs dans le *duodenum* & le *jejunum* des brochets (d).

Une dame rendit par la bouche un ver solitaire tout vivant; & Skenkies rapporte qu'une dame jeta un pareil ver par la bouche. (Voyez Andry sur ces deux Observations.)

(a) Pag. 633, fixieme édition.

(b) Tom. V, pag. 283.

(c) PLANQ, Bibl. de Médecine, Tom. IX, pag. 43.

(d) Eph. D. 3, an. 2, pag. 196.

Un homme, qui souffroit de violens maux de tête, jetta par la bouche un ver plat, & fut parfaitement guéri (a).

Ce ver, dit M. Lieutaud (b), monte quelquefois par l'œsophage jusqu'à la bouche : quelques-uns en ont même rendu des portions par cette voie. Il ajoûte qu'on a vu une portion considérable de ce ver dans l'estomac (c).

Un jeune homme, à Rome, jetta par le vomissement un ver de trente aunes de long, suivant Baglivi. M. Andry rapporte que Philibert Sarracénus, parlant de ce ver, dit qu'un jeune homme en jetta des portions par la bouche, par le nez & par le fondement (d).

Lomnius, parlant des signes communs aux vers longs & aux plats, dit qu'on en rend, tantôt par la bouche, tantôt par les selles, & quelquefois par les narines (e).

Le siège du tænia n'est donc pas uniquement dans les gros intestins, comme vous le soutenez : on a donc des Observations qui prouvent qu'il se trouve dans les grêles ; on en a donc quelquefois vu remonter dans

(a) Obs. cur. Tom. I, pag. 304.

(b) Pag. 367.

(c) *Id.* Pag. 369.

(d) Tom. II, pag. 541.

(e) Pag. 214.

l'estomac, être rejetés par le vomissement, ou remonter le long de l'œsophage, & sortir eux-mêmes par la bouche & par le nez.

Après ce détail, vous jugerez si l'Observation de M. Robin, aussi-bien que celles qu'il a rapportées, ne sont que des histoires de phénomènes rares & extraordinaires si elles ne peuvent rien contre le sentiment presque général que le siège ordinaire du tænia est constamment dans les gros intestins, & ne portent aucune atteinte à ce que vous en avez inféré dans votre Observation; enfin si c'est avec fondement, ou pour avoir été effrayés de la longueur énorme de ce ver, que quelques-uns ont écrit que la tête pourroit en être placée à l'entrée du pylore, & le reste de son corps, tout le long des intestins.

SIGNES. Dès qu'on voit dans les selles de petits corps blancs & plats, séparés ou unis, on est assuré d'être attaqué du ver solitaire. J'adopte avec vous ce signe, le seul caractéristique; mais je ne crois pas comme vous, qu'Aristote soit le premier qui nous avertisse que ces substances blanches & cucurbitacées, rendues par les selles, sont le signe certain de la présence de ce ver dans le corps humain. Hippocrate avoit fait cette remarque avant lui. « *Qui eum latum » lumbricum habet, is quale quid cucumeris*

» *semen subinde cum stercore per alvum*
 » *egerit* (a). » Aristote ne s'attribue pas
 même la gloire de cette découverte, puis-
 qu'il dit : « *Egerit simile quid cucumeris*
 » *semini quo signo medici ipso laborantes*
 » *discernunt.* » Vous connoissez ces passa-
 ges, & vous les citez fort à propos pour
 répondre à l'auteur, qui badine poliment
 sur le signe pathognomonique du tænia.
 Mais, en voulant le tirer d'une erreur, vous
 le jetez dans une autre, puisque vous con-
 venez qu'*absolument ce signe peut se ren-*
contrer sans la présence du tænia. Un signe
 peut donc être pathognomonique, & ne
 l'être pas : voilà l'auteur bien avancé. Pour
 moi, je soutiens que ces corps blancs &
 plats sont des portions détachées du tænia,
 dont elles annoncent nécessairement la pré-
 sence. Je présume assez de l'étendue des
 lumieres de M. Confolin, pour être per-
 suadé qu'il sera convaincu de cette vérité ;
 s'il veut bien prendre la peine de jeter un
 coup d'œil sur les Observations que j'ai rap-
 portées, peut-être en est-il déjà instruit
 par sa propre expérience.

Il y a des signes équivoques dont le cou-
 cours peut faire soupçonner la présence de
 ce ver ; un *gonflement après le repas*, dites-
 vous ; des *borborygmes*, & des *frémissemens*

(a) *Lib. IV de Morbis, sect. 5, n° 30, pag. 511,*
édit. Fœt.

dans les entrailles ; quelquefois de légers tranchées , & des envies d'aller à la selle . . . un appétit souvent dérangé , tantôt diminué , tantôt plus grand qu'à l'ordinaire (a) , &c. Peut-on ne pas admirer l'attention que vous avez eue de ne choisir que des signes qui n'annoncent rien d'effrayant ? Il ne faut pas faire un grand effort de génie pour pénétrer vos vues : vous voudriez nous persuader que les symptômes sont ceux qu'on a rapportés au rang des signes ; & , croyant donner plus de poids à votre décision , vous ajoutez que , quoique quelques auteurs , effrayés sans doute de la figure hideuse & bizarre de ce reptile , & de sa longueur souvent prodigieuse , en rapportent de très-dangereux , la raison & l'expérience doivent chasser cette crainte mal fondée.

A vous entendre ainsi décider , qui ne croiroit qu'à l'exemple de ceux qui mettoient le feu au bûcher de leurs parens (b) , ces auteurs ont détourné la tête pour ne pas voir la figure hideuse de cet insecte ? Le vulgaire ignorant & grossier peut s'effrayer ; reculer même d'horreur , si vous voulez , à l'aspect d'un ver solitaire ; mais loin de paroître hideuse & bizarre aux yeux d'un pra-

(a) Vous trouvez impropre le terme de *démangeaison* ; vous lui substituez celui de *chatouillement* qui s'adapte mieux à votre système.

(b) *Aversâ tenuêre facem.*

ticien éclairé, *la figure* de ce ver sera toujours pour lui un spectacle attrayant. En effet, quoi de plus propre à ravir son admiration que la variété qu'on observe dans ces sortes de vers ? Que de détails, que de merveilles ne fournissent-ils pas ? Quoi de plus curieux que la conformation extérieure de ses parties ? Leur structure intérieure seroit bien digne des recherches d'un naturaliste. Venons à vos preuves.

La raison & l'expérience doivent chasser cette crainte mal fondée ? J'ose contester cet accord. *La raison*, dites-vous, *se tire de la nature de ce ver, & du lieu qu'il occupe.* Je vous ai prouvé combien vous vous étiez trompé sur la nature de ce ver ; & vous n'avez pas mieux réussi à fixer le lieu de son séjour : vous prétendiez cependant avoir prouvé l'un & l'autre ; les lecteurs jugeront avec quel succès. 2^o Je m'attendois que vous prouveriez votre proposition par l'expérience, comme vous l'aviez annoncé : point du tout ; & le défaut d'une preuve si essentielle ne vous a point arrêté. Vous ignoriez que ce n'est point par des assertions, mais par des faits qu'on soumet les esprits.

Enfin, dans l'impossibilité de citer l'expérience, vous avez recours à vos armes ordinaires ; aux raisonnemens : vous pré-

tendez que si l'on confidere *ce ver composé de tous ces petits cucurbitains*, & n'en formant qu'une chaîne, il n'y gagnera d'autre avantage . . . qu'en ce que cette multitude de charnières qui les articulent ensemble, lui servant comme d'une espece de vertebre, lui donne la faculté de former, comme les reptiles, différens contours & circonvolutions, plis & replis, en serpentant ou se roulant en spirales ou en volutes, mais toujours si lâchement, si mollement, & avec tant de lenteur, que ce seroit foiblesse & timidité de s'en alarmer.

Vous n'avez pu vous persuader, Monsieur, que le *tania* fût un ennemi redoutable, parce que vous avez guéri avec les remèdes les plus communs un malade qui alla vous consulter pour une demangeaison à l'anüs, & quantité de petits vers blancs & plats qu'il rendoit dans ses selles; &, en faisant cette observation, vous avez cru tout voir, & vous en avez conclu que ce ver n'avoit rien de si terrible dans ses effets, de si alarmant dans son pronostic, ni de si difficile dans sa cure . . . & qu'il étoit intéressant de prémunir le public contre une pareille crainte. Nous allons voir si votre securité est aussi bien fondée que la crainte que nous inspirent des auteurs bien instruits, contre lesquels vous faites des sorties

ties qui ne feroient rien moins que flatueufes; fi elles pouvoient porter quelqu'atteinte à leur réputation.

SYMPTOMES. La fyncope, la perte de la parole, & la difficulté de fe rétablir; une faim dévorante, à laquelle fuccede quelquefois un dégoût général. Si les vers affament quelquefois, le folitaire eft celui de tous, qui aîme le plus. Les fymptomes, (c'eft toujours M. Andry qui parle,) font prefque les mêmes que ceux des vers longs : quelquefois même ils font plus violens; fuivant la remarque d'Arnaud de Villeneuve, « *Signum folitarii eft, cùm prædicta fymptomata patiuntur intenfiora & fortiora.* »

Ceux qui ont le ver plat ont un appétit exceffif; &, s'ils s'abftiennent de manger, ils reffentent une douleur mordicante dans le ventre, fuivant Sennert.

Des douleurs que l'on fent à jeun, fuivant Baglivi, vers la région du foie, & dont la violence fait tout-à-coup perdre la parole.

Ce ver caufe quelquefois des convulfions épileptiques (a), des coliques violentes (b), l'apoplexie & la paralylie (c).

Cet infecte donne à quelques femmes

(a) Obf. cur. pag. 306.

(b) RAULIN, loco citato.

(c) Journ. de Méd. Juillet 1762.

Suppl. T. XXXIV.

une fausse apparence de grosseur (a) par la tumeur du ventre, la suppression des règles, le dégoût, ou un appetit bizarre. Ceux qui le portent ont des étourdissemens, des défaillances, des convulsions. . . . Il jette dans la fièvre lente, le marasme, la bouffissure, l'ascite, la tympanite, &c. (b)

Les vers longs sont moins dangereux que les plats. . . . Ils tourmentent continuellement le malade par leurs morsures, & lui causent une faim insatiable . . . la maigreur, la foiblesse, &c. LOMMIUS.

Hæ (tæniæ) stomachum ac tubum intestinalem miris infestant morbis, quos sæpè fascino plebs immeritò tribuit. De hoc genere sunt bulymus, cardialgia, atrophia, &c. (c).

Ces vers affament, & réduisent le plus souvent à un état horrible de maigreur. M. Valmont de Bomare.

Tel est le tableau effrayant, à la vérité, mais fidèle, que je viens de tracer des symptômes du *tania*, d'après des auteurs respectables, & mes propres observations. On n'a donc pas couru après des phantômes, lorsqu'on en a rapporté de très-dangereux. Il ne seroit donc pas surpre-

(a) LIEUTAUD, pag. 367.

(b) *Id.* pag. 368.

(c) BERTHELOT, *Diff. de venen. Gall. Anim;* 1763, pag. 9.

nant & déraisonnable de craindre du ver solitaire le moindre des symptômes effrayans si ordinaires aux lombricaux. Ce n'est donc point un préjugé peu réfléchi, une prévention inconsidérée qui a fait attribuer au ver solitaire les plus fâcheux symptômes ; mais des observations suivies & constantes. Ce n'est donc point une erreur fondée sur l'aspect hideux & difforme de ce reptile, mais une vérité de fait fondée sur l'expérience. Ce n'est donc point cette prétendue erreur qui alarme & déconcerte les médecins ; c'est cette foule de maux violens qui attaquent leurs malades, qui les alarme ; c'est la difficulté d'en détruire la cause par les remèdes ordinaires, qui les déconcerte ; c'est enfin le danger dont leurs malades sont menacés, qui les effraie, attriste & consterne avec raison.

PROGNOSTIC. *Il répond aux symptômes, j'en conviens : aussi les auteurs, non suivant leurs préjugés, mais leur expérience, n'ont-ils pas manqué d'en porter un jugement douteux, & souvent sinistre ; & vous avouerez, Monsieur, qu'ils étoient bien fondés. Mais Hippocrate, me direz-vous encore, a porté de ce ver un si doux pronostic : Ei qui hoc animalculum habet, toto quidem tempore nihil horrendum accidit mortem autem non infert, sed ad senectutem usque comitatur. Je respecte in-*

finiment l'autorité d'Hippocrate ; mais je vais lui en opposer une plus grande , l'expérience de deux célèbres praticiens qui s'expriment ainsi sur ce passage du père de la médecine : *Verum hoc tantum accipiendum est , si nulla occasio accidat ob quam latus vermis moveatur aut irriteretur. Nam si æger aut motu , aut exercitio delinquat , aut victum lumbrico contrarium usurpet , aut medicamenta assumat , aut humor aliquis in intestinis generetur , multa mala , imò ipsam mortem inferre potest. Sicut & nonnullos hydrope & atrophîâ ab hoc verme mortuos esse , experientia docuit (a).*

» On croit . . . qu'il (le *tænia*) peut
 » vieillir avec l'homme , sans causer de
 » grandes incommodités ; mais , outre les
 » convulsions qu'il peut exciter , il jette
 » dans la fièvre lente , le marasme , la bouffissure , l'ascite , la tympanite (b). » A laquelle de ces autorités doit-on , je vous prie , s'en rapporter ? Je ne veux d'autre juge que vous-même. Continuons : « *Si igitur , ut convenit , curatus fuerit , convalescit.* » L'expérience confirme cette vérité : « *Si verò non curetur , suâ sponte foras non prodit.* » Vous adoptez ce pronostic dans votre Réponse à M. Robin ;

(a) SENNERT , *Lib. III , part. 2 , sect. 1 ; c. v , pag. 81 , col. 1 , L. D.*

(b) LIEUTAUD , pag. 368.

mais n'avez-vous pas dit dans votre observation que *d'autres s'en sont guéris d'eux-mêmes sans remèdes, la nature s'en débarrassant sans autre secours que ses propres forces ?* La facilité avec laquelle vous écrivez ne vous a pas permis de vous appercevoir de cette contradiction.

CURE. Je ne crois point que *la cure, comme celle des lombricæux, consiste 1° à vider la saburre... compagne fidèle de ces sortes de vers... par des purgatifs; 2° à affoiblir ou tuer ces vers, les expulser hors du corps... par des anthelmintiques; 3° à en prévenir la nouvelle reproduction.... par des stomachiques....* Vous ne voulez point, Monsieur, qu'on charge l'innocent tænia du crime des lombricæux; pourquoi donc l'attaquer avec les mêmes armes ? *Rendez-lui, vous-même, plus de justice, & ordonnez qu'on le traite avec plus de douceur.*

Je conviens cependant que, s'il y a des signes de putridité dans les premières voies, on doit employer les vomitifs, (que vous rejetez) & les purgatifs, avec d'autant plus de raison que, suivant votre façon de penser, ces médicamens pourroient bien trouver les cucurbitains, ou isolés les uns des autres, & en entraîner une partie avec eux, ou bien dans cet état où les trouva Gabucinus, lorsque, dans cette gaine mu-

queuse, où il les vit arrangés, ils méditoient un nouvel accouplement. Alors les évacuans pourroient porter l'épouvante dans l'assemblée de ces petits républicains, déranger leur projet d'accouplement, les mettre en fuite, & en forcer quelques-uns de sortir.

Les anthelmintiques ne rempliroient point la seconde indication : « Le (a) ver » solitaire ne cède point aux vermifuges ordinaires, c'est-à-dire aux amers. » Ceux-ci ne tuent même pas les lombricaux, selon Boerhaave (b).

3^o Il seroit inutile de travailler à *en prévenir la nouvelle reproduction*, puisque ce ver ne se reproduit plus, dès que la tête a été expulsée du corps du malade. C'est la remarque de tous les auteurs qui connoissent parfaitement la nature de cet insecte.

Enfin, si la *sécurité consiste à ne pas veiller sur la cure*, pourquoi tant d'indications à remplir ? ou, si vous le voulez, pourquoi désapprouvez-vous qu'on *cherche & qu'on emploie des recettes magistrales, ou de bons spécifiques* ? N'est-ce pas la voie la plus courte comme la plus sûre ? Quoi que vous en pensiez, je crois que, dans la cure du *tania*, il ne se présente qu'une in-

(a) *Id.* pag. 370.

(b) *De Virib. med.* pag. 439, &c.

dication à remplir, celle de le tuer ou de l'expulser tout vivant; & vous avez beau nous assurer que les remèdes, dont vous avez pris la peine de nous donner un détail assez ample, sont toujours efficaces, l'expérience journaliere dépose contre votre assertion. « Ce n'est pas moi, pour me » servir de l'expression d'un excellent praticien, que je veux qu'on écoute, ce » sont de grands médecins, dont je ne suis » ici que le foible organe (a), » & dont vos *observations particulières, quoiqu'assez nombreuses*, ne sont point capables de balancer les témoignages.

» *Omnino curatio lati peculiare quid requirit*, dit le sçavant Sennert, *Lati vehementiora præsidia postulant. Lati*, c'est toujours Sennert qui parle, & *longiore & majore (quam teretes) difficultate excernuntur.* »

» Parmi les différentes especes de ver, » il n'en est pas, a dit M. Vandermonde, » qui soit si difficile à combattre que le » ver plat (b) qu'on appelle *solitaire*. »

Un auteur, bien instruit des vertus des médicamens, en publiant la recette d'un spécifique contre ce ver, ajoute que « sou-

(a) TISSOT, Avis au Peuple sur sa Santé; troisième édit. orig. 1767, pag. 60.

(b) Journ. de Méd. Tome VI, pag. 306.

» vent il élude la force de tous les autres
» remedes (a). »

M. Coulenvaux a fait rendre à un malade un *tania* entier ; & il est surpris qu'un seul vomitif eût suffi pour chasser cet ennemi : « Car, ajoûte cet habile praticien ,
» combien n'en a-t-on pas employé inutilement en pareils cas ? »

M. Andry, qui, dans le cours d'une longue & heureuse pratique, avoit inutilement essayé les remedes les plus vantés, crut qu'il falloit chercher nécessairement un spécifique. M. Passerat de la Chapelle, après avoir également éprouvé l'inefficacité des remedes usités, s'est attaché à une pareille recherche. Le D. Herrenchwands a été dans le même cas ; & la découverte de son spécifique a fait dire à un naturaliste moderne (b) : « Qu'y avoit-il de plus à desirer
» pour le bien de l'humanité, qu'un moyen
» sûr & efficace d'expulser du corps humain ce ver rongeur (c) ? De cette foule
» immense de remedes, il n'y en avoit aucun qui opérât bien sûrement. »

Ce n'est donc point l'idée que plusieurs se

(a) Essais d'Edim. Tome V, pag. 103.

(b) Dictionnaire d'Hist. naturelle, Tome V, pag. 603.

(c) Voyez comme cet auteur traite l'innocent *tania* que vous croyez dénué d'organes propres à ronger.

font formée, mais l'expérience qu'ils avoient de la difficulté de détruire le ver solitaire par les remèdes communs, qui leur a fait désirer & rechercher un spécifique approprié. MM. Andry & Herrenchwands, mieux instruits, & plus expérimentés que vous sur cette matière, l'ont désiré, recherché & trouvé, ce *spécifique approprié*. Mais ils en ont fait un secret ; & leurs spécifiques sont, pour ainsi dire, perdus pour les malades qui ne sont pas en état ou à portée de se les procurer. Ainsi, quelle reconnoissance ne doit-on pas à M. Passerat de la Chapelle du service important qu'il a rendu à l'humanité ? Aussi heureux dans ses recherches, mais plus généreux que ces deux auteurs, ce médecin citoyen découvre un spécifique ; & il l'en publie la recette : son remède est simple, mais il n'en est pas moins efficace ; & vous n'en parlez que pour nous dire que ce remède seul sert de preuve complète à la théorie qu'on a tâché d'établir touchant cet insecte, rien ne prouvant mieux la facilité d'expulser ce ver qu'un remède tel que l'huile de noix ; & vous entendez sans doute que tout autre remède produiroit le même effet ? Pour moi, trop borné pour faire une pareille remarque, j'accueillis cette découverte, comme elle le méritoit. J'employai ce remède, en 1757 : il eut tout le succès que je pouvois en at-

tendre ; & , pour m'assurer s'il seroit aussi durable qu'il avoit été rapide , je ne le publiai qu'en 1761 (a). Ce terme , pour en constater l'efficacité , aura paru suffisant à ceux qui sçavent que ce ver ne tarde pas si long-tems à donner des signes de son existence. Pour vous , Monsieur , loin d'en être convaincu , vous qualifiez ce remède de *prétendu spécifique*. Je conviens qu'un homme comme moi ne pouvoit pas se flater d'entraîner le suffrage d'un homme comme vous ; mais si vous aviez fait attention à l'accueil favorable qu'ont fait à cette découverte , ou aux ouvrages de M. de la Chapelle , deux auteurs à qui vous ne disputerez certainement pas la qualité d'excellens Jugés (b) , vous n'auriez pas dit : *On a cru enfin le trouver* (ce prétendu spécifique ,) *dans l'huile de noix récente & le vin d'Alicante mêlés ensemble , ou pris séparément* (c). Celui qui l'a trouvé , ce spécifique , n'est pas un de ces hommes crédules , qui trouvent tout ce qu'ils cherchent , ou qui voient tout ce qu'ils s'imaginent ,

(a) Il y a aujourd'hui , (12 Octobre 1768 ,) onze ans de cette cure.

(b) M. VANDERMONDE , *loc. cit.*

M. ROUX , Journ. de Médecine , Tome XX ; pag. 387.

(c) Les drogues ne doivent pas être mêlées ensemble.

ni de ces médecins avantageux, qui, pour avoir fait rendre à leurs malades quelque portion de ver solitaire, leur annoncent hardiment une parfaite guérison. Cet auteur est trop habile pour s'être fait illusion, & trop sincère pour en imposer aux malades. Il ne s'en tient pas même à la première épreuve : il sçait trop bien « qu'un » seul succès d'un remède nouveau (a) est » un seul témoin qui ne fait pas plus de » foi en médecine, que le témoignage » d'un seul homme en justice. » Aussi ne publie-t-il la recette de son remède, qu'après en avoir constaté la bonté par différentes épreuves.

C'est sur le témoignage de l'auteur, & sur le conseil de M. Vandermonde, que j'employai ce remède avec confiance : il réussit ; & j'en publiai le succès, pour engager mes confrères à en faire usage dans l'occasion, & pour encourager l'auteur à continuer ses glorieux travaux pour le bien de l'humanité & pour l'honneur de la médecine. Je ne connoissois que son nom & sa réputation ; & je n'ai donné des éloges qu'au médecin, & non à la personne : telles ont été mes vues, en publiant mon Observation ; ainsi je n'ai point prétendu *faire un vain triomphe pour avoir réussi à*

(a) Journ. de Verdun, Juillet 1732, pag. 29.

exterminer ce monstre , comme si par-là j'eusse mérité les honneurs d'Hercule.

Après avoir donné la maniere d'agir des huiles , vous avouez *que toute sorte d'huile n'y est pas également propre* : c'est quelque chose que cet aveu ; & l'on pourroit encore accorder que celle de noix doit avoir la préférence au-dessus de toute autre. La force de la vérité vous a arraché cet aveu , lors même que vous cherchez à déprécier ce remede. En effet vous faites ensuite tous vos efforts pour semer des terreurs paniques sur les désordres que pourroient produire les fréquentes doses de cette huile. Rassurez-vous , Monsieur : il n'y a rien à craindre. Vous avez dû voir dans mon Observation , que la dame , qui en est le sujet , rendit l'huile toute pure , le quatrieme jour , & les suivans. 2^o Il ne s'agit point ici d'une inflammation interne , où , prise à grandes doses , cette huile pourroit causer quelques ravages. Enfin , pour dissiper cette crainte qui vous a saisi , je ne veux opposer que vous-même à vous-même. Vous convenez que *l'huile n'agit que comme lubréfiante , empâtante , relâchante , & quelquefois purgative , suivant la dose* : les fréquentes & fortes doses d'huile ne peuvent donc produire d'autre effet que *de lubréfier le canal intestinal* , empâter les vers , & , en purgeant abondamment , les entraîner au de-

hors. On n'a donc pas à appréhender *que cette huile forme des concrétions, des balles ou pelotes d'huile recuite & coagulée*, non certainement pas plus que des bombes & des boulets : ainsi la crainte, que vous voudriez inspirer aux malades, ne fera heureusement aucune impression sur leur esprit ; &, si cela arrivoit, ils en feroient quittes pour la peur.

Quant au vin d'Alicante, il agit, comme vous le dites, *en fortifiant l'estomac & les intestins, en corroborant leurs fibres, & même en excitant la vertu expultrice, & la péristase intestinale*, comme le feroit cette *pointe ou aiguillon laxatif*, que vous conseillez d'allier toujours à ces *remèdes anthelmintiques*, que vous avez tant vantés.

Vous n'auriez pas eu de peine à nous persuader que votre opinion seroit *la plus avantageuse au public*, si l'avantage, que vous nous en promettez, étoit aussi réel qu'il l'est peu ; mais on ne voit dans votre Ecrit que des raisonnemens, ingénieux à la vérité, mais qui ne prouvent rien, & beaucoup dont l'expérience journalière démontre le peu de fondement.

Ah ! je vois terre, comme disoit Diogene le Cynique, j'ai parcouru vos deux ouvrages, & je finis mes remarques. Vous y avez vu ma façon de penser sur quelques

points de l'histoire de votre protégé : elle est fondée sur la saine raison , sur des observations constantes , sur l'autorité de plusieurs excellens praticiens , & sur mon expérience. Cependant , comme je cherche toujours à m'instruire , si vous prenez la peine de me faire voir que j'aie avancé quelque chose sans preuve , ou que je sois tombé dans quelqu'erreur , en suivant les sentimens des auteurs que j'ai cités , vous me trouverez toujours prêt à me rétracter. « On » ne doit point se croire engagé d'honneur » à soutenir ce qu'on a avancé , seulement » parce qu'on l'a avancé : il y auroit bien » plus d'honneur à s'en dédire. » C'est une maxime que j'ai lue quelque part , & dont je ne m'écarterai jamais. Ainsi , Monsieur , je recevrai toujours avec autant de docilité que de reconnoissance les avis que vous voudrez bien me donner ; mais , si vous ne devez rien ajoûter de nouveau à ce que vous avez dit dans votre Observation & dans votre Réponse à M. Robin , je vous promets de garder un profond silence. « Rien » de tout ce que vous pourrez alléguer , » pour me servir de l'expression d'un ingénieux écrivain , ne fera capable de m'arracher une ligne d'apologie , ni un mot » de représailles. »

Mais je crois , Monsieur , que vous en resterez-là , & que vous direz : *C'en est*

fait de mon opinion, j'ai assez combattu pour elle ; & je conviendrai à mon tour que si elle eût pu triompher, c'eût été par vos écrits.

*Si Pergama dextrâ
Deffendi possent, etiam hâc deffensa fuissent.*
VIRG. *Æn.* L. II, v. 291 & 292.

OBSERVATIONS

Sur quelques Objets de Médecine & de Chirurgie, & principalement sur les Effets de la Ciguë ; par M. MASARS DE CAZELES, docteur en l'Université de médecine de Montpellier, associé à l'Académie Royale des sciences & belles-lettres de Beziers, médecin à Bédarieux (a).

L'art épineux de guérir nos maux a long-tems occupé les anciens médecins, & fixe sans relâche les regards des modernes ; mais ont-ils rempli les engagements qu'ils ont contractés, pour ainsi dire, avec leurs concitoyens, lorsqu'après s'être chargés du poids orageux de leur conservation, ils ont osé se produire dans cette carrière, sans autre défense qu'un talent circonscript à

(a) Le précis de ces Observations a été lu à la séance publique de l'Académie des sciences & belles-lettres de Béziers, le Mars 1770.

combattre les maladies qu'on appelle *curables*, & à n'opposer que de vains palliatifs contre toutes celles que nos préjugés nous ont fait regarder comme au-dessus de nos tentatives & de nos efforts ?

Les Storck, les Van-Swieten, les Lambergén, les Darluc, les Akenfides, &c. ces hommes rares, mais vraiment éclairés sur l'importance & l'étendue de leurs obligations, n'ont pas ce reproche à se faire ; & , s'ils n'ont pas été les premiers à nous apprendre qu'avec du génie, de la constance & du travail, tous les champs, quelque ingrat qu'en fût le sol, feroient fertiles en lauriers, nous les avons vus au moins, pénétrés de cette vérité, se dégager, avec le plus d'éclat & de succès, des entraves de nos erreurs, enchaîner la rage des poisons, & tirer du sein de leur férocité, des armes victorieuses contre ces mêmes maux que la superstitieuse impéritie nous avoit fait regarder comme invincibles, & dont elle avoit si bien consacré l'insurmontable indépendance, qu'il en est qu'elle ne craignoit pas d'appeller *noli me tangere*.

Mais qu'ont produit sur nous ces sublimes exemples ? quelque essai d'imitation impatiente, imparfaite, &, par conséquent, sans succès.

Il en falloit bien moins à l'intolérant amour-propre pour éterniser ses préventions,

tions, & à la dédaigneuse insuffisance; pour lui faire méconnoître la vérité : aussi se sont-ils hâtés de conclure du résultat de leurs recherches, que, quand il n'auroit pas été conforme à l'infalible doctrine de leurs opinions, il suffiroit que les médicamens, qui en font l'objet, fussent réputés vénéneux, pour que la raison dût les proscrire, & qu'il valût mieux mourir martyr de maladies inconciliables avec l'intégrité de notre existence, que de tenter de vivre, en les étouffant par de semblables moyens.

Plus revolté de ce sophisme, qu'effrayé des chimériques périls dont on s'est plu de hérissier la route que ces grands hommes nous ont tracée, je n'ai pu voir l'humanité expirante, sans tâcher de les suivre à la lueur de leurs flambeaux : en vain les ténèbres de l'oubli commençoient d'en obscurcir la lumière; je me suis méfié de l'injustice, & je m'en félicite : non que toutes mes cures soient absolues & radicales; mais j'en regarde le plus grand nombre comme telles, quoique le noyau des tumeurs, qui en font principalement l'objet, subsiste plus ou moins encore dans quelques sujets.

Ce n'est pas, en effet, dans les restes inanimés d'un vice local que le mal existe : nous voyons tous les jours des crêtes, des exostoses, &c. éluder l'action du mercure; sans qu'on en soit, pour cela, moins guéri.

de la maladie pour laquelle on l'avoit employé. Il suffit donc d'avoir mis ces vices hors d'état de nuire, d'en avoir atteint la cause, pour qu'on n'en ait rien à redouter, dans les suites.

Quand on caverait au plus fort, & qu'on exclurait mes cures de ce privilège, je n'en aurois pas moins lieu d'espérer qu'avec un peu plus de persévérance, de combinaisons rationnelles des différens agens que les grands hommes, dont j'ai parlé, nous ont proposés, & sans négliger aucun des autres moyens propres à en favoriser l'effet, je serai assez heureux pour pouvoir vous les présenter un jour sous un point de vue plus satisfaisant.

L'esquisse, que je vais en donner, n'a d'autre objet que d'exciter le zèle de mes confreres, de les inviter à répéter mes épreuves, & à ne pas se méfier plus de la ciguë, de la jusquiame, de la *belladonna*, du *solanum*, du sublimé, &c. que de l'*opium*, du tartre-émétique, du turbith minéral, & autres poisons qui, conduits par des mains industrieuses & intelligentes, sont de nos jours la base des cures les plus merveilleuses.

Dans toutes ces vues, j'ai cru qu'il me suffiroit, pour le présent, de transcrire la Lettre que j'ai adressée, à ce sujet, à M. Pellet de Milleau en Rouergue, médecin aussi

recommandable par son zèle pour tout ce qui a rapport aux progrès de la médecine, que par sa sagesse & ses talens. D'ailleurs cela me fournira l'occasion de vous faire part de quelques faits étrangers à ceux-ci, qui, dans un Mémoire plus méthodique, se seroient trouvés déplacés.

LETTRE à M. PELET, médecin à Mil-
leau en Rouergue.

Si j'ai été si long-tems, Monsieur, à répondre à votre Lettre, & à vous faire mon compliment sur celle que vous reçûtes de M. de la Condamine, & sur le présent qu'il vous fit, c'est que je voulois avoir quelque chose de positif à vous dire sur les malades que j'ai soumis à l'usage de la ciguë, & vous féliciter, en même tems, du succès avec lequel vous avez pratiqué l'inoculation à Montauban où vous étiez appelé pour lors, & d'où j'ai sçu que vous étiez de retour, couvert de gloire, & chargé d'applaudissemens, quoique je fusse instruit que les sujets, qu'on vous destinoit, n'avoient rien moins qu'une constitution propre à en attendre du succès, & que vos amis fissent tous leurs efforts pour vous détourner de l'entreprise.

Le jeune Monsieur, âgé de quatre ans, que vous venez enfin de rétablir d'une espece de cours de ventre colliquatif, qu'il

traînoit depuis près d'une année, ne sauroit manquer de réussir dans l'état où vous me le représentez : il me tardera d'en apprendre le sort, & que les mesures, que vous avez prises avec cet infirme, ajoutent ce surcroît de gloire aux triomphes que vous avez jusqu'ici ménagés à l'inoculation.

Cette pratique, dont je ne puis me dispenser d'être le partisan, tant qu'elle ne sera pas dirigée par l'empyrisme ; qu'une méthode éclairée en conduira les pas ; qu'il nous sera permis d'y préparer les sujets ; de combattre les différens accidens qui pourront survenir, soit avant, soit après l'éruption, lorsque leur véhémence, ou d'autres cas l'exigeront, & jusqu'à ce que tous les princes de la terre se soient ligués pour extirper la petite vérole naturelle, (si tant est que ce projet, dont on nous flatte, soit susceptible d'être exécuté ; & que nous ne portions pas le germe d'un si barbare fléau ;) cette pratique, dis-je, souffre encore dans ce pays les contradictions les plus séduisantes & les plus propres à faire impression sur le philosophe & le citoyen. Mais je vous assure que j'en suis beaucoup moins affecté, lorsque je vois que, pour donner du poids à ces contradictions, on met sur le compte de l'inoculation certains retours de petite vérole aussi peu nombreux que ceux dont on charge la petite vérole spon-

tanée, à Paris, mais dont on n'a pas vu ; que je sçache, d'exemple bien constaté, en province ; comme si on étoit en droit de prétendre, en supposant les faits vrais, que l'inoculation dût être plus efficace pour mettre à couvert de ces retours, que la petite vérole elle-même, & qu'on dût plus exiger, à cet égard, de la première que de la seconde (a).

(a) J'observerai, au sujet des retours de la petite vérole, qu'on peut quelquefois d'autant plus s'y méprendre, qu'un auteur moderne, & qui paroît très-versé dans tout ce qui a rapport à cette matière*, prétend que, *quelle que soit la nature, jusqu'ici inconnue, du virus variolique, il n'est pas moins vrai que les signes, qu'il donne de son existence, sont très-souvent incertains, & qu'il est difficile de ne pas se tromper sur sa présence, parce que la petite vérole est une maladie si extraordinaire, qu'elle prend la forme des autres, sans ressembler à aucune, & qu'elle met tous les jours en défaut la nature, l'art & l'artiste.*

Mais, sans pousser les choses si loin, j'observerai que, depuis vingt-quatre ans que je fais la médecine, j'ai vu plusieurs épidémies de vérollette, *variola lymphatica*, dont les boutons gros, pleins de pus, laissoient sur la peau des excoriations indélébiles, & des taches si ressemblantes à celles la petite vérole, qu'à n'en juger que par ces signes, on auroit assuré que les convalescens venoient de l'essuyer ; en sorte qu'étant chargé, lors d'une de ces épidémies, du soin des deux

* M. PAULET, *Histoire de la petite Vérole*, Tome I, pag. 334.

On fait plus ; on évoque de leurs tombeaux les manes de ceux qui sont morts

enfans de madame de Frégeville, leur vérolette imita si bien l'invasion, la marche & les périodes de la petite vérole, à la durée près, qui fut un peu plus courte, que, quoique la fièvre, qui précéda l'éruption, n'eût rien de considérable ; que je ne fusse jamais dans la nécessité de faire garder le lit à mes petits malades, & que les boutons, qui suppurerent, fussent mêlés avec plusieurs autres qui restèrent toujours lymphatiques, & se dissipèrent beaucoup plutôt, les premiers, qui constituoient le plus grand nombre, avoient parcouru leur tems avec tant de régularité ; ils avoient fourni une suppuration si décidée, si bien tachée la peau, & y avoient laissé des cicatrices si sensibles, que je fus incertain si les petits Frégeville n'avoient pas une petite vérole discrète, jusqu'au moment où j'appris qu'ils avoient éprouvé l'un & l'autre, quelque tems après, une petite vérole des mieux étoffées. Que d'assertions hasardées ! La finesse des nuances qui séparent, dans certains cas, les maladies, ne pourroient-elles pas déterminer, sur-tout chez les personnes qui ne feroient pas de l'art ? . . . Que de nourrices, que de meres n'y ont pas été trompées ? Et, après avoir qualifié bonnement de *petite vérole* ce qui n'en auroit eu que l'apparence, n'ont-elles pas accrédité la vraie ou chimérique prétention de ceux qui ont cru l'avoir observée plusieurs fois dans le même sujet ? . . . S'il fût arrivé qu'un inoculateur eût employé un levain tel que celui de la première maladie des petits Frégeville, où auroit été le prodige que les inoculés eussent ensuite contracté la vraie petite vérole, & donné lieu de croire faussement à la reproduction d'une hydre dont il ne

dans le courant de l'inoculation, sans examiner si leur destruction doit être imputée à cette pratique, ou à des maladies qui en soient totalement indépendantes, & sans faire attention qu'il seroit déraisonnable de vouloir que l'inoculation en fût le préservatif, ou qu'elle mît à couvert des probabilités d'une mort naturelle, dont l'impossibilité de la prévoir auroit fait que le terme s'en fût trouvé marqué à cette époque.

Observez que le nombre de ces revenans, quoique pris des quatre coins du monde, est si petit, qu'il ne doit être comparé qu'à zéro, & qu'on ne peut se dissimuler le vuide de cette objection, qu'en fermant les yeux aux preuyes qui en résultent, en faveur des destructions fortuites qui lui servent de base, & qu'en ouvrant une oreille insensible aux cris des victimes innombrables que nous livrons, pour ainsi dire, annuellement en aveugles à la petite vérole spontanée, lorsque, sans distinfaut, dans ce pays, écraser qu'une seule fois la tête, pour être moralement sûr qu'on n'aura plus à le combattre de la vie.

Quoi qu'il en soit de cette dernière vérité, au moins est-il toujours bien certain que, quelques soins qu'on se soit donnés pour inoculer la petite vérole à ceux qui, par le moyen de l'art ou de la nature, avoient déjà passé par cette épreuve, on n'a jamais pu parvenir à la leur procurer de nouveau.

ction d'âge, de tems, de circonstance ; de disposition de sujets, nous négligeons les moyens que l'inoculation nous fournit, d'en diriger l'invasion, & d'en maîtriser les fureurs.

Quant aux reproches ultérieurs qu'on fait à l'inoculation, tels, entr'autres, qu'elle perpetue la petite vérole naturelle ; qu'il en est mort, (de celle-ci) depuis l'établissement de l'inoculation à Londres, trente-sept par mille de plus ; que la boîte d'un inoculateur est pire que celle de Pandore, &c. on sent bien que tous ces vices, s'il sont réels, ne sont pas des dépendances nécessaires de l'inoculation, qu'ils n'en sont que des accidens, & qu'avec un peu plus de vigilance & de précautions de la part des inoculés, & des inoculateurs, il seroit aisé d'y remédier.

Au surplus, quand on nous répéteroit cent & cent fois *que la petite vérole nous est étrangère ; qu'elle nous vient des eaux du Nil ; qu'il n'est pas nécessaire que nous l'ayons ; que nos peres ne la connoissoient pas ; qu'au lieu de chercher à la répandre, nous devrions imiter les Hottentots, qui en furent si long-tems exempts, & lui opposer des barrières, &c.* il ne seroit pas moins vrai que, dans l'état où sont les choses, elle ne sçauroit être regardée que comme innée aux habitans du pays où elle

est répandue , & comme un mal aussi inévitable pour ces habitans , que l'est pour l'enfance le travail de la dentition.

Partir du bonheur dont jouissoient les Hottentots pour argumenter contre l'inoculation , ce ne seroit pas moins s'écarter de la thèse , que si l'on s'avisoit de conclure de ce que les Anglois se sont défaits des loups , qu'une nation aussi éclairée que la France seroit inexcusable de ne pas se hâter de les imiter à cet égard.

Du reste , je ne prétends censurer personne. Sectateur du bien public & de la vérité, aucune considération ne peut m'empêcher de leur offrir les premiers hommages : ce devoir rempli , je n'en suis pas moins ardent à rendre justice à ceux qui ne pensent pas comme moi , & moins empressé, lorsqu'ils m'ont convaincu, d'élever des trophées de reconnoissance au zèle patriotique qui les anime. Mais venons aux observations dont vous avez la bonté de me demander le détail.

Je crois avoir marqué, dans ma Lettre du mois de Septembre dernier , que la religieuse continuoit de soutenir au mieux la ciguë ; que ses digestions , qui étoient habituellement dérangées, l'étoient infiniment moins depuis l'époque de ce remède ; que la tumeur adhérente , qu'elle porte à la mamelle droite , véritablement cancé-

reuse, déclarée telle par deux médecins de Paris & trois de Toulouſe, étoit mobile, moins ſenſible, moins douloureuse, moins volumineuſe. A peine ma Lettre fut partie, que la tumeur devint très-rouge, très-lancinante, & qu'elle s'ouvrit. Elle ne fournit d'abord qu'un peu de ſang, &, bientôt après, un pus ichoreux : au bout de quelques jours, il s'éleva, ſur les bords de l'ulcère, une excroiſſance fongueuſe ; le tout fut lavé avec la décoction de ciguë, & paſſé avec un cérat anodin.

Dans l'eſpace d'un mois, & ſans autre ſecours externe, l'excroiſſance fut totalement détruite, & l'ulcère parut ſe cicatriſer, avec une diminution notable des cuifſons & des élancemens.

Après un ſuccès auſſi ſuprenant qu'ineſpéré, la tumeur s'étant couverte d'écailles blanchâtres prurigineuſes, ainſi que l'ulcère qui cessa de couler, ces écailles tomberent au bout de quelque tems ; & il exſuda des endroits qu'elles recouvroient beaucoup de ſang & de ſéroſités.

Ces accidens ont diſparu, & ſe ſont renouvelés à pluſieurs reprises, notamment aux époques du flux périodique, qui a ſouffert, & qui ſouffre, par intervalles, des ſuppreſſions de quelques mois, des retardemens moins conſidérables, & enfin des diminutions tellès qu'on doit les attendre

d'une personne âgée de cinquante ans, & qui, sans le secours de la ciguë, ne seroit plus vraisemblablement dans le cas de cette évacuation; car j'ai éprouvé que la ciguë étoit merveilleuse pour en déterminer les retours, & les maintenir; & cet effet m'a été confirmé par le célèbre M. Fouquet de Montpellier.

Lors de ces événemens, je n'ai pas laissé de faire continuer intérieurement la ciguë: la dose même en a été augmentée par progressions methodiques; & j'ai fait user de plus, suivant les circonstances, tantôt du petit-lait, tantôt du lait d'ânesse, de l'eau de chaux d'écailles d'huitres, de poudre de cloportes, de cloportes presque vivans, de demi-bains, de pédiluves tempérés, de la saignée, &c; & j'ai eu la satisfaction de voir que la tumeur avoit considérablement diminué, de même qu'une autre tumeur, qui s'étoit établie à la mammelle gauche, dont la malade assure ne s'être apperçue que quelques tems après s'être mise à la ciguë, & que je crois de beaucoup antérieure.

Mais, indépendamment de la diminution de ces tumeurs, l'ulcere est entièrement fermé; & il est si peu question aujourd'hui de douleurs, de cuissens & d'élancemens, que la malade, qui ne pouvoit autrefois faire le moindre mouvement sans en souffrir,

frir davantage, coud, tricote, file; fait du point de perruque, se lace; & s'habille sans le secours de personne; qu'elle a repris les exercices de la communauté; qu'elle fait maigre le vendredi & le samedi, & a essuyé, de fraîche date, une fièvre putride bilieuse, sans le moindre inconvénient du côté de la tumeur.

La malade m'écrit, du 5 Janvier 1770, *qu'elle me doit, après Dieu, la vie; qu'elle est comme guérie de sa glande, (c'est le seul nom que je crus devoir donner à son mal,) qu'elle passe les deux mois sans s'appercevoir si elle subsiste, & qu'elle est si bien consolidée, qu'il ne reste qu'une écaille de la grandeur d'un ruban d'un liard, sans rougeur, que comme les endroits où l'on a eu une brûlure.*

Elle finit sa Lettre, en me disant *que sa cure est trop glorieuse pour l'abandonner; qu'elle la publie à toutes les personnes capables d'en connoître le prix; que les personnes, qui ont été témoins de sa triste situation, ne peuvent se le persuader; qu'elle en est elle-même étourdie; que sa reconnoissance & sa confiance sont plus capables de se sentir que de s'exprimer.*

La dame scorbutique, qui se plaignoit, depuis assez long-tems, d'une glande à la mamelle droite, avec sentimens de cuisson, de feu & d'élancemens, a pris, quitté

& repris la ciguë, & n'en a retiré, jusqu'à présent, d'autre avantage que beaucoup de calme : sans ces circonstances, les choses n'en iroient vraisemblablement que bien mieux.

La demoiselle, attaquée d'un squirrhe douloureux aux ovaires, & dans le corps de l'*uterus*, n'a usé que, pendant vingt ou vingt-cinq jours, de l'extrait de ciguë : elle n'en éprouva d'abord ni bien ni mal. La petite provision, qu'elle avoit, ayant fini, elle en fit porter d'autre qui lui procura, à la premiere prise, des vertiges, des sécheresses de gosier, des obscurités de vue, des tremblemens, des absences momentanées, &c. qui ne céderent qu'avec peine à nombre d'acides végétaux & minéraux, que je fus obligé de lui prescrire. Ces accidens dissipés, je l'engageai à faire de nouveau l'essai de ce remede : la même scène se renouvela. Je la sollicitai vainement depuis d'en faire un troisieme essai avec de la nouvelle ciguë : je ne pus jamais l'y déterminer, tant elle étoit alarmée de son état passé, & des impressions qu'elle en ressentoit encore.

La dernière ciguë, qu'on lui porta, étoit-elle mal préparée ? Y auroit-il des constitutions qui ne sçauroient soutenir un certain tems l'usage de ce remede ? ou bien étoit-ce de l'extrait de jusquiame qu'on

lui envoya par mégarde , ainfi que j'ai tout lieu de le foupçonner , & dont la dofe fut prife telle que celle de la ciguë , quoiqu'en débutant , elle dût être infiniment moindre ?

Quoi qu'il en foit , après que les vertiges du poifon eurent difparu , que les ébranlemens qu'il avoit déterminés dans les nerfs , & qui fe foutinrent pendant plufieurs mois , eurent entièrement cédé , & fans autre artifice , la malade fe trouva quitte de squirrhe & des douleurs. En m'annonçant cette agréable nouvelle , le 15 Octobre 1769 , on m'ajoûte : *M. Molenier* , (médecin très-éclairé , & le médecin de la demoifelle ,) *en eft abafourdi*.

Le fujet , qui fouffroit de tumeurs fcrophuleufes aux aiffelles , alla au mieux , après trois mois de ciguë. Je crois vous avoir inftruit , dans le tems , de la nature de ces tumeurs : elles étoient fi groffes & fi fenfibles , qu'elles l'empêchoient de baiffer les bras , & de s'en fervir ; elles s'abcédèrent. Je crois vous avoir inftruit , en même tems , des violentes douleurs de tête que la ciguë lui caufoit dans les commencemens , des bains que je mis en pratique , des faignées que je lui fis faire pour le calmer , des boiffons délayantes dont je l'inondai , & du fuccès avec lequel il revint enfuite à la ciguë , que je lui avois fait fufpendre lors

de ces orages, qui se renouvelèrent à trois reprises différentes, & dont je triomphai toujours par les mêmes moyens. Je le vis, pendant plus de six mois, à Bédarioux, après qu'il eut quitté la ciguë, exerçant le métier de tonnelier, qu'il avoit embrassé. Ses tumeurs étoient presque toutes fondues; mais il y en avoit qui couloient encore un peu : quand je lui propoisois de revenir à son remède, pour mettre fin entièrement à ses maux, il me répondoit qu'il se portoit bien; ce qui lui restoit de son ancien état étoit si peu de chose, qu'il ne s'en occupoit point : il vaquoit aux fatigues de son métier; il ne portoit pas plus loin son ambition. Long-tems après, j'appris qu'il avoit contracté une maladie de poitrine très-sérieuse; je ne sçais ce qu'il est devenu.

Le Prêtre cataracté lit actuellement dans son bréviaire : je fus fort étonné de le trouver dans la rue sans guide & sans canne : je l'abordai; il me reconnut à la voix, car il ne m'avoit jamais vu, quoiqu'il fût venu plusieurs fois chez moi pour me consulter. J'examinai ses yeux : les crySTALLINS en étoient beaucoup moins opaques. Il a substitué à l'extrait de ciguë, dont il s'est lassé, une espece de cataplâme fait avec les feuilles de cette plante, qu'il pile dans un mortier, & qu'il applique sur les yeux, le soir.

à l'heure du sommeil ; ce topique lui fortifia , à ce qu'il prétend , merveilleusement la vue.

Le jeune homme , malade de tumeurs scrophuleuses , abscondées sous le menton & au col , avec un gonflement si prodigieux de cette dernière partie , qu'on auroit dit qu'elle ne faisoit avec la tête qu'un tout monstrueux d'égale rotondité , prit , pendant deux mois , la ciguë avec tant de succès , que , malgré les fêtes Bacchiques , dont il lui arrivoit par fois d'égayer ce remède , le col revint à son état naturel , & que la plupart des ulcères se cicatrisèrent. J'eus beau l'exhorter de mettre un frein à ses écarts ; il aima mieux renoncer à la guérison prochaine , & abandonner la ciguë , que de se contraindre. Je le vois assez fréquemment dans les rues , exerçant les plus pénibles métiers ; il ne paroît pas que le mieux , dans lequel je l'ai laissé , ait dégénéré.

La dame , malade d'une tumeur si dure , si grosse , si douloureuse , si fatigante , si incommode à la mamelle gauche , qu'elle étoit obligée de laisser son corset béant , de la soutenir avec une espece de suspensoir , & qu'elle ne pouvoit y supporter non-seulement le poids des couvertures , mais même celui des draps du lit , après avoir usé , plusieurs mois , de la ciguë ,
avec

avec une diminution notable de la douleur ; des cuiffons , des demangeaifons , des pesanteurs , du volume , des élancemens , fit une chute de cheval , & eut un fi grand effroi , qu'on la porta évanouie fur fon lit.

A peine eut-elle repris fes fens , que fon premier foin fut de voir fi la tumeur n'avoit pas fouffert de la chute : quelle fut fa furprife de ne pas la trouver ! Surpris autant qu'elle d'un événement auffi inopiné , & craignant que la matiere de la tumeur répandue tout-à-coup dans le fang n'y produisît de mauvais effets , je la fis faigner , purger & repurger , après quoi je la fis revenir à la ciguë , à titre de préfervatif.

Malgré cet antidote , & après une éclipse de plus d'un mois , la tumeur reparut peu-à-peu , mais plus profondément dans la mammelle : il eft vrai qu'elle étoit indolente , moins dure , & beaucoup moins volumineufe. Je fis fufpendre la ciguë ; & je prefcrivis le *felanum scandens*, five *dulcamara* , dont je faisois prendre la décoc-tion , le matin , à jeun , avec parties égales de lait. Ce remède n'ayant produit aucune amélioration , & n'ayant fait que maintenir les chofes dans leur état , j'y fis infifter ; & de plus je fis revenir , le foir , à la ciguë , dans l'idée que l'action simultanée de ces deux agens ne fçauroit produire que de

bons effets ; mais , à la suite d'un léger coup de pied , qu'un enfant , que la malade portoit entre ses bras , lui donna sur mammelle affligée , il survint une hémorrhagie si opiniâtre , qu'elle continua pendant huit jours , malgré deux saignées aux bras , qui furent faites à cette occasion.

Les premiers jours , elle donnoit , par intervalles , à fil non interrompu , un sang vermeil , qui ne se cailla point. Dans les suites , ce ne fut qu'une exsudation sanguinolente pâle , qui obligeoit de changer de linge , de demi-heure en demi-heure. Cette hémorrhagie se termina par un écoulement d'une matière séreuse , qui dura pendant près d'un mois , quoiqu'il diminuât insensiblement tous les jours. Enfin il se tarit avec une amélioration si marquée des accidens dont il restoit encore quelque impression , & une diminution si considérable de la tumeur , que ce n'étoit que par les recherches les plus scrupuleuses du tact , que la malade jugeoit que sa mammelle n'étoit pas encore entièrement libre.

Lorsque l'hémorrhagie cessoit , on ne pouvoit reconnoître à l'œil le lieu où le sang avoit jailli. Tout le tems qu'elle dura , je fis appliquer sur la mammelle des cataplasmes faits avec la mie de pain , les fleurs de sureau , les roses rouges , & l'eau végétominérale de M. Goulard. Dans la

suite, je ne me servis que des feuilles de *dulcamara*, battues entre les mains.

Ce qui me surprit le plus, lors de ces événemens, c'est qu'indépendamment de l'hémorrhagie, dont il vient d'être parlé, & des deux saignées qui avoient été pratiquées, dans le tems de l'exsudation sanguinolente, il survint plusieurs hémorrhagies du nez, qui obligèrent de revenir à la saignée. Postérieurement, une nouvelle hémorrhagie du nez m'ayant déterminé à faire saigner de nouveau, le sang ne prit qu'à la longue une très-légère consistance dans la palette, non plus que celui des premières saignées.

On m'écrivit, du 11 Mars 1770, que la mamelle malade n'est pas plus volumineuse que la saine; qu'elle est de la même couleur; qu'elle a à-peu-près la même souplesse; que le germe sphérique de glande, qui restoit, est devenu plat, & a diminué au moins de la moitié; que, depuis la cessation de l'écoulement séreux, il s'est établi, au-dessous de ce reste de glande, une croûte de la grandeur d'un pois vert, qui tombe, tous les quinze jours, ou tous les mois; qu'après la chute de cette escarre, on reconnoît une petite fente imperceptible, d'où suinte, pendant quatre ou cinq jours, une espèce de sérosité roussâtre, dont le total rempliroit à peine un œuf de poule; après

quoi, le suintement dispaçoit, la croûte recommence; que la malade en est si peu incommodée, qu'elle ne s'en apperçoit que par l'humidité de ses mammelles, & qu'elle fait si peu attention au reste de glande qui subsiste, qu'elle se couche indifféremment sur ce côté comme sur l'autre, & soit que la mamelle soit ouverte ou fermée.

Je vais lui faire reprendre la ciguë qu'elle a discontinuée depuis vingt jours, & y ajouter le sublimé doux, pour tâcher de débarrasser entièrement la mamelle; après quoi, si le suintement reparoit, je ferai ouvrir un ou deux cautères pour l'épuiser. Dans l'état où sont les choses, je crois qu'il convient de ne pas le dérouter, & qu'il est plus avantageux de l'abandonner à lui-même.

Une dame qui traîne depuis plus de dix ans une tumeur squirrheuse, inégale, très-dure, très-étendue dans tout le corps de l'*uterus*, avec de fréquentes coliques utérines, douleurs, tiraillemens, gonflemens dans le bas-ventre, insomnie, difficulté de se coucher, impossibilité de le faire sur aucun des côtés, ufoit, depuis six mois, de l'extrait de ciguë, avec une diminution sensible des accidens qui accompagnoient cette tumeur, & beaucoup plus de calme, d'abondance & de régularité dans l'écoulement périodique.

Une fièvre continue avec redoublemens, dont elle fut attaquée, le mois de Juillet dernier, fit suspendre ce remède. La crainte que la fièvre qu'elle venoit d'essuyer n'en fût le produit, empêcha cette dame de le reprendre après qu'elle fut rétablie. J'eus beau la solliciter; le retour de ses anciennes souffrances opéra la docilité que je n'avois pu obtenir. Il paroît qu'elle reprend la ciguë avec le premier succès. Pour en hâter l'effet, j'y joins, depuis quelques jours, *l'aquila-alba*.

Une heure après avoir avalé ce mélange, il lui semble qu'il se fait un travail dans la tumeur : elle y éprouve comme des sentimens de piquure & d'ébranlemens passagers, qui me font bien augurer de l'effet du remède.

Si je m'apperçois que mes Observations vous soient agréables, en vous faisant part de l'état ultérieur de mes malades, je vous instruirai de celui d'une demoiselle qui souffre, depuis quatre ans, d'un ulcère carcinomateux à la mamelle droite, avec une érosion très-étendue des tégumens, d'où s'écoule une ichorosité noirâtre, foetide, corrosive, & qui n'est à la ciguë que depuis environ quatre mois, mais avec tant d'avantage que les tégumens sont presque régénérés; que la matiere, que l'ulcère fournit, prend peu à peu la couleur & la consistance de pus;

qu'elle n'exhale plus de mauvaise odeur, & que tous les autres symptomes baissent sensiblement tous les jours. Je fais laver l'ulcère & la tumeur avec la décoction de *dulcamara*.

Ces jours derniers, l'ulcère a fourni une hémorrhagie si considérable dans la nuit, qu'elle avoit percé jusqu'au lit de plume. Il en avoit paru quelques autres antérieurement, mais de peu conséquence. Elles se font toutes taries sans secours, & n'ont jamais été précédées de marques de pléthore générale. La malade sent sa mammelle soulagée après les hémorrhagies.

Je ne serois pas éloigné de croire que la ciguë agit presque autant sur la partie rouge du sang, que sur la partie lymphatique de ce fluide, & qu'il ne faudroit user, qu'avec la plus grande circonspection, de ce remède, dans le cas de fonte & de dissolution du sang.

Excusez la longueur de ma Lettre. Le plaisir de m'entretenir avec vous, & l'importance de la matière m'en ont fait passer les bornes, sans m'en appercevoir. Je sens même que je vais abuser encore de votre patience; mais je n'ai plus qu'à vous faire part d'un fait qui m'a paru singulier.

Un paysan menoit au pré, le mois d'Août dernier, un cheval qu'il avoit attaché avec une longue corde au pied de derrière.

Le cheval ayant pris le galop, le paysan

eut beau vouloir le retenir par la portion de corde qui lui restoit dans la main ; il alloit être entraîné , lorsqu'il s'avisa de passer subtilement ce bout de corde autour d'un jeune arbre , qui se rencontra sur ses pas , & de s'entortiller imprudemment le pouce avec la même corde.

Ce surcroît de résistance , loin de ralentir la fougue du cheval , ne sert qu'à la redoubler. Il s'élançe. On entend un bruit , comme de quelque chose qui se rompt. Il fait suivre la corde , & s'échappe de l'arbre & de la main qui a voulu l'arrêter.

Le paysan , surpris du bruit qui a frappé son oreille , croit que quelque branche de l'arbre a été cassée. Ses yeux le détrompent. Il s'en va , tout hors d'haleine , joindre le cheval au pré , & trouve au bout de la corde un doigt dont l'évulsion récente l'étonne d'autant plus , qu'il ne sçavoit pas lui manquer.

Il le détache. Il s'examine. Il perdoit quelques gouttes de sang , & se voit privé du pouce , sans l'avoir senti.

Les tégumens en étoient contus & déchirés transversalement à l'articulation de la troisième phalange , & un peu plus bas ; & la fracture s'en étoit faite avec bruit , vers le milieu de la seconde phalange , d'où pendoit , en son entier , le tendon du muscle fléchisseur de ce doigt.

La plaie ne fut suivie d'aucun accident fâcheux. Deux saignées : un régime anti-phlogistique ; des cataplasmes faits avec la mie de pain & l'eau végeto-minérale , appliqués sur l'avant-bras ; des compresses dans la même eau , avec lesquelles je faisois couvrir le coude & la main , calmerent non-seulement une douleur chaude , prurigineuse , mais même dissipèrent une espèce de stupeur & d'engourdissement qui se firent sentir , pendant plusieurs jours , dans l'intérieur de l'avant-bras , & jusqu'au coude , & empêcherent l'inflammation & le dépôt que je craignois.

Il n'y eut point d'hémorrhagie. Il ne sortit que quelques gouttes de sang ; & le pouce fut pansé avec de la charpie brute mollette , en attendant que la suppuration , aidée d'un digestif convenable , entraînât ce qui restoit dans la plaie des éclats de la phalange ; ou nous mit à même de le retirer sans violence.

Mais , au bout de quelques jours , le paysan impatienté de la longueur de notre cure , & plus encore du régime où nous le tenions , voulut vivre à sa mode & se conduire à sa guise. Une pommade , faite avec l'huile & la cire , & lavée dans le vinaigre , à laquelle il substitua un liniment fait avec l'huile , le lard fondu , & le suc de la seconde écorce de sureau , furent les seuls remèdes qu'il employa. Dans peu , il fut en

état de labourer. La plaie ne donna presque point de pus ; il n'en sortit pas la moindre esquille , & se cicatrisa dans un mois.

Voilà , si je ne me trompe , de quoi exercer votre sagacité ; car , quelle que soit l'insensibilité *Hallérienne* des tendons , un pouce écrasé & arraché à un homme sain , robuste & vigoureux , sans qu'il le sente , & sans que les artérioles qui y aboutissent donnent de sang , n'en sera pas moins rangé dans la classe de ces problèmes que la nature , assez souvent mystérieuse , se fait un jeu de nous proposer , que le défaut d'une certaine suppuration dans une plaie aussi contuse , & la cicatrisation avec les débris d'une phalange dont les fragmens ne pourroient être regardés que comme corps étrangers.

Je garde le pouce de l'infortuné payfan dans l'esprit-de-vin.

OBSERVATION

Sur une Diarrhée guérie par l'application d'un caustère , dans un Enfant attaqué de la teigne ; par M. VIALEZ , maître en chirurgie de la ville d'Agde.

Je viens de lire dans le Tome IV du Journal de Médecine , deux Observations

sur des Dyssenteries habituelles , guéries par des coups d'épée, & une troisieme sur une Diarrhée guérie par le dépôt de plusieurs glandes du cou, qui s'abscederent. En publiant ces surprenantes guérisons, votre célèbre prédécesseur demanda si on ne pourroit pas les attribuer à la suppuration ? Une observation, qu'elles me rappellent, pourra servir, si je ne me trompe, à ceux qui voudront éclaircir cette importante question : voici le fait.

Anselme Durand, d'un tempérament foible & délicat, naquit, dans le mois d'Août 1767. Il fut affligé, presque dès sa naissance, d'une teigne qui le mettoit dans un danger évident par ses brusques & fréquentes disparitions toujours accompagnées d'un mal-être considérable. Je fus prié de lui donner mes soins, dans le mois de Juillet 1768. Je proposai le cautere : il fut agréé ; mais, comme cet enfant avoit, depuis long-tems, une diarrhée considérable, je crus qu'il convenoit de lui guérir cette dernière maladie, avant d'appliquer le cautere. Pour cet effet, je lui administrai, mais en vain, les remèdes qui me parurent le mieux indiqués : la diarrhée persista ; &, parce que je craignois toujours que la prompte rentrée de la teigne ne lui jouât quelque mauvais tour, je lui appliquai le cautere ; &, le jour même de cette heu-

reuse application, l'opiniâtre diarrhée disparut pour ne plus revenir.

OBSERVATION

Sur un Epanchement considérable de Matière laiteuse dans la capacité de l'abdomen, guéri par la ponction; par M. BOSSU, maître en chirurgie à Arras.

L'expérience n'a que trop souvent fait connoître les ravages que peut produire le lait chez les femmes grosses, les nouvelles accouchées, & même les nourrices. Les observateurs, sur-tout les modernes, nous en ont fait un tableau qui sembleroit avoir épuisé cette matière, si l'on n'étoit persuadé que la nature joue, tous les jours, de nouveaux rôles. Le cas dont j'ai été témoin m'a paru assez important, pour être rendu public.

La femme de François Testu, de la paroisse de Briffy, en Picardie, du diocèse de Laon, d'un tempérament robuste & fort sanguin, accoucha heureusement, & à terme de son premier enfant. Les lochies s'établirent d'abord, & couloient avec tout l'ordre requis, lorsque, le troisieme jour de sa couche, le lait monta aux mammelles avec une telle précipitation & abondance, qu'en

très-peu de tems, il y causa un gonflement prodigieux, accompagné de tension & chaleur considérable, qui s'étendoit jusqu'aux aisselles, au col, & à toute la poitrine, de façon qu'elle ne pouvoit mouvoir la tête qu'avec beaucoup de peine, & qu'elle étoit obligée de tenir les bras levés, sans pouvoir les approcher des côtés : la respiration étoit difficile, & les douleurs très-aiguës. La fièvre, qui se déclara dès le premier abord du lait aux mamelles, augmenta proportionnellement aux accidens énoncés, donna lieu à une-foi très-ardente, & occasionna une diminution notable dans l'écoulement des lochies.

Quoique cette femme allaitât son enfant, & qu'en outre, il exsudât beaucoup de lait de ses mamelles, elle n'en étoit point foulagée. Une bonne femme de son voisinage lui conseilla d'appliquer sur les parties malades de l'argille bouillie dans du vinaigre de vin : elle suivit cet avis ; & quatre jours d'usage de ce remède diminuèrent considérablement la tension, le volume & les douleurs de ces parties, & lui rendirent la respiration très-libre ; mais la fièvre continua, avec des frissons momentanés ; & à proportion que le lait s'évada des mamelles, le ventre se météorisa, & parvint à un degré de tension & de douleur énorme.

A cette époque, (huit à neuf jours après la première application du répercussif ci-dessus,) je fus mandé. Instruit par le récit qu'on me fit de ce qui s'étoit passé, que l'étouffement du lait n'avoit été suivi d'aucune évacuation, je ne balançai pas d'imputer à une métastase de lait sur l'abdomen, les désordres qui s'y manifestoient : en conséquence, je crus devoir saigner la malade, &, nonobstant le flux des lochies, la tension & le gonflement du ventre me firent préférer la saignée du bras : j'ordonnai de lui injecter des lavemens d'eau tiède, de lui appliquer sur l'abdomen des flanelles imbibées d'une fomentation émolliente & résolutive ; de lui faire passer beaucoup de thé, & d'infusion de véronique ; de lui faire observer une diète sévère, & de lui ôter son enfant.

Je réitérai la saignée, vers le soir ; &, le lendemain, n'appercevant pas un grand changement dans l'état de ma malade, je lui en fis une troisième. Le jour suivant, la fièvre étoit considérablement tombée ; & les urines un peu louches, coulant assez abondamment, me donnèrent infructueusement quelque espérance d'une crise salutaire. Pour en favoriser le cours, je lui fis faire usage de bouillons apéritifs, que je rendis ensuite purgatifs, tous les trois ou quatre jours, avec le sel de *duobus*. Les mam-

melles furent bientôt sans une goutte de lait ; & le calme succéda en peu de tems à la fièvre , la soif , & les douleurs de ventre qui la molestoient ; mais l'abdomen s'élevant de plus en plus , m'engagea à un examen scrupuleux ; & je ne fus pas peu surpris d'y reconnoître une ondulation.

Désespérant alors entièrement de la résorption de cette matiere qui me paroissoit en assez grande quantité , j'estimai qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de la ponction : une opposition de la part des parens la fit différer quelques jours. On y consentit enfin ; & je tirai , au moyen de cette opération , environ quinze livres de matiere laiteuse , chargée de grumeaux qui bouchaient de tems en tems la canulle du trois-quart , & dont je facilitois la sortie avec un stylet boutoné. La canulle ne fournissant plus rien , comme il étoit vraisemblable que toute la partie coagulée n'avoit pas passé , j'y injectai , à la faveur de cette canulle , de l'eau tiède , qui ressortoit chargée de ce qui étoit resté de cette matiere : je continuai ces injections jusqu'à ce que l'eau ressortît à-peu-près claire ; je lui fis le bandage ordinaire de la paracenthèse , & elle s'endormit peu de tems après.

Le lendemain de la ponction , je la trouvais assez tranquille , ne se plaignant que

d'une legere douleur au ventre, qui n'eut point de suite, & qui étoit peut-être causée par le remplacement naturel des parties, dont la matiere extraite avoit dérangé l'ordre.

Il ne se fit pas d'épanchement davantage, & le lait reparut aux mammelles en quantité suffisante pour l'alaitement de son enfant qu'elle reprit, & qu'elle continua de nourrir.

Elle se plaignit peu après d'une petite douleur à un des seins : j'y trouvai un peu de dureté, qui céda à l'application de trois ou quatre cataplasmes de *mie de pain*. Le flux des lochies, qui n'avoit pas souffert de dérangement sensible, malgré les saignées que je lui avois faites au bras, se soutint environ un mois ; & elle recouvra, en fort peu de tems, une parfaite santé. Elle a eu depuis ce tems-là plusieurs enfans qu'elle a alaités, sans qu'aucun des accidens, qui avoient suivi sa premiere couche, se soient renouvelés.





T A B L E.

<i>EXTRAIT de l'Histoire naturelle de l'Air & des</i>	
<i>Météores.</i> Par M. l'abbé Richard.	Page 195
<i>Remarques sur le Tænia.</i> Par M. Binet, médecin.	217
<i>Observations sur quelques Objets de Médecine, & principalement sur les Effets de la Ciguë.</i> Par M. Mazars de Cazeles.	255
<i>Observation sur une Diarrhée guérie par un cautere.</i> Par M. Vialoz, chirurgien.	281
<i>— sur un Épanchement de Lait dans l'abdomen, guéri par la ponction.</i> Par M. Boffu, chirurgien.	282

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le troisième Cahier du *Supplément au Journal de Médecine* pour l'année 1770. A Paris, ce 28 Mai 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SUPPLÉMENT à l'année 1770. IV. CAHIER.

TOME XXXIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SUPPL. à l'année 1770. IV. CAHIER.

SECOND EXTRAIT.

*Histoire naturelle de l'Air & des Météores ;
par M. l'abbé RICHARD. A Paris, chez
Saillant & Nyon, 1770, in-12, six vo-
lumes. Prix 18 livres brochés en carton.*

NOUS avons réservé pour cet Extrait l'Histoire des Météores, qui compose les deux derniers volumes de l'Ouvrage de M. l'abbé Richard. Cette histoire n'est pas encore achevée : les deux volumes, que nous allons analyser, ne traitent, comme nous l'avons annoncé dans notre premier Extrait, que de la pluie & des vents. Les vapeurs & les exhalaisons étant les principes des météores, M. l'abbé Richard débute par traiter de l'évaporation à laquelle il a con-

facré son septieme Discours. C'est au fluide igné, principe de la chaleur & du mouvement de la matiere, qu'il attribue ce phénomène ; & il fait remarquer, à ce sujet, que, quoique ce fluide agisse sur toutes les parties du globe, il élève cependant plus de vapeurs aqueuses, que d'exhalaisons terrestres, salines ou sulfureuses : d'où il résulte que les météores aqueux sont plus fréquens, plus sensibles & plus abondans que tous les autres, les météores ignés étant très-rares en comparaison, & de peu de durée. On observe, en effet, que les substances aqueuses s'évaporent même dans les climats les plus rigoureux, & par les gelées les plus fortes ; ce qu'il explique, en faisant observer que, lorsque le soleil s'éloigne d'un hémisphere, la chaleur, que sa présence avoit fait naître, se ralentit peu-à-peu : elle se conserve néanmoins plus long-tems dans les corps dont la matiere est plus dense ; mais, comme la matiere du feu tend toujours à se répandre à la maniere des autres fluides, à mesure qu'elle s'échappe, elle emporte avec elle les parties les plus déliées des corps même solides, qu'elle avoit pénétrés.

Les vapeurs & les exhalaisons se ressemblent par l'atténuation de leurs parties ; mais elles diffèrent, en ce que les vapeurs sont des émanations de l'eau & des autres liquides, & que les exhalaisons ne sont que

des particules détachées des corps secs ou gras. Ces particules, selon M. l'abbé Richard, s'élevent & se dispersent dans l'air, dès que l'expansion de leurs molécules est au-dessus de la raréfaction établie dans l'atmosphère, & qu'elles sont spécifiquement plus legeres que l'air, ou les autres matieres hétérogènes, qui y sont répandues. Elles conservent la plus grande partie des propriétés des corps dont elles sont détachées; ce qui les rend souvent si dangereuses. On ne s'expose pas impunément à leur action dans plusieurs endroits du royaume de Naples, & de quelques autres contrées de la terre. L'auteur assure que plus la terre renferme de métaux dans son sein, plus les exhalaisons sont abondantes, actives, & souvent dangereuses; ce qu'il entreprend d'expliquer par le secours de la matiere électrique, laquelle, comme on sçait, a une affinité particuliere avec les substances métalliques; & , à ce sujet, il entre dans quelques détails sur les exhalaisons qui s'élevent dans le sein des mines où elles font courir les plus grands dangers aux mineurs. C'est surtout lorsqu'elles sont concentrées, qu'elles produisent leurs effets les plus funestes; ce dont il rapporte plusieurs exemples.

Pour expliquer l'ascension & la suspension des vapeurs aqueuses, l'auteur suppose avec le cardinal de Pölnac, dans son

Anti-Lucrèce, que le fluide igné, ou la matiere éthérée, met les particules de l'eau en mouvement, les pousse dans l'air, & les y soutient. L'eau plus raréfiée donne moins de prise que l'air à la matiere subtile, qui pousse tous les corps vers le centre de la terre : cette eau le déplace donc ; &, s'élevant au-dessus, elle gagne, par degrés, la région supérieure, où ses particules désunies nagent en liberté. La chaleur du soleil, en se fortifiant, continue de raréfier les vapeurs aqueuses ; il en sort sans cesse de la surface du globe ; &, comme elles arrivent toutes à une même hauteur, parce que le froid, qui règne au-dessus, les empêche de monter davantage, bientôt leur multitude est si grande, qu'elles ne peuvent demeurer plus long-tems séparées. Elles se réunissent donc, & forment des molécules plus denses qu'un pareil volume d'air : leur poids les fait alors retomber ; & l'air remonte en même tems qu'elles descendent. Les vapeurs aqueuses ne sont pas toujours portées à une égale hauteur dans l'atmosphère : la raison en est que la portion d'air, qui en occupe la région inférieure, n'est pas toujours également pressée par l'air supérieur ; & dès-lors elle est plus ou moins dense : ainsi, quoique les vapeurs soient ordinairement plus légères que cet air inférieur, elles ne s'élèvent que jusqu'à ce qu'elles soient arri-

vées au point où elles se trouvent en équilibre avec un air plus rare. Il résulte assez évidemment de ce qu'on vient de dire, que l'évaporation doit être d'autant plus forte, que la chaleur est plus considérable : cependant, lorsque cette chaleur est constante, comme la raréfaction de l'air est portée à son plus haut point, l'évaporation ne peut plus être si abondante. M. l'abbé Richard trouve qu'il est difficile de dire en quelle quantité se fait l'évaporation, si elle est toujours égale, ou si quelquefois elle est interrompue : il convient cependant qu'elle ne cesse jamais. Il admet avec le docteur Halley, que la quantité d'eau, que l'évaporation enleve de la surface de la mer, & transporte sur les terres, est d'environ vingt à vingt-un pouces par an : il prétend que cette quantité seroit double, si on y comprenoit ce qui retombe sur la surface de la mer. Nous ne le suivrons pas dans ce qu'il dit sur les eaux cachées dans le sein de la terre : c'est un hors-d'œuvre que l'on est étonné de trouver dans cette partie de son Ouvrage.

Il n'en est pas de même des effets de l'évaporation. Les premiers, & les plus simples, sont les brouillards, la rosée & le serén : ils se forment & paroissent dans la région inférieure de notre atmosphère. *Les brouillards sont formés, selon notre*

auteur, par un amas de vapeurs obscures & ténébreuses, qui ne s'élèvent qu'à une certaine hauteur de l'atmosphère inférieure, & dont la réunion forme un corps fluide, pénétrable & continu, dont la base est appuyée sur le sol même d'où elles sortent.

Pour que l'air soit obscurci par les molécules aqueuses, répandues dans sa masse, il faut que, perdant peu-à-peu le mouvement en vertu duquel elles se sont élevées, elles s'arrêtent en grand nombre à un point déterminé, & qu'elles se joignent les unes aux autres. Ces gouttes doivent être assez petites pour se trouver d'une même légèreté spécifique avec l'air dans lequel elles se soutiennent : c'est le moyen qu'elles se conservent en équilibre avec lui. Mais, pour que leur réunion devienne visible, il faut que la chaleur, principe de leur élévation, soit fort diminuée par la fraîcheur de l'atmosphère, parce que les molécules aqueuses, quoiqu'assez légères pour flotter encore dans l'air, n'ont plus un mouvement assez actif pour se repousser les unes les autres : elles se rapprochent, au contraire, & semblent former un corps sensible, continu & opaque. Les vents contribuent beaucoup à la réunion des vapeurs & à la formation des brouillards. S'ils soufflent de haut en bas, ils abaissent les vapeurs élevées sur les plus basses : leur conden-

station est encore plus prompte, si les vents soufflent de divers points opposés. Ils compriment alors de toutes parts les vapeurs interceptées. La même chose arrive, si elles sont poussées horizontalement vers le sommet des montagnes; où, ne pouvant aller plus loin, celles qui suivent, se joignent à celles qui sont arrivées les premières.

Les régions où les brouillards sont les plus fréquens & les plus épais, sont toutes les terres froides & humides, & dans la saison de l'hiver. Lorsque, relativement à chaque climat, l'atmosphère est fort rafraîchie, & qu'en même tems, le fluide igné, renfermé dans le sein de la terre, suffit à exciter une évaporation sensible; l'air est promptement chargé de brouillard; c'est ce que l'auteur croit pouvoir conclure des relations des navigateurs qui ont constamment trouvé à la hauteur de l'Islande, du Groënland, dans la Baie de Hudson, & dans toutes les mers voisines des poles, des brumes continuelles, & fort épaisses, malgré la violence des vents qui régnoient sur ces mers. Ce n'est pas seulement dans les contrées voisines des poles, ou dans les parties des zones tempérées, dans lesquelles l'hiver fait sentir toutes ses rigueurs, que la région inférieure de l'atmosphère est souvent couverte de brouillards: les pays les plus chauds n'en sont pas exempts dans la saison à laquelle ils

donnent le nom d'*hiver*. Le soleil agissant alors avec moins d'activité, & le ciel étant couvert de nuages, l'air se rafraîchit. Ce changement seul suffit pour occasionner une condensation sensible dans les vapeurs & les exhalaisons qui sortent de la terre & des eaux, sur-tout dans des pays où l'évaporation est plus abondante que par-tout ailleurs. Mais l'évaporation n'est nulle part plus forte que dans les terres imbibées d'eau, dans les marais ou les terrains qui leur ressemblent. On connoît la nature du sol de la Hollande, de la Zélande, & de plusieurs autres contrées des Provinces-Unies, qui sont inondées pendant quatre mois de l'année, & toujours couvertes de brouillards épais, en hiver, & fort souvent dans les autres saisons. Il en est de même de toutes les terres où les eaux se répandent, parce qu'on n'a pas soin d'en faciliter l'écoulement. Le Grand-Banc de Terre-neuve, qu'on peut considérer comme une montagne cachée sous les eaux, est un des endroits du monde où les brouillards sont les plus épais & les plus continuels. Après que les brouillards sont formés, ils se tiennent à une plus grande ou moindre hauteur dans la région inférieure de l'atmosphère, tant que le mouvement des molécules aqueuses est au point qu'elles ne peuvent pas se réunir, & former de grosses gouttes, ou s'atténuer en gouttes.

très-légères, parce que, dans la première modification supposée, devenues spécifiquement plus pesantes que l'air où elles nagent, elles retombent; dans la seconde, elles s'élèvent & se dissipent. Comme, dans cette région de l'atmosphère, les vicissitudes du froid & du chaud, & des vents, sont continuelles, les brouillards ne restent pas long-tems dans le même état, si l'évaporation n'est pas soutenue & abondante. Si le vent est doux & léger, ils sont transportés en masse d'un endroit à un autre; s'il est violent, & qu'il porte avec lui quelque cause de chaleur, ils sont dispersés ou dissipés. Si l'atmosphère s'échauffe, ou par les rayons du soleil, ou par les émanations du fluide igné, il est nécessaire que les brouillards s'atténuent, se résolvent & se dispersent dans l'air.

Parmi les effets que les brouillards ont coutume de produire, la rouille des métaux est un des plus ordinaires. M. l'abbé Richard observe comme une chose fort singulière, que ceux des mers Glaciales, quoique plus fréquens, & qu'ils répandent dans l'air une humidité constante, paroissent beaucoup moins agir sur les substances métalliques, qui sont le plus exposées à leur action, que l'humidité des climats plus chauds: d'où il croit pouvoir conclure que l'humidité seule n'est pas la cause de la rouille, & que, pour

la produire ; il faut que les vapeurs aqueuses soient chargées de sels acides. Mais , de tous les effets de ce météore , ceux qui méritent le plus notre attention , sont ceux qu'il produit sur notre santé. L'expérience nous a appris que les brouillards , lorsqu'ils sont rares & légers , qu'ils n'ont aucune odeur âcre & fétide , tels que ceux qui s'élèvent de quelques plaines basses , traversées par de grandes rivières qui coulent sur un sable pur , & où la fertilité est entretenue par une culture exacte , n'ont aucune qualité mal-faisante. Il n'en est pas de même , lorsqu'ils sont chargés d'exhalaisons qui se manifestent par leur mauvaise odeur & par une certaine âcreté qui prend aux yeux , ni de ceux dont la terre est couverte , au printemps & en été , & qui produisent la nielle & la rouille sur les végétaux auxquels ils touchent. Ces brouillards , & la plupart de ceux qui sont mal-sains , déposent à la surface des eaux tranquilles une partie des exhalaisons dont ils sont chargés , qui y forment une pellicule épaisse & rougeâtre.

De tous les météores aqueux , la rosée est le plus doux & le plus simple : elle n'est qu'une vapeur aqueuse fort légère , que la fraîcheur de la nuit , ou l'éloignement du soleil , condensent en gouttes si petites , à la vérité , qu'on ne s'en aperçoit que par la fraîcheur générale , qu'elles répandent dans

l'air. Elles s'attachent à la superficie des corps les plus polis, & les moins poreux ; & ces gouttes , d'abord insensibles , s'accroissent par l'accession de nouvelles particules , & acquierent un volume assez considérable. On peut les ramasser dans des plats d'argent ou d'autres métaux , de verre ou de fayance. Des physiciens très-célèbres avoient avancé que la rosée ne s'attache pas aux métaux polis : M. l'abbé Richard assure avoir éprouvé le contraire. Selon lui , c'est la chaleur du soleil qui , pendant le jour , agissant fortement sur les eaux , les marais & les terres naturellement humides , les végétaux & tous les corps sujets à la transpiration , en tire ces vapeurs qui ne passent presque jamais une certaine hauteur de la moyenne région de l'air , & qui souvent même ne parviennent pas jusqu'au sommet des corps élevés & voisins de l'endroit où se fait l'évaporation. Peu après que le soleil a disparu de l'horizon , la fraîcheur de l'air condense les molécules aqueuses , qui sont la matière de la rosée : alors leur propre poids les fait tomber insensiblement au centre d'où elles s'étoient élevées.

La rosée tient toujours , quant à ses effets , de la nature du terrain & des dispositions des corps d'où s'élèvent les vapeurs & les exhalaisons ; c'est ce qui fait qu'elle

est salubre dans certaines contrées , & pestilentielle dans d'autres. Si elle est chargée d'exhalaïsons âcres & putrides , qu'elle entraîne dans sa chute , elle cause une espece de gale aux bestiaux que l'on mene paître trop matin , & la carie aux fruits sur lesquels elle s'attache.

Le ferein ne différant de la rosée que par le tems où il tombe , nous ne suivrons pas M. l'abbé Richard dans ce qu'il en dit : nous ne nous arrêterons pas non plus à deux digressions qu'il a cru devoir faire , l'une sur le miel , & l'autre sur l'ambre. Il tâche d'y renouveler d'anciennes erreurs réfutées , depuis long-tems , par des observations dont il n'a vraisemblablement pas eu connoissance. Les mêmes causes , qui forment les brouillards , & les dissolvent , forment & détruisent les nuages : on peut même dire que les nuages ne sont autre chose que des brouillards qui s'élèvent très-haut dans l'atmosphère. Les vapeurs , qui les composent , se réunissent & se forment en nuées plutôt ou plus tard , plus ou moins haut , suivant la grandeur & l'abondance de leurs molécules , & suivant la température de l'air plus ou moins froide ; car c'est le froid de la moyenne région de l'air , mais sur-tout de la supérieure , qui rapproche ces molécules aqueuses , & les change en particules de glace , qui , malgré cela ,

restent suspendues ; de sorte que M. l'abbé Richard ne craint pas d'affirmer que les nuages , en général , au moins les plus élevés , ne sont pas formés de gouttes d'eau , mais de particules de glace : *leur couleur* , dit il , & *leur forme* , vues de près , le persuadent. Il est certain , ajoute-t-il , que la région de l'air , où leur matière s'arrête , est plus froide , ou au moins aussi froide que la température du sommet des plus hautes montagnes où les neiges ne se fondent pas , même dans le plus fort de l'été. Il va même jusqu'à dire que , si elles se résolvent en pluie , c'est qu'elles se fondent , lorsqu'elles arrivent à la région moyenne de l'atmosphère , qui naturellement est moins froide que la supérieure.

Quoique l'évaporation soit continuelle , & que les exhalaisons ne cessent de se répandre dans l'atmosphère , on ne voit pas cependant toujours des nuages se former dans la région supérieure , où néanmoins le froid est assez constant pour condenser les vapeurs. Il faut de plus , que les vents d'ouest , s'opposant à leur cours ordinaire , les rassemblent & les condensent dans les lieux où il se termine , ou que deux vents contraires les pressent ou les accumulent entr'eux , ou qu'un seul vent les pousse contre une nuée déjà formée , ou enfin que les vapeurs , s'élevant de la terre , rencontrent

la partie inférieure d'un nuage contre laquelle elles s'accumulent d'elles-mêmes, & par la force qui les porte de bas en haut. Telles sont les causes générales que Descartes assigne à la formation des nuages; causes que M. l'abbé Richard adopte, & qu'il développe fort au long.

Les physiciens sont peu d'accord sur la véritable hauteur des nuages : on peut cependant dire avec notre auteur, que les nuées épaisses & pluvieuses, celles qui couvrent & obscurcissent une partie de l'horizon, s'élèvent rarement au-dessus des montagnes les plus hautes, quoique l'on voie souvent des nuages légers, où les vapeurs, lorsqu'elles commencent à se condenser, monter jusqu'à la pointe des sommets les plus élevés; & peut-être sont-ce ces nuages, si rares en apparence, qui, condensés par le froid de la nuit, y portent la matière des neiges & des glaces dont ils sont ordinairement couverts; matière qui, se renouvelant sans cesse, empêche qu'on n'apperçoive aucune diminution dans ces glaciers aussi anciennes peut-être que le monde; à quoi on peut ajouter que ces glaces & ces neiges contribuent elles-mêmes à leur conservation par l'évaporation qui leur est propre, & qui sert à entretenir la fraîcheur de leur atmosphère immédiate, à leur réunir les vapeurs que le mouvement de

de l'air y apporte d'ailleurs, & à les y fixer.

Ce qui frappe le plus les sens dans les nuages, c'est leur couleur & leur forme. M. l'abbé Richard croit que, si rien ne s'opposoit au mouvement libre de l'air, la forme ronde seroit celle qu'ils prendroient de préférence. Ils l'ont assez souvent; mais souvent aussi elle est irrégulière, & dépend de la condensation plus ou moins forte des vapeurs, occasionnée par la température de l'air, par le voisinage des montagnes, par l'action des vents, ou par la pression de quelqu'autre corps. De-là ces figures différentes, qu'on croit remarquer dans les nuages qui ne sont que des vapeurs moins condensées, qui s'échappent, sous diverses formes, de la masse principale, & qui ont des teintes différentes de celle du corps du nuage, à raison de leur épaisseur.

Les phénomènes les plus étonnans, produits par les nuages, sont, 1^o les pluies de feu qu'on dit avoir été observées: M. l'abbé Richard en rapporte deux exemples; 2^o les coups de soleil qu'il attribue à la réflexion des rayons de cet astre par quelque nuage concave; 3^o les tempêtes que produisent ces nuages qu'on observe auprès du Cap de Bonne-Espérance, auxquels les navigateurs ont donné le nom d'*œil de bœuf*. Il conjecture que les vapeurs, rassemblées par les

vents sur les montagnes, ne servent qu'à former le sac d'une espece de ballon rempli d'une matiere beaucoup plus subtile, qui, venant à s'échapper, cause les plus grands ravages. Comme l'évaporation n'est pas égale par-tout, que certaines terres n'envoient dans l'atmosphere que des exhalaisons chaudes & sèches, qui, bien loin de les rafraîchir, en tombant, & d'y porter le principe d'une fécondité heureuse, ne serviroient qu'à augmenter leur aridité naturelle; les nuages, qui se forment au-dessus des mers, des lacs & des rivières, dans lesquels la matiere aqueuse abonde, emportés par les vents loin du lieu de leur origine, vont se répandre en pluies sur les terres arides, qu'ils humectent & fertilisent. Ils temperent la chaleur & la sécheresse de leurs exhalaisons, & corrigent les qualités vicieuses d'un air corrosif & destructeur. Dans les lieux même où les nuées ne se répandent pas d'une maniere sensible, elles ne sont pas moins le principe des rafraîchissemens salutaires, qu'ils reçoivent des sources dont l'origine est fort éloignée d'eux. D'ailleurs les nuées, qui couvrent la terre en différens endroits, & à divers tems, la défendent contre l'action trop vive du soleil qui la dessécheroit à la longue, & la brûleroit, sur-tout dans les pays voisins de l'équateur, où les nuages, qui

fuivent le soleil, & le cachent aux régions sur lesquelles il est perpendiculaire, renouvellent alors la force de la nature, donnent à toutes les plantes le tems de préparer les sucs dont elles se nourrissent, de croître, & de se fortifier.

La pluie ordinaire est une eau simple, sans couleur, sans odeur, formée des vapeurs qui se sont réunies à une région de l'atmosphère plus ou moins haute, & qui en retombent en gouttes de différentes grosseurs. La distillation nous apprend par analogie comment se forme la pluie. Les vapeurs s'élèvent d'un liquide échauffé, en raison de leur ténuité & de leur légèreté; mais bientôt, condensées par un air plus froid, elles se rassemblent, se fondent les unes dans les autres, & forment des gouttes d'abord insensibles, mais qui augmentent de volume, en tombant, parce qu'elles se joignent à d'autres gouttes semblables. Déjà on peut juger que la plus grosse pluie est celle qui tombe des lieux les plus élevés. Les vapeurs retombent goutte à goutte, parce que le nuage ne se résout pas tout en même tems, mais par parties insensibles. Si quelque cause assez active le portoit tout d'un coup à une entière dissolution, au lieu de produire une pluie douce & bienfaisante, il en sortiroit un torrent d'eau, dont

le poids & le volume dévasteroit les lieux sur lesquels il s'abaisseroit.

Diverses causes déterminent les vapeurs à se réunir, & à retomber des nuages sur la terre. Si la densité de l'air, ou sa pesanteur spécifique, se trouvent diminuées par quelque principe de raréfaction que ce soit, les vapeurs & les exhalaisons, qui étoient en équilibre avec lui, le perdent, & s'affaissent par l'excès de leur poids. Ces mêmes vapeurs, qui ne s'élèvent que par l'action de la chaleur qui les raréfie, & les rend plus légères que l'air dans lequel elles se dispersent, & qui contribue à les porter de bas en haut, venant à se refroidir, se condensent; & dès-lors leurs particules intégrantes, étant fort rapprochées, elles deviennent plus compactes & plus pesantes que l'air qui les soutenoit; ce qui ne peut arriver que lorsque la première cause de leur mouvement de bas en haut cesse d'agir. Leur modification n'étant plus la même, repoussées par la résistance qu'elles trouvent dans l'air supérieur, elles prennent une direction contraire, & retombent en terre avec une vitesse proportionnée à leur pesanteur. Les vents, dont l'action a tant de puissance pour la formation de divers météores, déterminent, en différentes occasions, les vapeurs à se former en gouttes,

& à retomber ; ce qui arrive , lorsque les vapeurs , élevées dans l'air en certaine quantité , sont poussées les unes contre les autres par des vents contraires , ou qu'elles se trouvent comprimées par des vents qui soufflent contre des montagnes , ou d'autres éminences sur lesquelles elles s'accumulent , & acquierent , en se réunissant , une pesanteur spécifique , beaucoup plus grande que celle qu'elles avoient auparavant : c'est pour cela que les montagnes sont plus sujettes aux pluies , que les plaines , sur-tout dans les régions maritimes , & dans les climats aussi chauds que ceux qui sont entre les tropiques où l'évaporation est abondante & continuelle. Outre les montagnes , tous les pays où il y a beaucoup de lacs d'eaux stagnantes , & de rivières , sont , en général , plus sujets aux pluies , que les autres : l'atmosphère , qui les couvre , doit être tellement chargée de vapeurs , que la cause la plus légère y forme des brouillards ou des nuages épais , dans lesquels les molécules aqueuses , trop pressées , se joignant les unes aux autres , forment des gouttes trop grosses pour que l'air puisse les soutenir ; c'est ce qui arrive , toutes les fois qu'il s'élève dans l'atmosphère une quantité surabondante de vapeurs : tout ce qu'il y a de superflu , re-

tombe, aussi-tôt qu'il a perdu le premier mouvement à l'aide duquel il avoit été porté de bas en haut. Il peut encore se faire que des vapeurs soient mêlées d'exhalaisons de telle nature, que, venant à se rencontrer, elles fermentent ensemble; après quoi, les unes se précipitent, les autres s'élèvent & se dispersent, & causent les mouvemens impétueux, qui se font sentir dans l'air, surtout pendant la saison pluvieuse de la zone torride. C'est-là que l'on voit sensiblement les vapeurs & les exhalaisons, que les vents de la mer chassent vers la terre, s'accumuler autour des hautes montagnes contre lesquelles le vent vient se briser.

Telle est en raccourci la théorie que M. l'abbé Richard donne de la pluie & de ses causes. Nous ne le suivrons pas dans ce qu'il dit sur la grosseur des gouttes de pluie, & sur quelques autres phénomènes de ce météore: nous ne nous arrêtons pas non plus sur ce qu'il dit de la quantité, de l'utilité & des qualités des eaux de la pluie, ni des pluies prodigieuses, qu'on observe quelquefois. Forcés de nous resserrer dans des limites étroites, nous croyons devoir employer ce qui nous reste de place à donner une idée de sa théorie des vents.

Il les définit *un mouvement sensible de l'air*, par lequel une quantité plus ou moins

considérable de ce fluide qui nous environne, & dans lequel nous vivons, est poussé d'un lieu dans un autre ; mais, bientôt après, il les considère comme un amas de vapeurs qui sortent des eaux des nuages, des terres humides, des neiges en fonte, & des végétaux. *Ces vapeurs, dit-il, mises en mouvement par la chaleur, se raréfient au point qu'elles se trouvent pressées les unes contre les autres, dans la région de l'atmosphère où elles se répandent immédiatement : elles prennent leur cours du côté où elles trouvent le moins de résistance, & deviennent sensibles par le mouvement qu'elles communiquent à l'air : telle est la matière des vents, celle dont les anciens ont reconnu l'existence.* Il rapporte en preuve ce qu'Aristote & Senèque ont écrit de ce phénomène. Il appuie cette doctrine sur ce qui arrive au bois vert, & aux fruits qu'on expose à l'action d'un feu violent, & sur-tout sur les phénomènes que présente l'éolipile. Après avoir rapporté ces phénomènes, il ajoute : « La même chose ar-
 » rive sur notre globe où il se trouve des
 » amas d'eaux, des terres humides, des
 » nuages qui, mis en mouvement par la
 » chaleur du soleil, ou par le feu renfermé
 » dans le sein de la terre, s'atténuent en
 » vapeurs légères & insensibles. L'air gros-

» fier, qui environne la terre, remplace
 » le petit orifice de l'éolipile, & a le même
 » effet sur les vapeurs raréfiées, qu'il com-
 » prime : sa force est souvent accrue par d'au-
 » tres vapeurs, & de petits nuages, qui se-
 » succèdent, & accélèrent le mouvement
 » principal de l'air. Les inégalités de la sur-
 » face du globe, les nuages qui pressent sur
 » la région de l'atmosphère, d'autres vents
 » qui s'élèvent dans la même direction, &
 » qui se joignent au premier, toutes ces
 » forces combinées, augmentent celles du
 » courant principal, qui suit la même di-
 » rection, se partage quelquefois contre
 » les terres hautes, & les montagnes, se
 » réfléchit, & prend un cours tout-à-fait
 » opposé; entraîne les corps qui lui font
 » obstacle, ébranle les uns, renverse les
 » autres, & ne se détourne qu'après de vio-
 » lens efforts réitérés, pour continuer dans
 » son cours direct. Ainsi, (ajoute-t-il,) l'on
 » voit déjà que la violence des vents doit
 » être rapportée à la quantité des vapeurs;
 » que c'est de-là qu'ils tirent leur force éton-
 » nante, & qu'ils ne durent qu'autant que
 » cette matière modifiée de même, fournit
 » à leur entretien. Les vents libres & irrè-
 » guliers, qui se font sentir dans nos cli-
 » mats, ne peuvent pas avoir une autre
 » cause. C'est sur-tout après les neiges abon-

» dantès, que l'on éprouve, dans quelques
 » régions, les vents les plus impétueux....
 » Souvent encore les nuages se résolvent
 » en vapeurs insensibles, & produisent des
 » vents de tourbillon dangereux & violens.
 » Les fleuves, les mers, les grandes ca-
 » vernes de la terre donnent naissance aux
 » vents. Les premiers observateurs ne pa-
 » roissent pas avoir imaginé qu'ils pussent
 » sortir d'ailleurs que des antres; &, comme
 » les vents du nord sont les plus violens, c'est
 » de ce côté du globe qu'ils avoient placé la ca-
 » verne d'Eole. Ils n'avoient pas pénétré assez
 » loin dans les terres arctiques, pour avoir
 » connoissance de ces brumes éternelles,
 » qui les couvrent : ils en sentoient l'effet;
 » mais ils ne pouvoient pas en conjecturer
 » la cause.... Un feu très-actif est la cause
 » de la raréfaction des vapeurs. La chaleur
 » du soleil ne produit pas seulé ces grands
 » effets : elle est toujours secondée par le
 » fluide igné, renfermé dans les entrailles
 » de la terre, qui excite l'évaporation géné-
 » rale, & occasionne des fermentations
 » souterraines & locales, assez véhémentes
 » pour atténuer & mettre en mouvement,
 » & la déterminer ensuite à un cours dont
 » l'impétuosité & la durée sont proportion-
 » nées à la quantité de vapeurs & au prin-
 » cipe d'accélération qu'elles reçoivent à

» l'endroit même d'où elles font éruption. »

Nous terminerons ici cet Extrait : le neuvième & le dixième Discours, qui composent le fixième volume, ne sont, à proprement parler, que le développement de la doctrine que nous venons d'exposer dans les termes mêmes de l'auteur auquel on doit certainement des éloges pour les recherches immenses, qu'il a dû faire, afin de rassembler tous les matériaux qu'il a mis en œuvre, & pour les observations curieuses, qu'il a faites lui-même. Peut-être feroit-il à désirer qu'il eût borné son travail à l'exposition méthodique, & bien ordonnée, des phénomènes : il eût été sûrement plus utile aux véritables progrès de la physique. Les explications, par lesquelles il a prétendu les lier, ne feront sûrement pas du goût des physiciens éclairés, qui, défabusés de ces vaines théories que l'imagination enfante, bornent la science de la nature à ce que l'observation & l'expérience peuvent nous enseigner.





O B S E R V A T I O N

Sur un Lait répandu , & des Dépôts avec infiltration sur les cuisses & les jambes ; par M. BEAUSSIER , docteur en médecine à Vendôme , ci-devant chirurgien-major des armées du roi.

La théorie des dépôts laiteux , & des laits répandus , (ignorés autrefois , parce que les femmes obéissoient au vœu de la nature , & vivoient avec plus de tempérance ,) a été développée avec sagacité par MM. Astruc & Puzos. Les indications semblent aisées à remplir , (*diviser , détremper & évacuer ;*) mais les complications différentes contrarient souvent les soins du praticien le plus scrupuleux à suivre les pas de ces grands maîtres. Le succès se refuse aux moyens les mieux indiqués & le plus exactement appliqués. Cette maladie longue désespère les malades , décourage les assistants , & déroute quelquefois le médecin qui voit ses soins infructueux , & son pronostic trompé. En multipliant les observations , qui peuvent répandre quelque jour sur la connoissance & la marche de ces maladies , ne peut-on pas espérer d'en éclairer la pratique , & d'affermir des principes bien

établis, mais qui manquent du sceau de l'expérience ? « Dans un art aussi difficile » & aussi enveloppé que celui de diriger » les ressorts intérieurs du corps humain, il » faut plus de faits & d'observations que » de raisonnemens. » (*L'Eleve de la Nature*, in-12, 1767, Tome II, page 147.)

Je fus appelé à Mondoubleau, (petite ville voisine de Vendôme,) le 3 Janvier 1770, pour voir madame Lorieux, âgée de vingt-un ans, qui étoit accouchée heureusement, quinze jours auparavant. C'est une femme petite, d'un tempérament délicat, & qui ne nourrissoit pas. Les lochies coulerent abondamment. La malade, se croyant guérie, descendit, au bout de huit jours, dans une chambre basse, ouverte à tous les vents. Le froid étoit vif. Elle remonta avec des frissons, & une jambe & une cuisse fort douloureuses, sans aucun gonflement. Le poulx étoit élevé : on la saigna du bras, pour prévenir l'engorgement. L'humeur laiteuse sembla abandonner cette partie pour se porter à la poitrine, & se fit appercevoir par un point de côté violent, difficulté de respirer, accompagnés de fièvre avec les caractères d'une pleurésie laiteuse. On la saigna prudemment trois fois du bras assez brusquement. L'on employa les délayans diurétiques. La fièvre, la chaleur augmentèrent; & l'engorgement de

la cuisse gauche succéda au point de côté que les saignées emportèrent.

Ce fut dans cet état que je vis la malade. Mon premier soin fut d'appaiser la fièvre, d'établir les évacuations des selles & des urines qui étoient suspendues. Une tisane legere & anti-phlogistique, des lavemens émolliens, & un peu laxatifs, au déclin de chaque accès, des bouillons legers, parurent apporter un peu de calme, & marquoient la route que je devois suivre. Je saisis une rémittence, pour seconder des nausées & des envies de vomir, par huit grains d'ipécacuanha, qui firent rendre beaucoup de glaires, de bile porracée, & quelques vers fort gros. Les urines, qui avoient coulé en petite quantité, & claires, devinrent laiteuses & abondantes. Une selle jaune & laiteuse aussi annonça le relâchement, & fit espérer une crise. Je mis en usage les apozèmes laxatifs, & le petit-lait, aiguillés de sel de *duobus* ; les lavemens.

Je me concertai, en partant, six jours après, avec deux chirurgiens que je laissai auprès de la malade, dont l'un, M. Cambray, mérite, depuis long-tems, la confiance du public ; & l'autre, M. Bizieux, quoique jeune, annonce des talens distingués.

Nous convînmes, & je le prescrivis dans l'ordonnance que je laissai, que la malade

continuerait les apozèmes aiguës, & seroit purgée, de quatre jours en quatre jours, avec les tamarins, la manne, les follicules, dans un verre de petit-lait, ou dans une infusion amère; qu'on emploieroit les topiques émolliens, &, par degré, discutifs & résolutifs.

La répugnance de la malade pour tous remèdes, bouillons & autres boissons, mit obstacle au projet de soutenir les évacuations. Quelques imprudences dans le régime occasionnerent une indigestion, rappellerent les accidens & la fièvre pour lesquels on eut encore recours à l'ipécacuanha en petite dose.

Des redoublemens, excités par la résorption de la matière laiteuse, s'annonçoient, cinq à six fois le jour, par des frissons marqués, & des douleurs dans les reins & en différentes parties. Le pouls devenoit petit, foible: les extrémités étoient froides. Le ventre étoit très-gros; toutes les évacuations supprimées: les cuisses, les jambes & les pieds étoient énormément gonflés, de même que les hanches & les lombes.

Je revins, le 15 Février, voir la malade: la fièvre étoit un peu diminuée; les selles bilieuses & laiteuses pronostiquoient une coction parfaite. Je plaçai un minoratif qui fit des merveilles; & nous n'eûmes

qu'à suivre cette indication. La fièvre se ralluma avec violence : la cuisse & la jambe droite devinrent douloureuses , se gonflèrent en même tems que le volume de la gauche augmenta (en moins de dix-huit heures.) Les lombes éprouverent le même engorgement , & rendoient toute situation insupportable. Les évacuations cessèrent : les élancemens profonds extérieurement , & même dans le bassin , marquoient les différens points contre lesquels l'éruption se faisoit avec une force & une rapidité dont nous étions spectateurs inutiles.

Le gonflement , qui jusqu'alors avoit été rénitent , devint œdémateux : les extrémités acquirent le triple de leur volume ordinaire , & s'infiltrèrent. Nous fîmes succéder les fomentations & cataplasmes aromatiques , aiguillés de sels de tartre , ammoniac , & de camphre , aux émolliens. La malade , refusant toute espece de remèdes , fut réduite à quelques verres de tisane , aux bouillons , aux œufs & à la panade.

J'e pris le parti de faire faire des scarifications , & même des taillades aux extrémités infiltrées , qui rendirent une quantité prodigieuse de sérosités , pendant sept à huit jours.

La fièvre & les accidens ne firent qu'augmenter. L'engorgement gagna les reins , & monta jusques sous les bras. La malade

étoit très-foible, se trouvoit mal à chaque redoublement, avoit des mouvemens convulsifs dans les tendons, & à la face qui étoit éteinte.

Son opiniâtreté à ne plus rien faire, ne laissant nulle place aux secours, je laissai quelques conseils sur le régime, & quelques précautions, en attendant la fin de cet orage qui faisoit tout craindre pour la vie de la malade.

Elle fut jusqu'au premier de Mars dans cet état, où l'on employa sans succès plusieurs remèdes empyriques, parmi lesquels l'infusion de fruits de coquerelle ou d'alké-kenge m'ont paru la mieux indiquée.

La fièvre & les accidens étant un peu calmés, on me redemanda mon avis qui fut de reprendre les apozèmes purgatifs, amers & hydragogues, qui seroient suivis, quelques jours après, du vin scillitique, tandis que l'on appliqueroit extérieurement les aromatiques. Enfin les urines prirent un cours si abondant, vers le 15 ou le 20 Mars, que l'enflure diminua beaucoup. La fièvre céda par degrés, devint intermittente, & fut fixée par une opiate stomachique & fébrifuge, ordonnée par M. Bizieux. Cette opiate arrêta tout mouvement fébrile, rétablit le ton de l'estomac, & a ramené la malade à son état naturel, à un léger gonflement près, des jambes, sur-tout le soir.

La

La déviation de l'humeur laiteuse, qui, en s'altérant, prend, selon M. Puzos, un caractère de malignité, a sans doute causé toutes ces révolutions effrayantes. La rapidité avec laquelle elle varioit son séjour, éludoit l'action des remèdes les mieux indiqués, & démentit souvent mon pronostic qui, à la vérité, dans les maladies aiguës, est presque toujours incertain (a), joint aux levains bilieux & visqueux, qui eurent beaucoup de part à la longueur de la maladie, & à l'intensité des accidens.

Cet effort de la nature, qui travaille à délivrer le malade du fardeau de l'humeur morbifique (b), a-t-il été insuffisant ? ou, suivant Baglivi (c), les saignées, les cathartiques, &c. n'ont-ils point troublé les humeurs, & ne nous sommes-nous pas opposés à la crise que la nature promettoit ?

(a) *Acutorum morborum non omnino tutæ sunt prædictiones, neque mortis neque sanitatis. HIPPOCR. Aphor. sect. 2, c. 19.*

(b) *Morbus nihil aliud est quàm naturæ conamen, materiæ morbificæ exterminationem in agrî salutem omni ope molientis. SYDEN. sect. 1, c. 1.*

(c) *Crises ad articulos naturæ peculiari quâdam lege, sibi soli notâ, promovet ac perficit ; & nos, cum impropriis remediis, nihil aliud effecimus quàm eam à debitâ crisi, cujus nos rationem ignoramus, divertimus, factâque metastasi, ad interiora brevi jugulatur æger. BAGLIVI, Praxis med. Lib. I, de Crisi, & Diebus criticis.*

Ces réflexions , quelque sensées qu'elles soient , doivent rendre très-prudent sur la méthode curative , qui se trouve , à tout moment , contredite par les événemens ; mais elles ne doivent pas rendre trop timide , ni écarter des principes lumineux des Mémoires des dépôts laiteux , qui se trouvent heureusement justifiés dans cette Observation.

La crainte d'attirer l'humeur sur les cuisses qui étoient déjà menacées , détourna de la saignée du pied ; mais la voie des lochies étant celle que la nature choisit de préférence , lorsque le lait ne prend ni la route des mamelles ni celle des sueurs , je crois que des saignées du pied , brusquées & répétées , des frictions sur les cuisses & les jambes , des bains même , rameneroient cette humeur indisciplinable aux loix qui lui sont naturellement prescrites. Je suppose que la région de la matrice & du bas-ventre n'offrent ni gonflement inflammatoire , ni suppression totale , & que l'on se serviroit des moyens ordinaires , pour conserver ces viscères dans leur état.



OBSERVATION

Sur une Goutte héréditaire , guérie par une fièvre quarte , communiquée à M. DE LATANÉ , étudiant en médecine à Montpellier , par le docteur N. de la même Faculté.

MONSIEUR,

L'empressement avec lequel vous m'avez paru desirer que je vous fisse part de quelque cas particulier, observés dans le cours de ma pratique, l'amour que vous avez pour un état à qui j'ai tout sacrifié, & le plaisir sensible que j'ai de vous obliger, m'offrent aujourd'hui l'occasion de vous communiquer une Observation qui pourroit mériter l'attention du public.

Cæterum, nisi malignæ, corpus ad longævitatẽ disponunt, & depurant ab inveteratis malis.

BOERH. in Aphor. de Febrĩ intermitt. ad §. 754.

Monsieur de M. R. homme de qualité, d'un tempérament sanguin, attaqué, depuis plus de dix ans, d'une goutte héréditaire, accompagnée de nœuds dans les jointures, dont les accès violens étoient des plus fréquens, & auxquels, pour tout remède, il appliquoit, pour favoriser la transpiration, des flanelles chaudes, fut

attaqué, à la fin de Septembre de l'année 1760, d'une fièvre quarte, qui fut terminée par les remèdes ordinaires, vers le milieu de Novembre. Quelques jours après, ses affaires l'ayant appelé dans un lieu voisin, il entreprit le voyage, (malgré mes avis,) à cheval, dans un tems froid & pluvieux; &, avec toutes les précautions qu'il put prendre, il ne put éviter de se mouiller, & d'avoir froid; causes propres à rappeler la fièvre. *Si febris quievit, diu meminisse ejus, dici convenit, eoque vitare frigus, calorem, cruditatem, lassitudinem; facile enim revertitur, nisi à sano quoque aliquandiu timetur* (a). A son retour, la fièvre quarte reparut compliquée d'un accès de goutte aux deux pieds, aux deux genoux & à la main gauche. *Æstivæ quartanæ plerumque breves existunt, autumnales vero longæ* (b), & *recidivæ longiores atque pertinaces*. Un mois & demi après, la goutte cessa; & la fièvre quarte subsista toujours (avec un flux dyssentérique, qui paroissoit & disparoissoit alternativement, lorsque les hémorrhoides, auxquelles le malade étoit sujet, discontinuoient de fluer,) jusqu'au commencement du printems de l'année 1761, tems auquel elle prit fin, ainsi que

(a) CELSUS, ubi de Quartanæ Curatione. De Medicin. Lib. III, cap. 16, page 147.

(b) HIPPOCRATE, Aphor. Charter. Tome IX.

le flux dyssentérique, l'hémorrhoidal subsistant cependant, mais peu. *Febres, quæ Februario mense inceperant, pergere ed usque, donec autumnalibus locum fecerint; & vicissim has, verno tempore appropinquante, prioribus locum cedere, observavit SYDENHAMUS (a). M. de M. R.* entrant alors dans la belle saison, se remit, quoique d'une foiblesse & d'un amaigrissement qui le faisoient désespérer de pouvoir à l'avenir reprendre son même état. Les nœuds des jointures, qui étoient auparavant très-considérables, disparurent; dans le cours de la maladie; & vers la fin de l'été, il fut des mieux portant, le flux ayant entièrement cessé, & marchant avec la plus grande facilité; ce qui lui étoit, pour ainsi dire, impossible avant sa maladie. Il y a près de dix ans, depuis son dernier accès de goutte, qu'il n'en a pas ressenti, quoiqu'il se ménage très-mal. Il jouit maintenant d'une santé qu'il n'avoit pas même à l'âge de quinze ans, & est d'un embonpoint qui augmente, chaque jour. Selon toutes les apparences, cette fièvre quarte, ou du moins la récidive, l'aura exempté d'une maladie qui non-seulement est des plus cruelles, mais qui se répand sur tous les descendants des malheureux qui en sont attaqués; ce qui a

(a) *Secl. I, cap. 5, pag. 100 & 101.*

fait dire à l'ingénieux Desault : *Sic patrum in natos veniunt cum semine morbi* (a).

OBSERVATION

Sur les Métaftases fingulieres dans les maladies ; par M. LABORDE, médecin au Mas d'Agénois.

Observatores plerique felices tantum successus narrant ; infaustos tacent. VAN-SWIET. Comment. in Aphor. §. 14.

On a toujours dit avec raison que les apparences étoient trompeuses ; mais, jamais l'application de cette vérité n'a été plus juste, & de plus grande conséquence que sur l'article de la santé, puisqu'il n'est que trop fréquent de trouver sous l'extérieur le plus sain & le plus robuste en apparence, le germe caché des plus cruelles infirmités. *Latet anguis in herbâ.* Le sujet de l'observation suivante va nous en fournir la triste preuve.

Mademoiselle Meyniel, femme d'un négociant de cette ville, avoit joui, jusqu'à l'âge de soixante ans, du premier, & sans doute du plus réel bonheur de la vie ; je veux dire une bonne santé. Mariée tard, n'ayant point eu d'enfans, elle menoit une

(a) DESAULT, de *Phthisi tuberculosa*.

viè douce & tranquille, & paroïſſoit ſe porter au mieux, lorſque tout-à-coup ſon repos fut troublé par une petite incommodité dont elle ſ'apperçut. C'étoit une glande au ſein gauche, très-petite, mobile, ſans douleur, chaleur, pulſation ni rougeur extérieure. Ce genre de mal, ſouvent moins dangereux par lui-même, que par la crainte de ſes ſuites, capable d'affecter l'eſprit des femmes qui portent aiſément tout au pis, jetta la conſternation dans l'eſprit de notre malade qui ſe garda bien, pendant fix mois, d'en rien dire à perſonne, mais qui ſecrettement dévoroit bien des inquiétudes. Ce ne fut que vers ce tems à-peu-près, qu'elle ſe détermina à m'en parler. J'examinai cette tumeur à laquelle je trouvai les caractères ci-deſſus. Je fis tous mes efforts pour conſoler la malade ſur les fâcheuſes ſuites qu'elle en redoutoit. Je lui interdîſis l'application de tout topique, parce que les bonnes femmes lui en propoſoient pluſieurs, & me contentai de lui conſeiller de rafraîchir ſes humeurs. Comme c'étoit dans la belle ſaiſon, après les remèdes généraux, je la fis baigner pluſieurs jours de ſuite, & la mis à l'uſage du petit-lait. L'hiver ſuivant, (c'étoit vers la fin de 1766,) elle uſa de la tiſane de ſquine, de *lapâthum acut.* &c ; &, par le moyen de ces petits ſecours, & d'autres appropriés aux différentes ſaiſons,

elle a passé trois ans , à compter de la naissance de cette tumeur , sans qu'il y soit survenu d'autre changement qu'une augmentation dans son volume , & quelques légers fourmillemens dans la superficie.

Il ne faut pas omettre que , pendant tout ce tems-là , elle a porté un cautere au bras du même côté , lequel secours fut proposé par M. *Cauffé* , habile chirurgien de Gondaut , qui fut appelé pour voir la malade avec moi. Il eut beau lui insinuer plusieurs fois la nécessité de l'extirpation , ainsi que le *frere Henri* de la Charité de Condom , dans la crainte où étoient , ainsi que moi , ces Messieurs , de voir dégénérer bientôt la tumeur ; mais elle n'y voulut jamais consentir ; & nos conseils ne produisirent sur elle d'autre impression que celle d'un total découragement , & du chagrin le plus vif , que je suis très-persuadé avoir été la principale époque d'une maladie cruelle , & dans laquelle s'est développé un feu d'autant plus redoutable , qu'il étoit resté plus long-tems caché sous la cendre. Vers la fin de l'été de 1768 , elle se plaignit d'une douleur entre les épaules , qui augmentoit , la nuit , la tenoit roide comme une barre , & l'empêchoit de remuer dans son lit. En même tems , le bras gauche devint un peu œdémateux & gêné dans ses mouvemens. Il ne parut ni fièvre ni rougeur extérieures. Des

frictions douces, beaucoup d'humectans & de legers apéritifs, l'usage de la casse tous les quinze jours, pour remédier à une constipation habituelle, furent les seuls remèdes auxquels on l'affujettit. Mais, au commencement de Novembre d'après, sa roideur aux épaules commença à s'étendre, & à gagner insensiblement tous les muscles costaux & intercostaux; de façon que toute l'étendue du thorax se trouva gênée & pressée comme dans un corset de fer, selon l'expression de la malade. La respiration paroissoit néanmoins très-libre: il n'y avoit ni toux ni oppression interne; ce qui nous a toujours fait regarder ce mal comme une humeur rhumatismale, purement extérieure, qui avoit engagé tous les muscles pectoraux avec leurs aponévroses.

La nature & le siège de cette humeur rendoient l'état de notre malade très-triste, très-douloureux & très-sensible au moindre mouvement de quelque partie du corps que ce fût. On la levoit néanmoins tous les jours, quelques difficultés que présentât l'espece de son rhumatisme. Cet état dura ainsi environ deux mois, pendant lesquels elle conserva toujours son appétit & son humeur ordinaires, quand elle trouvoit une certaine position.

Ce fut à-peu-près vers le commencement de cette maladie singulière, que sa

tumeur au sein , dans laquelle , jusques-là elle n'avoit jamais senti de douleur lancinante , dont l'extérieur n'étoit ni enflammé , ni raboteux , ni variqueux , vint à s'ouvrir , & laissa appercevoir sur le linge , qui la recouvroit , quelques gouttes d'un pus sanguinolent. L'ouverture parut dans un enfoncement qu'avoit produit l'augmentation progressive de la tumeur autour du mamelon , qui , depuis quelque tems , avoit totalement disparu. Mais laissons ici ce cancer bénin : il s'est borné aux progrès ci-dessus décrits ; & revenons au caractère muriatique des humeurs , qui a joué le principal rôle dans cette violente maladie.

Pour faire une diversion de l'humeur qui affectoit si spécialement la poitrine , nous ouvrîmes , M. Caussé & moi , un cautère à la jambe , lequel a toujours donné abondamment. Une copieuse boisson de squine avec les raisins cuits , & le chiendent , procurèrent enfin une douce moiteur qui dura plusieurs jours , & de laquelle je croyois avoir lieu de bien augurer. Les douleurs parurent moins vives , moins fixes : quelques legeres impressions aux épaules & aux hanches sembloient déjà nous annoncer le déplacement de l'humeur , lorsque , pour ainsi dire , tout-à-coup , & après quelques legers ressentimens dans les cuisses , les jambes ne purent plus soutenir le poids du

corps, & devinrent comme paralytiques. La malade y ressentait presque toujours du froid ; & il falloit les réchauffer. Nous nous flations encore que cette paralysie imparfaite pouvoit bien n'être que le prélude du transport de l'humeur morbifique sur ces parties , d'autant que les lombes paroissent alors presque libres , excepté le premier siège de la douleur entre les épaules , qui a toujours subsisté. Mais , loin de-là , au lieu des douleurs que je souhaitois aux extrémités , je vis paroître une bouffissure générale , qui peu-à-peu gagna bientôt les cuisses , les hanches , &c. Le ventre même devint alors fort tendu , après une simple dose de manne avec la casse. La malade n'en souffroit pourtant point ; & on observoit le contour du nombril dur comme une pierre. Les fomentations répétées , l'eau de poulet , aiguisée des cloportes , me paroissent propres à remplir à la fois les indications contradictoires , qu'offroient , d'un côté , l'éretisme de la fièvre , de l'autre , la stagnation de la lymphe , jointe à son épaisissement & à son acrimonie ; mais , le météorisme une fois calmé , je ne tardai pas à m'appercevoir de l'insuffisance de ces apéritifs.

N'ayant donc d'autre ressource à espérer , dans un cas aussi grave , que celle de la voie des urines , & craignant de la part des

diurétiques ordinaires l'aquosité des uns ; ou la vivacité des autres ; plein d'ailleurs des heureux succès du spécifique de M. Storck dans les maladies de la lympe , si analogues à celle que j'avois à combattre ; enfin , autorisé à chercher à détruire un virus carcinomateux , roulant dans la masse des humeurs de notre malade , nous nous déterminâmes , M. Caussé & moi , à la mettre à l'usage de l'extrait de ciguë avec toutes les précautions suggérées par l'auteur. Je n'en ai observé d'autre effet qu'une augmentation marquée dans les urines ; mais qui toujours furent claires , limpides , & sans sédiment (a). Mais , outre que cette évacuation ne se soutint pas , l'engflure fit toujours ses progrès ; & , tout allant de mal en pis , je suspendis l'usage de ce remède dont elle avoit pris seulement une once en vingt-un jours (b).

(a) *Sapè. autem cicutæ extractum urinam copiosam & glutinosam prolicit. STORCK, Suppl. necess. coroll. 3.*

(b) Cette dose est bien peu de chose relativement à celle que l'auteur assure pouvoir être employée sans risque ; puisqu'il dit , *ibid. coroll. 1 : Potest sensim augendo dosin , exhiberi per diem ad dragmas duas , tres , quatuorve , & tantæ dosis usus potest per plures septimanas tutò continuari.* On me reprochera peut-être d'avoir été un peu trop ménager d'un remède qui paroïssoit le seul propre à pouvoir combattre avec avantage la réu-

Enfin l'état douloureux de notre malade ne permettant guères plus qu'on la remuât, la stagnation des liqueurs blanches dégénéra bientôt en une acrimonie des plus putrides. Malgré la précaution qu'on avoit prise d'ouvrir les matelas, pour éviter une compression continuelle sur le dos, on ne tarda pas à y appercevoir les signes d'une mortification funeste. Il fallut même, en bien des endroits, en aider la séparation avec le fer & les digestifs animés, & tâcher d'y rétablir la vie avec les teintures anti-septiques; mais tout étoit appliqué inutilement. Ce pansement, qui a duré près de deux mois, répandoit, sur-tout vers les der-

nion des symptômes qu'éprouvoit notre malade. J'avouerai de bonne foi que, quelque degré de confiance que j'aye pu accorder aux heureux succès dont l'illustre restaurateur de ce remède nous fait part dans son Ouvrage, avec une ingénuité & une candeur sans égales, je n'ai pu vaincre une timidité peut-être blâmable, mais assez naturelle à ceux qui, comme moi, ont à peine un pied dans la carrière épineuse de la pratique : ajoutez-y le genre d'un cas dont la complication me parut peu propre à fournir matière à d'utiles observations sur la manière d'agir d'un remède dont je me servois pour la première fois. Je saisirai, à l'avenir, avec ardeur les occasions d'en faire des épreuves assez réitérées pour rendre à son auteur les hommages qu'inspire si bien la simple lecture de son Ouvrage intéressant.

niers jours, une odeur fétide & cadavéreuse.

Mais rien, dans ce dernier période, ne m'a paru plus frappant qu'une métastase inattendue, & qui se fit très-brusquement. L'enflure du bras gauche, dont j'ai parlé plus haut, disparut totalement, dans moins de vingt-quatre heures, & à sa place survint une douleur vive, avec diminution sensible dans la force de cette partie. Presqu'en même tems, la tête & la poitrine, qui jusques-là avoient toujours été parfaitement libres, parurent s'embarasser un peu. La mémoire & le jugement furent altérés; les rêveries tracassèrent la malade: aussi ne fus-je pas étonné de voir, trois jours après, cette même main livide, & toujours d'une sensibilité extrême. La gangrene ne gagna pourtant point; & les tégumens dans la paume de la main se boursoufflèrent, & blanchirent, comme après une brûlure à l'eau bouillante: dès-lors l'embarras de la tête augmenta à vue d'œil. La malade fut plongée dans une alternative continuelle de sommeil & d'agitations, les cinq ou six derniers jours de sa vie qu'elle rendit néanmoins à Dieu avec toute la résignation que pouvoient lui laisser quelques instans lucides, dans une situation aussi déplorable.

Puisse cet exemple frappant des successions

d'es maladies faire sur mes lecteurs la même impression qu'elle a faite sur moi, & encourager les médecins à chercher de tout leur pouvoir tous les moyens de rompre, dans les maladies, l'affreuse chaîne qui paroît les lier ensemble par une multiplicité des symptômes les plus variables ! La difficulté est grande, & a été reconnue par le pere de la médecine.

In morbis, cùm alter alteri succedit ; plerumque occidit ; cùm enim corpori, à præfenti morbo debilitato, alius accefferit, præ imbecillitate perit, priusquàm posterior morbus definat. HIPPOCRATE. de Affect. n. 23.

L E T T R E

De M. DUPOUY, maître en chirurgie, & dentiste de Paris, à M. COCHOIS, chirurgien François, & membre de la Faculté de Médecine à Prague, au sujet d'une Lettre qui lui a été adressée par M. BEAUPREAU, maître en chirurgie, & dentiste de Paris, sur le Traitement des Maladies du Sinus maxillaire.

Je ne sçais, Monsieur, si vous avez eu connoissance d'une Lettre que M. Beaupreau vous adressa par la voie du Journal de Médecine du mois de Juillet de l'année

derniere : en tout cas, je présume trop de vos lumières, pour imaginer que vous ayez jugé des progrès que l'art du dentiste a faits en France par son exposé. Il s'en faut de beaucoup qu'il vous ait décrit tous les moyens qu'on peut employer pour traiter le genre de maladie qui fait l'objet de sa Lettre. Il en est un qu'il n'a semblé indiquer que pour en faire la critique, & avec lequel j'ai fait, en vingt ans, des cures trop multipliées pour ne pas entreprendre de le justifier de la critique indiscrète, qu'il a osé en faire. Ce moyen est douloureux, il est vrai; mais il ne l'est pas, à beaucoup près, autant qu'on semble vouloir le faire croire. Mais, quand cela seroit, je ne pense pas que cela doive arrêter un chirurgien, lorsqu'il est question de la cure radicale d'une maladie qu'on ne fait que pallier par tous les autres moyens qu'on a proposés. Il seroit difficile de juger de la méthode que cet auteur voudroit y substituer. Ses observations ne présentent rien d'évident, ni de bien caractérisé : les curations sont si différentes, qu'on se persuaderoit facilement que, pour guérir ces maladies, il faut avoir autant de méthodes qu'il y a de personnes qui en sont attaquées; ce qui suffiroit pour démontrer que l'auteur n'en connoissoit aucune de bien efficace.

Quelque parade qu'il fasse de ses con-
noissances

noïssances sur la structure , les usages & les maladies qui arrivent au sinus maxillaire , ce qu'il en dit , ne répond pas à ses promesses. Je passerai sous silence les agrémens qu'il prétend que les sinus maxillaires procurent à la face par leur expansion ; quoique je ne voie pas que ceux chez lesquels ils ont le moins d'étendue , jouissent d'une physionomie moins agréable , je pourrois citer pour exemple tous les enfans chez lesquels cette cavité n'a pas encore acquis cette expansion : je pourrois y ajoûter un adulte dont il sera bientôt question ; je veux parler de M. Soret que M. Beaupreau a vu , & chez lequel il a dû appercevoir que le sinus malade avoit à peine le quart de l'étendue ordinaire ; mais venons à des choses plus sérieuses.

« Quoique la membrane, dit-il, qui tapisse
 » l'intérieur du sinus, soit défendue par des pa-
 » rois osseuses, elle est cependant susceptible
 » d'affections contre nature. » (Si ceux qui
 sont devant les premiers exposés aux coups
 & aux insultes , sont défendus par ceux qui
 sont derriere , la proposition peut être vraie.
 La membrane tapisse & recouvre exacte-
 ment les parois osseuses : elle seule se trouve
 d'abord atteinte des affections qui arrivent au
 sinus , & défend , jusqu'à un certain point ,
 les parois osseuses ; qu'elle recouvre , ce
 qui est le contraire de ce qu'avance notre
 écrivain.

Après avoir reconnu que les dépôts des sinus maxillaires sont le plus souvent l'effet de la carie des dents qui répondent, par leur situation, à leur base, il ajoute : « J'ai observé qu'à l'extrémité des racines des dents affectées de carie, il y avoit presque toujours un tubercule produit par le gonflement du périoste dentaire, suite de la fluxion que ce prolongement communiquoit assez communément à la membrane qui tapisse le sinus. » Cela n'arrive point, ou cela arrive toujours : il seroit difficile à M. Beaupreau d'établir quelque exception à ce sujet, d'autant mieux que cette prétendue communication n'est rien moins que démontrée par la structure de la partie. Cependant il ajoute : « Cette communication se fait par la pénétration des racines dans cette cavité, ou à travers les porosités de l'os : souvent la tumeur est extérieure ; & le pus pénètre dans l'intérieur, à travers la substance osseuse gonflée, & les porosités dilatées. La membrane interne se détruit ; & le pus s'épanche dans le sinus : cet épanchement s'évacue par l'ouverture naturelle dans la fosse nazale ; lorsque le malade se mouche. » Je ne m'arrêterai pas, Monsieur, à réfuter ces idées dont l'auteur n'a trouvé la source que dans son imagination : c'est elle seule qui a pu pratiquer les routes inconcevables, qu'il a fait suivre au pus à

travers les os gonflés , & leurs porosités dilatées , comme s'ils étoient transformés en cribles. Mais il n'est pas fait pour être arrêté par les difficultés : il ne lui coûte rien de faire passer le pus de l'extérieur à l'intérieur , en le faisant épancher dans le sinus , comme si ce pus trouvoit plus de facilité à percer la table osseuse maxillaire , qu'à s'ouvrir une route au travers des chairs. Il est aisé de voir ce qui lui a fait illusion : il a pu voir , sans doute , que , lors de la formation de l'abcès du sinus , il s'en formoit quelquefois à la gencive ; mais , s'il eût examiné la chose attentivement , il auroit vu qu'il n'y avoit aucune communication de l'un à l'autre.

Il ne paroît pas plus instruit sur l'état où se trouve le sinus à la suite de ces abcès , ni sur les causes qui les produisent. Il est vrai que la plupart de ces erreurs avoient été enseignées par un écrivain qui ne l'a devancé que de bien peu. Selon lui , il n'y a pas de dent gâtée , qui n'ait un tubercule à l'extrémité de ses racines. J'ose l'assurer que , s'il veut se donner la peine d'examiner la chose sans prévention , il se convaincra que , sur cent dents cariées , il s'en trouve à peine cinq qui aient ce tubercule ; & ce seroit un grand hazard , si ces dents , ainsi affectées , étoient toutes placées dans un lieu propre à produire les dépôts du sinus.

Mais fussent-elles disposées pour cela, on peut douter qu'elles en fussent capables. Mettre encore au rang des causes capables de produire les abcès du sinus, la pénétration des racines des dents dans ces mêmes sinus que cette membrane tapisse, c'est vouloir, de dessein formé, multiplier les erreurs dont l'art n'est que trop surchargé.

C'est parce qu'il lui a plu de considérer les os maxillaires comme spongieux, quoiqu'il n'y ait, à proprement parler, que la portion alvéolaire, qui ait cette qualité, & que tout le reste soit parfaitement compacte; c'est, dis-je, en partant de cette erreur de fait, qu'il a cru pouvoir faire le procès à ceux qui osoient employer la rugine pour remédier à la carie des os. « On ne peut pas, dit-il, briser les os spongieux, qu'on ne forme des éclats, & autant de pointes qui piquent les chairs, & qui les rendent fongueuses, avec suppuration comme dans la carie; *mais je ne brise ou racle ces os, que parce qu'ils sont cariés: est-il nouveau en chirurgie, qu'on rugine de pareils os?* Que devient, après cela, ce raisonnement? « Ces os s'exfolieroient naturellement, sans le secours de ces teintures qui sont, comme vous le sçavez, de foibles ressources contre cette maladie. L'exfoliation se fait plus vite dans les

» os spongieux , que dans les os com-
 » pactes , comme l'expérience journaliere
 » le prouve : l'on en sent bien la raison. Les
 » vaisseaux se prolongent plus facilement à
 » travers les porosités de l'os altéré , pour
 » le détacher du sain , lorsqu'il est spon-
 » gieux , que lorsqu'il est compacte. » Tout
 ce beau raisonnement auroit quelque ombre
 de vraisemblance , si ce qu'il dit des os spon-
 gieux , il le disoit des os compacts : il est
 aisé de voir qu'il a pris le change. Les poin-
 tes des os compacts pourroient , à la
 vérité , entraîner quelques inconvéniens.
 Mais , en brisant ou raclant cette cavité
 osseuse dans les lieux qui sont découverts &
 cariés , où sont ces pointes , où sont les chairs
 qui peuvent être piquées ? L'auteur l'ignore
 vraisemblablement : il faut le lui apprendre.
 Elles sont par-dessous , ces chairs ; elles
 poussent les os brisés devant elles ; &
 quand une des pièces tiendrait encore par
 un bout , l'autre se trouve poussé dans le
 vuide de la cavité , & est incapable de pi-
 quer les chairs : j'en ai vu des preuves sans
 nombre dans les maladies de cette espece ,
 que j'ai traitées.

Quant à l'usage des différentes teintures
 & baumes , recommandés , depuis plusieurs
 siècles , pour le traitement des caries , ils
 doivent au moins valoir le vin sucré , auquel
 notre auteur donne la préférence , sans trop

ſçavoir pourquoi ; car , quoiqu'ils ne produiſent pas toujours l'exfoliation des os , ils ont d'autres vertus qu'il ne ſoupçonne pas ſans doute. Il eſt vrai qu'il dit que ces os ſ'exfolieroient naturellement , c'eſt-à-dire ſans y rien faire. Pourquoi donc entretient-il ſi long-tems ces plaies ouvertes ? Il y a tout lieu de croire qu'il ne connoît pas ces caries , & qu'il n'a jamais vu ces exfoliations dont il parle : il n'auroit sûrement pas avancé , comme il le fait , que l'exfoliation ſe fait plus vite dans les os ſpongieux , que dans les os compacts , *parce que les vaiſſeaux ſe prolongent à travers les poroſités de l'os altéré , pour le détacher du ſain*. Il ſeroit plus raifonnable , ſi je ne me trompe , de ſuppoſer que les vaiſſeaux pouſſent la pièce altérée devant eux , que d'affurer qu'ils la traversent , puisqu'en la traversant , ils l'aſſujettiroient plutôt que de la détacher , en l'entourant & la couvrant d'hyperſarcôſes ; ce qui arrive très-ordinairement dans les caries des os ſpongieux ; mais toute cette théorie de notre écrivain ne peut porter qu'à faux.

» J'ai eu occaſion , dit M. Beaupreau ,
 » de voir deux malades qui avoient ſouffert ,
 » pendant environ deux ans , ſans être gué-
 » ris , pluſieurs opérations très-douloureu-
 » ſes , ſuivant la manière de traiter que j'ai
 » proſcrite de ma pratique. » Cette manière

de traiter, que notre auteur s'applaudit d'avoir proscrite, est la mienne, Monsieur : je n'en connois que deux dans ce genre de maladies, l'une radicale ; & je crois que c'est celle que j'ai adoptée ; l'autre palliative : c'est celle à laquelle M. Beaupreau a cru devoir donner la préférence. Il n'est pas rare qu'il reste des fistules à ceux que lui ou les partisans de sa pratique ont traités ; c'est un accident qui m'est inconnu ; mais venons à l'observation même.

» Le premier, dit-il, est M. Soret, pro-
 » cureur à Evreux. Lorsqu'il vint me con-
 » sulter, il avoit au sinus un grand trou qui
 » s'étendoit, depuis le bord alvéolaire jus-
 » qu'à la fosse canine, au-dessus de la *petite*
 » *dent molaire, cause de la maladie*, &
 » qui avoit été arrachée. Cette ouverture,
 » & même jusqu'au sinus, étoit tamponnée,
 » ou, pour mieux dire, bourrée de coton
 » imbibé de baume du Commandeur. Cette
 » grande brèche étoit la suite de plusieurs
 » opérations très-douloureuses : le malade
 » en avoit eu souvent de fortes échymoses
 » autour de l'œil. Mon premier soin fut de
 » supprimer tous ces tampons, & de faire
 » faire au malade des injections avec le vin
 » sucré. Il partit, peu de jours après ; con-
 » tinua ce traitement jusqu'à parfaite gué-
 » rison qu'il a obtenue, sans difficulté, par
 » le moyen très-simple, que j'ai fait suc-

» céder aux tamponnemens douloureux, si
 » à charge à la nature, que l'art contrarioit
 » si constamment. »

Il ne manque à ce tableau qu'un peu plus de vérité dans les faits, & de jugement dans la critique. Je ne sçais dans quel tems cet auteur a pu faire usage de sa méthode, pendant que le malade est resté à Paris. Il est de fait que je l'ai pansé pendant trois semaines, & jusqu'à l'instant de son départ, après l'opération que je lui fis, & après même que M. Beaupreau l'ût vu. Quant au tamponnage, qui m'a attiré une censure si sévère de la part de cet auteur, je n'ignore pas que la première loi, que doit s'imposer un chirurgien éclairé, c'est de suivre la nature; mais cette maxime très-sage sans doute ne veut pas dire qu'on doive abandonner les malades à leur malheureux sort, & que les procédés de l'art dérangent toujours les opérations de cette mere prudente. On a blâmé le tamponnage; & on a eu raison dans beaucoup de cas; mais il seroit fort déraisonnable de le proscrire absolument: il est des circonstances où, bien loin de contrarier la nature, il lui offre un secours qu'on attendroit inutilement de tout autre moyen. L'espece d'inflammation, que les tamponnemens, placés à propos, occasionnent, sert à révivifier des vaisseaux qui étoient tombés dans l'inertie, & qui, par leur dé-

Veloppement, operent des cohésions & des consolidations promptes & parfaites. Mais continuons à rétablir les faits altérés dans le récit de M. Beaupreau. Il n'est pas vrai que j'aye ôté aucune dent à ce malade : la canine & la petite molaire lui manquoient ; & c'étoit la canine qui avoit produit la maladie. Je le demande à tout homme instruit : L'espace, que ces deux dents avoient occupé, pouvoit-il former un grand trou, une grande brèche, comme notre écrivain ne craint pas de l'avancer ? Il est aisé de s'appercevoir que l'exagération est sa figure favorite, ou plutôt celle de son écrivain. Il est bien étonnant qu'un homme, qui a quelque facilité pour écrire, prostitue ainsi sa plume, & se respecte assez peu pour la faire servir d'instrument à la jalousie & à tous ces petits maneges qui dégradent si fort l'art & les artistes. Ce qu'on dit de mes tamponneimens & de l'échymose qu'on suppose malignement être survenue à l'œil, n'est pas plus exact que le reste. Il est vrai que je pansé ordinairement ces sortes de plaies avec des tampons de coton ; mais il est faux que je les bourre, comme l'auteur le dit, puisque, quand il y a de la carie, je mets toute mon attention à laisser une route très-libre pour l'écoulement de la sanie. L'histoire des échymoses est encore plus ridiculement controuvée ; car, pour qu'elles eussent eu lieu, il auroit fallu

que j'eusse porté mes opérations jusqu'à la fosse orbitaire ; & il s'en falloit de beaucoup que le fond de ce sinus , qui n'avoit pas tout au plus le quart de l'étendue ordinaire , allât jusques-là. Lorsque l'auteur dit que je me suis servi de baume du Commandeur , il n'a pas pris garde qu'il n'annonçoit que son impéritie : j'ose l'assurer que je n'en ai jamais employé une seule goutte , & que je fais toujours usage d'un baume qui m'est particulier. Etonné que M. Beaupreau se fût arrogé la cure de cette maladie , & qu'il l'attribuât à son vin sucré , je crus devoir m'adresser à M. Soret lui-même , qui me répondit , le 19 Juillet 1759. « J'ai l'hon-
 » neur de vous marquer que , depuis le der-
 » nier voyage que je fis à Paris pour ma
 » maladie , il y a , je crois , quatre ans dans
 » les vacances , auquel , après m'avoir ,
 » vous , Monsieur , opéré & pansé pendant
 » deux vacances , & ayant mis , dans ce
 » voyage , la dernière main à ma maladie
 » au sinus maxillaire , qui avoit parcouru
 » jusques sous la partie nazale , & après
 » m'avoir dit de continuer les injections ,
 » pendant quelque tems , avec le vin miellé ,
 » & les pansemens à l'ordinaire ; ce que
 » j'ai exécuté ponctuellement , en relâchant
 » peu-à-peu les pansemens , j'ai finalement
 » acquis une guérison parfaite , au point que
 » je n'ai plus rien fait. »

■ N'étant pas satisfait de cette réponse que je ne trouvois pas suffisamment détaillée, & ne me rappelant pas bien toutes les circonstances de la maladie, j'écrivis à M. Sorret, pour le prier de m'en envoyer l'histoire complète, & sur-tout de s'expliquer sur la part que M. Beaupreau pouvoit avoir eue à sa guérison : j'en reçus la Lettre suivante, datée du 17 Août 1769.

» Je suis on ne peut pas plus étonné que
 » M. Beaupreau s'arroge le droit & l'hon-
 » neur de ma guérison : je vais vous dé-
 » tailler dans la plus exacte vérité tout ce
 » qui s'est passé depuis l'époque de cette
 » maladie jusqu'à parfaite guérison. Ma ma-
 » ladie a été la suite d'un bout de racine
 » restée de la dent canine, qu'on me cassa,
 » en la tirant, en 1759. Je fus du tems sans
 » douleur; mais, au bout de dix-huit mois,
 » la gencive se gonfla. Je sentis, de fois à
 » autres, des douleurs sourdes, avec une
 » très-mauvaise odeur; & je crachois, de
 » tems en tems, du pus & du sang. En
 » 1762, souffrant plus qu'à l'ordinaire, je
 » fis arracher cette racine par un chirurgien
 » qui me tint deux heures entières sous ses
 » ordres, en chiffonnant au fond de l'ou-
 » verture, & cherchant inutilement à ap-
 » profondir le sujet de mon mal. Il se ré-
 » duisit à me dire qu'il n'étoit pas assez ha-
 » bile pour me donner la solution de ce

» qu'il entrevoyoit , mais qu'il pensoit qu'il
 » y avoit carie à la mâchoire , & qu'il me
 » conseilloit très-fort d'aller à Paris. Je m'y
 » rendis , en 1762 , au mois d'Août. Vous
 » me fîtes la premiere opération en pré-
 » sence de M. Bourgeois , votre confrere ,
 » qui me conduisoit. Vous ne m'avez tiré
 » aucune dent : au contraire , vous m'avez
 » laissé subsister la petite molaire. Ma ma-
 » ladie s'étendoit jusqu'au sinus , & repre-
 » noit sous la paroi nazale (a).

» En 1763 , M. Piet , votre confrere ,
 » & mon camarade d'école , m'engagea à
 » aller voir M. Beaupreau , & m'y mena
 » par un effet de l'extrême confiance qu'il
 » avoit en lui. Il m'examina , & approuva
 » vos opérations & vos pansemens qui con-
 » sistoient dans les injections avec le vin
 » miellé , & dans des cotons mouillés dans
 » le baume du Commandeur : c'est du moins
 » la conduite que j'ai tenue à Evreux. Après
 » plusieurs voyages , faits , dans les vacan-
 » ces , pendant dix-huit mois , vous m'affu-

(a) La carie s'étendoit sous la paroi nazale , dit le malade : voici ce qu'il entend. La sanie avoit altéré la portion alvéolaire postérieure des deux dents voisines ; la petite & la grande incisive ; de manière qu'elles n'étoient pas éloignées de leur perte ; & , pour mettre le malade dans le cas de les conserver , j'emportai promptement cette carie ; & ces deux dents se trouverent parfaitement en sûreté , à son départ.

» râtes qu'encore un voyage, ma guérison
» seroit complete, moyennant quelques
» opérations. Je fus vous voir, dans la va-
» cance, en 1764. M'ayant examiné, vous
» me proposâtes de vous accorder une mi-
» nute de courage & de souffrance; & vous
» me promîtes que je serois radicalement
» guéri. Je m'y déterminai; & vous me
» fîtes votre dernière opération. Les jours
» suivans, pour ma propre satisfaction, per-
» mise à tout malade, sur-tout dans ma po-
» sition, je fus voir M. Beaupreau qui me
» fonda, & me dit qu'il me trouvoit guéri,
» & qu'il me conseilloit de faire trêve à
» toute espèce de pansement & d'opéra-
» tions, si ce n'est de m'injecter avec du
» vin sucré. Je retournai chez vous, sans
» vous dire que je l'avois vu : vous me con-
» seillâtes simplement, avant mon départ,
» de continuer, pendant trois ou quatre
» mois, mes pansemens, d'abord tous les
» deux jours; au bout d'un mois, tous les
» quatre jours; seulement avec le baume
» du Commandeur, & ensuite de quitter
» toute sorte de pansemens.

» Je vous dois, Monsieur; la justice de
» déclarer que vous êtes l'auteur de ma gué-
» rison. J'ai vu M. Beaupreau, il est vrai;
» mais j'en ai vu dix autres : j'en ai vu de
» tous les côtés; & je pense que cela est
» permis. J'ai eu, dans l'intervalle de vos

» opérations, en deux ans, quelques gon-
 » flemens à la joue, qui ne duroient que
 » vingt-quatre heures, pendant lesquels
 » vous suspendiez vos opérations. Plusieurs
 » personnes de l'hôtel de Bouillon, plu-
 » sieurs à Evreux n'ignorent pas que je vous
 » dois ma guérison; & je ne l'ai laissée igno-
 » rer à qui que ce soit. »

M. Soret, en deux ans de tems, n'a pas
 été quatre mois entre mes mains, ou tout
 au plus. Il a toujours été injecté, à Evreux,
 avec le vin miellé, & pansé mollement
 avec le baume du Commandeur. Le jour
 d'après mon opération, dans laquelle j'avois
 brisé & labouré le sinus, afin d'augmenter
 sa capacité, le malade se rend chez M. Beau-
 preau qui l'examine; & il le regarde comme
 complètement guéri. On ne peut s'em-
 pêcher de reconnoître, à ce jugement, la
 supériorité de ses connoissances. M. Beau-
 preau, avant de finir l'histoire de cette
 cure, qu'il s'arroge si libéralement, dit:
 » La première fois que je sondai le sinus;
 » je trouvai dans l'intérieur, au-dessus de
 » la seconde petite molaire, l'os découvert
 » d'environ la largeur de l'ongle du petit
 » doigt; ce qui n'a pas été un obstacle à la
 » guérison. Je n'ai rien ajouté aux panse-
 » mens, par rapport à cet état: je l'ai vu,
 » l'année d'après, parfaitement guéri. » Ce
 que M. Beaupreau dit ici, me rappelle une

converſation que nous eûmes enſemble, quelques jours après le départ du malade. Nous étant rencontrés par hazard, il me tint pluſieurs propos que j'oſerois qualifier d'*indécens*, & me fit pluſieurs queſtions auxquelles je ne dédaignai cependant pas de répondre. Il me demanda, entr'autres choſes, pourquoi je n'avois pas arraché la ſeconde petite molaire à M. Sôret ? qu'il ne comprenoit rien à ma conduite, qu'eſt ce que j'en voulois faire ? Si je prétendois la conſerver, comment je pourrois le faire ? que cela n'étoit point praticable; que, ſi je m'en flatois, il m'aſſuroit bien que je n'y réuſſiroit pas. Je me contentai de lui répondre que j'avois fait de plus grands miracles; & je le quittai froidement. Cette dent étoit, à la vérité, branlante: ſon alvéole étoit, en partie, cariée, & beaucoup plus qu'il ne le dit; auſſi, en emportant la carie du finus, je n'épargnai point cette alvéole. Il eſt bien certain que cette portion d'oſ, qu'il avoit vue à découvert, & qu'il ne retrouva plus, après la dernière opération, n'a pu être un obſtacle à la guérifon, puifque je l'avois emportée.

M. Soret revint me voir, fix mois après. Je trouvai ſon finus exactement rempli: la réparation avoit été des plus complètes; mais, en même tems, je ne ſçache pas en avoir vue de ſi prompte. Il eſt vrai que la

cavité étoit médiocre. La petite molaire s'étoit bien raffermie; & les chairs, qui tenoient la place de l'alvéole, recouvroient la racine jusqu'à sa partie émaillée. Je citai au malade l'entretien que j'avois eu avec M. Beaupreau : je l'engageai à se rendre chez lui, pour lui faire voir sa guérison & la consolidation de la dent qu'il m'avoit tant reproché de vouloir conserver.

Ce qui s'est passé dans la guérison de la maladie de M. Soret, peut être opposé à ceux qui prétendent nier toute espèce de régénération & de réparation dans les plaies avec perte de substance. Dans ce cas-ci, il y a eu beaucoup plus de réparé que de perdu; ce qui est bien éloigné des prétentions de ces Messieurs qui veulent qu'il ne se fasse qu'un simple affaïssement des feuilletts du tissu cellulaire, & un recollement des bords de la peau. Vous sentez bien, Monsieur, que je veux vous parler des auteurs de deux Mémoires sur cette matière, insérés dans le quatrième volume des *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*.

Il y a quelques années que M. Fabre lut, à l'Académie de Chirurgie, plusieurs Mémoires pour établir cette étonnante hypothèse. Il la présenta telle qu'elle est dans le Mémoire de M. Louis; mais il paroît que depuis, soit convaincu par la force des objections

objections qui lui furent faites, soit que sa propre expérience lui ait montré le peu de fondement de son système, il en est un peu revenu : il paroît du moins convenir aujourd'hui, qu'il se fait quelques réparations dans certaines plaies, quoiqu'il nie qu'elles aient lieu dans d'autres. Il n'a pas réfléchi, sans doute, que, lorsque la nature agit librement, ses opérations se font toujours dans le même ordre, & avec la plus grande uniformité. M. Louis, qui fut le seul dans l'Académie, qui adopta cette étrange opinion, paroît moins docile que son maître auquel il paroît qu'il a même fait un crime de n'avoir pas été plus ferme dans ses principes. On voit, dans son Mémoire, qu'il réduit tout le mécanisme des cicatrices à un simple recollement de ce qui faisoit les bords de la plaie. Cette idée, qui paroît empruntée des arts mécaniques, l'auroit moins séduit, s'il eût fait attention que, dans ces arts même, les parties, qui ne sont unies que par de la colle, ne restent pas longtemps unies, & que leur union est très-sujette à se dissoudre. La même chose arriveroit sans doute dans les cicatrices, si la nature employoit les mêmes moyens. Cette objection méritoit peut-être plus d'attention de la part de M. Louis; mais ce n'est pas ici le moment d'examiner à fond ce Mémoire qui prête tant à la critique. Je compte

m'en occuper dans la suite : je reviens maintenant à M. Beaupreau.

» Le second malade, dit cet écrivain,
 » que je vous citerai pour juger de la diffé-
 » rence de mon procédé, est le sieur Cour-
 » bet, traicteur, rue Aux-Oours. Après avoir
 » été pansé, pendant vingt mois, tous les
 » jours, avec des tampons de coton, im-
 » bibés de baume du Commandeur, &
 » avoir éprouvé plusieurs opérations très-
 » douloureuses, indépendamment de l'ex-
 » traction d'une dent cariée, *cause de la*
 » *maladie*, & d'une dent saine, pour aug-
 » menter l'étendue du trou fait au sinus. Il
 » souffroit toujours des douleurs considé-
 » rables autour de l'orbite; suite de l'irrita-
 » tion faite journellement à la membrane
 » qui tapisse le sinus, & qui communique
 » intimement avec le prolongement du pé-
 » ricrâne qui recouvre l'intérieur de l'or-
 » bite. Ayant été consulté, & m'étant
 » assuré qu'il n'y avoit pas de carie, je lui
 » conseillai les injections vulnéraires, ai-
 » guisées d'eau de chaux. Il n'étoit pas né-
 » cessaire que le malade prît une seringue
 » pour s'injecter : il lui suffisoit de met-
 » tre de la liqueur dans sa bouche. En fai-
 » sant une forte succion, la liqueur passoit
 » dans le sinus, & sortoit par l'ouverture
 » naturelle, qui répond dans l'intérieur du
 » nez. »

Je voudrois bien demander à M. Beaupreau & à l'écrivain qui lui a prêté sa plume, dans quel livre d'anatomie ils ont appris que la membrane, qui tapisse le sinus, communique avec le péricrâne qui revêt l'intérieur de l'orbite ? Ils auroient bien dû imaginer une autre explication des douleurs qu'ils ont supposées si malicieusement : voici le fait présenté dans la plus exacte vérité.

Ce traiteur avoit une petite molaire cariée, qui avoit été long-tems sans lui faire de mal ; mais, au bout de quelque tems, elle commença à l'incommoder, lorsqu'il mangeoit ; ce qui le détermina à s'adresser à un dentiste qui lui en fit l'extraction. De retour chez lui, il voulut se rinser la bouche ; &, dans le moment, la liqueur sortit par la narine du même côté. Il en fut effrayé, & s'en prit au dentiste. Il fut pansé, pendant quelques jours, par M. Coutouly, maître en chirurgie. On m'adressa ce malade : il souffroit, & rendoit une sanie de mauvaise odeur. Il ne me fut pas difficile de reconnoître la maladie : je fis tout ce qui dépendoit de moi pour détruire la prévention où il étoit contre le dentiste, & lui faisant concevoir que, quand même il auroit fait quelque délabrement, il n'auroit jamais pu ouvrir une route pour que la liqueur passât dans la narine aussi promptement ; que cet

effet dépendoit d'une toute autre cause. Par l'examen que j'avois fait de la maladie, j'avois reconnu que le sinus étoit ouvert, mais que l'ouverture étoit très-petite. Malgré cela, le malade parloit comme ceux qui ont le palais percé; & une partie de sa boisson gaignoit la narine. L'alvéole de la dent arrachée étoit cariée & amollie, ainsi que celle de la dent voisine, qui étoit l'autre petite molaire. Je fus obligé, dans la suite, d'ôter cette seconde dent, tant pour me donner la place dont j'avois besoin, que parce qu'elle ne pouvoit pas être conservée. Il y avoit quatre points de carie bien distincts au sinus, deux à la partie moyenne supérieure, un à la table extérieure, & l'autre vis-à-vis, à la table palatine : elles étoient à découvert de l'étendue à-peu-près d'un gros sols. Il y avoit carie du côté de l'os de la pommette, & enfin, à la paroi nazale, par où la boisson passoit. La plus grande partie des dents étoient branlantes; les gencives & les alvéoles douloureuses, & en suppuration : ce qui démonstroît la présence d'une humeur de catarrhe dont il paroît que M. Beaupreau n'a pas encore la connoissance.

Quand le malade se mit dans mes mains, il avoit, depuis long-tems, des douleurs de tête, & des douleurs aux orbites, plus fortes du côté malade, que de l'autre : sa

fanté étoit d'ailleurs en assez mauvais état. Je lui fis beaucoup de remedes relatifs à son état ; & je parvins à le rétablir un peu. Je ne fis que racler ou ruginer les caries du sinus ; & je ne brisai aucune portion d'os , parce qu'il ne faut jamais se presser pour faire cette opération , attendu qu'on ne peut pas sçavoir jusqu'où va l'altération de l'os : on doit commencer par le ruginer , & continuer jusqu'à ce qu'on s'apperçoive que ce secours est insuffisant. Je n'ai brisé que la portion alvéolaire intérieure ; encore étoit-ce pour accélérer la fin du traitement : les autres caries s'étoient entièrement recouvertes. Les opérations de la rugine ne se faisoient que tous les quinze jours , & même tous les mois. Est-ce-là , comme le dit l'auteur , le faire tous les jours ? Cette maladie a duré seize mois , & non vingt , comme il l'avance. Il y avoit même un an que je ne le voyois plus , lorsque sa guérison a été complete ; car le raffermissement de ses dents a bien plus duré que la maladie du sinus ; & l'un & l'autre ont été beaucoup retardés par l'humeur catarrhale ; qui ne cessoit de distiller sur toutes ces parties. Le malade se porta bien pendant un an , comme je viens de le dire , à quelques legeres douleurs de l'orbite près , qui même étoient assez éloignées les unes des autres. Dans l'hiver de 1768 , ces mêmes

douleurs devinrent plus considérables du côté qui avoit été anciennement malade : cependant le malade ne vint me trouver que lorsqu'il se fût apperçu d'une suppuration qui se faisoit par la gencive qui ne s'étoit pas consolidée. Je sondai le sinus ; & ma surprise fut extrême de trouver son fond ouvert du côté de la pommette. Je portai ma sonde sur le sphénoïde qui me parut bien recouvert. Les bords de ce trou étoient occupés par les fragmens osseux de l'ouverture qui s'étoit faite. J'en abatis quelques-uns qui ne firent aucune résistance. Le malade revint, le lendemain, avec M. Ménager, maître en chirurgie, à qui je fis remarquer la trouée qui s'étoit nouvellement établie ; & , tandis qu'il avoit la main sur la mienne, j'achevai de détacher les fragmens qui étoient restés. Un peu de coton, qu'on avoit mis à l'entrée, vint à incommoder le malade. Je lui fis dire qu'il n'avoit autre chose à faire que de s'injecter le sinus avec du vin miellé : il n'en fit rien ; & j'appris qu'il s'étoit adressé à M. Beaupreau qui nous assure que M. Louis a vu l'état du malade ; mais il paroît que ni l'un ni l'autre n'ont pas su voir la maladie : il n'étoit cependant pas difficile de rencontrer la trouée. Il est bien étonnant que des chirurgiens, si exposés à faire de la douleur, aient craint de porter une sonde dans cette

cavité ; seul moyen de bien reconnoître l'état des parties , & incapable de causer la plus legere sensation douloureuse.

Il vous sera aisé , d'après cet exposé , de juger des excès auxquels M. Beaupreau & son écrivain se sont portés , en exagérant , intervertissant & altérant les faits. Il seroit difficile de trouver dans les discussions Polémiques aucun exemple d'un tel manque de fidélité. J'ai bien d'autres observations à faire sur l'histoire de cette maladie , telle que ces Messieurs l'ont présentée ; mais je crois devoir réserver cela pour une seconde Lettre , celle-ci outre-passant déjà les bornes que je m'étois prescrites.

E S S A I

Sur le Moyen d'introduire des Substances liquides dans l'Estomac par les fosses nazales ; par M. LIBOUTON , chirurgien résidant à Arras.

Personne n'ignore que plusieurs maladies , qui affectent les différentes parties de la bouche , s'opposent assez souvent à l'introduction des alimens dans l'estomac. M. Littre , dans un Mémoire consigné dans le Recueil de l'Académie des Sciences , année 1718 , a proposé la communication

des fosses nazales avec l'œsophage, comme une voie favorable pour suppléer au défaut de la naturelle, en ces fâcheuses occurrences; mais il paroît que les inconvéniens, qui peuvent résulter de l'intromission d'un fluide par cette voie, sans être immédiatement conduit dans le pharynx, ont empêché les gens de l'art d'en faire usage, quoique quelques auteurs soient d'avis qu'on peut, en certains cas, y avoir recours.

A quels périls, en effet, n'exposeroit-on pas des malades, en leur versant simplement, comme le prescrit notre auteur, quelque liquide dans les cavités du nez? car la disposition démontre, ainsi que plusieurs l'ont remarqué avant moi, qu'il n'est pas possible que ce liquide se rende au pharynx, sans qu'une portion ne s'en échappe pour tomber dans la glotte.

Or à quels désordres ne peut pas donner lieu la toux qu'on sçait être constamment l'effet d'un corps étranger dans le canal aérien? Si le fluide y tombe en certaine quantité, & qu'il y séjourne long-tems, cette toux peut être portée à un tel degré de violence, qu'elle occasionne l'engorgement, même la rupture des vaisseaux, tant internes qu'externes de la tête, & de ceux des poulmons; d'où peuvent suivre la rougeur & l'échymose des yeux & de toute la face, l'hémorrhagie du nez, la convulsion,

le vertige , l'apoplexie , la léthargie , l'hémoptysie , la suffocation , &c. En outre , par les grands efforts & les secousses qu'elle oblige de faire , elle peut occasionner des hernies , des pertes utérines , l'avortement , &c. Enfin la mort peut être la suite de quelques-uns de ces terribles accidens (a).

Pour éviter ces inconvéniens , on conseille assez unanimement de s'en tenir aux lavemens nourrissans ; mais , quoique quelques exemples prouvent qu'on ait , par leur secours , conservé la vie à quelques malades , un certain tems , on conviendra néanmoins que plusieurs motifs engageroient à leur préférer la voie supérieure , toutes les fois qu'elle seroit praticable , si l'on pouvoit en écarter les dangers.

La dissection & un examen sérieux des parties qui concourent à la formation des fosses nazales , & de l'arrière-bouche , m'ayant fait augurer qu'à la faveur d'un tube adapté à leur configuration , on pourroit parvenir à cet avantage , je fis plusieurs expériences dont le succès ayant favorisé mon opinion , je dressai un Mémoire dans lequel j'insérai la figure d'une cannule qui avoit paru propre à remplir mes vues , que j'envoyai à l'Académie Royale de Chirurgie ,

(a) M. Littre a été lui-même le témoin de cette fâcheuse catastrophe.

au mois de Mars 1768. Ce Mémoire ayant été égaré, ce ne fut qu'au même mois de l'année suivante, que j'en fus informé. J'en adressai une nouvelle copie à M. Bordénave qui, l'ayant présentée à l'Académie, m'honora, le 28 Octobre de l'année dernière, de la Lettre suivante :

» L'Académie, Monsieur, a pris con-
 » noissance de votre Mémoire sur le moyen
 » de faire parvenir des substances liquides
 » dans l'estomac, par les fosses nazales, en
 » usant d'une cannule que vous proposez.
 » Les inconvéniens, qui peuvent suivre de
 » l'introduction d'un fluide par les fosses
 » nazales, sans être immédiatement con-
 » duit dans l'œsophage, doivent avec raison
 » être observés; & c'est pour les éviter,
 » que vous proposez un moyen de porter
 » ce même fluide directement dans l'œso-
 » phage. On a déjà employé, il y a long-
 » tems, l'algalie pour porter des bouillons
 » par la bouche, dans le cas où la déglu-
 » tition ne peut se faire : ce moyen a été
 » suffisant dans beaucoup de cas; & on
 » ne doit avoir recours aux fosses nazales,
 » que dans ceux où la bouche ne peut être
 » ouverte. Votre cannule a été imaginée
 » pour cet usage : mais on peut vous ob-
 » server qu'en général, elle ne paroît pas
 » assez longue : elle peut blesser, par son
 » extrémité, la paroi antérieure du pha-

» rynx ; & une algalie , courbée convenablement , satisferoit plus sûrement à la même intention.

» Malgré cette remarque , l'Académie croit devoir louer le zèle qui vous anime pour le progrès de l'art ; & cette matière lui a paru assez intéressante pour s'en occuper avec attention. Elle vous remercie & vous invite à lui faire part des faits qui vous paroîtront intéressans , &c. »

Je sentoîs , comme la célèbre Académie , au jugement de laquelle j'ai soumis mon instrument , qu'il seroit avantageux de lui donner plus d'étendue ; mais la contraction , qui arrivoit quelquefois au pharynx , lorsqu'il y étoit engagé , m'empêchoit de remplir mes vues à cet égard. La cannule , solide dans toute sa longueur , & affermie dans l'orifice postérieur de la fosse nazale , offroit trop de résistance pour obéir aux mouvemens du pharynx , & causoit de la douleur. Il m'est même arrivé plusieurs fois , lorsque j'en faisois l'essai sur moi-même , de saisir la cannule par un mouvement involontaire , & de l'extraire avec violence , à l'instant de cette contraction ; ce qui pouvoit occasionner des accidens. Voilà le motif qui m'avoit décidé à lui donner un degré de longueur qui ne pût pas gêner le pharynx dans ses mouvemens ; car ,

avec la cannulle, dont j'ai présenté le deſſein à l'Académie, je n'ai jamais remarqué que la lésion de sa paroi antérieure eût lieu; accident, qu'on vient de voir dans la Lettre de M. Bordénave, qu'on craignoit.

Cependant des réflexions, que je dois à la critique judicieuse de cette illustre Compagnie, m'ont fait imaginer qu'en rendant une portion de la cannulle flexible, à l'*instar* de certaines algues, on pourroit lui donner assez d'étendue pour être convenablement insinuée dans le pharynx, sans appréhender aucun inconvénient de sa contraction : l'expérience m'a convaincu.

La cannulle, que j'ai fait faire à cet effet, a huit pouces six lignes de longueur : elle décrit deux courbes à-peu-près comme une S romaine, dont l'une est terminée par un pavillon *scyphiforme*, & l'autre, par une éminence olivaire, aux parties latérales de laquelle se trouvent deux ouvertures, &, un peu au-dessus, une rainure circulaire. Cette cannulle est ferme jusqu'à sa seconde courbe, auquel endroit elle est construite d'une lame d'argent, ou fil plat, large d'environ une ligne, disposé en spirale jusqu'à six lignes environ de l'extrémité où il est soudé à l'éminence en forme d'olive ou de dé à coudre, qui termine le conduit. Par la flexibilité que lui donne cette structure,

elle n'oppose aucune résistance aux mouvemens que la contraction du pharynx imprime.

Pour se servir de cette cannulle, qu'on peut nommer *entonnoir naso-pharyngien*, on la recouvre d'un boyau de poulet qu'on fixe à la rainure avec un fil dont on retranche l'excédent; de façon que les deux yeux, pratiqués vers l'extrémité, pour donner issue à la liqueur, demeurent libres: ensuite le malade étant sur son séant, la tête un peu renversée, on la prend de la main droite, à-peu-près comme une plume à écrire; on l'introduit doucement, en appuyant légèrement l'extrémité sur le plancher palatin: lorsqu'elle a passé l'arrière-narine, on élève un peu la main; & elle descend aisément jusques dans le pharynx, par de légers mouvemens, plus faciles à exécuter qu'à décrire: on la retient dans cette situation; & l'on verse dans le pavillon le fluide qu'on veut faire passer dans l'estomac, sans craindre qu'une portion s'écoule dans le larynx (a).

(a) *Fabrice d'Aquapendente*, dans ses Œuvres chirurgicales, chap. 32 & 33, parle & donne la figure d'une cannulle qu'il a imaginée pour conduire dans l'arrière-bouche, par les narines, des bouillons, dans le cas où les dents serrées ne peuvent être écartées. Quoique cette cannulle pa-

On concevra facilement qu'avec cet instrument, on peut non-seulement administrer des alimens liquides, mais encore des médicamens convenables à la maladie; indication qu'on ne peut pas toujours remplir par la voie des lavemens.

Si l'on craint que la liqueur, par son propre poids, n'ait pas toujours assez de force pour descendre dans l'estomac, eu égard à quelque embarras qui pourroit se rencontrer dans l'œsophage, on applanira cette difficulté, en faisant construire la cannulle de deux pièces qui se monteront à vis. La première comprendra le pavillon & un pouce & demi environ du tuyau, & la seconde, le reste de son étendue. Dans le cas supposé, on introduira la seconde pièce seulement: on y adaptera une seringue convenable, remplie du liquide qu'on voudra conduire dans l'estomac. Ce liquide, poussé par le piston, acquerra plus de force, & franchira certains obstacles qui pourront se trouver dans ce conduit.

Dans le cas où l'on ne seroit point muni de l'entonnoir que je propose, je crois qu'on pourroit assez bien y suppléer avec roisse bien peu propre à remplir sûrement les vues de son auteur, il est surprenant que M. *Littre* n'ait point profité de cette invention, pour rendre praticable l'opération qu'il a proposée.

DES SUBSTANCES DANS L'ESTOM. 367
une bougie creuse , de longueur & grosseur
convenables , en y adaptant , comme ci-
dessus , une seringue.

L E T T R E

*De M. MILLERET , chirurgien-major de
l'hôpital militaire de l'Isle-d'Oléron ,
sur le danger d'abandonner à la nature
la Chute des Ligatures faites aux vais-
seaux à la suite des amputations.*

M O N S I E U R ,

Dévoués par état au soulagement des
hommes , dans les différentes maladies qui
les affligent , nous sommes comptables des
moindres circonstances qui peuvent être
relatives à cet objet intéressant : c'est pour
m'acquitter de ce devoir , que je prends la
liberté de vous adresser le détail abrégé d'un
fait de pratique , auquel la nature des évé-
nemens m'a forcé de recourir , il y a quel-
ques années , & qui , ayant trait aux Ré-
flexions de M. Allouel sur la Ligature des
Vaisseaux , que vous avez insérées dans
votre Journal de Janvier 1770 , me fait
espérer qu'en cette faveur , vous voudrez
bien accorder la même grace à l'Observa-
tion suivante.

En 1758, le fils du nommé *Dupuy*, de la paroisse de Saint-Trojent en l'Isle-d'Oléron, âgé pour lors de huit à neuf ans, & d'un bon tempérament, tomba de cheval, & se cassa les deux os de la jambe gauche, vers leur partie moyenne. Le chirurgien, chargé de traiter cette fracture, ferra tellement le bandage, qu'au bout de neuf jours, que je fus appelé en consultation, je trouvais la jambe si gangrenée, qu'il me fallut en venir à l'amputation à la cuisse. Elle ne fut pas faite, que le malade se trouva soulagé, & comme allegé d'un fardeau accablant. Tout alloit au gré de mes desirs : une suppuration louable s'établit ; la cicatrice avançoit ; déjà elle s'approchoit vers la ligature des vaisseaux, sans que celle-ci donnât la plus petite espérance d'une chute prochaine. Les parties, qu'elle renfermoit dans son enceinte, étoient devenues comme un corps cartilagineux, lisse, & de moyenne solidité, paroissant transparent, & légèrement coloré en rouge. Vers le cinquantième jour de l'opération, le malade commença à ressentir une douleur inquiétante à cette partie. Elle se gonfla : la suppuration devint moins liée & acrimonieuse ; la cicatrice s'altéra ; le pouls perdit sa tranquillité, sans que le malade se fût écarté dans le régime. Je ne pus donc attribuer ces désordres menaçans, qu'au trop long séjour de
la

la ligature. Après avoir réfléchi sur les moyens de l'ôter, voici le parti que je pris, & qui me réussit de la maniere la plus satisfaisante.

Je formai avec de l'éponge préparée une espece de petite cheville de la grosseur à-peu-près du tuyau d'une plume de corbeau, & longue de six à sept lignes. Je l'huilai un peu, & l'introduisis doucement dans la route que s'étoient conservés les fils pendans de la ligature, que je tenois légèrement tendus avec ma main gauche : ce corps placé, je pansai le reste de la plaie à l'ordinaire. Le malade souffroit très-peu. J'obtins une dilatation qui, n'étant pas portée assez loin, m'obligea, le lendemain, d'augmenter le morceau d'éponge d'un tiers en grosseur, & assez long pour m'ouvrir un libre passage jusqu'à l'obstacle que je voulois lever, au pansément suivant. J'eus, par ce procédé, l'aisance d'introduire une sonde cannelée, que je passai dans l'anse de la ligature. La cannelure tournée du côté du lien, à la faveur de laquelle je portai des ciseaux mouffes & fermés jusques sur la ligature, alors je les ouvris un peu, pour engager celle-ci entre leurs branches, en les avançant environ une ligne plus avant : je la coupai du côté du nœud, & la retirai avec une facilité singuliere, sans douleur & sans effusion de sang. Après cette opé-

ration, les accidens se dissipèrent très-promptement. La dilatation faite par l'éponge, fut effacée en peu de jours. Le poulx devint naturel : la cicatrice reprit son premier état & ses progrès ; & le malade fut radicalement guéri au bout de trois semaines : il jouit, depuis ce tems-là, d'une très-bonne santé.

On voit par cette exposé, que, dans les cas où il paroîtra dangereux d'abandonner à la nature la chute trop tardive de la ligature des vaisseaux, ainsi qu'il m'est arrivé, il est une méthode simple & facile de l'aider, & de lui abréger un travail qui pourroit devenir funeste au malade.

J'ose ajoûter à cette réflexion, qu'au moyen de cette ressource que l'art nous offre, on peut se dispenser de faire avec la ligature une constriction aussi forte aux vaisseaux, dans l'idée d'en obtenir plutôt la séparation, parce qu'il arrive, par cette pratique, que l'on donne souvent occasion à une rétraction convulsive des parties liées, qui, en se déchirant, font échapper la ligature, & causent des hémorrhagies mortelles.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE

De M. JANIN, oculiste du Collège Royal de Chirurgie de Paris, membre de plusieurs Académies, domicilié à Lyon, à M. PELLETIER, chirurgien-oculiste pensionné de la ville de Metz.

Les observations, Monsieur & cher confrere, sont la base des préceptes de l'art : il est donc essentiel de les élagner de tout ce qui n'est pas étayé par la saine anatomie : sans cette attention, on plonge dans l'erreur ceux qui ne sont pas instruits par l'expérience ; & la crainte saisit ceux des malades qui ont intérêt de lire ces opuscules. Certainement l'Observation, que vous avez fait insérer dans la Gazette salutaire du 21 Juin 1770, ne donnera pas à ceux qui ont été opérés de la cataracte par abaissement, & dont la cataracte est remontée, le courage de se faire opérer par extraction, lorsqu'ils liront que vous êtes persuadé que l'oculiste, qui avoit abaissé la cataracte (qui fait l'objet de cette Observation,) avoit ouvert & déchiré l'hyaloïde ou membrane qui enveloppe l'humeur vitrée, ainsi que la capsule du cristallin ; que, par conséquent, l'humeur vitrée s'échapperoit, si-tôt que la

cornée seroit incisée , si on ne faisoit & déplace avec des pinces la cataracte avec célérité. Sans cette précaution , (ajoute une remarque qui suit ,) le malade perdra l'œil tout-à-fait , & sera obligé de remplir le creux par un œil d'émail.

Permettez , Monsieur , que je vous observe que l'aiguille ne peut qu'avoir entamé la partie antérieure du corps vitré ; que , par conséquent , on ne doit point craindre l'effusion du reste de ce corps diaphane , excepté qu'on ne presse l'œil avec violence. Vous sçavez , Monsieur , que le corps vitré est composé de deux tuniques , l'une celluleuse , qui occupe l'intérieur ; l'autre enveloppe le corps vitré. Ces cellules sont remplies d'un fluide qui filtre insensiblement , & communique de cellule en cellule jusques aux corps excréteurs de la capsule du corps vitré. D'après cette vérité anatomique , il est aisé de concevoir qu'il n'est pas possible que l'effusion totale du corps vitré se fasse , lorsqu'on veut extraire une cataracte qui a été opérée par l'aiguille , & qui n'a pas été suivie d'autre accident que celui de la rétrogradation du corps opaque. Plusieurs opérations , que j'ai faites en pareil cas , étoient mon sentiment : je me borne à l'observation suivante.

En 1760 , un parent au sieur Sautou de Carcassonne , ma patrie , âgé de soixante-

douze ans, vint me consulter. Il avoit été opéré de la cataracte avec le plus heureux succès, par le moyen de l'aiguille, en 1751. L'année suivante, cet homme, s'étant baissé pour relever son mouchoir, se trouva subitement privé de la vue par la rétrogradation de sa cataracte. Il recourut sur le champ au chirurgien-oculiste qui l'avoit déjà opéré, & qui procéda à un second abaissement dont le succès fut le même que la première fois.

Dans l'espace d'une année & demie, cette cataracte remonta encore à deux fois différentes; ce qui exigea deux nouvelles opérations qui furent pratiquées par la même méthode. Cet homme jouit ensuite de la vue jusqu'au commencement de Mars 1760, tems auquel il fit une chute de cheval. Comme sa tête porta à terre, dans cette chute rapide, il se fit une si forte commotion dans l'œil, que la cataracte, logée, depuis plus de six ans, au fond de la chambre postérieure, remonta, passa par la pupille, & se logea dans la chambre antérieure, dont elle occupoit le plus grand espace.

Quoique ce corps opaque pressât considérablement l'*iris*, j'observai que l'œil étoit sans douleur ni inflammation; ce qui me détermina à l'opérer. Aussi-tôt que la section de la cornée fut faite, la cataracte, se précipitant sur la joue, laissa au malade l'espoir

certain du rétablissement de sa vue dont il avoit été si souvent privé par la rétrogradation de ce corps opaque. J'observai, quoique l'œil fût ouvert, après l'opération, plus de deux minutes, qu'il n'y eût que l'humeur aqueuse, qui s'écoula.

D'après cette observation & les connoissances de la structure du corps vitré, je puis conclure qu'on ne doit pas craindre, lorsqu'on fait l'extraction d'une cataracte qui a rétrogradé, après l'opération faite par l'aiguille, l'effusion du corps vitré. Il est certain que les quatre opérations faites, par le moyen de cet instrument, à l'œil du sujet de l'observation ci-dessus, avoit porté plusieurs fois atteinte à l'hyaloïde & à la tunique capsulaire : cependant l'effusion du corps vitré n'a pas eu lieu.

Je ne dois pas passer sous silence les remarques que je fis sur cette cataracte. J'observai, 1^o que le cristallin étoit recouvert de sa capsule; 2^o que cette membrane étoit ridée, mais entière; 3^o que cette cataracte avoit moins de volume que les cataractes ordinaires; 4^o qu'il n'étoit pas possible de distinguer sa face antérieure de la postérieure. Je présume qu'en abaissant une cataracte, on déchâtonne la cristaloïde, ou la membrane du cristallin. En effet, si la cataracte du sujet de votre Observation, Monsieur, n'eût pas été dans sa capsule, il

ne vous auroit pas été possible de la saisir avec des pinces pour l'extraire : la mucoſité du cryſtallin & ſes fragmens auroient cédé à l'effort des pinces ; de ſorte que le cryſtallin auroit été entamé , ſans être déplacé.

Vous êtes trop judicieux , Monſieur & cher confrere , pour ne pas approuver que je vous expoſe mon opinion.

Je ſuis, avec la plus parfaite eſtime , &c.

L E T T R E

De M. GALLOT, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin à Saint-Maurice-lès-Girard, près la Châtaigneraie, bas Poitou, à M. PIETSCH, docteur en médecine, démonſtrateur d'anatomie & de chirurgie, corréſpondant de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, &c. &c. ſur deux Observations ſur un Accouchement laborieux, & ſur une Opération Céſarienne, inſérées dans le II. Cahier du Supplément au Journal de Médecine, à l'année 1770.

MONSIEUR,

J'ai lu avec beaucoup de plaisir vos deux curieufes Observations, la première ſur un accouchement laborieux, avec rupture du

vagin & du col de la matrice, la seconde sur une opération Césarienne.

Je crois que vous avez mieux fait de risquer quelques déchirures du vagin, à l'incision cruciale, pratiquée par M. Chemin. Cette incision offense les fibres du vagin en tout sens : la déchirure, au contraire, quoiqu'assez dangereuse, n'a qu'une direction. De plus, comme vous le dites très-bien, l'horreur seule du fer peut causer les accidens les plus graves. Enfin l'abondance du sang, que fourniroient des parties arrosées de tant de vaisseaux, dans l'état de grossesse sur-tout, augmenteroit encore la frayeur de la mère ; frayeur, (comme me le disoit, il y a peu de tems, un médecin de mes amis, fort instruit,) qui peut être suffisante pour causer la mort de l'enfant & de la mère elle-même ; & dont vous connoissez bien la puissance, d'après ce que vous rapportez avoir vu arriver chez ce malheureux dont vous faites mention. Toutes ces raisons sont plus que suffisantes pour engager à s'abstenir du fer comme vous l'avez fait. La femme est sûrement heureuse de s'être bien rétablie de ses couches. Un accoucheur moins habile que vous, Monsieur, ne se seroit pas bien tiré d'un cas aussi embarrassant ; & la femme en eût été la victime ; ce qui doit servir à

constater de plus en plus les avantages qui résulteroient pour le genre humain de l'étude que les médecins feroient de l'art des accouchemens, & de l'attention que les chirurgiens instruits devroient donner à cette partie si intéressante de la chirurgie.

Je passe à votre opération Césarienne : c'étoit précisément le cas de la pratiquer ; & vous vous y êtes comporté avec toute la sagacité & la prudence possibles. J'ai quelques observations à vous faire, que je vous prie de recevoir comme d'un homme qui desiré s'instruire par les avis des maîtres de l'art.

C'étoit sans doute pour n'être pas obligé de couper le *placenta*, en incisant la matrice, que vous vouliez éviter son fond où il est le plus ordinairement implanté, & non pas toujours, comme l'avance M. Astruc, en en donnant une raison physique ; qui ne satisfera peut-être pas tous les physiciens. (*Maladies des femmes*, Tome VI, page 27.) Je crois avoir lu quelque part un cas assez rare d'un *placenta* placé vis-à-vis l'*os tinea*. Je ne sçais comment M. Astruc eût expliqué ce phénomène. Je regarde l'affertion de M. Levret, que vous rapportez, comme vraie. La raison, selon moi, qui fait que le fond de la matrice s'offre toujours aux ouvertures que l'on peut faire au bas-ventre,

378 OBS. SUR UN ACCOUCNEMENT

est qu'il n'y a que ce fond de libre, & qui ne soit pas comme attaché, & qui, à la fin de la grossesse, touchant tout-à-fait, & faisant même effort contre les tégumens de l'*abdomen*, doit nécessairement se porter vers le lieu où il rencontre le moins de résistance, & y faire saillie. M. A. Petit, dans l'*Anatomie de PALFIN*, qu'il a commentée, dit très-bien que, « parce que le » fond de la matrice devoit s'aggrandir & » se dilater, à proportion de la grandeur du » fœtus, il étoit important qu'il fût tout-à- » fait libre, & nullement attaché à d'autres » parties voisines. » (*Anat. de PALFIN*, Tome II, page 224.)

De plus, dans les derniers mois de la grossesse, l'orifice de la matrice se portant & s'engageant presque entièrement dans le petit bassin, tant par la pression de l'enfant, que par le volume & le poids excessifs de la matrice elle-même, alors le fond devient nécessairement élevé : l'endroit où il frappe le plus ordinairement, est sur la ligne blanche. Mais, comme il y a souvent aussi obliquité de quelque côté, le seul cas où on pourroit ne pas rencontrer le fond, seroit, si on pratiquoit la section Césarienne du côté opposé à l'obliquité; mais alors l'opération seroit infiniment plus difficile, parce qu'il y auroit trop de distance de la plaie

extérieure à celle de la matrice; c'est ce qui fait, comme je l'ai dit dans ma Lettre à M. Bougourd, (même cahier que vos deux Observations,) que l'obliquité de la matrice doit décider du côté où la section se fera.

Quant au choix de la ligne blanche, comme Platner le conseille; & comme Henkel l'a pratiquée, j'ai eu l'avantage de me rencontrer avec vous, Monsieur, sur le danger qu'il doit y avoir de préférer cet endroit aux autres indiqués par les meilleurs auteurs. Sûrement cela seroit bien plus commode, quand il y auroit obliquité latérale, & même dans tous les cas: on toucheroit plus facilement la matrice. Mais, comme vous le dites fort bien, les plaies dans un endroit tendineux, ne guérissant pas si promptement que dans les charnus, on doit totalement rejeter cette méthode sur le vivant, malgré les autorités des deux docteurs Allemands, cités ci-dessus; sur le mort, au contraire, on doit la préférer, parce qu'elle est plus prompte & plus aisée.

Pour ce qui est de l'incision semi-lunaire, que vous condamnez, vu la difficulté de faire la gastrophie, j'avoue que l'objection a quelque fondement; &, quoique je n'aye jamais été dans le cas d'éprouver moi-même cette difficulté, je la conçois aisément. Dans ma Lettre citée ci-dessus, je conseille, d'a-

près mon maître, M. Antoine Petit, de la faire comme vous la rejettez. Mais, Monsieur, est-il bien aisé que l'incision soit autre que semi-lunaire ? car le ventre représentant le segment d'une sphere, se peut-il que les lignes droites, qu'on veut y tracer, ne soient elles-mêmes circulaires ? c'est ce que j'ai observé dans les deux cicatrices de la femme qui a fait le sujet de l'Observation que j'ai communiquée à M. Bougourd. A coup sûr, le sieur Le Bas n'avoit point voulu diriger son incision en croissant : au contraire, il alloit le plus droit qu'il pouvoit. Cependant je puis vous certifier que les cicatrices forment une ligne courbe.

De plus vous ne pourrez, je crois, vous refuser à l'évidence géométrique. Je viens de dire que le ventre d'une femme grosse représentoit une portion de sphere : ou la surface d'une sphere est composée d'une infinité de cercles qui se touchent, ou plutôt il n'y a pas de points sur sa surface, par lesquelles ne passent quelques cercles : donc toute ligne, qu'on voudra y mener, correspondra à un cercle ; donc cette ligne sera un cercle ; donc, &c. Je ne suis point géometre : il s'en faut de beaucoup. Cependant cette démonstration me paroît complete : je la soumets à vos lumières, me défiant des miennes, puisque vous pensez autrement.

Peut-être m'objecterez-vous que ce n'est que sur sa partie la plus élevée, que le ventre ressemble à une sphere, & que sur les parties latérales, il est plus applati. Mais cela ne fait rien : la plus ou moins grande courbure d'un cercle ne lui ôte pas son essence ; toujours est-ce une ligne courbe.

Vous proposez, Monsieur, un problème fort important : je n'ai ni assez de pratique ni assez de connoissances médicales pour être en état de le résoudre ; oserois-je cependant vous offrir quelques doutes.

Je conviens que la frayeur peut causer des effets bien terribles ; mais les narcotiques eux-mêmes ne peuvent-ils pas être dangereux, du moins en certains cas où il paroît plus nécessaire de donner des forces à la nature, que de chercher à engourdir celles qui lui restent ? De plus, dans la supposition qu'il seroit avantageux de calmer, de tranquilliser les malades, les narcotiques ne pourroient-ils point produire un effet contraire, & semblable à celui que les historiens rapportent arriver chez les Turcs qui sont dans l'usage de donner de l'*opium* aux soldats, les jours de combat ? Ce narcotique par excellence leur ôte en effet la frayeur ; mais c'est en leur causant une espece de fureur, & les mettant dans un orgasme, dans un feu dont on dit con-

382 OBS. SUR UN ACCOUCHEMENT

noître les effets, même sur les cadavres qui restent sur le champ de bataille. On apperçoit sur les parties les plus susceptibles d'érétisme & d'orgasme, dans une tension singulière. (Je ne puis me rappeler qui me fournit cette anecdote : toujours suis-je sûr de l'avoir lue ; & je la crois réelle.) D'après cela, n'y auroit-il point de risque, soit de causer un trop grand affaîssement, soit de trop agiter ? *Adhuc sub judice lis est.*

Les anti-spasmodiques légers ne conviendroient-ils pas mieux ? (car les violens auroient le même inconvénient que les narcotiques,) en agissant peut-être directement sur le système nerveux, & en calmant ses convulsions, sans trop lui ôter ses efforts.

Les assoupissans, tirés du genre des poisons, comme les solanifères, la belladone, &c. sont trop dangereux pour que je pense qu'aucun médecin voulût les hasarder.

Si je ne craignois d'abuser de votre patience, j'eusse pu dire quelque chose de particulier sur les cas & le tems qui exigent le plus souvent la section Césarienne, que vous avez si heureusement pratiquée ; j'eusse pu vous dire que le fait, que je n'avois fait qu'indiquer dans ma Lettre ci-dessus

citée, de cette femme de Berry, qui avoit souffert sept fois cette cruelle opération ; que ce fait, dis je, m'a été certifié par un homme d'un mérite éminent, & de haute qualité, (M. le comte de Treffan, lieutenant général des armées du roi, membre des Académies Royales de Paris, Londres, Berlin, Edimbourg, Montpellier, &c.) par une Lettre du 6 courant ; &, dans la vue d'obliger le public, je pourrai bien la faire insérer dans le Journal, après lui en avoir demandé permission : elle ne fera que confirmer de plus en plus l'idée que les sçavans ont de l'étendue des connoissances de cet illustre amateur des lettres. Il entre dans des détails les plus intéressans sur l'opération Césarienne, & donne des préceptes qui feroient honneur aux maîtres de l'art les plus consommés.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime possible, &c.



T A B L E.

<i>II. E X T R A I T de l'Air & des Météores de</i>	
<i>de M. l'Abbé Richard.</i>	Page 291
<i>Observation sur un Lait répandu. Par M. Beaussier,</i>	
<i>médecin.</i>	315
<i>— sur une Goutte héréditaire, guérie par une</i>	
<i>fièvre quarte, communiqué par M. Latant, méd.</i>	323
<i>— sur des Métaflases fingulieres. Par M. La-</i>	
<i>borde, médecin.</i>	326
<i>Lettre de M. Dupouy, chirurgien, sur les Maladies des</i>	
<i>Sinus maxillaires.</i>	348
<i>Essai sur le Moyen d'introduire des Substances liquides</i>	
<i>dans l'Estomac, par les fosses nazales. Par M. Libou-</i>	
<i>ton, chirurgien.</i>	359
<i>Lettre sur le danger d'abandonner à la nature la chute des</i>	
<i>ligatures faites aux vaisseaux. Par M. Milleret, chi-</i>	
<i>rurgien.</i>	367
<i>Lettre de M. Janin, chirurgien-oculiste, sur les Ca-</i>	
<i>taraâtes.</i>	361
<i>— de M. Gallôt, sur un Accouchement Laborieux,</i>	
<i>& une Opération Césarienne.</i>	365

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
quatrième Cahier du Supplément au Journal de Médecine
pour l'année 1770. A Paris, ce 28 Juin 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SUPPLÉMENT à l'année 1770. V. CAHIER.

TOME XXXIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SUPPL. à l'année 1770. V. CAHIER.

EXTRAIT.

*Traité des Maladies des Yeux, & des
Moyens & Opérations propres à leur
guérison; par Louis-Florent DESHAIS-
GENDRON; professeur & démonstrateur
royal pour les Maladies des yeux aux
Ecoles de Chirurgie, & adjoint à l'Aca-
démie Royale de Chirurgie. A Paris,
chez Claude J. B. Hérissant, imprimeur-
libraire, rue Notre-Dame, 1770; in-12;
deux volumes.*

LES maladies des yeux ont de tout tems
attiré l'attention des médecins : l'im-
portance de ces organes, sans lesquels la
vie perdrait la moitié de son prix, leur a

fait un devoir de veiller à leur conservation plus particulièrement qu'à celle de nos autres parties. Il y a même eu, dès les tems les plus reculés, des médecins qui se sont consacrés tout entiers à l'étude & au traitement des maladies qui en dérangent les fonctions. Malgré cela, il faut convenir que ce n'est guères que dans ces derniers tems, qu'on est parvenu à traiter avec quelques succès les maladies les plus graves; & c'est à la chirurgie Françoisse que ces progrès sont dûs. On ne peut donc qu'accueillir favorablement les Ouvrages qui réunissent à tout ce que les anciens nous ont transmis de solide, les moyens que la sagacité des modernes a inventés pour remédier aux accidens nombreux, auxquels les yeux sont exposés : tel est le *Traité de M. Deshaies-Gendron*, que nous nous proposons de faire connoître à nos lecteurs.

Après avoir exposé dans une espece d'Introduction l'anatomie des yeux & des parties qui les avoisinent ou qui concourent à leurs fonctions, & donné la théorie de la vision, l'auteur divise le *Traité des Maladies des Yeux* en deux Parties. La premiere traite des affections des parties qui environnent ces organes; &, dans ce nombre, il comprend non-seulement celles des paupieres, mais encore celles qui arrivent aux angles des yeux. La seconde a pour

objet les maladies du globe de l'œil, qu'il distingue en celles de ses membranes, de ses humeurs & de ses nerfs : il y ajoûte celles des os, qui concourent à la formation de l'orbite, & celles de ses muscles, & des graisses qui tapissent la cavité orbitaire.

Les paupieres sont sujettes à presque toutes les différentes especes de tumeurs qui affectent les autres parties du corps, aux ulceres prurigineux, aux gales, aux dartres, au dérangement des cils ou *trichiasis*, au relâchement ou à la rétraction, à l'érailllement : quelquefois même elles s'unissent contre nature. Outre cela, elles sont exposées aux plaies, aux brûlures, aux contusions, &c. Les maladies des angles des yeux sont l'*epiphora* ou larmoyement, l'*anchylops* ou abcès du grand angle, l'*agglups*, la fistule lacrymale, l'*enchantis* qui est une espece d'excroissance qui lui est particuliere, la consommation de la caroncule lacrymale, des pustules, des ulceres, l'onglet ou *pterygion*, &c.

Les membranes propres du globe de l'œil sont aussi exposées aux plaies, aux ulceres, aux inflammations qu'on désigne par le nom d'*ophthalmies*, à des pustules, à l'*hypopion* ou abcès, à des excroissances particulieres. Les membranes intérieures, outre ces maladies, sont encore sujettes à plusieurs affec-

tions particulieres. L'uvée adhère quelquefois à la surface interne de la cornée : elle peut se déplacer , & produire une espece de hernie connue sous le nom de *staphilome*. La pupille est sujette à des dilatations & des contractions contre nature. C'est à la rétine qu'on attribue la nyctalopie, l'héméralopie & les différentes erreurs de la vue. La goutte-sereine est une paralysie du nerf optique. L'humeur aqueuse peut s'altérer , s'accumuler ou diminuer. Le crysallin & ses membranes sont exposés aux plaies , aux inflammations, aux dépôts , aux ulceres , à l'opacité ou cataracte : c'est son plus ou moins de volume qui constitue la vue myope ou presbyte. L'humeur vitrée est sujette à une espece d'expansion , à des dépôts particuliers , & même à se fondre : ce corps , ainsi que sa membrane , sont exposés à devenir opaques , &c.

Il faut convenir que toutes ces maladies ne sont pas tellement propres aux yeux , qu'elles demandent un traitement particulier & différent de celui qu'on emploie pour les combattre , lorsqu'elles affectent les autres parties : elles exigent cependant qu'on apporte à ce traitement des modifications particulieres. Ainsi on ne peut blâmer un auteur qui , entreprenant de donner un *Traité complet des maladies des yeux* , a cru devoir entrer dans les détails des mala-

dies qui leur sont communes avec les autres parties. Il n'en est pas de la médecine comme des autres sciences : il vaut mieux pécher, en disant trop, qu'en ne disant pas assez.

Nous ne croyons pas nécessaire, pour faire connoître l'Ouvrage de M. Gendron, d'en donner un précis suivi : outre que cela nous forceroit de passer les bornes de nos Extraits, nous pensons qu'il suffira d'en analyser un seul morceau, pour engager nos lecteurs à recourir à l'Ouvrage même, où ils trouveront, comme nous l'avons déjà annoncé, tout ce que les anciens nous ont laissé de solide réuni aux découvertes les plus importantes des modernes. Nous choisirons pour l'exemple que nous croyons devoir leur présenter, le chapitre où M. Gendron traite de la fistule lacrymale.

Un grand nombre d'auteurs anciens & modernes confondent les maladies qui affectent le grand angle de l'œil, telles que l'*epiphora*, l'*anchylops* & l'*agylops*, avec la fistule lacrymale. M. Gendron, qui a cru qu'on devoit les distinguer, définit l'*epiphora* un écoulement involontaire & continu de l'humour lacrymale, sans changement de cette humeur ; l'*anchylops*, une tumeur, avec ou sans inflammation, qui se forme entre le grand angle de l'œil & le nez, le plus souvent, au-dessous de l'union

des paupieres : l'agyllops est cette même tumeur ouverte, à laquelle a succédé une ulcération à la peau seulement, sans aucune communication avec les voies lacrymales. La fistule lacrymale enfin est une ulcération des voies lacrymales, mais sur-tout du sac lacrymal, quelquefois sans obstruction du conduit lacrymal, le plus souvent avec obstruction & écoulement de pus, soit par les points lacrymaux, ou par le canal nasal.

Nous passerons légèrement sur les divisions, les causes, les signes & le pronostic des fistules lacrymales, pour nous arrêter plus particulièrement au traitement. En général, il divise les fistules lacrymales en *complètes*, lorsqu'elles sont accompagnées d'un écoulement de pus non-seulement par les points lacrymaux, mais même par une ouverture extérieure, qui se fait près la racine du nez; en *incomplètes*, lorsque cette ouverture manque; en *simples*, lorsqu'elles ne sont pas compliquées avec la carie des os; & en *compliquées*, lorsque les os sont cariés. Les causes sont l'engorgement des vaisseaux, les coups, les compressions, les différens corps étrangers, qui peuvent s'introduire dans les voies lacrymales, l'âcreté des larmes, ou leur trop grande quantité. Outre cela, elles peuvent être l'effet de quelque vice particulier, tel que le

virus vénérien, scorbutique ou scrophuleux, &c.

L'*anchylops* se reconnoît aisément par une tumeur qui se forme entre l'angle de l'œil & le nez. On distingue s'il est phlegmoneux, par la douleur, la rougeur & la fièvre qui l'accompagnent, comme l'absence de ces signes indique que c'est un athérome. Lorsque la tumeur disparoît, quand on la presse, par l'écoulement que cette pression procure des larmes par le conduit nasal, ou les points lacrymaux; c'est un signe que la maladie dépend d'un relâchement du sac. L'*agrylops* se reconnoît à l'ulcère qui l'accompagne. Les définitions, que nous avons données des fistules lacrymales complètes & incomplètes, sont plus que suffisantes pour les faire distinguer. On peut soupçonner la complication de la carie, lorsque le pus, qui s'échappe par le conduit nasal, les points lacrymaux, ou la fistule extérieure, est verdâtre ou noirâtre: cependant on ne peut en être bien assuré que par la sonde qu'on introduit par l'ouverture externe, & au moyen de laquelle on peut reconnoître si l'os est découvert.

Le pronostic doit se tirer principalement de la nature de la maladie, de son ancienneté, & de la constitution du malade. En général, plus la maladie sera simple,

récente, & le malade bien constitué, plus la guérison sera facile, prompte & assurée; &, au contraire.

Comme l'anchylops & l'ægyllops peuvent dégénérer en une véritable fistule lacrymale, M. Gendron a cru devoir indiquer d'abord le traitement qui leur convient. C'est principalement l'anchylops phlegmoneux, qui peut produire cet effet : c'est pourquoi il commence par indiquer les résolutifs qu'on peut mettre en usage pour prévenir qu'il ne vienne à suppuration, & qu'il ne dégénere en abcès ou en fistule. Il recommande sur-tout la pulpe des pommes reinettes de France grillées, dans laquelle on mêle quinze grains de camphre, & six grains de safran pulvérisés, qu'on applique en forme de cataplasme. On ne doit avoir recours aux répercussifs, que lorsque la tumeur commence à se former, & qu'elle est à la fin, pourvu encore qu'elle ne soit pas accompagnée de douleurs. Si, malgré ces secours, on voit que la tumeur tend à la suppuration, il conseille de l'accélérer par les emplâtres suppuratifs; &, dès qu'on reconnoitra que le pus est formé, il faudra se hâter de lui donner issue, de peur qu'en séjournant il ne forme des sinus, ne pénètre & n'ulcère le sac lacrymal, & ne carie les os voisins. Une attention qu'il est essentiel

d'avoir , lorsqu'on fait l'ouverture, c'est de la faire sur la tumeur , & de l'éloigner , le plus qu'il est possible , de la commissure des paupieres. Si l'anchylops est de la nature de l'athérome , M. Gendron conseille d'y appliquer les suppuratifs , & d'en faire l'ouverture , lorsque la matiere sera faite.

L'ægylops n'étant que l'anchylops ouvert, on ne doit avoir en vue que de déterger l'ulcere , & de le cicatrifer. Si la matiere n'a pas une issue libre , il faut la lui procurer en dilatant l'ouverture , soit avec le bistouri , soit avec l'éponge préparée , ou quelque trochisque escarrotique , s'il y a un kyste à consommer.

Il n'est point de maladie pour laquelle la chirurgie ait proposé tant de moyens de guérison que pour la fistule lacrymale. M. Gendron a cru devoir les rapporter tous , afin de pouvoir les apprécier , & de marquer les différens cas où ils peuvent être employés. Les moyens qu'il décrit sont la compression , soit avec le doigt , soit avec des compresses graduées , ou un bandage particulier ; les injections faites par les points lacrymaux , ou par le canal nasal ; l'ouverture de la tumeur lacrymale , & l'introduction d'une bougie ou d'une tente de plomb dans le canal nasal ; l'exfoliation des os cariés , procurée par différens moyens ; la destruction de

ces mêmes os , soit par le caustere actuel , ou le caustere potentiel ; l'introduction des mèches par les points lacrymaux , ou le canal nasal.

Comme ces différens moyens se trouvent décrits dans une foule d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde , nous croyons inutile de suivre notre auteur dans les détails où il entre sur chacun ; nous nous contenterons de rapporter le jugement qu'il en porte , & les cas où il croit qu'ils peuvent convenir.

» La tumeur lacrymale simple , sans ou-
» verture extérieure , de laquelle il découle ,
» en la pressant , de la sérosité seule , ou
» de la sérosité mêlée avec un peu de pus ,
» peut se guérir par la compression , jointe
» aux remèdes intérieurs & extérieurs ,
» pourvu que le canal nasal soit libre , que
» la maladie ne soit pas ancienne , & que le
» malade soit d'un bon tempérament. » Il
convient que les différens moyens qu'on a
proposés pour faire cette compression aient
réussi quelquefois : il donne cependant la
préférence à celle qu'on fait avec le doigt ,
parce qu'il est à craindre , s'il y a ulcere dans
le sac , que les autres moyens , tels que les
compresses & le bandage , en agissant con-
tinuellement , n'opèrent l'union des parois
de ce sac , & que , par conséquent , ils ne cau-

font son oblitération. D'ailleurs cette compression trop continuë gêne & fatigue au point d'attirer quelqu'inflammation au sac, & d'y occasionner des callosités, pour peu qu'il y ait quelque disposition chez le malade.

Anel est le premier qui ait pratiqué les injections par les points lacrymaux : il a imaginé, pour cet effet, une petite seringue & des sondes appropriées. M. Gendron décrit dans le plus grand détail le manuel de ces opérations : il avoue que, quoiqu'il les ait tentées sur différens malades, il n'a pu parvenir à une cure radicale. Il avoit cru pouvoir espérer d'y réussir sur deux personnes dont l'écoulement se faisoit dans le canal nasal, en comprimant le sac lacrymal. Au bout de deux mois d'injections, faites à la vérité une seule fois le jour, les choses étoient à-peu-près les mêmes ; ce qui lui fait penser que ces sortes d'injections ne peuvent servir qu'à déboucher les points & les conduits lacrymaux, à déterger le sac, dans un commencement d'ulcération, & non à désobstruer le canal nasal. Elles ne peuvent donc réussir, que lorsque l'obstruction se borne à l'un des conduits lacrymaux, & qu'elle n'est occasionnée que par quelque humeur suceptible d'être détrempée, ou que le malade n'aura qu'un gonflement au sac lacrymal, ou à quelques-uns de ses canaux,

ou bien lorsque l'ulcération ne sera pas considérable ; sans obstruction parfaite au conduit nazal. Ces injections lui ont réussi en pareils cas. « L'on fera assuré, dit-il, qu'on » aura réussi par les injections, lorsqu'elles » passeront par le nez, ou dans la gorge, » & qu'en pressant l'endroit où répond le » sac lacrymal, on ne fera point sortir de » matiere, soit par les points lacrymaux ou » par le canal nazal : pour lors on peut espérer que tout est libre, que l'ulcere est cicatrisée, & que la guérison est parfaite, » pourvu que cet état continue pendant » quelques mois. Pour s'en assurer, il est » nécessaire de continuer long-tems ce remède, quoiqu'il ne forte rien par les points lacrymaux, ou par le canal nazal, qui ait la moindre apparence de pus. »

M. de la Faye, dans ses Notes sur Dionis, avoit proposé de faire des injections par le canal nazal. MM. Alouel & La Forêt les ont mises en usage : ce dernier a imaginé, pour les faire avec sucres, des instrumens qu'on trouve décrits dans un Mémoire inséré dans le deuxieme volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Ces instrumens sont des sondes pleines, de différentes grosseurs, & proportionnées au diametre du canal ; une sonde canulée, ou algalie ; & une seringue, qui est terminée par un court siphon.

recourbé, & garni, vers son extrémité, d'une faillie en forme de bourrelet ou de bouton. L'usage de ces instrumens demande beaucoup de dextérité & d'habitude. A ces instrumens, M. La Forêt joignoit un séton, lorsque la fistule étoit complète.

Feu M. Petit, le chirurgien, ouvroit le conduit nasal par une incision qui traversoit l'ouverture, s'il y en avoit une : il introduisoit une sonde sur laquelle il pouffoit une bougie, à la place de laquelle d'autres se servent d'une petite tente de plomb : par ce moyen, on tient ce conduit ouvert. Dans le cas où il y auroit des callosités, on peut les détruire par les corrosifs, ou avec l'instrument auquel M. Petit donnoit la préférence. On ne cesse l'usage de la bougie ou de la tente de plomb, que lorsqu'on s'aperçoit que la surface interne du canal est bien cicatrisée ; ce qu'on reconnoît, lorsque la plaie ne suppure plus. La plaie extérieure se guérit en peu de jours. MM. Petit médecin, & Pouteau chirurgien, ont proposé depuis de faire l'incision dans l'intérieur de la paupière inférieure, à la partie supérieure & interne du sac lacrymal ; ce qui doit donner plus de facilité à introduire la bougie ou la tente de plomb.

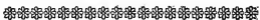
M. Méjan, convaincu de l'insuffisance des moyens qu'on avoit proposés pour débarrasser les conduits lacrymaux, entreprit

de passer un sétou de bas en haut par le conduit nazal ; & il imagina , à cet effet , des instrumens qu'il crut propres à remplir cet objet. Mais , ayant reconnu sans doute , que cette méthode étoit sujette à plusieurs inconvéniens , il imagina de passer un fil par le point lacrymal supérieur , & de le faire sortir par le nez : il attacha à ce même fil une mèche , pour la faire monter de bas en haut , jusqu'à l'endroit de la réunion des points lacrymaux dans le sac. Cette mèche , ainsi montée , grossie par degrés , dans les divers pansemens , trempée dans des baumes convenables , devoit , suivant M. Méjan , produire le même effet que dans l'opération ordinaire ; & même guérir à la longue les fistules compliquées de carie. M. Cabanis , chirurgien de Genève , a tenté de perfectionner cette méthode de M. Méjan , en imaginant un moyen de faciliter l'introduction du fil , & en introduisant par le nez une sonde flexible dans le canal nazal , pour injecter le sac lacrymal.

M. Gendron ne craint pas de prononcer que ce seroit une erreur de croire que chacune des méthodes que nous venons de rapporter puisse procurer une cure complète dans toutes les maladies des voies lacrymales. Toutes les fois que l'ulcération se bornera , soit aux canaux qui vont des points lacrymaux au sac , ou que l'obstruction ne dépendra

dépendra que de l'épaississement des matières qui boucheront le canal, ces moyens pourront réussir. Ils pourront aussi être suivis de quelques succès, si l'ulcération du sac n'est pas considérable, & que le vice local soit de nature à pouvoir être détruit par de simples déterfifs portés sur la partie ulcérée. Au contraire, si le canal nasal est bouché par quelques excroissances dures & calleuses, ou que les parois du sac se trouvent réunies, tous ces moyens deviendront inutiles. Dans les cas mêmes où ils pourroient convenir, il n'est pas toujours possible d'y avoir recours, tant par la grande sensibilité des parties, que par la grande difficulté des opérations qu'ils exigent; raisons qui doivent engager, dit notre auteur, à n'y avoir recours que lorsqu'on a quelque espérance de pouvoir réussir, & déterminer en faveur de l'opération, en pratiquant une nouvelle route aux larmes. Il faut lire dans l'ouvrage même le manuel de cette opération telle que l'auteur veut qu'on la pratique. Nous nous contenterons d'avertir que, lorsqu'il y a carie à l'os *unguis*, il préfère de le briser avec un trocart, à moins que la carie n'ait gagné l'apophyse angulaire du coronal, ou l'angle du maxillaire; auquel cas, il croit qu'on peut avoir recours au caustère actuel, c'est-à-dire au feu: c'est la méthode qu'il regarde comme la plus sûre; aussi

ne laisse-t-il rien à desirer sur les précautions qu'elle exige , tant avant qu'après l'opération , comme le régime , les pansemens , les remèdes auxiliaires , &c ; de sorte qu'il n'est point de chirurgien instruit des premiers élémens de son art , qui ne puisse se flater , en suivant ces préceptes , de traiter avec succès ces sortes de maladies. Nous pourrions en dire presque autant de toutes les autres dont il parle dans son ouvrage : on y reconnoît par-tout un praticien consommé.



L E T T R E

De M. MAUMERY , docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier , & médecin de Rochechouart , sur la Vertu anti-spasmodique de l'Infusion des Sommités de Mille-Feuille. (Mille-Folium vulgare album.)

M O N S I E U R ,

Je cède enfin au desir que j'ai , depuis long-tems , de faire connoître un remède dont j'ai fait les épreuves les plus heureuses. Tout ce que j'en dirai sera fondé sur l'expérience. Je ne prétends point m'attribuer la gloire de la découverte : je crois qu'elle est due à l'illustre Frédéric Hoffman ; du moins

c'est dans les Ouvrages de cet habile praticien que j'ai trouvé que les sommités fleuries de mille-feuille ont une vertu anti-spasmodique. Mais on verra avec étonnement leurs vertus dans les coliques, la passion hystérique, les suites des couches, & enfin, pour tout dire, dans toutes les affections où les nerfs jouent quelque rôle; & il y en a peut-être encore plus qu'on ne pense.

La première tentative a été faite sur une fille qui étoit fort sujette à la colique: je l'avois délivrée plusieurs fois de ses douleurs qui cédoient aux remèdes ordinaires. Il survint une attaque qui éluda les saignées, les lavemens, les émétiques, les purgatifs & les anti-spasmodiques les plus vantés, ainsi que les calmans & narcotiques; ou du moins ce n'étoit qu'une alternative de mal & de bien, qui dura deux mois entiers; &, après plusieurs attaques, je fus témoin un jour de la cessation subite d'un de ces paroxysmes, auquel succéda sur le champ un frisson des plus violens: je crus que la malade y succomberoit. On mit tout en œuvre pour la réchauffer: on y réussit. Il s'alluma une fièvre des plus violentes, qui dura plus de trente-six heures. Je me flatois que cette fièvre auroit cuit la matière qui entretenoit la colique: cependant, deux jours après, la colique revint avec la même force, pour

se terminer de nouveau par un frisson semblable, & par une fièvre, comme la première fois. J'eus recours pour lors au quinquina, mais en vain : tout fut inutile. Alors je me rappelai avoir lu dans Hoffman, que les fleurs de camomille, les sommités de mille-feuille, & les sommités fleuries d'hypericon, étoient de bons anti-spasmodiques : j'avois amassé des sommités de mille-feuille que j'avois fait sécher ; j'en associai à des fleurs de camomille ; & j'en fis une infusion en guise de thé, dont je fis prendre à la malade plusieurs fois ; &, à mon grand étonnement, la colique & la fièvre, qui n'en étoient que le produit, cessèrent. La malade est encore vivante : elle a eu quelques attaques de colique, que le remède a dissipées d'abord ; &, dès qu'elle en a senti quelques atteintes, elle n'a pas eu besoin qu'on l'ait sollicitée à en prendre. Il y a environ quinze ans de cette première épreuve.

Depuis ce tems, j'en ai fait prendre à plusieurs personnes attaquées de colique : ce remède a toujours réussi. Mais, ayant examiné l'odeur aromatique des fleurs de mille-feuille, j'ai cru qu'elles réussiroient mieux toutes seules. Ma conjecture s'est trouvée vraie ; en sorte que c'est des seules sommités fleuries de mille-feuille dont je me sers actuellement.

Une jeune personne étoit attaquée de

maux d'estomac , & de vapeurs , n'ayant ses règles que fort irrégulièrement : elle a usé d'infusion de mille-feuille fleurie ; & elle en a été soulagée chaque fois.

Cette même fille fut attaquée , à l'âge de vingt ans , ou environ , d'une fièvre continuë. Je la fis saigner & purger. La petite vérole , qui fut confluenta , se déclara. La maladie parcourut assez tranquillement ses périodes ju'qu'à la suppuration. Comme toutes les jeunes personnes sont jalouses de leur figure , celle-ci se laissa facilement persuader , contre mon avis , d'user d'une prétendue pommade qui n'étoit autre chose que de la graisse de cochon bien lavée. Quelle fut ma surprise , lorsque , le lendemain matin , on vint me chercher , dès la pointe du jour , en me disant que la malade étoit fort mal ! Je me rendis au plus vite : je trouvai , en effet , qu'elle étoit fort agitée , avec de grandes douleurs au creux de l'estomac ; le pouls fort précipité & fort concentré , & les boutons du visage , affaîffés. J'eus recours , sur le champ , à une infusion de sommités de mille-feuille , dont la malade avoit si souvent éprouvé les bons effets ; ce qui calma les douleurs & les agitations ; & je fis bassiner le visage avec une décoction chaude de racines de guimauve , faite dans le lait. En moins de deux heures , les boutons grossirent de nouveau ; & la malade , qui est en

core vivante, se tira de ce mauvais pas. Je n'ai eu que cette occasion d'user de cette infusion dans la petite vérole : aussi ne rapporte-je cette observation, que pour encourager les praticiens à en multiplier les épreuves. Quel bien ne seroit-ce pas pour le genre humain, si ce remède simple avoit dans cette maladie si funeste, les effets merveilleux, qu'il a dans bien d'autres ! Les convulsions & la fièvre secondaire, qui ont jusqu'ici si fort embarrassé les praticiens & les auteurs qui en ont traité, ne seroient-elles point occasionnées par l'irritation des nerfs de l'organe le plus étendu du corps humain, & un des plus sensibles ? L'infusion de sommités de mille-feuille ne seroit-elle point capable de les adoucir, & même de les faire cesser ? Il n'y a aucun inconvénient à tenter le remède : j'ose le proposer, sans décider les questions.

Une femme de cette ville accoucha fort heureusement. Trois ou quatre jours après, il lui survint de grandes douleurs à la région hypogastrique, avec gonflement & tension de tout le bas-ventre, oppression, fièvre fort vive, suppression totale des vuidanges : la malade étoit dans l'impuissance de faire aucun mouvement dans son lit. Je fus appelé : j'ordonnai une saignée du bras, qui fut faite sur le champ, des fomentations émollientes sur le ventre, des lavemens

avec la même décoction, suivant la méthode de La Mothe : j'ajoutai l'usage de l'infusion des sommités de mille-feuille. Les vuidanges reparurent; & tous les accidens cessèrent aussi : la malade fut hors de danger, dans deux jours. Elle vit encore.

Une tapissière, travaillant à la maison, enceinte de son dix septieme ou dix-huitieme enfant, d'un tempérament assez robuste, quoique d'une taille médiocre, fut prise tout-à-coup, sans cause manifeste, de douleurs fort vives. Mon épouse lui conseilla de se retirer chez elle, & la fit conduire par une servante. A peine arrivée en sa maison, elle fait une fausse-couche, n'étant que dans son huitieme mois. Elle but & mangea comme à son ordinaire, se portant très-bien. Le quatrieme jour, les vuidanges se suppriment : une fièvre violente se met de la partie. Sans conseil de personne, elle but beaucoup d'infusion de sommités de mille-feuille, tout le jour. Les vuidanges reparurent; la fièvre cessa. Rétablie, elle vint continuer son ouvrage, & me fit part de son aventure.

Une dame, aussi de cette ville, eut une grossesse pleine d'infirmités : elle accoucha cependant à terme fort heureusement. Vers le troisieme jour, à neuf heures du soir, je fus appelé. Je trouvai la malade agitée de mouvemens convulsifs dans tous les mem-

bres , avec des douleurs horribles , & suppression totale des lochies. Je ne fis autre chose que de lui faire prendre, coup sur coup , deux tasses d'infusion de sommités de mille-feuille. Le tout se calma , comme par enchantement , & presque sur le champ. Elle est encore du nombre des vivans.

Une autre , enceinte de plus de six mois , est attaquée de douleurs très-vives , avec dévoiement , faisant du sang , dans un tems où la dyssenterie étoit épidémique. Je suis averti : je fais donner des lavemens émolliens & adoucissans , & user de l'infusion de mille-feuille. Tout se calma : la personne accoucha à terme , & ne fut que cinq heures en travail. Son enfant donna d'abord des marques de bonne santé : cependant , fort peu de tems après , il est agité de convulsions , & tombe en syncope. J'étois présent , la personne me touchant de fort près. J'ondoyai l'enfant , & il revint ; mais il ne cessoit de se plaindre comme quelqu'un qui souffre beaucoup. J'ordonnai de lui donner quelques gouttes de bon vin bien sucré , afin de le fortifier & le faire vider. Je sortis de la maison : cependant , inquiet de son sort , je revins , une heure & demie , ou deux heures après. Je trouvai cet enfant dans les mêmes gémissemens. Je fis faire de l'infusion de sommités de mille-feuille : j'en fis prendre à l'enfant , le faisant tenir par une

femme à demi-penchée, lui portant entre les lèvres une cuiller, & lui versant dans la bouche peu-à-peu. Il commença à favouer, & en avala presque deux cuillérées. Fort peu de tems après, il cessa de se plaindre : il se vuida beaucoup ; & il jouit d'une bonne santé.

La mere, environ vingt-quatre heures après être accouchée, est attaquée de vives douleurs, à la hauteur des os innominés, du côté gauche : la fièvre survient ; les vuïdanges ne coulent presque plus : le lait n'avoit point monté. C'étoit la nuit : on donna quelques lavemens qui adoucirent un peu les douleurs. La diarrhée se met de la partie : la fièvre subsistoit. Averti, le matin, je fis faire des fomentations émollientes sur le ventre, donner des lavemens, & prendre de l'infusion de sommités de mille-feuille. Les douleurs cessèrent peu-à-peu : les vuïdanges reprirent leur cours ; le lait monta : la fièvre baissa aussi peu-à-peu. La malade se rétablit, & se porte bien, s'étant purgée, après la cessation totale des lochies.

On ne peut point révoquer en doute que, dans les accouchemens, sur-tout pour peu qu'ils soient laborieux, il n'y ait une grande commotion dans tout le système nerveux, & que ce ne soit cet ébranlement général, qui occasionne presque tous les

accidens qui arrivent dans la suite des couches. J'ose assurer que, si, pour tranquiliser la machine, on faisoit usage du remède proposé, on éviteroit les mauvaises suites, & qu'il ne mourroit aucune des femmes dans lesquelles il ne se trouveroit point dans le corps de germe préexistant d'autre maladie.

Une femme, d'un tempérament fort sanguin & fort maigre, sujette aux vapeurs, souffroit de cruelles douleurs de colique hystérique. Je fus appelé. Arrivé chez la malade, je la trouvai souffrant cruellement, ne pouvant se tenir dans aucune situation, avec trois lavemens dans le corps depuis long-tems. Je lui fis prendre, coup sur coup, deux tasses d'infusion de sommités de mille-feuille. Fort peu de tems après, les douleurs se calmerent : son ventre s'ouvrit trois ou quatre fois de suite ; & il ne fallut pas d'autre remède, dans ce moment. Je lui conseillai de se faire saigner du pied ; quelques jours après, j'ordonnai quelques minoratifs pour la purger, & quelques bains de pieds, qui lui firent recouvrer le sommeil qu'elle avoit perdu.

Je ne puis m'empêcher de dire un mot d'un homme de plus de quatre-vingt ans, qui a une hernie inguinale. Cet homme fut saisi, un matin, étant sorti d'assez bonne heure de chez lui, d'un vomissement qui

l'obligea de rentrer au plutôt : sa hernie étoit rentrée. On lui servit plusieurs lavemens, & on le gorgea de thé : tout fut inutile. Les douleurs étoient des plus vives. Je fus appelé, l'après-midi. Tous les accidens ne faisoient qu'augmenter : les matieres commençoient à sentir mauvais ; le pouls étoit fort petit & fort précipité. J'ordonnai les lavemens rapportés dans le Journal de Médecine, Tome XV, page 468, par M. Batkin, chirurgien, dont je m'étois bien trouvé dans une occasion encore plus pressante. L'effet fut semblable. Le remede ouvrit le ventre, diminua les douleurs ; & l'infusion de mille-feuille, dont il usa long-tems, fit le reste ; & cet homme est aussi bien qu'avant son attaque.

Ce remede procure un soulagement subit dans toutes les maladies venteuses, dans les fièvres tierces de mauvais caractere. Après les remedes généraux, si on en fait user, on verra changer tout-à-coup la maladie de nature.

Je passe bien des choses sous silence ; car je ne finirois point, si je voulois rapporter tous les bons effets que j'ai vus opérer. Ils sont tels, que la plupart des femmes de notre ville, qui en ont été soulagées, ou qui ont été témoins du bien que ce remede simple & innocent a procuré, en font provision, dans le tems qu'on doit le cueillir,

pour se le procurer elles-mêmes, dans le besoin; & je crois que c'est-là la plus forte preuve que je puisse donner en sa faveur. Si j'avois un moyen de le faire connoître à toutes les personnes du sexe, je le ferois avec empressement; & je croirois leur faire un grand présent, si je pouvois leur persuader d'en user dans leurs infirmités.

Après tout ce que je viens de dire, je ne doute pas qu'on ne me prenne pour un enthousiaste ou pour un visionnaire: je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis un médecin qui me suis fait une loi, dès le commencement de ma pratique, de ne me prémunir ni pour ni contre aucun remède, qui, au contraire, ai tâché de me conformer aux sages préceptes que j'ai pu trouver dans les plus grands praticiens, en m'éloignant de tout système. Je ne regarde point l'infusion de sommités de mille-feuille comme un remède qui puisse guérir radicalement tous les maux dont j'ai parlé, mais seulement comme le plus grand secours qu'un médecin puisse avoir pour faire réussir les remèdes qui conviennent à la maladie qu'il a à traiter, & dans laquelle les nerfs sont dans une trop grande rigidité, ou sont trop sensibles ou trop irrités, soit qu'il fasse précéder ou suivre ces remèdes. On peut s'en rapporter à ma candeur: j'affure avec toute la vérité & toute la sincérité dont un homme

puisse être capable , que je n'en ai jamais vu aucun mauvais effet ; ce qui doit enhardir à l'éprouver.

Il est tems de marquer les précautions qu'on doit employer pour se servir de ce remede. La première est de cueillir les sommités de mille-feuille , lorsqu'elles sont en pleines fleurs , & ne pas attendre qu'elles soient passées fleur , & de leur laisser peu de côtes de la tige.

La seconde est de les faire sécher à l'ombre , & ensuite les ferrer dans un papier bien plié , afin d'empêcher que leurs parties aromatiques & volatiles se dissipent le moins qu'il sera possible ; car je pense que c'est dans ces parties fines que consiste , en grande partie , la vertu du remede , par l'analogie qu'elles se trouvent avoir avec les nerfs , de quelque façon que cela puisse se faire.

La troisième est de faire bouillir de l'eau dans une cafetiere , ensuite de jeter les sommités dans cette eau , de retirer du feu , laissant infuser à la maniere du thé , la cafetiere étant bien couverte ; après quoi , on en fait prendre environ six onces avec du sucre : on peut réitérer un quart d'heure , ou une demi-heure après , si la première dose n'a pas eu l'effet désiré , sans craindre aucun inconvénient.

414 LETTRE SUR LES SOMMITÉS, &c.

La quatrième est de ne laisser d'eau que celle qu'on veut prendre en une fois, ou deux, & de ne point garder long-tems cette infusion qui noircit à la longue, & qui n'auroit pas d'effet, vu qu'il pourroit peut-être en avoir de mauvais dans quelques cas; ce que pourtant je n'ai point vu arriver. Il faut environ gros comme une grosse noix de sommités pour faire une tasse de six onces de liqueur.

Je vois bien, Monsieur, que tout ceci sera regardé par bien des gens, comme cela l'a été déjà, avec mépris, sur-tout par ceux qui ont plus à cœur leur intérêt, que le soulagement des malades; mais j'exhorte ceux qui ont le bien de l'humanité en recommandation de ne pas le dédaigner. Je serois content, si je pouvois apprendre que le remède a réussi entre les mains de quelque personne charitable. En tout cas, j'ai rempli ce que je me devois: j'attends de vous le reste, en le publiant.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE

De M. DEJEAN, médecin à l'Abbaye du Bec en Normandie, à M. POMME, médecin-consultant du roi, sur l'Efficacité du Quinquina dans les affections vaporeuses.

MONSIEUR,

En vous adressant mes Observations sur des affections vaporeuses, guéries par le quinquina, je continue de remplir la tâche que vous voulûtes m'imposer, en Avril 1767.

La femme du sieur *Urel*, marchand au bourg du Bec-Herlouin, vers le quatrième mois de sa grossesse, à l'occasion d'un engorgement glanduleux sous l'aisselle, fut livrée aux accidens vaporeux les mieux marqués, malgré une abondante & louable suppuration. Chaque pansement, réitéré deux fois par jour, étoit précédé d'agitations convulsives, de toux, de suffocation, d'une douleur fixe aux muscles quarrés, situés à la partie postérieure de la tête; qu'on nomme *clou vaporeux*; une succession de ris & de pleurs, enfin d'une tension abdominale, & fort douloureuse. Cet état se soutenoit près de deux heures, &

se terminoit quelquefois par la défaillance. On étoit en droit d'accuser de tous ces défordres le vice des humeurs, & de lui opposer les délayans adoucissans qui, malgré leur usage soutenu scrupuleusement pendant quelque tems, furent insuffisans; mais le quinquina, leur ayant été associé, calma, comme par enchantement, tous les symptômes cités ci-dessus, qui se reproduisirent, dix jours après, par la suspension des remèdes, la malade se flatant de jouir d'une convalescence bien assurée. Cette alternative de pis eut lieu quatre fois en deux mois; mais le mieux fut toujours racheté par le quinquina. Cette chaîne de contre-tems fut interrompue pour trois mois. L'accouchement fut des plus heureux, le 19 Janvier de cette année: tout fut bien jusqu'au 22, que madame *Urel*, pour quelqu'erreur diététique, éprouva un mal-aise qui fut bientôt suivi de suppression totale des lochies. Une toux convulsive, avec oppression & étranglement, la cardialgie, le ventre douloureux & météorisé, enfin tout le genre musculueux, étoient dans des contractions des plus violentes, lorsque j'arrivai chez la malade, qui fondoit en larmes, à laquelle j'ordonnai *pro potu* une infusion théiforme de camomille, l'application sur l'*abdomen* d'une flanelle imbibée dans cette même liqueur, & une teinture d'un gros de quinquina

quina, bouilli dans un verre d'eau, à prendre trois fois par jour. Dès la première nuit, l'orage fut moins bruyant, & se soutint à-peu-près le même jusqu'au lendemain que l'aurore nous annonça un temps calme & serein par le retour des lochies, & l'absence des accidens qui n'ont plus reparu, la convalescente s'étant soumise à prendre, pendant deux mois, un verre par jour de la susdite teinture : elle se porte au mieux, & a repris le cours de ses affaires.

Cette teinture n'a pas été moins utile dans une villageoise qui avoit ses règles si laborieuses, que, depuis plus de deux ans, leur éruption étoit précédée & accompagnée de violentes attaques de passion hystérique.

L'administration de cette admirable écorce n'a pas toujours favorisé aussi avantageusement mes desirs; mais, je le répète, elle n'a jamais été nuisible (a) : je ne rougirois pas d'avouer mon erreur, puisque les plus grands hommes n'en sont pas exempts. *Optimus ille est, qui minimis urgetur.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Journal de Médecine, Juillet 1767.



OBSERVATION

Sur une Hydropisie ascite ; par M. D'ALQUIN, docteur en médecine de l'Université de Turin, & médecin de l'Hôtel-Dieu de Chambéry.

Un homme de vingt-cinq à trente ans ; mendiant dans la ville, vint à l'Hôtel-Dieu, atteint de leucophlegmatie avec fièvre légère, à la vérité, mais avec une oppression si forte, qu'il ne pouvoit presque respirer que de bout, sans cependant qu'elle fût accompagnée de toux. De fréquentes hémorrhagies du nez survenoient de tems en tems ; dans lesquelles il rendoit un sang noir & épais ; les urines couloient en très-petite quantité : le ventre étoit resserré ; & il avoit une si grande voracité, qu'à chaque instant, il croioit la faim, & ne pouvoit la rassasier. Craignant un épanchement d'eau dans les cavités, & voulant m'assurer s'il n'étoit déjà point formé dans celle du bas-ventre, j'en fis un examen scrupuleux. Le ventre ne me parut former aucune tumeur ; & je n'y découvris pas la plus petite fluctuation, dans quelque situation que je fisse mettre le malade. Du côté de la poitrine, il n'étoit pas

aisé d'y reconnoître la présence des eaux : la fluctuation ne peut s'appercevoir à travers les côtes ; & les autres signes sont d'ailleurs si obscurs, qu'ils rendent le diagnostic de cette maladie fort incertain. Il ne restoit donc que la grande oppression qui pût me la faire soupçonner. D'après cet examen, je tournai mes vues du côté des évacuans, tant purgatifs que diurétiques. Je le purgeai donc avec la teinture hydragogue de Minet : le lendemain, je lui fis prendre à jeun un verre de lait de gomme ammoniac, & , le soir, un bol avec les cloportes, les trochisques de scille, & le nître. Dès qu'il eut usé de ces remèdes, pendant deux ou trois jours, la bouffissure diminua à vue d'œil : l'excrétion des urines devint plus abondante ; les selles, qui auparavant étoient très-râres, & seulement de matieres dures & brûlées, furent insensiblement plus copieuses, fréquentes & sereuses : les paupieres, qui étoient luisantes & gonflées au point d'intercepter le passage de la lumiere, reprirent leur état ; & le *scrotum*, dont le volume étoit double de l'ordinaire, par l'œdème qui l'occupoit, se trouva tout-à-coup flasque & naturel.

Le malade, se trouvant mieux, & voyant que la guérison s'acheminoit, ne voulut plus ni remèdes, ni s'astreindre au régime

& à la quantité d'alimens que j'avois prescrits. Il commença à demander de la nourriture, & disoit qu'on le faisoit mourir de faim ; & , comme je m'opposai à contenter sa voracité , il aima mieux sortir de l'Hôtel-Dieu , pour retourner à son métier de gueux , malgré la rechute que je lui pronostiquai , & le danger de périr que je lui fis entrevoir. Effectivement , au bout de trois jours , mon homme revint se présenter dans un état pitoyable , sans aucune apparence d'anasarque , à la vérité , mais avec un ventre qui , à ce qu'il me raconta , étoit devenu tout-à-coup d'une grosseur énorme. Je l'examinai de nouveau ; & je reconnus une ascite des mieux caractérisées , avec une fièvre assez aiguë. Depuis sa sortie , il avoit à peine rendu un plein verre d'urine : les selles s'étoient supprimées ; & le volume , que formoient les eaux , refoulant le diaphragme du côté de la poitrine , ne lui permettoit pas seulement de respirer.

Comme cet épanchement s'étoit formé si promptement , je résolus , à l'instant , de lui faire faire la ponction : en conséquence , je le purgeai avec le syrop de nerprun , qui procura une abondante évacuation de sérosités ; & , le lendemain , M. Lyonne le pere , chirurgien dudit Hôtel-Dieu , lui fit

la paracentèse. Il en sortit environ cinq à six pintes d'une eau rouffâtre, peu bourbeuse, sans aucune mauvaise odeur. Après l'opération, je lui prescrivis une potion légèrement cordiale, qu'il prit en trois fois. Il s'endormit tranquillement; &, à son réveil, le malade se trouva gai, léger, & desirant de manger: son ventre étoit tout-à-fait souple, & sans douleur au tact: le pouls peu fréquent, & presque naturel; les urines couloient en quantité suffisante; tout, en un mot, paroissoit annoncer une réussite complète. Les pilules toniques de Bécher auroient été parfaitement indiquées, dans le cas présent, pour parer à un nouvel épanchement, & ranimer le ton de tous les viscères; mais, comme j'en ignore la composition, & que nul apothicaire de notre ville n'en est fourni, je le mis à l'usage de bols composés avec quelques grains de quinquina, le safran de mars apéritif, & la conserve d'aunée: je lui ordonnai une nourriture sèche, & proportionnée à ses forces, peu de boisson, excepté du bon vin, & de l'exercice modéré & insensiblement augmenté. Ces bols & le régime, continués pendant un certain tems, ont parfaitement bien rempli mes intentions; car, étant sorti de l'Hôtel-Dieu, en très-bonne santé, & sans aucune apparence de récidence, il a

quitté son métier de fainéant , pour prendre celui de laboureur.

Cette Observation , quoique commune , tend au moins à faire voir que la paracentèse , faite à propos , & de bonne heure , peut devenir un moyen curatif dans l'ascite. Je ne vois pas pourquoi plusieurs médecins sont prévenus contre elle , & la regardent comme infructueuse , & , ensuite de cette prévention , la négligent , ou ne la prescrivent que sur la fin de la maladie. A la vérité , elle n'est plus alors qu'un palliatif ; & même souvent elle précipite les jours du malade : voilà sans doute d'où est venu son discrédit. Cependant Asclépiade , son inventeur , n'employa cette opération , que lorsqu'il en eut éprouvé des succès heureux. Elle est donc fondée sur l'expérience : c'est donc , par conséquent , plutôt la faute des artistes , que celle de l'art , si elle n'a pas toujours rempli l'intention de ceux qui l'ont mise en usage ; & , si elle a été tour-à-tour admise & rejetée , c'est encore une preuve de plus en sa faveur ; car , si on avoit observé qu'elle eût été constamment nuisible , on l'auroit absolument abandonnée ; & jamais on ne l'auroit fait revivre. D'ailleurs , parce que quelqu'un sera péri de l'opération de la taille , par exemple , qui aura été faite mal-à-pro-

pos, devoit-on, pour cela, en conclure qu'il faut la rejeter ? C'est donc au médecin éclairé & prudent à saisir les circonstances favorables pour appliquer un remède à point-nommé ; c'est ce qui le distinguera toujours de l'empyrique & du charlatan. Il faut donc un à-propos pour faire la ponction, comme pour toutes les autres opérations de la médecine, *occafio præcept* ; & je soutiens qu'on pèche toujours pour tarder à faire celle-ci, & pour trop s'attacher aux remèdes internes. On pique ordinairement, lorsqu'il n'y a plus d'espérance, & que les viscères, ayant baigné dans les eaux, & étant, pour ainsi dire, macérés, ont perdu leur chaleur, ne peuvent plus recevoir l'action des remèdes, & que la pression des eaux dérange & gêne chez eux la circulation : de-là les obstructions que l'on regarde comme la cause du mal, tandis qu'elles n'en sont bien souvent que les effets.



OBSERVATIONS

Sur des Mouvemens convulsifs , occasionnés par des vers ; par M. SYLVESTRE , maître-ès-arts , & en chirurgie , chirurgien-major du régiment de Touraine.

Marie Détrille , veuve , âgée de quarante-cinq ans , de la paroisse de Baulai en Franché-Comté , fut attaquée de convulsions si vives & si extraordinaires , qu'on croyoit , dans le village , & aux environs , que c'étoit l'effet d'un sorilège. Quand elle étoit dans les accès , elle se rouloit , en heurtant , & s'accrochoit avec tant de force à ce qu'elle pouvoit saisir , qu'il n'étoit pas possible de lui arracher des mains ce qu'elle serroit : quelquefois elle s'attachoit les pieds en haut , à la cremaillere de la cheminée , soit qu'il y eût du feu , ou non ; & elle y pouffoit les mêmes hurlemens. Ses parens , engagés par d'autres payfans , à avoir , en pareilles circonstances ; plutôt recours aux prières qu'à la médecine , la conduisirent à Besançon , au saint Suaire , ensuite à Notre-Dame de Gray , &c ; mais il ne se fit point de miracle. Le curé de Baulai ,

homme très-pieux, & plus éclairé, avoit conseillé, avant les voyages, d'appeller les gens de l'art. Par malheur, la malade n'étoit pas à l'aise; & l'on craignoit la dépense: la charité du pasteur y suppléa. Il me fit appeller: je m'informai du commencement & des progrès de cette maladie. Je fus présent à un accès furieux, qui dura une demi-heure. Le calme étant revenu avec la connoissance, je demandai à la malade si elle sentoit approcher les momens de ses souffrances? Elle me dit qu'ils s'annonçoient par des maux de cœur, par des picotemens très-vifs à l'estomac; qu'elle rendoit alors de l'eau fort claire, & qu'elle y sentoit, comme un poids; remuer, lorsqu'elle mangeoit & buvoit, & même quand elle ne faisoit point ces fonctions. Dans le moment, je me déterminai à secouer ce viscere qui me paroissoit farci; &, par le moyen de trois grains de tartre stibié, pris en deux verres, je lui vis rendre, une demi-heure après, sept vers vivans: le reste du remede devint cathartique, & procura trois évacuations par bas, avec douze vers vivans, & beaucoup du velouté des intestins, imprégné de sang. Le lendemain, je fis passer une potion anti-vermineuse, composée d'une décoction de feuilles de chicorée sauvage, de tanésie, de *semen-contra*,

de coralline, édulcorée avec le syrop d'absinthe & de limon ; & l'on y délayoit de la corne-de-cerf préparée. Je prescrivis ensuite une boisson avec la racine de fougere mâle, & les cendres de houblon, enfermées dans un nouet. Quelques jours après l'usage de ces remèdes, les convulsions diminuèrent de moitié. Le cinquième jour, je purgeai la malade : elle rendit soixante vers morts, dont six étoient noués. Le lendemain, elle eut encore des envies de vomir. Je les secondai par le même vomitif que ci-dessus : elle rendit un peloton de trente-deux vers qui fallirent l'étouffer. Elle perdit connoissance ; & les parens effrayés coururent chercher le pasteur. Deux autres secousses la vuiderent encore, l'une de dix-sept, & l'autre de vingt-quatre vers. Je continuai les mêmes tisanes, potion, lavemens avec le lait miellé : elle continua de rendre des vers pendant quatorze jours ; & en se mouchant, elle se délivra d'un ver qui étoit divisé en trois parties. La malade commença à recouvrer insensiblement le sommeil, & la connoissance parfaite, dont elle étoit privée, même dans les intermissions des accès ; mais son repos fut encore interrompu, pendant deux jours & deux nuits, par une demangeaison insupportable aux extrémités inférieures, au point qu'elle s'em-

portoit l'épiderme , à force de se froter. Je lui fis frictionner les parties , devant le feu , avec une flanelle ; & l'on me dépêcha à toute bride un exprès pour être spectateur de quantité de vermisseaux qui sortoient de la peau des jambes & des cuisses , & qui pétilloient , en tombant dans le feu. J'en reçus quelques-uns sur mon chapeau , pour pouvoir les examiner mieux ; ce que je ne pus faire qu'à la faveur d'un microscope. Ils restoient environ une demi-minute à l'endroit où ils tomboient ; & je crus leur voir naître ou développer , pendant ce court espace , des especes d'aîles ; & , à l'instant , ils s'échappoient comme à saut de puces. Ces insectes ressembloient assez aux vers qui se trouvent dans le fromage pourri : ceux qui étoient sortis de l'estomac & des intestins étoient des strongles. La malade peut en avoir rendu environ cinq cents , sans compter les petits qui étoient innombrables. Je fis appeller M. Joyand fils , docteur en médecine à Jusséy : il fut charmé de voir cette malade. Nous convînmes qu'il falloit qu'elle continuât les mêmes remèdes pendant quelque tems : elle s'est ensuite très-bien portée.



REMARQUES PARTICULIERES

Sur l'Usage des Pessaires, & sur la meilleure Maniere de les construire, &c ;
par M. LEVRET, conseiller honoraire
du Comité perpétuel, de l'Académie
Royale de Chirurgie, associé de celle de
Botanique & d'Histoire naturelle de Cor-
tône, accoucheur de madame la Dau-
phine, &c.

On sçait que les pessaires sont des moyens dont nos anciens faisoient usage, soit pour porter des médicamens dans le vagin, lorsque quelques portions de cette gaine étoient relâchées, soit pour remédier à la descente incomplète de la matrice, soit pour s'opposer à la récidence de la descente complète de cet organe, après sa réduction.

Mais on sçait aussi que la plupart des modernes ont borné les pessaires à ces derniers usages, c'est-à-dire qu'ils ne s'en servent plus pour porter des médicamens dans le vagin, à dessein de remédier au relâchement de cette partie, ou à la descente de l'*uterus*, mais seulement pour servir de moyens contentifs à ces mêmes parties.

La forme des pessaires doit varier suivant

les cas qui les exigent ; car ceux qui sont faits pour s'opposer au renversement seul de la membrane interne du vagin (a), doivent être différens de ceux qui sont destinés à remédier aux descentes de matrice ; mais il faut qu'ils soient tous percés de part en part, pour permettre aux excrétiions utérines de sortir librement de la matrice & du vagin.

Les pessaires, destinés pour le vagin seulement, sont ordinairement de la forme d'un œuf percé, comme un grain de cha-pelet, ou d'une portion de cylindre, creusée en canal, ou bien en double hémisphère, évuidés, & à ressort (b).

(a) Voyez ce que nous avons dit sur ce sujet, dans notre Livre intitulé *Observations sur la Cure radicale de plusieurs Polypes de la Matrice, de la Gorge & du Nez*, &c. page 158 & suivantes de la dernière édition.

(b) Voyez aussi les *Mémoires d'Edimbourg*, Tome III, page 369 & suivantes. Ce moyen est, à la vérité, très-ingénieux ; mais de l'étain, du fer ou de l'acier, du fil, du liège, sans être couverts de cire, & du cuir, quoique bouilli dans de l'huile, sont toutes des matieres qui ne peuvent souffrir long-tems le contact immédiat des liqueurs utérines, sans se corrompre, &c. &c. &c.

Voyez aussi le Tome II de la *Collection des Thèses médico-chirurgicales, recueillies & publiées par M. le baron DE HALLER, rédigées en françois, en 1759*, page 162. Il y est proposé par M. Preu-

430 REMARQUES PARTICULIÈRES

A l'égard des autres pessaires, leur forme peut être, en général, rapportée à l'orbiculaire. Il y en a d'exactement ronds, d'autres ovales : quelques-uns ont trois ou quatre angles très-mouffes ; mais les plus usités sont les ronds & les ovales.

Quant à la matière dont les pessaires peuvent être composés, on en fait d'or,

nel, médecin, un pessaire qui « a la figure d'un » cone tronqué, fait d'anneaux qui, de la base au » sommet, vont en diminuant. Ces anneaux sont » de fil de fer, mince & élastique, qui cède à » la pression, & qui se remet dans le premier » état, lorsqu'on lève la cause qui le comprimait. » L'intérieur de ce cone est garni d'une bande » lisse très-petite & très-douce ; & au dernier » est attaché une petite bande de cuivre, pour » retirer à son gré la machine, & la fixer. »

Mais cette belle spéculation a les mêmes inconvéniens que la précédente, & par les mêmes raisons. Il n'en est pas de même d'un autre pessaire, aussi en bondon, creux, &c. dont s'est servi M. Hoin *, après la réduction d'un entérocele vaginal, quoique ce pessaire ait quelque rapport avec celui de M. Preunel.

Voyez la description de ce pessaire, page 262 & suiv. de l'Essai de cet auteur, imprimé à la suite de la *Nouvelle Méthode d'opérer les Hernies*, par M. LE BLANC, chirurgien-lithotomiste de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, imprimé à Paris, en 1768, format in-8°.

* Chirurgien en chef du grand hôpital de Dijon, &c.

d'argent, d'yvoire, de bois, de cire (a), de linge (b) & de liége couverts de cire.

Les pessaires d'or sont trop pesans, quoiqu'ils soient intérieurement creux : ceux d'argent, qui doivent l'être aussi, sont très-sujets à être corrodés (c) par les humidités

(a) Roussel, médecin, & Ruleau, chirurgien à Saintes, dans leur *Traité de l'Opération Césarienne*, le premier, imprimé en 1581, & le second, en 1704, conseillent que, pendant le traitement de cette opération, on se serve « d'un » pessaire fait d'un (morceau de) cierge percé, » dont on garnira, disent-ils, le dessus avec du » linge blanc & mollet, & qu'on l'enduisse de miel » rosat. » Mauriceau dit avec raison, page 396 de son *Traité des Accouchemens*, septième édition, à l'occasion de ces sortes de pessaires, qu'il est très-étonné de l'erreur de Roussel qui veut, sect. 6, qu'on les introduise dans la cavité propre du fond de la matrice ; que ce n'est que dans son col ou vagin, qu'on peut & qu'on doit les mettre, lorsqu'ils sont nécessaires, &c. Mais ce qu'il y a de plus surprenant ici, c'est que la faute que Mauriceau reproche à Roussel & à Ruleau ; il la commet dans sa 217^e Observation ; car, sans y parler du vagin, il dit d'abord qu'il mit le pessaire *en la matrice* ; ce qu'il ne peut pas avoir ainsi exprimé par inattention ; puisque, plus bas, il répète, *en sa matrice*.

(b) C'est mal à-propos, selon nous, que Mauriceau préfère les pessaires de linge, couverts de cire, à tous autres. (Voyez l'Œuvre cité ci-dessus, page 394.)

(c) Voyez à la page 614 du troisième Volume in-4^o des *Mémoires de l'Académie Royale de Chi-*

432 REMARQUES PARTICULIERES.

qui sortent de la matrice , & celles qui exsudent des parois du vagin ; s'ils sont d'yvoire , à se carier ; à plus forte raison , de bois , n'importe duquel , à se corrompre , ainsi que ceux de linge , quoiqu'enduits de cire , & à perdre leur forme , en perdant leur solidité ; ce qui arrive de même aux pessaires de cire seule : ceux de liége , bien conformés & bien couverts de bonne cire , sont , selon nous , les meilleurs.

Pour ce qui est de leur forme particulière , on ne se sert plus de ceux que l'on avoit rendus angulaires , parce que les carrés ne peuvent point être appuyés sur les tubérosités des os ischions , s'ils ne sont d'un volume énorme ; & les triangulaires ne restent pas long-tems en place , parce qu'une des pointes , se portant nécessairement sur la fourchette , les engage à sortir , en forçant la vulve à la façon des coins ; ce qui a fait qu'on les a abandonnés , pour se fixer aux ronds , dits *en gimblettes* (a). Mais la pratique , ce guide fidele , m'ayant appris qu'on s'étoit un peu trop attaché à ceux-ci , je leur ai préféré les ovalaires , parce que ,

chirurgie de Paris , Article IX , qui a pour titre *Pessaire oublié dans le Vagin*. L'Observation est de M. Morand pere : elle est très-curieuse.

(a) On nomme ainsi , dans ce pays , une petite friandise d'enfant , faite en forme de gros anneaux.

pouvant

pouvant placer à volonté leur petit diamètre du *rectum* à la fourchette, ils laissent, en même tems, plus libre l'entrée de la vulve, & la sortie des excréments, tandis que le grand diamètre joignant; par ses extrémités, les deux tubérosités des os ischions, ils soutiennent mieux la matrice dans sa place naturelle.

Il est vrai que, si ces pessaires, quoiqu'ovales, ont leurs deux grandes surfaces plates, ou également bombées, le museau de la matrice a beaucoup de peine à rester dessus; ce qui fait que cet instrument, ne pouvant conserver sa direction horizontale, eu égard à la rectitude du tronc de la malade, il se met de champ, & sort d'autant plus facilement alors, que les parties dans lesquelles il est logé, sont construites de manière à laisser sortir aisément des corps dont les volumes, moitié moindres; auroient quelquefois beaucoup de peine à entrer. C'est pour éviter cet inconvénient, que je fais faire les pessaires ovales, en cuvette, c'est-à-dire que la surface, qui regarde la matrice, a ses bords en plans un peu inclinés de la circonférence vers le centre, tandis que la partie opposée est en raison inverse; en sorte que celle-ci est autant convexe que l'autre est concave. Moyennant cette construction particulière, la partie concave du pessaire retient mieux le

434 REMARQUES PARTICULIÈRES

muséau de la matrice ; & ce muséau empêche, de son côté, le pessaire de se déplacer ; à quoi ne contribue pas peu que la partie convexe de ce moyen se trouve bien moulée à la concavité du bas-fond du petit bassin.

N'importe de quelle matière ni de quelle figure soient faits les pessaires, leurs dimensions doivent être relatives aux parties dans lesquelles on doit les placer, soit eu égard à la construction du bassin, soit à celles des parties qui doivent les recevoir, les contenir & les maintenir en place.

Les dimensions des pessaires ovales peuvent être, avant que d'être couverts de cire, depuis deux pouces jusqu'à trois, pour leur plus grand diamètre, une sixième ou septième partie de moins, pour le petit, & entre huit & dix lignes d'épaisseur, mais s'amincissant vers les bords, plus vers le centre que vers la circonférence.

A l'égard du trou qui doit toujours être au milieu du pessaire, il faut que les diamètres de son ovale correspondent à ceux de la circonférence de ses parois ; mais il doit être proportionné au volume du bout du muséau de la matrice, (dont l'orifice est aussi en ovale, & dans le même sens ;) en sorte que ce trou n'ait que la moitié au plus du diamètre de la partie qui doit être vis-à-vis de lui ; car, s'il avoit plus, il y auroit à

craindre que cette même partie ne vint à s'y introduire peu-à-peu, & que, par la suite, faisant en-dessous comme la tête d'un champignon, le col de la matrice ne se trouvât étranglé, & , par conséquent, les écoulemens utérins quelconques, retenus; ce qui pourroit être très-préjudiciable, à bien des égards.

On voit par cet exposé, que les pessaires ne doivent pas toujours être percés en raison de leur volume, mais de celui du museau de la matrice, dont le bout doit reposer sur la circonférence qui forme les bords du trou; enforte qu'un grand pessaire peut quelquefois n'avoir besoin que d'un petit trou, tandis qu'un petit pessaire devra en avoir un grand; relativement à son étendue; d'où il résulte qu'il faut en avoir provision de toutes dimensions & de toutes combinaisons; afin de pouvoir, dans l'occasion, avoir de quoi choisir à volonté.

Après ces Remarques générales, passons à celles qui concernent le choix de la matière, & à la manière de l'employer.

Le liège, par exemple, doit être choisi le plus blanc possible, mais sans être trop compacte: il doit être exempt de carie, de trous, & de fentes ou gerçures. On débite ce liège par morceaux en quarrés longs de diverse étendue, relativement aux vues qu'on se propose de remplir. On les dégrossit d'a-

bord avec l'instrument tranchant , pour leur donner la forme ovale : ensuite , avec la rape à bois , on ébauche les pessaires dans toutes leurs parties ; puis on les adoucit avec la lime demi-ronde : ce qui les met en état d'être couverts de cire.

Mais , quoique toutes ces précautions dont nous avons parlé plus haut , soient nécessaires , l'usage m'a appris qu'il y en a encore bien d'autres à prendre , afin d'éviter que la cire , dont on couvre ordinairement le liége des pessaires , ne se gerce & ne s'écaille , pour peu qu'on soit obligé de les laisser long-tems en place ; ce qui n'est que trop commun. Lors donc que cela arrive , les humidités ne tardent pas à pénétrer jusqu'au liége : alors celui-ci se gonfle , se dépouille de son enveloppe , & s'imbibe , de plus en plus , des liqueurs qui exsudent des parties ; liqueurs qui ne tardent point à devenir putrides , & à produire des accidens sans nombre , pour lesquels nous sommes souvent appelés , & dont le premier remède à tant de maux est de faire , sans délai , l'extraction du pessaire , toujours avec plus ou moins de peine , & sans pouvoir éviter quelquefois de faire beaucoup de douleur à ces pauvres souffrantes ; ce qui souvent leur fait refuser de se servir d'un pareil moyen , quoiqu'elles puissent encore en avoir besoin , & qu'on ait , par la suite ,

dissipé tout ce qui étoit survenu par cet accident ; d'où il résulte que ces infortunées se trouvent privées d'un secours dont elles peuvent avoir encore grand besoin , & cela , par la seule raison que ce moyen étoit mal fabriqué.

Ces faits , dont il y a bien peu de praticiens de notre état , qui n'ayent de connoissance dans sa propre pratique , m'ont suggéré les moyens d'éviter que les pessaires , une fois mis en place , puissent perdre , par la suite , aucune partie de leur enduit ; moyen dont j'ai fait part verbalement , depuis plus de vingt ans que je fais des cours d'accouchemens , & que je vais rendre totalement public dans ce Journal.

Supposons donc qu'on ait préparé des lièges de pessaires , comme il a été dit ci-dessus , il faudra , 1^o les mettre sécher pendant un quart d'heure , ou environ , dans un four , immédiatement après qu'on en a tiré le pain : on verra , par la suite , que cette première précaution est très-nécessaire pour notre objet.

2^o On aura autant de petits cailloux compacts , bien propres , & d'une forme baroque , qu'on a de pessaires à couvrir , & dont le poids doit excéder un peu celui de chaque morceau de liège.

3^o Un pareil nombre de grosses & lon-

438 REMARQUES PARTICULIÈRES

gues épingles à deux têtes , qu'on liera chacune séparément , en travers , avec un bout de fil suffisamment long , pour entourer un des petits cailloux , & l'y attacher à demeure , & que la longueur restante du fil , du caillou à l'épingle , n'excede que très-peu l'épaisseur du liége.

4° On passera alors l'épingle par le trou du pessaire ; & on la mettra en travers sur le liége , n'importe de quel côté.

5° Tous ces petits cailloux seront rangés ensuite au fond d'un vaisseau plat , qui puisse être mis au bain-marie bouillant , les liéges en-dessus.

6° Alors on mettra sur le tout une quantité suffisante de cire blanche , connue sous le nom de *vierge* , pour que tous les liéges puissent se trouver submergés dedans , lorsqu'elle sera en fonte ; & on les y laissera pendant une heure au moins , observant que le bain soit toujours bouillant , & qu'il ne tombe point d'eau dans la cire.

7° Au bout de ce tems , on retirera du bain la bassine , & tout de suite les pessaires , les uns après les autres : en les saisissant chacun séparément , avec des pinces , sans que le caillou ni l'épingle l'abandonnent ; on les plongera sur le champ dans l'eau froide ; & on les y laissera bien refroidir ;

8° Puis on coupera le fil pour ôter l'épin-

gle & le caillou ; & on exposera les pessaires à un air sec , sans être trop chaud , jusqu'à ce qu'ils soient bien ressuyés.

9^o Alors on les plongera de nouveau dans la cire fondue au bain-marie, comme précédemment , mais dans laquelle on aura mêlé une dixième partie de beau gypse crystallisé , bien net , nouvellement cuit , & passé au tamis de soie , après avoir été réduit en poudre ; on plongera , dis-je , ces pessaires l'un après l'autre dans ce mélange que l'on entretiendra en liaison , au moyen d'une spatule d'ivoire ou d'os , que l'on remuera continuellement ; & , pour parvenir aisément à la submersion subite du pessaire dans la cire , il faudra ficher une longue aiguille , ou une grande épingle , dans un point de la circonférence du pessaire , pour , sans y toucher avec les doigts , lui servir de prise , & ensuite y ayant attaché un fil , pour le suspendre en l'air , jusqu'à ce qu'il soit bien refroidi.

10^o On répétera ceci autant de fois qu'il sera nécessaire pour qu'il y ait uniformément une ligne ou environ d'épaisseur de cet enduit sur tout le liége ; & on observera , chaque fois , de bien remuer le mélange , & de changer de place l'aiguille ou l'épingle qui sert de prise , & qui doit toujours aller jusqu'au liége : à la dernière fois , on bouchera le petit trou restant avec un peu de la mixtion

liquide. Quant aux autres trous, ils se trouvent bouchés successivement, chaque fois qu'on retire le pessaire de la cire fondue.

Il est utile de remarquer, 1^o que plus le liège est blanc, plus le pessaire l'est aussi, lorsqu'il est recouvert, parce que l'on aperçoit sa couleur à travers la cire, à cause qu'elle est un peu transparente, malgré la portion de gypse qui tend à la rendre mate (a), en quoi elle fait bien d'une part, tandis que, d'autre part, elle augmente la solidité de l'enduit ;

2^o Qu'il ne faut pas que le liège soit trop compacte, afin que la cire le pénètre mieux ; car c'est de son imbibition complète, que dépend, en plus grande partie, la bonté du pessaire : d'un autre côté, s'il est avantageux que le liège ne soit point d'une texture trop serrée, il doit être exempt de carie, de fente ou de gerçure, & sur-tout de gros trous, parce que tous ces défauts sont sujets à faire casser ou ébrécher les pessaires, soit en les ébauchant, soit en les finissant ;

3^o Que la meilleure manière de débiter,

(a) C'est pour ces raisons qu'il y a des auteurs qui conseillent de recouvrir de toile le liège, avant de le tremper dans la cire : Smellie, entre autres, est de ce sentiment. Voyez la page 76 de l'Explication de ses Planches, traduction française.

de dégrossir, d'ébaucher, d'adoucir ou de finir les liéges des pessaires, est celle que j'ai indiquée, & que la forme que j'ai conseillée, est, à mon avis, la meilleure de toutes celles que l'on peut donner à ces moyens contentifs de la matrice & du vagin, lorsqu'ils sont bien placés dans cette gaine;

4^o Qu'il faut que ces pessaires ainsi préparés, soient bien secs, lorsqu'on se dispose à les imbiber & couvrir de cire; sans quoi, cette cire, qui doit les pénétrer complètement, dès la première fois, ne le feroit qu'imparfaitement; & c'est pour ces mêmes raisons qu'il faut commencer par les faire sécher au four, & tout de suite les tenir, pendant une heure au moins, dans la cire pure fondue bien chaude, & arrangés comme il a été dit ci-dessus, pour que le liége reste submergé dans cette cire. A l'égard du bain-marie, c'est pour éviter que cette substance ne brûle, & qu'en perdant de sa qualité liante, elle ne gâte la beauté de l'enduit. C'est pour cette dernière raison qu'il vaut mieux se servir de caillou bien propre, que de toute autre matière, pour empêcher le liége de furnager la cire en fonte;

5^o Que, quoique cette imbibition soit très-nécessaire, elle n'est pas elle seule suffisante; ce qui oblige à mettre de nouvelles

442 REMARQUES PARTICULIERES

couches sur cette premiere, tant pour boucher les petits bouillons qui s'y font quelquefois, que pour recouvrir les gerçures presque imperceptibles, qui surviennent souvent, lorsque la cire, que l'on emploie, est vierge, c'est-à-dire sans aucun mélange de corps gras; (faute que l'on ne fait que trop communément pour aller à l'épargne & à la dépêche :) il faut, au contraire, que cette cire soit très-pure, pour conserver long-tems son corps ferme; à quoi coopere fort bien le gypse qu'on y ajoûte;

6° Que, par les raisons que nous venons de donner, on voit que plus il y a de couches sur le liège, & plus on est sûr de la bonté du pessaire : cependant, comme cet enduit ne doit avoir qu'une ligne ou environ d'épaisseur, c'est-à-dire celle d'un écu de six livres, afin de ne pas rendre le pessaire trop volumineux & trop pesant, il faut que le bain soit bouillant, lorsqu'on plonge les pessaires froids & secs, les uns après les autres, de la maniere qu'il a été dit, & que cela soit fait presque aussi subitement qu'un clin d'œil; sans quoi, la cire fondue fondroit celle des enduits précédens, & on ne réussiroit point;

7° Que, chaque fois qu'on voudra mettre une nouvelle couche, jusqu'à la dernière, il est très-nécessaire, comme il vient d'être dit, que le pessaire soit bien froid, &

fort sec ; bien froid , pour surprendre subitement une superficie fondue ; & fort sec , pour éviter que les couches ne s'écaillent ; ce qui arriveroit indubitablement , s'il restoit de l'humidité entre-deux ;

8° Que rarement les pessaires faits de cette manière sont unis par-tout : ils sont , au contraire , sujets à être un peu monticuleux , ou comme bosselés çà & là , surtout dans leur circonférence. Mais , loin que cette superficie un peu baroque , qui est cependant sans aucune aspérité , soit nuisible , à aucun égard , elle est très-utile pour faire tenir le pessaire en place , lorsqu'il a été une fois bien placé ; au lieu que les pessaires , qui sont lisses comme une bougie neuve , sont fort sujets à se déplacer , sur-tout ceux qui sont faits en gimblettes.

Je ne serois point étonné que les personnes peu au fait de la matière que je traite ici , & celles qui sont bornées à la routine , trouvaient que ce que je viens d'exposer , est , sinon superflu , au moins minutieux. Mais peu m'importe : pourvu que celles qui feront un bon usage de leur jugement , veuillent bien me copier exactement , je serai satisfait , & le public aussi ; car je puis assurer que les pessaires ainsi fabriqués , sont presque incorruptibles à toute

444 REMARQUES PARTICULIERES

épreuve. En effet j'en ai placé un grand nombre de cette espece, & dont aucuns ne se sont gâtés à aucuns égards, quoiqu'il y en ait qui sont en place depuis dix, douze, & même quinze ans.

En donnant la meilleure maniere de construire les pessaires de liége, couverts de cire vierge, &c. nous avons supposé que les personnes qui veulent employer ces moyens dans les cas indispensables, sont suffisamment instruites des maladies où ils conviennent; mais nous croyons faire plaisir aux élèves de l'un & l'autre sexe, en les instruisant de ce qu'il y a de plus essentiel à sçavoir, pour introduire, placer, & faire tenir en place un pessaire, lorsqu'il est indiqué d'en faire usage.

Il faut, en général, 1^o que la femme à qui il est nécessaire de placer un pessaire, soit à jeun, qu'elle ait le gros boyau & la vessie vuides;

2^o Qu'elle soit couchée horizontalement sur le dos, le derriere un peu plus élevé que la poitrine, les jarrets à demi pliés, ou, ce qui revient au même, les genoux élevés, & la plante des pieds appuyée sur le plan où le tronc est posé.

3^o La femme ainsi posée, le chirurgien prend le pessaire par l'une des extrémités de son grand diametre, trempe l'autre dans

de l'huile, & le présente de champ à la grande fente de la vulve, tandis qu'avec quelques-uns des doigts de l'autre main il écarte les grandes & les petites lèvres, pour ne les pas blesser; &, afin de faciliter l'introduction du pessaire, on le meut de haut en bas, & comme en vacillant d'un côté à l'autre, appuyant peu-à-peu sur la fourchette, jusqu'à ce qu'il soit entré dans le vagin.

4^o Alors on le pousse postérieurement à plat, & en en-bas, du côté du *rectum*, dirigeant son grand diamètre d'une tubérosité, d'un ischion à l'autre, & le plus convexe du pessaire, entre l'*anus* & la fourchette.

5^o En étant à ce point, & sans que le doigt *index*, qui a rangé le pessaire, sorte du vagin, afin de l'y tenir assujetti en place, le chirurgien passera son autre bras sous le tronc de la femme, pour lui faciliter à se mettre sur son séant, sans déranger ses pieds ni ses genoux; ce qui fait glisser le museau de la matrice dans le vuide orbiculaire du pessaire, où il reste aisément, si le pessaire n'est ni trop petit ni trop grand.

6^o Pour lors le chirurgien retire son doigt du vagin, fait mettre devant la vulve le milieu d'un chauffoir dont les deux bouts

446 REMARQUES PARTICULIÈRES

doivent être arrêtés devant & derrière au moyen d'un bandage de corps quelconque ; il fait rapprocher les cuisses de la malade qui restera couchée le plus qu'elle pourra , pour donner le tems à la circonférence du pessaire de s'enchâsser , pour ainsi dire , dans les parties ; & , si la malade est obligée de marcher sur le champ , il lui recommandera de ferrer les cuisses , d'aller doucement ; & de monter & de descendre le moins qu'elle pourra , pendant les premières vingt-quatre heures , pour les raisons susdites , & , pour ces mêmes raisons , elle fera avec une de ses mains un médiocre point d'appui par-dessus le linge posé devant la vulve , la première fois qu'elle aura besoin d'aller à la selle ; & , afin de ne point s'efforcer , en cas de constipation , elle fera usage de lavemens.

Tout ceci est , en général , très-bon , & suffisant (pour les femmes qui ont eu des enfans ,) soit pour maintenir la matrice & le vagin réduits après le *taxis* , soit pour éviter que le *semi-prolapsus* devienne complet. Mais il y a souvent des précautions préliminaires à prendre pour les femmes qui n'ont point eu d'enfant , sur-tout pour celles qui ont fait peu d'usage du coït , à plus forte raison pour les filles qui peuvent se trouver quelquefois dans le cas du *semi-*

prolapsus ; ce que je puis affirmer avec vérité avoir vu plusieurs fois (a), l'hymen étant encore dans toute son intégrité, & même dans des âges avancés.

Or, si, pour tous ces cas particuliers, on ne prenoit point d'autres précautions que celles dont nous venons de donner le détail, il est certain qu'on ne réussiroit point, ou que trop difficilement, en s'en tenant à cette méthode générale.

Voici ce que je pratique dans ces cas, & qui jusqu'à présent m'a toujours bien réussi. Je fais faire usage, la veille, au soir, d'un bain de vapeur, avant que la personne se mette dans son lit ; je lui conseille de s'introduire dans le vagin un morceau de beurre frais, & qu'elle s'en enduise la vulve, après être couchée.

Le lendemain matin, avant que la malade se leve, je procède à l'opération, &

(a) A la vérité, je ne suis pas le seul ; car Mauriceau, entr'autres auteurs, en donne plusieurs exemples. Il est vrai que ces exemples sont des *prolapsus* complets, mais à plus forte raison ; car qui prouve le plus, prouve nécessairement le moins. D'ailleurs voyez *Saviard* : il en donne plusieurs exemples *ex professo*. Voyez aussi les *Mémoires d'Edimbourg*, ci-devant cités, Tome III. M. Al. Monro, célèbre professeur d'anatomie en cette Université, y expose qu'un enfant de cinq à six ans a péri de pareille maladie ; il en donne tout le détail, & avec figure prise d'après le cadavre.

de la maniere qu'il a été dit ci-dessus. Sans cette précaution, on ne peut souvent faire entrer le plus petit pessaire ; & , en supposant qu'on en vînt à bout avec violence , il ne réussiroit point , faute d'avoir le volume suffisant , eu égard au vuide naturel du vagin , quoique cette gaine ait encore alors tous ses petits replis valvulaires.

Mais les précautions , que l'on aura prises , dans ces cas , pour faire entrer sans trop de peine un pessaire d'un médiocre volume , exigent toujours d'autres précautions pour qu'il ne se déplace point ; en sorte qu'il convient d'injecter du vin tiède dans le vagin , d'en mettre une compresse imbibée sur la vulve , afin de rendre à ces parties leur premier ressort , où à-peu-près.

Supposons maintenant , malgré toutes les précautions que nous venons d'exposer , pour réussir à faire entrer un pessaire de médiocre volume , que ce pessaire vienne à ressortir , parce que ses dimensions se sont trouvées trop petites , eu égard au vuide du vagin , il ne faudroit point , pour cela , se rebuter , mais en introduire un un peu plus grand ; & enfin , si celui-ci en faisoit autant , en venir à un troisième. Moyennant cette méthode , on réussit toujours avec beaucoup moins d'inconvéniens dans ce cas , que si on avoit pris le parti de vouloir faire usage tout de suite du troisième ; même du second.

Feu

Feu M. Suret, mon confrère, qui avoit embrassé par goût la partie de chirurgie qui traite des descentes, & des moyens d'y remédier, avoit imaginé, pour ces cas, un pessaire mécanique, auquel on a donné le nom de *bilboquet* (a), dont la matiere est d'ivoire. Cet instrument est composé de quatre parties : deux sont prises sur la même pièce ; & les deux autres s'en séparent à volonté. La première partie, qui est, à proprement parler, le pessaire, les autres pièces ne lui étant qu'accessoires, est un cercle ou anneau qui a dix-huit lignes de diamètre sur un pouce de vuide, & par conséquent, trois lignes d'épaisseur dans toute son étendue. Il s'élève de l'une de ses deux grandes surfaces, à des distances respectivement égales, trois tiges cylindriques, prises sur la masse ; elles ont chacune un pouce de long, & une ligne de diamètre ; elles s'inclinent également toutes trois vis-à-vis le vuide du pessaire, mais à neuf ou dix lignes de distance de son point central ; lieu où elles se réunissent en petite plate-forme de

(a) Par similitude ou ressemblance avec une machine dont les jeunes gens font quelquefois usage, tant pour s'amuser que pour acquérir de l'adresse, soit en essayant d'enfiler une balle qu'on lance en l'air, soit en tâchant de la faire arriver de même, du premier coup, sur une petite plate-forme un peu déprimée, qui doit la recevoir, & où elle doit trouver son repos.

trois lignes & demie de diamètre, & de quatre à cinq d'épaisseur. Cette petite masse est taraudée du côté de sa superficie extérieure, pour recevoir une vis pratiquée à l'un des bouts de la troisième pièce, qui est une tige cylindrique de près de deux pouces de long sur trois lignes ou à-peu-près de diamètre. Cette tige a aussi quelque pas de vis à son autre extrémité : celle-ci s'engraine avec un tarau semblable au précédent, formé dans la quatrième pièce, qui est un petit globe de cinq lignes de diamètre, percé, de part en part, de quatre trous formant transversalement au tarau deux canaux cylindriques d'une ligne de diamètre chacun, sur trois de longueur : ils se croisent à angles droits au centre de la pièce. Ces petits canaux sont destinés à recevoir des petits cordons, ou à assujettir avec du fil deux rubans croisés, qui coëffent ce petit globe : ces rubans doivent avoir chacun deux pieds ou environ de longueur sur quelques lignes de largeur (a).

(a) Je ne sçache point que feu M. Suret ait donné la description de ce pessaire dans aucun Ouvrage public, & crois faire plaisir de la donner pour lui : je ne sçais si je me trompe ; mais on trouve dans Gaspard Bauhin, in *Appendice ad Partum Casareum ROSSET*, un pessaire d'argent, qui avoit beaucoup de rapport avec celui de M. Suret, qui semble n'en être qu'une correction.

Lorsqu'on veut faire usage de ce pessaire, il faut, après avoir pris toutes les précautions ci dessus décrites, saisir la tige de cet instrument entre le pouce & l'indicateur d'une main, &, à la faveur de deux ou trois doigts de l'autre main, présenter l'anneau obliquement au sens de la vulve, mais de champ, pour le faire entrer comme il a été dit précédemment : on le plonge ensuite vers le *coccyx*, pour y loger le bout du museau de la matrice; &, au moyen des cordons que l'on arrête convenablement à une ceinture qu'on a eue la précaution de mettre autour du corps de la femme, le pessaire est maintenu en place; & la malade peut se donner toute sorte de mouvemens, sans qu'il puisse se déplacer. Mais, outre que les cordons ou rubans gênent beaucoup, ils s'imbibent des humidités qui sortent de la vulve, & sont très-sujets à écorcher les parties. A la vérité, on en peut changer, en démontant le petit globe où ils sont attachés, & en substituant, chaque fois, un autre pareil, à tous égards : néanmoins c'est une grande sujettion. D'ailleurs les pas de vis sont bientôt usés; autre inconvénient. Cependant, s'il n'y avoit que ceux-ci, on sent qu'en multipliant les moyens & leurs réintroductions, on pourroit continuer à s'en servir; mais l'extrémité du museau de la matrice est très-su-

jette à s'introduire peu-à-peu, soit en totalité, ou au moins en partie, dans le vuide du pessaire; ses parties latérales, à se boursoffler, & à passer par les espaces triangulaires des branches triploïdes; & alors il n'y a plus moyen d'ôter ce pessaire, sans courir les risques de mutiler par arrachement le museau utérin.

C'est sans doute pour éviter ces inconvéniens, que le docteur Smellie, accoucheur célèbre en Angleterre, y avoit fait des changemens qu'il a donnés au public, à la suite de son Œuvre. On voit en effet deux de ces pessaires à la Planche XXXVIII; mais ils ont l'un & l'autre un quart de volume de plus que celui de M. Suret; ce qui seroit trop considérable, sans contredit, pour le cas que nous avons indiqué, c'est-à-dire lorsque la vulve est très-étroite. Il est vrai qu'il paroît par la description que M. Smellie a faite de ces moyens, qu'il les destinoit seulement pour contenir la matrice réduite après le *taxis*. En effet, voici comme il s'en explique: « B, B, sont deux » pessaires d'une nouvelle espece, pour » retenir la descente de la matrice: ils ont » été corrigés, d'après les pessaires françois » & hollandois. Après avoir réduit la matrice, il faut introduire l'extrémité la plus » large du pessaire dans le vagin, & en placer sur l'orifice de la matrice la concavité

» où il y a trois ouvertures pour don-
 » ner issuë aux matieres. Il y a à la petite
 » extrémité, qui sortira par l'orifice externe,
 » deux trous qui doivent être garnis de ru-
 » bans qu'on attachera à d'autres cordons
 » qui pendent d'une ceinture dont le corps
 » de la femme est entouré. Par ce moyen,
 » le pessaire est très-bien contenu en place :
 » au reste, la malade peut le quitter, quand
 » elle se couche, & le remettre, le ma-
 » tin. »

A l'inspection seule de ces deux figures
 de pessaires, on diroit volontiers qu'il y en
 a un fait en coupe, & l'autre en plate-
 forme seulement, si on ne voyoit égale-
 ment, au dehors de l'un & de l'autre, vers
 le bas-fond de la coupe, la représentation
des ouvertures destinées à donner issuë aux
matieres qui sortent de la matrice. D'un
 autre côté, il paroît que ces pessaires n'ont
 pas leurs ouvertures horizontales, mais obli-
 ques à l'horizon, puisque l'on voit plus de la
 moitié du vuide de la coupe d'une de ces
 figures, & rien du tout de ce vuide, dans
 l'autre ; ensorte qu'on ne sçait si le dessin
 est fidele, ou s'il est fautif : en tout cas, la
 description est inexacte, ne faisant nulle
 mention de ces différences, quoiqu'elles
 fussent très-essentiellès à faire remarquer.
 Au reste, cette inexactitude dans la descrip-
 tion de ce moyen, ou dans les figures qui

le représentent, n'est pas d'une grande importance ; car M. Smellie paroît faire peu de cas de ces sortes de pessaires, puisqu'il dit, (en parlant ici au singulier, tandis qu'au commencement de la description, il parle positivement au pluriel, comme on a vu ;) mais, comme il devient, (ce » pessaire,) quelquefois incommode par » le frottement qu'il cause à l'orifice externe, on se sert plus communément du » pessaire orbiculaire, &c ; » en sorte que, sur ce point, pensant de même que cet auteur, nous nous sommes fixés aux pessaires de cette classe, préférant, comme on a dû le voir, ceux de figure un peu ovale à ceux qui sont exactement circulaires.

N'importe de quel pessaire on se soit servi pour le sujet que nous traitons dans ces Remarques ; les personnes, qui sont assujetties à leur usage, sont très-bien de s'injecter souvent dans le vagin de l'eau tiède, animée d'un peu de vin, pour éviter que rien ne croupisse long-tems dans cette partie.

Résumé de Pratique.

J'ai observé, 1° que, si la descente de matrice a pour cause unique l'engorgement de sa partie basse, & que cet engorgement soit bénin ; s'il survient un écoulement utérin, sans douleurs pongitives ni pulsatives, cet écoulement est d'un très-bon augure,

n'importe à quel degré il soit parvenu pour la quantité, & quel tems il puisse durer : au contraire, si l'écoulement, si petit qu'il puisse être, & quoique récent, est accompagné de douleurs lancinantes dans le col propre de la matrice ou ses environs, il est sinistre : dans le premier cas, l'écoulement provient du dégorgeement des parois de l'*uterus*, &, dans le second, de son ulcération.

2^o Si la descente n'est point compliquée d'engorgement utérin, ce qui est très-rare, il ne survient point d'écoulement; mais la femme ne guérit point de sa descente, si elle ne devient pas plus grasse qu'elle ne l'étoit, lorsque cette incommodité lui est survenue.

3^o Les femmes extrêmement grasses sont, en général, plus sujettes aux *semi-prolapsus*, que celles qui sont maigres de leur propre construction. Les premières guérissent très-rarement de cette incommodité qu'alors l'amaigrissement aggrave; & les autres n'en peuvent guérir qu'en devenant grasses, comme dans le cas précédent.

4^o Les femmes, qui sont sujettes à faire beaucoup d'enfans, sur-tout si elles sont très-souvent grosses, sont plus en danger d'avoir des descentes de matrice, que celles qui n'en font point, ou peu, ou bien de loin en loin. On en peut dire autant, à

456 REMARQUES PARTICULIERES

quelques égards, des femmes qui accouchent aisément, ou de celles qui n'accouchent que laborieusement; & enfin que toute femme, qui a accouché, & qui a été obligée de faire usage des pessaires, rarement peut s'en passer, le reste de ses jours.

5^o Si une femme a le bassin trop large par en-haut, & trop étroit par en bas, elle est menacée de *prolapsus* après l'accouchement; & rarement elle l'échappe: celle qui, au contraire, a le bassin trop étroit par en-haut, & trop large par en-bas, n'échappe point au *prolapsus* complet, si on n'y prend garde de très-bonne heure après l'accouchement. Mais comme, quoi que l'on fasse alors, elle ne peut éviter le *femi-prolapsus*, il faut, de toute nécessité, qu'elle fasse usage d'un pessaire; &, comme les orbiculaires simples peuvent rarement être utiles en pareilles circonstances, à cause de l'évasement des parties basses du bassin, on est obligé de se servir de ceux qui sont faits en bilboquet, ou en coupe.

6^o De ces femmes, il y en a quelques-unes qui sont menacées de l'allongement du col propre de la matrice, pendant le travail de l'accouchement (a), & au point

(a) Voyez DEVENTER, page 339, édition françoise de Paris, année 1739. Voyez aussi le Journ. de Méd. (Suppl. à l'année 1770, II. Cahier,) page 165, Observ. de M. PIETSCH, D. M.

que j'en ai vu dont la tête de l'enfant étoit sortie de la vulve ; entre les cuisses de la mere ; quoiqu'encore renfermée dans le col utérin ; & ce sont celles en qui le cercle de l'orifice est très-dur & serré : ce sont ces cas qui en ont sans doute imposé à plusieurs praticiens qui ont cru alors que toute la matrice , chargée de l'enfant en entier , étoit sortie ensemble du corps de la femme (a). Les auteurs , qui ont fait des Traités complets d'Accouchemens , & qui ont parlé de ces cas , ont donné des préceptes pour se conduire sagement pour lors : nous y renvoyons , afin de ne pas sortir de la sphère que nous nous sommes prescrite dans ces Remarques (b).

7^o Lorsqu'une femme guérit d'une def-

(a) Voyez PORTAL , Observ. X. Voyez aussi le 3^e Vol. des *Mém. de l'Académie Royale de Chirurgie* , page 368 , Observ. de M. DUCREUX , maître en chirurgie à Orléans.

(b) Voyez dans DEVENTER ; chapitre 27 du Volume ci-dessus cité. Voyez aussi MAURICEAU , chapitre 15 du second Livre , Tome I , septieme édition , &c.

Nous ne sommes point du sentiment de ceux qui ont fait , en pareil cas , des incisions au col de la matrice , pour en dilater l'orifice : nous n'ignorons pas que cela a été fait à Paris même , & que la personne qui l'a fait , s'est autorisée d'une Observation de ce genre , qui a été insérée dans les Ephémérides d'Allemagne , Decade II , année 3 , pag. 375 & suiv.

cente de matrice , pendant qu'elle fait usage d'un pessaire orbiculaire simple , on en est ordinairement averti par le déplacement de ce moyen qui inopinément , & sans d'autres causes déterminantes , se présente pour sortir , n'étant plus appuyé , dans le fond du bassin & du vagin , par le museau de la matrice qui reposoit dessus : on doit donc alors l'ôter ; & , si la femme ne sent plus de poids ni de tiraillement , elle est guérie.

8^o On sçait que le pessaire , sur-tout l'orbiculaire simple , doit être posé dans le fond du petit bassin , ayant son bord postérieur vers le *coccyx* , l'antérieur sur le bord de la fourchette , & les parties latérales , contre les tubérosités des os *ischions* , son milieu inférieur vers l'*anus* , & le supérieur soutenant le museau de la matrice plus haut , dans le vagin , que si le pessaire n'y étoit point.

9^o Si le pessaire est de l'espece des orbiculaires simples , il est possible alors que l'homme & la femme satisfassent aux devoirs du mariage , sans qu'aucun des deux soit blessé par le pessaire. Mais , comme la femme ne peut être alors éjaculée vis-à-vis du museau de la matrice , la verge passant antérieurement beaucoup au-dessus , & ayant toute l'épaisseur de la portion du pessaire , qui se trouve posée entre la verge

& le col de la matrice (a), il est étonnant que la femme puisse devenir grosse : ce pendant fait est si commun, qu'on ne peut le révoquer en doute.

10^o Il résulte de cette vérité, que la plupart de nos anciens ont erré, lorsqu'ils ont avancé qu'il falloit, pour que la conception puisse se faire, que la semence de l'homme soit dardée dans la cavité de la matrice même ; sans quoi, il seroit impossible que la femme puisse être fécondée : aussi ces auteurs ont-ils mis au rang des causes de stérilité des femmes le déplacement de l'orifice de la matrice ; suite du jeu de leur imagination, puisque le pessaire, que porte actuellement la femme, déplace totalement cet orifice, & plus qu'aucune mauvaise conformation innée, ou survenue, ne peut le faire, quant au déplacement seulement.

(a) Le vulgaire croit que c'est par le trou du pessaire que se fait l'éjaculation ; mais les personnes instruites savent le contraire, quoique l'on voye avec étonnement que Mauriceau, (page 395,) pense comme le vulgaire, sur ce sujet ; mais cette erreur est une suite du sentiment de cet auteur sur la nécessité, suivant lui, que l'homme darde sa semence directement dans la cavité propre de la matrice ; sans quoi, la femme ne pourroit jamais concevoir, & que, par cette raison seule, elle seroit, de toute nécessité, stérile. Voyez son premier Livre, page 57, & les Observations 40, 115 & 217 du Tome II.

260 REMARQUES PARTICULIÈRES

11^o Lorsqu'une femme, qui porte actuellement un pessaire, devient grosse, elle ne tarde pas à s'en appercevoir par plus de poids sur le fondement, & de sensibilité dans les organes de la génération, qu'avant la conception; & cela continue ordinairement jusques vers le milieu de la grossesse; tems où ces incommodités se dissipent, parce que le corps de la matrice sort alors du petit bassin, en remontant dans le grand; ce qui fait que le museau utérin se trouve situé plus haut que précédemment; & que, n'appuyant plus sur le pessaire, comme il faisoit ci-devant, ce moyen contentif se déplace, se met de champ, & enfile inopinément la grande fente de la vulve, dont il sort très-aisément. Il résulte de ce mécanisme, que, jusqu'à ce que la femme soit accouchée, le pessaire devient inutile; mais il redevient absolument nécessaire, si-tôt que l'accouchée veut se lever & marcher.

12^o Rarement le même pessaire, où un autre de pareil volume, est-il alors suffisant: on est très-souvent obligé, en ce cas, d'en placer un qui ait quelques lignes de dimensions de plus en tout sens, & après chaque accouchement subséquent, s'il en survient, d'en faire autant; en sorte qu'il y a telle femme qui, à la fin, en porte des plus grands: j'en ai vu plusieurs dans ce cas.

13° J'ai vu aussi quelques femmes, dans le cas d'engorgement utérin, portant des pessaires pour remédier à des *prolapsus*, qui, après avoir été soulagées par ce moyen, & se croyant guéries, parce que le pessaire étoit sorti spontanément, ne sentant plus de pesanteur sur le siège, mais des tiraillemens, tant dans les aînes que vers les hanches & le bas de la région lombaire, à l'examen du ventre, ont été détrompées malheureusement, l'ayant trouvé beaucoup plus volumineux que précédemment, sans qu'il y eût grossesse, chez lesquelles le volume augmenté de la matrice avoit occasionné l'expulsion du pessaire, comme dans la grossesse réelle.

14° Si quelque personne de l'art venoit à se tromper, en prenant un prototype utérin pour une descente de matrice quelconque, & qu'en conséquence, elle introduisît un pessaire dans le vagin, loin que la malade fût soulagée par l'usage de ce moyen, elle en seroit plus incommodée qu'avant, parce que ce seroit ajouter un corps étranger à celui qui ne nuit déjà que trop, lequel repoussant alors la matrice plus haut qu'elle ne devoit être naturellement, est cause que les ligamens de ce viscère en sont violemment tirillés; d'où naissent des douleurs que la femme n'avoit pas ci-devant. Ce défaut de succès

annonçant la méprise qui auroit été faite ; il faudroit sans délai ôter le pessaire , & avoir recours aux moyens que nous avons indiqués , tant dans notre Traité ci-devant cité , que dans notre Mémoire inséré dans le troisieme Volume de ceux de l'Académie Royale de Chirurgie , & enfin dans le Journal de Médecine du mois de Juin dernier.

SECONDE LETTRE

De M. DUPOUY , maître en chirurgie , & dentiste de Paris , à M. COCHOIS , chirurgien François , & membre de la Faculté de médecine à Prague , au sujet d'une Lettre qui lui a été adressée par M. BEAUPREAU , maître en chirurgie , & dentiste de Paris , sur le Traitement des Maladies du Sinus maxillaire.

J'en étois resté, Monsieur, dans ma précédente Lettre, à la fin de l'histoire du traicteur de la rue Aux-Ours. M. Beaupreau dit qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il prît une seringue pour s'injecter ; qu'en mettant de la liqueur dans sa bouche, & en faisant une forte succion, elle passoit dans le sinus, & sortoit par l'ouverture naturelle, qui répond dans l'intérieur du nez. Pour peu qu'il eût réfléchi, ou qu'il eût sçu observer, il ne se seroit pas mépris si grossièrement sur le

passage qu'il fait suivre à cette liqueur : il se feroit convaincu qu'elle prend une route plus courte, & que, dans ces circonstances, la paroi nazale est presque toujours ouverte, & plus ou moins détruite par la carie. Il ajoûte qu'il n'a observé cette circonstance que dans deux ou trois personnes : c'étoit plus qu'il n'en falloit pour lui faire connoître le véritable état des parties, s'il eût sçu les appercevoir. « Parmi » les personnes qui se sont trouvées dans » ces circonstances, (c'est lui qui parle,) » M. **, chanoine d'Arras, en est une : » il a eu une pareille maladie avec compli- » cation d'accidens, puisqu'avant son arri- » vée à Paris, il avoit eu deux incisions à la » face. » Cet exposé ne décele sûrement pas un grand praticien. Comment les incisions de la face prouvent-elles la complication d'accidens qu'il suppose ? & quels sont ces accidens ? Mais poursuivons. « Le » malade mouchoit beaucoup de pus : la » membrane interne du nez étoit gon- » flée, &c. . . . L'extraction des deux der- » nières dents molaires, cariées, dont les » racines pénétroient dans le sinus, me » faciliterent le moyen d'augmenter la per- » foration de l'alvéole dans cette cavité. » Je serois curieux de sçavoir à quel signe il avoit reconnu, avant l'extraction, que ces dents pénétroient dans la cavité du sinus ? « Le

» malade avoit tenu , pendant deux ans ,
 » l'orifice de la plaie ouvert , crainte de
 » récidence. » J'ignore les époques ; mais
 je sçais qu'il n'y a pas long-tems qu'il l'en-
 tretenoit encore : ainsi il y a bien de l'appar-
 ence qu'il est guéri , comme tant d'autres ,
 en conservant une fistule. Mais rien ne me
 paroît si inconséquent que les soins qu'il
 dit avoir pris , pendant deux ans , pour en-
 tenir l'ouverture alvéolaire , que d'au-
 tres , avec plus de raison , se fussent pressés
 de refermer , sur-tout s'étant vanté ailleurs
 de guérir ces maladies en six semaines .

Le sujet de la seconde observation lui
 fut adressé par M. Louis. « Il avoit deux
 » ulcères à la joue , d'où découloit beau-
 » coup de pus : le sinus étoit affecté. On
 » avoit pansé ce malade , pendant dix-huit
 » mois : une mauvaise dent avoit été tirée
 » en partie. Ayant examiné sa bouche ,
 » j'observai qu'il y avoit encore des dents
 » cariées : j'augmentai le trou du sinus par
 » l'alvéole de la première dent arrachée ;
 » j'établis ensuite une communication de
 » l'extérieur de la joue avec le fond du sinus ,
 » par le moyen d'un trochisque de *minium*.
 » Les injections avec le vin sucré furent em-
 » ployées pour déterger le sinus. Cette ma-
 » ladie , qui paroissoit si rebelle , a été gué-
 » rie en moins d'un mois. »

Il est étonnant que M. Beaupreau ose pré-
 senter

sentir cette maladie comme rebelle : il est sûr que son traitement pouvoit la rendre telle ; car, que prétendoit-il faire, en appliquant ses trochisques de *minium* sur les ulcères de la joue ? Espéroit-il percer la table extérieure du sinus, & s'ouvrir une route dans cette cavité ? Les ulcères rendoient beaucoup de pus : ce pus avoit sa source dans le sinus. Il suffisoit de lui procurer une issue par la partie la plus basse, & telle que devoit la fournir l'ouverture qui étoit au bord alvéolaire, pourvu qu'elle fût libre : pour lors la maladie étoit des plus simples, & ne présentait aucune autre indication à remplir. Un emplâtre quelconque sur chaque ulcère eût suffi pour en procurer la consolidation en deux fois 24 heures.

» Je préfère encore cette méthode ;
 » ajoute-t-il, à celle de sonder le sinus par
 » l'ouverture naturelle, dans l'intérieur des
 » narines, sous le cornet supérieur. D'après
 » cette dernière observation, on peut juger
 » de quelle utilité il pourroit être de sonder
 » le sinus par l'orifice naturel. Puisque l'ap-
 » plication immédiate des caustiques les
 » plus actifs sur un petit ulcère extérieur
 » n'a pu guérir, que doivent faire les in-
 » jections introduites par l'ouverture natu-
 » relle ? » La force de la vérité oblige
 M. Beaupreau d'avouer que, si ses causti-
 ques n'ont pas fait beaucoup de mal, ils ont

au moins été inutiles. Malgré cela, il préfère cette méthode, toute vicieuse qu'elle est, & contraire aux premiers principes de l'art, à celle de sonder le sinus par en-haut. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il ait pris, pour rejeter cette opération que je ne prétends cependant pas autoriser, un cas pour lequel je ne présume pas qu'on l'ait proposée, c'est-à-dire celui où le sinus se trouve affecté de carie; car, quoiqu'il n'en dise rien, il est évident qu'il l'étoit dans son observation. L'induction, qu'il tire de l'inutilité de ses trochisques de *minium*, pour prouver l'inefficacité des injections, n'est pas moins contre les règles de la bonne logique. On ne voit dans tous les raisonnemens de cet auteur qu'inconséquence & oubli des règles de l'art.

Jusqu'ici M. Beaupreau n'a fourni que quatre observations sur une maladie qui n'est ni rare ni nouvelle; c'est bien peu pour donner quelque poids aux réformes qu'il prétend introduire dans la manière de la traiter. Nous en avons déjà examiné deux: nous allons discuter les deux autres, après que nous aurons résumé en peu de mots le tableau de sa pratique dans ces quatre observations. Dans la première observation de la maladie du chanoine d'Arras, on doit se rappeler que le séjour du pus dans le sinus, quoique l'auteur ne le dise pas, avoit obligé de faire deux incisions, & que M. Beaupreau ne s'étoit occupé,

pendant deux ans, qu'à métamorphoser cette maladie en fistule au bord alvéolaire. Dans la seconde, il entreprit, au risque du délabrement de la joue, d'établir une communication de l'extérieur à l'intérieur, par le moyen des trochisques de *minium*. Dans la troisième, qui, dans l'ordre de l'ancienneté, est la première, il employa l'eau mercurielle, qu'il introduisit dans le sinus; & il entretint long-tems l'ouverture avec de la corde à boyau. Dans la quatrième enfin, il pansa le sinus avec des bourdonnets qu'il avoit eu la précaution de lier, de crainte de les perdre; & ces bourdonnets furent chargés alternativement de trochisques de *minium* & d'onguent, sans qu'on puisse voir les raisons qui le déterminèrent à recourir à ces remèdes. Outre ces méthodes, il se servit encore d'injection de vin sucré, d'infusion de feuilles de noyer, remède qu'il a emprunté de M. Jourdain, d'eau de chaux, &c. Au lieu de bougies, pour entretenir l'ouverture, il emploie l'éponge préparée. Tant de variétés dans les moyens sont plus propres à prouver l'instabilité du praticien, qu'à caractériser une méthode.

Quoiqu'il soit très-rare que les maladies des sinus maxillaires ne soient pas accompagnées de carie, M. Beaupreau en raisonne cependant comme s'il n'en étoit jamais question: il ne parle que du gonflement de l'os, de l'écartement de ses fibres

amollies, dilatées, du gonflement de la membrane du sinus & de son ulcération qu'il faut déterger & dessécher. Il est pourtant de la plus grande évidence que les maladies, qui ont fait le sujet de ses quatre observations, doivent être accompagnées de beaucoup de carie; ce qui paroît prouvé par leur ancienneté & par leurs symptômes. Le sujet de la première portoit un abcès dans le sinus, depuis cinq ans; celui de la seconde le portoit depuis vingt-deux mois. Il ne seroit pas aisé de persuader aux personnes de l'art; que le pus, qui accompagne tous les abcès, ait pu séjourner un aussi long tems dans ces parties, sans découvrir & altérer les parties osseuses, qui ne sont recouvertes que d'une membrane assez mince, dont l'inflammation a pu seule donner naissance à un abcès: c'est du moins ce que l'expérience journalière démontre arriver tous les jours. Quant aux deux autres observations, les maladies, qui en faisoient le sujet, devoient être fort anciennes, puisqu'outre l'ouverture qui étoit aux alvéoles, le pus, par son séjour, s'en étoit pratiqué d'autres au travers de la joue. Il y a apparence qu'il n'a pas senti les conséquences de ces symptômes qui dénotent évidemment que c'étoit le pus de la cavité du sinus, qui s'étoit fait ces différentes routes; ce qu'il n'a pu faire qu'après avoir dépouillé la table osseuse, & en avoir

altéré une plus grande partie que celle qui peut se manifester à l'extérieur.

Les maladies des sinus ne sont pas les seules qui affligent la bouche : il en survient un grand nombre d'autres , & même de celles-ci , qui ne sont aucunement dépendantes des dents cariées. Elles sont plutôt la suite d'une intempérie particulière , dont l'effet assez ordinaire est de produire des caries fâcheuses , des cavernes , des sinuosités souvent profondes , avec des suppurations plus ou moins abondantes. Les désordres de cette intempérie , qui a tous les caractères du catarrhe , sont quelquefois énormes , selon son degré d'acrimonie , & les parties où elle se porte. C'est à elle qu'on doit attribuer ces douleurs atroces , pour lesquelles on a tenté plusieurs fois ces opérations hardies , mais infructueuses , dans lesquelles on a incisé la face , pour couper différentes branches de nerfs. Le fond de la santé n'est pas d'ailleurs plus satisfaisant ; & il est plusieurs maladies dans lesquelles l'examen de la bouche seroit du plus grand secours pour en découvrir le caractère , pourvu qu'on ne méconnût pas cette intempérie que l'état des gencives fait souvent confondre avec le scorbut. On reconnoît , dans quelques cas , le catarrhe général ; & l'on ne veut pas reconnoître le catarrhe de la bouche , qui n'en est qu'un symptôme , quoiqu'il soit assez

bien décrit par quelques auteurs, & principalement par Celse.

Les anciens avoient établi le siége de cette intempérie dans la tête; & de-là ils la faisoient passer dans les différentes parties du corps; mais, comme ils ne connoissoient point le tissu cellulaire, ce grand voiturier de tant d'autres humeurs, ils avoient peine à déterminer les voies qu'elles prenoient. Quant à moi, je me crois fondé à penser qu'ils ont eu raison de supposer que celle qui produit le désordre de la bouche, vient des parties supérieures & environnantes, d'où elle distille sur les inférieures. Il est à craindre, si cette humeur séjourne long-tems le long du coronal & des orbites, qu'elle n'altère, outre les mâchoires, les sinus maxillaires, le palais & les organes du nez. J'ai vu un grand nombre d'exemples de ces différentes altérations.

J'ai encore entre les mains une malade qui me fut adressée par M. Louis: elle avoit le palais percé, les cornets du nez, du côté gauche, détruits. Ayant examiné les fosses nazales, je trouvai au palais une carie qui intéressoit presque toute la partie moyenne, c'est-à-dire celle qui est bornée par le *vomer* & la paroi nazale. Cette carie se prolongeoit jusqu'au bord postérieur du palais; & l'ouverture n'en étoit pas bien distante; position très-incommode pour la malade, & plus embarrassante encore pour le traite-

ment. J'aurois passé facilement le bout de mon doigt au travers du trou : celui qui reste encore , admectroit à peine un grain de millet. Je la vois rarement ; ce qui retarde sa guérison. C'étoit-là le cas d'appliquer un obturateur : je ne jugeai pas à propos de le faire. La malade boit & mange sans inconvénient : il lui reste encore de la carie ; mais , à mesure que je la détruis , la consolidation avance : elle n'a même jamais fait de progrès , qu'en tenant cette conduite ; ce qui m'assure que la malade , malgré son âge avancé , guérira parfaitement. Je voudrois bien sçavoir quelle est la méthode que M. Beaupreau emploiroit dans un pareil cas , lui qui ne connoît pas la ruginé ?

Quoiqu'il y ait des caries dans ces différentes parties , qui ne reconnoissent pas pour cause le *virus* vérolique , il en est cependant beaucoup qui découlent de ce principe ; & il est souvent très-difficile de les reconnoître , lorsque la malade n'a pas eu d'autre symptôme vénérien. L'accident auquel je les ai vus jusqu'ici succéder , est le chancre vénérien , mal traité dans son principe : je vais en rapporter un exemple. Il y a dix ans que je traitai un malade fort connu de MM. Louis & Try , que tous les chirurgiens de Paris , & plusieurs médecins ont vu. Le palais étoit prodigieusement carié : la suppuration y étoit très-abondante ; elle s'échappoit au travers de presque toutes les alvéoles des dents de

la mâchoire supérieure, & principalement des antérieures. Je craignis pour la membrane du palais, qui étoit déjà criblée de plusieurs petits trous. Les dents ne tenoient à rien : j'en arrachai plusieurs, parce qu'elles incommodoient le malade. Je profitai des ouvertures des alvéoles, qui pénétroient dans le palais, pour enlever la table osseuse palatine ; ce qui se fit, en peu de jours, avec la plus grande facilité. Je laissai en place la racine du *vomer*, & cette partie des os palatins : tout le reste étoit détruit, ainsi que tous les cornets du nez. Je pansai le palais, pendant quelques jours ; & la consolidation s'en fit assez promptement. La première fois que je vis le malade avec M. Try, il avoit la racine du nez gonflée & enflammée : ces accidens se prolongeoient le long des os du nez & des parties latérales des deux os maxillaires. Comme il n'y avoit pas long-tems que le malade étoit dans l'usage du mercure, je voulus attendre un peu ses effets : nous jugeâmes cependant qu'il y avoit carie. Le nez se perça en trois endroits. Je sondai pour reconnoître l'état des os : je pansai légèrement. Il n'y a jamais d'opération à faire : ils tombent toujours assez tôt. Mais il n'en faut pas moins panser l'ulcère : on sent bien que le *vomer* doit alors manquer dans cet endroit, & qu'il est de nécessité que la racine du nez s'affaisse ; ce qui, si on n'y met ordre, doit produire une difformité

très-désagréable. Il n'y a que l'art qui puisse la prévenir par ses pansemens continués jusqu'à une entière consolidation de la partie ; consolidation qui sera plus solide , s'il reste quelque portion du perioste : dans ce cas même , l'affaïssement est beaucoup moins considérable. Mais revenons à notre malade. L'éthmoïde étoit , en partie , fondu ; & je reconnus que la carie avoit gagné le coronal : les parties latérales des os maxillaires étoient aussi considérablement altérées. Je fus obligé de renoncer à les traiter par les différentes consultations que le malade fit , & qui décidèrent qu'il falloit abandonner ces caries à la nature. Elles firent des progrès considérables ; ce qui ne seroit sûrement pas arrivé , si j'avois été le maître du traitement. Le malade est aujourd'hui fort défiguré , sans être entièrement guéri. La racine du nez reste toujours percée d'un trou ; & l'un des sinus sourciliers , que la carie avoit gagnés , se rouvre & se referme de tems en tems.

On seroit , je crois , fort embarrassé de prouver par de bonnes raisons , l'usage où sont certains praticiens d'abandonner , même dans les commencemens , ces sortes de caries à la nature ; car , supposé même que cela réussît , il en résulteroit toujours de plus grands délabremens. D'ailleurs , comme les parties cariées sont celles qui contiennent le plus de *virus* , on doit craindre , tant que la carie subsiste , qu'elle ne conserve ce *virus* ,

& qu'elle ne le reporte dans le torrent de la circulation. Il y a des exemples qui semblent justifier cette crainte : on est souvent même obligé de recommencer plusieurs fois le traitement, & d'employer une quantité de remèdes, beaucoup plus considérable que celle qui suffit pour opérer la guérison, lorsque les caries sont détruites. Il est donc très-avantageux, lorsqu'on veut être sûr d'opérer une cure radicale, de travailler à la carie, en même tems qu'on tâche de détruire le *virus*, & de ne cesser le remède, que lorsque la carie est détruite : c'est la conduite que je tiens, lorsque je suis le maître ; & je m'en trouve bien.

Je vais actuellement présenter à M. Beaupreau des observations d'un autre genre : il n'aura pas de peine à les reconnoître, puisque je sçais qu'il a vu les malades.

Un jeune homme eut le malheur de se casser deux dents au ras de la gencive, la canine & l'incisive : l'effort de la chute donna lieu à un abcès qui se forma du côté du palais, & qui fut suivi d'une carie assez considérable de cette portion palatine. Il vint de la province pour se faire traiter, & se confia aux soins de M. Beaupreau. Malgré cela, il consulta tous les dentistes de Paris : les uns, à la tête desquels étoit M. Beaupreau, lui conseilloyent l'extraction des racines, les autres, l'application du feu. Personne n'imagina de pouvoir guérir cette maladie, sans augmenter

le délabrement de la partie. Ce conflit d'opinions embarrassoit beaucoup le malade ; lorsqu'on me l'adressa. Après avoir examiné son état, je l'assurai que l'extraction des racines étoit incapable de contribuer à la guérison de la carie ; qu'on ne pourroit y appliquer le feu, sans découvrir cette carie dans toute son étendue, &, par conséquent, sans détruire la membrane qui la recouvroit ; membrane qu'il étoit important de conserver ; que d'ailleurs son impression sur un côté des racines pouvoit en entraîner la perte ; qu'il étoit essentiel, à son âge, de conserver ces racines, pour y asseoir des dents plus solidement ; enfin, que j'étois assuré de le guérir sans ces moyens. Il se mit entre mes mains ; & je le traitai selon ma méthode. Je me hâtai de boucher la brèche ; &, après m'être assuré que tout le plancher carié étoit recouvert de bonnes chairs, je crus le malade guéri ; mais je m'aperçus, quelques jours après, que la consolidation de la membrane n'étoit pas bien solide. Je fis de nouvelles recherches ; & je rencontrai au fond de la plaie une petite lame d'os fort mince : c'étoit un éclat très-adhérent à la membrane, détaché par un bout, & tenant de l'autre au continent. Je brisai ce bout ; je le ruginai ; je détachai le reste d'avec la membrane ; & dès-lors la consolidation s'acheva promptement. Autre observation.

Un commis de M. D'Ormesson portoit

une dent pivotée sur la racine d'une incisive ; il lui survint une fluxion considérable , qui fut suivie d'abcès. Il se mit entre les mains de M. Beaupreau qui lui ôta sa racine , & le traita pendant long-tems. Ce malade avoit , entr'autres symptomes , une douleur constante , fort singulière , qu'il appelloit *sa bride* , parce qu'elle prenoit du dessous de la narine , & traversoit une partie de la joue , vers la pommette. Malgré ce symptome toujours existant , M. Beaupreau entreprit , à la fin , de lui persuader qu'il étoit guéri ; qu'il pouvoit vivre dans cet état , & qu'il ne seroit pas le seul qui portât une fistule dans sa bouche ; ce qu'il lui justifia par son propre exemple. Ce malade me dit qu'il le touchoit avec une alumette ; & , comme il parloit sérieusement , j'imaginai que l'alumette lui servoit à porter quelque caustique. Ce malade , ayant épuisé tout le sçavoir de M. Beaupreau , & souffrant toujours également , se mit entre les mains d'un autre dentiste qui , entr'autres moyens qu'il mit en usage , lui appliqua le feu , & finit , comme M. Beaupreau , par vouloir le convaincre qu'il étoit guéri.

Ce malade m'ayant été adressé , je trouvai l'alvéole , dont j'ai parlé , for dilatée & fort sèche ; c'étoit sans doute l'effet des traitemens précédens : elle étoit percée à sa partie supérieure , où la table maxillaire se trouvoit détruite. Je la traversai avec ma sonde , que je promenai fort avant sous la membrane

qui tapisse la narine : je la portai aussi du côté de la joue ; & je la conduisis par-dessous les tégumens , jusqu'au milieu du bord orbitaire , sans rencontrer , dans l'étendue de ces différentes routes , les os à découvert. Ces recherches donnèrent lieu à une fluxion que j'attribuai , ainsi que le désordre que j'avois observé , à une humeur catarrhale , dont la bouche du malade me parut fortement affectée. La fluxion passée , il revint me voir. Je lui dis que , s'il vouloit guérir , il falloit se déterminer à souffrir quelques douleurs ; qu'il étoit nécessaire de ruginer & même de briser l'alvéole ; que , par ce moyen , je répondrois de la guérison ; que j'espérois même lui conserver les dents d'à côté , qui lui donnoient quelque inquiétude. Ce traitement l'effraya ; ce qui m'engagea à le renvoyer jusqu'à ce qu'il eût acquis plus de confiance & de résolution. Il revint ; mais je refusai de le voir. J'appris , quelque tems après , que le chagrin de cette maladie l'avoit conduit au tombeau.

A ces deux observations , j'en joindrai une troisième du même genre , qui auroit dû ouvrir les yeux à M. Beaupreau , sur la nature de ce genre de maladies , s'il eût été en état de le connoître ; car je lui adressai la malade.

Une fille souffroit , depuis plusieurs années , de grandes incommodités , tantôt dans le bas-ventre , tantôt dans la poitrine : elle éprouvoit des douleurs très-vives vers le front & dans les orbites , où elle sentoit de

très-grands tiraillemens. Elle étoit toujours fans force & fans vigueur, avoit des accès fréquens de fièvre, & avoit eu plusieurs maladies longues & vives, auxquelles, dit-elle, on n'avoit rien connu. Ses gencives étoient rouges, gonflées, saignantes & très-sensibles, ainsi que les alvéoles : sa bouche étoit continuellement inondée par une abondante pituite. Il y avoit long-tems que je dégorgois ses gencives, lorsqu'elle m'engagea à lui ôter la dent de sagesse d'en-haut du côté droit. Je cédai à ses instances, quoiqu'elle ne fût point gâtée. Au bout de quelques jours, elle me dit qu'elle souffroit également de ce même endroit. Je trouvai l'alveole béante : une sonde que j'y portai me conduisit dans le sinus. Je fis une injection qui sortit sur le champ par la narine, & m'apprit que la paroi nazale étoit ouverte. La table extérieure du maxillaire se trouva entièrement à découvert, & altérée : la partie inférieure orbitaire l'étoit aussi, & une grande portion de la paroi palatine. La paroi nazale étoit ouverte & détruite dans sa plus grande partie ; l'altération avoit gagné le long de cette paroi, jusqu'à l'os sphénoïde. Très-long-tems après, cette fille me dit qu'elle sentoît du côté gauche les mêmes choses que du côté droit, & qu'elle craignoit d'y avoir la même maladie. J'y fis des recherches ; & je trouvai derrière la dent de sagesse une route qui se rendoit dans le sinus : j'ôtai cette dent ; l'al-

véole ne se trouva point ouverte. Il me vint dans l'esprit d'adresser cette fille à M. Beaupreau. Il ne paroît pas qu'il reconnut la maladie ; il n'aperçut même pas l'entrée du sinus, qui étoit marquée derrière l'alveole par un bord rouge & gonflé : il se retrancha à dire que cela ne seroit rien ; qu'il faudroit seulement, si la douleur continuoit, ôter la dent suivante, parce que ses racines perçoient dans le sinus.

Je perforai l'alveole : je portai dans le sinus une injection, qui sortit aussi-tôt par la narine : je portai dans cette cavité une sonde ; qui pénétra facilement jusques sous l'orbite ; ainsi je fus doublement assuré de l'ouverture de la paroi nazale. Je la renvoyai à M. Beaupreau, en lui faisant annoncer ce que j'avois découvert de son état ; mais elle ne put jamais l'engager à l'examiner. Après plusieurs propos aussi ridicules qu'indécens qu'il se permit contre moi, il se contenta de l'assurer qu'elle guériroit toute seule, moyennant quelques injections, ou des gargarismes. J'aurois voulu être aussi persuadé qu'il le paroît de l'efficacité de cette méthode : j'aurois épargné à cette malheureuse plusieurs opérations très-douloureuses, que j'ai été obligé de lui faire, sans avoir encore pu parvenir à la guérir : tout ce que j'ai pu obtenir, c'est de diminuer ses douleurs, au point qu'elle souffre très-peu, en comparaison de ce qu'elle faisoit.

T A B L E.

E XTRAIT des Maladies des Yeux. Par M. Des- Hais-Gendron, chirurgien.	Page 387
Lettre sur la Vertu anti-spasmodique des Sommités de Mille-Feuille. Par M. Maumery, médecin.	402
— sur l'Efficacité du Quinquina dans les affections vaporeuses. Par M. Dejean, médecin.	415
Observation sur une Hydropisie ascite. Par M. Daquin, médecin.	418
— sur des Mouvements convulsifs, occasionnés par des vers. Par M. Sylvestre, chirurgien.	424
Remarques sur l'Usage des Pessaires; & la meilleure Ma- niere de les construire. Par M. Levret, chirurgien.	428
Seconde Lettre sur le Traitement des Maladies des Sinus maxillaires. Par M. Dupouy, chirurgien.	462

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Cinquieme Cahier du Supplément au Journal de Médecine
pour l'année 1770. A Paris, ce 28 Septembre 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SUPPLÉMENT à l'année 1770. VI. CAHIER.

TOME XXXIV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SUPPL. à l'année 1770. VI. CAHIER,

EXTRAIT.

*Histoire des Maladies de Saint-Domingue ;
par M. POUPPÉ DESPORTES,
médecin du Roi, & correspondant de
l'Académie Royale des Sciences de Paris.
A Paris, chez Le Jay, 1770, in-12,
trois volumes.*

TOUT est tellement lié dans la nature ;
qu'il est impossible d'acquérir des con-
noissances exactes sur un objet quelconque,
sans l'avoir considéré sous tous les rapports
qu'il a avec les êtres qui l'environnent. S'il
est une branche de la physique où l'appli-
cation de cette vérité soit de quelque impor-
tance, c'est sans doute l'histoire naturelle

de l'homme. L'homme, destiné à la mort, se détruit par l'effet même des causes auxquelles il doit son existence; mais, si ces causes étoient les seules dont il eût à craindre l'influence, sa vie auroit des limites plus constantes & plus reculées que celles qui bornent la durée de la plûpart des individus de son espece. La nature des alimens dont il se nourrit, & le différent état de l'atmosphère, qui varient selon les climats qu'il habite, sont les causes les plus actives, qui accélèrent sa destruction. Pour évaluer avec quelque exactitude l'influence de ces causes dans quelque lieu que ce soit, il est nécessaire de connoître tous les effets qui peuvent résulter de leur action dans les différens climats de la terre habitable, les comparer les uns avec les autres & avec la nature connue de l'homme, que ces effets peuvent même servir à développer; &, à cet égard, nous pensons avec M. Le Roi, scavant professeur de Montpellier, qui, dans un *Mémoire sur les Fièvres*, dont nous avons rendu compte, a dit qu'on n'auroit jamais une histoire bien complete des différentes especes de fièvres, que, lorsqu'on les auroit bien observées dans les pays où elles sont endémiques. Ce sont ces considérations qui ont toujours fait accueillir avec empressement l'histoire des maladies particulieres à certains climats, telle que

celles que nous ont données les Prosper Alpins, les Marggraf, les Pisons, les Bontius, les Hilary, &c. L'ouvrage de M. Pouppé Desportès, que nous annonçons, ne recevra vraisemblablement pas un accueil moins favorable; car, outre qu'il est aussi propre que ceux des écrivains que nous venons de citer, à accélérer les progrès de la médecine, en nous mettant à portée d'évaluer plus exactement que nous n'avons fait jusqu'ici, les effets d'un climat chaud & humide, il a, en outre, l'avantage de nous éclairer sur les moyens de conserver un grand nombre de nos concitoyens, & par-là de faire prospérer de plus en plus la plus importante de nos colonies.

M. Jean-Baptiste-René Pouppé Desportès étoit le cinquième docteur en médecine, que sa famille avoit produit. Il naquit à Vitre en Bretagne, le 28 Septembre 1704. Il commença à s'appliquer à la médecine à l'âge d'environ vingt ans. Il étudia d'abord l'anatomie sous MM. Duverney & Winslow : ensuite il se livra à la botanique *avec d'autant plus de confiance*, dit-il lui-même dans une Lettre à M. son frère, insérée dans l'Avertissement qui est à la tête de son ouvrage, *que, prévenu en faveur des spécifiques, il se persuadoit que la connoissance des plantes le conduiroit à la science de guérir toutes les maladies.*

Mais, revenu de cette prévention, il se mit bientôt à suivre les hôpitaux. Là, il se bernoit aux maladies qui lui paroissoient les plus considérables, dont il décrivait l'histoire, chaque jour en rentrant chez lui. Ses après-midi étoient consacrées à la lecture des meilleurs Livres. Après six ans d'étude à Paris, M. Desportes alla à Reims se faire recevoir docteur. Ses talens le firent bientôt connoître. Il fut choisi, à l'âge de vingt-huit ans, pour remplir les fonctions de Médecin du Roi dans l'isle de Saint-Domingue. A cette qualité il réunit ensuite celle de Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. Arrivé à sa destination, il rendit les services les plus importans à la colonie : c'est à lui que l'on doit, en quelque sorte, le rétablissement de l'hôpital du Cap. Il n'y avoit pas plus de vingt lits dans cette maison, lorsqu'il commença à en être chargé; &, avant sa mort, on en avoit augmenté le nombre jusqu'à cent. C'est encore à lui qu'on doit le règlement qui fut dressé, par lequel tout chirurgien, avant d'exercer aux isles, devoit servir l'hôpital pendant un an, non-seulement pour s'instruire des maladies du pays, mais aussi pour aider aux pansemens, & seconder le zèle des Freres de la Charité. M. Desportes mourut, au Quartier-Morin, isle & côte Saint-Domingue, le 15 Février 1748, âgé de quarante-trois ans.

cinq mois. Nous avons cru que nos lecteurs verroient avec plaisir ces détails de la vie d'un homme qui a si bien mérité de l'humanité.

On trouve à la tête de son ouvrage une description générale de la partie du nord de l'isle Saint-Domingue, une idée des mœurs de ses habitans, & des causes & indications de leurs maladies. Ces préliminaires étoient nécessaires pour l'intelligence du reste de son ouvrage. Ils sont suivis de l'histoire des constitutions épidémiques de cette isle, depuis 1732 jusqu'en 1747. Il y a suivi l'ordre & la méthode d'Hippocrate, c'est-à-dire qu'il a d'abord indiqué l'état de l'atmosphère pour chacune des deux saisons qui divisent l'année dans ces climats : ensuite il a donné une idée abrégée des différentes maladies qu'il a observées dans chacune, & les traitemens qu'il a employés : il confirme le tout par l'histoire particulière de quelques-unes de ces maladies qui lui ont paru mériter le plus d'attention.

Cette histoire des constitutions est suivie de la description particulière des fièvres qui règnent le plus communément à Saint-Domingue, d'observations sur les fièvres double-tierces, très-communes dans ce climat ; d'une explication sur ce qu'on entend par *constitution épidémique* ; de remarques particulières

sur les tempéramens en général, & de conclusions générales, qui terminent le premier Volume. Le second comprend l'histoire des maladies chroniques, parmi lesquelles on trouve cependant la description de quelques maladies aiguës. Il contient aussi des observations particulières sur un très-grand nombre de maladies que l'auteur a traitées dans le cours de sa pratique, avec des Remarques sur différens objets de médecine. Il est terminé par des Observations générales de pratique, & par une Thèse que l'auteur soutint, lorsqu'il prit le bonnet de docteur à Reims.

On trouve, dans le troisieme Volume, un Traité abrégé des Plantes usuelles de Saint-Domingue, un Essai de Pharmacopée américaine, ou des Formules des remèdes qui sont nécessaires dans les maladies qui attaquent les habitans de Saint-Domingue; un Catalogue des Plantes de cette isle, avec leurs noms, tant françois, caraïbes, que latins, & leurs propriétés & usages. Ce Catalogue est suivi d'un Mémoire sur une Source d'eau chaude, trouvée dans l'isle de Saint-Domingue, au quartier de Mirebalais, & de deux Mémoires sur le Sucre. Nous allons tâcher de présenter à nos lecteurs une esquisse des principales matières qui sont répandues dans cet ouvrage.

L'isle Saint-Domingue est située entre

les 303° & 310° degrés de longitude, & entre les 18° & 20° degrés de latitude. Elle est coupée, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes où l'on trouve différentes especes de minéraux. De ces montagnes descendent quantité de rivières ou ruisseaux qui forment, dans les pluies abondantes, des torrens qui entraînent des terres & des substances de différentes natures, qu'ils répandent sur toutes les *estères*. On donne ce nom à des rivages qui sont de niveau avec la basse-mer, & qu'elle couvre dans le reflux. Les deux tiers de l'isle Saint-Domingue sont des *estères*, c'est-à-dire des salines très-boueuses & très-marécageuses, remplies de mangles. Le mélange de ces terres & autres diverses substances abreuvées, par intervalles, d'une eau, partie douce, partie salée, sur-tout dans les trous des crabes, dont le nombre est si considérable, que, dans l'espace d'un pied cube, on en pourroit compter plus de cinquante, plus ou moins, suivant la grosseur de cet amphibie; le mélange, dis-je, de ces substances est comme le foyer & la matiere des exhalaisons qui corrompent l'air. La grande quantité de *maringuains* & de *moustiques*, insectes plus petits que les premiers, & dont la piquure brûlante laisse une cuisson considérable; est aussi une incommodité presque continuelle dans les habitations voisines des *estères*. Ces insectes n'

cloient que dans les eaux qui sont corrompues, ou qui commencent à se corrompre. L'humidité excessive, un air chaud & brûlant, les exhalaisons putrides de toutes sortes de substances nous font assez sentir quel caractère de pourriture cette atmosphère doit imprimer aux corps des animaux. Les cadavres se pourrissent beaucoup plus vite qu'en Europe : les chairs des animaux se conservent bien moins long-tems. Les métaux même nous indiquent cette qualité nuisible & destructive de l'air ; car j'ai observé à Saint-Domingue, dit M. Desportes, ce que Bontius avoit observé à Java, que l'acier, le fer, le cuivre même, & les instrumens qui en étoient fabriqués, se rouilloient beaucoup plus promptement, même dans la saison la plus sèche de l'année. Combien les corps des hommes, épuisés par l'excessive transpiration, &, en même tems, ouverts par l'humidité qui les environne, ne doivent-ils pas pomper de cette humidité putride, puisque M. Keil a démontré que les corps absorboient d'autant plus de l'humidité de l'atmosphère, que leur épuisement est plus grand ?

La chaleur excessive du climat est tempérée par deux vents opposés, qui se succèdent, dans les vingt-quatre heures. L'un, qu'on appelle *brise*, & qui vient de la mer, règne ordinairement depuis neuf à dix heu-

res du matin jusqu'à neuf à dix heures du soir : le vent de terre lui succede. Ces deux vents sont souvent interrompus, en hiver, par les vents du nord, qui sont très-pluvieux, & en été, par le vent du sud, qui est orageux. On ne peut guères distinguer que ces deux saisons à Saint-Domingue ; & elles ne diffèrent absolument entr'elles, que par ces deux especes de vents. Les jours cependant, étant plus courts de deux heures dans le solstice d'hiver, contribuent à modérer la grande chaleur. Les habitans, faits au climats, regardent le vent du nord comme mal-sain : celui du sud est très-pernicieux aux nouveaux-venus.

La plaine du Cap, où M. Desportes a fait ses observations, s'étendant de l'est à l'ouest, & la brise venant régulièrement du nord-est ou nord-nord-est, est située de façon qu'elle doit recevoir, au moins dans les trois quarts de son étendue, l'influence des mauvaises exhalaisons qui s'élèvent continuellement des estères. On remarque que ceux qui habitent le long des montagnes, jouissent, eux & leurs Nègres, d'une santé plus parfaite.

On doit distinguer en deux classes les François qui sont à Saint-Domingue. La première classe comprend les Naturels du pays, ou Créoles : les étrangers font la seconde. Les Créoles, pour l'ordinaire, sont

d'un tempérament délicat , pituiteux-mélancolique , ou pituiteux-bilieus. Les Européens ont communément une constitution plus forte. Ceux-ci , comme nous l'avons dit , sont plus sujets aux maladies , dans l'été ; ceux-là , dans l'hiver.

Outre la qualité putréfiante de l'air , les alimens plus grossiers , moins succulens que ceux d'Europe , doivent former un chyle & un sang épais , enduire les intestins de matieres gluantes , en ralentir les sécrétions , & enfin occasionner des engorgemens & des obstructions dans les viscères où la circulation est naturellement augmentée , & la qualité altérée par le travail & les débauches , sur-tout avec les femmes. Mais de toutes les causes qui peuvent altérer la santé , il n'en est point qui concoure plus généralement avec l'intempérie de l'air , que les passions de l'ame. Quoique ces passions soient plus ou moins vives dans les différens tempéramens , ce sont proprement les mélancoliques dans lesquels on en observe des effets plus dangereux & plus rebelles au secours de l'art. Les bilieus peuvent prendre les choses plus à cœur que les mélancoliques , & faire éclater à l'extérieur plus de passion ; mais aussi les passions cessent bien plus vite chez eux ; & la dissipation procurée par les objets extérieurs , empêche ordinairement les suites fâcheuses ,

que le chagrin produit chez ceux qui en ont long-tems le cœur pénétré. De plus , si on considère que , de toutes les affections de l'esprit , qui règnent dans cette colonie , les plus ordinaires se réduisent à l'inquiétude & au chagrin , on sera contraint d'avouer que ce sont ordinairement ces passions qui , par leur action insensible sur les principaux organes du corps , tournent la constitution en mélancolique , qui , dans ce cas , est plutôt une dégénérescence accidentelle , qu'un tempérament naturel.

Il est aisé , au reste , de démontrer quelles peuvent être les sources du chagrin & de l'inquiétude qu'éprouvent les gens qui débarquent de l'Europe pour habiter nos colonies : il n'en est point qui n'y soit amené par le desir de faire fortune. Pour réussir , il n'y a que deux états à choisir ; le commerce , ou l'art de faire valoir les habitations. Dans ces états , les soins qu'il faut se donner , les vicissitudes auxquelles on est exposé , la crainte & le chagrin dérangent & altèrent , en peu de tems , la constitution naturelle ; de façon que , quelque robuste qu'elle soit , elle succombe bientôt : c'est ce qu'on a eu lieu de vérifier en deux circonstances qui ont porté de funestes coups à la vie des négocians & des habitans , sçavoir dans la guerre déclarée à l'Espagne par l'Angleterre , en 1740 , & dans celle de la France

contre l'Angleterre, en 1743. La première donna à la colonie la plus belle apparence de fortune. Les négocians avoient les ports ouverts pour transporter aux Espagnols leurs besoins. Les habitans virent leur sucre augmenter du double de sa valeur, par l'interruption du commerce des colonies Angloises. On se livra, en conséquence, à des entreprises très-considérables, qui n'eurent pas tout le succès dont on s'étoit flaté. Beaucoup de gens eurent des maladies de longueur, qui se terminèrent par l'hydropisie, la diarrhée ou la phthisie. La guerre, qui survint en 1744, changea l'état de la colonie, en rendant le malheur plus général. Le dérangement de la fortune de tous les habitans fut une suite nécessaire de l'interruption du commerce. La valeur des denrées de l'Europe augmenta considérablement : celles du pays diminuèrent à proportion ; & chacun fut obligé de négliger ses affaires pour prendre les armes. Les mauvaises constitutions des saisons concoururent avec les fatigues & le chagrin à produire un grand nombre de maladies qui firent périr plus d'habitans dans l'espace de trois à quatre ans, que M. Desportes n'en avoit vu périr, les dix premières années de son séjour à Saint-Domingue.

Il nous faudroit copier en entier l'histoire des constitutions épidémiques des 14 années

pendant lesquelles notre auteur a pratiqué dans cette colonie, si nous voulions en donner une idée suffisante à nos lecteurs; mais, forcés de nous resserrer dans des bornes étroites, nous nous contenterons d'en détacher quelques observations générales, qui suffiront pour faire connoître les fruits qu'on peut se promettre de cet ouvrage estimable, non-seulement pour pratiquer avec succès à Saint-Domingue, mais encore pour perfectionner la pratique générale de la médecine dans tous les climats du monde.

En rendant compte de la constitution de 1737, qui fut, en général, chaude & humide, & pendant laquelle il régna beaucoup de coliques plus aiguës & plus opiniâtres que celles des années précédentes, M. Desportes dit en avoir remarqué une espèce différente de toutes celles qu'il avoit observées, & dont il ne croit pas qu'aucun auteur ait parlé. Il l'appelle *colique vérolique*, parce qu'elle attaque ceux, ou qui ont une gonorrhée, & dont la diminution de l'écoulement fait soupçonner que le reflux du virus affecte les intestins, ou qui, depuis peu de tems, en ayant été maltraités, ont le malheur d'en ressentir les fâcheuses suites par les douleurs les plus aiguës. Quoique cette espèce de colique paroisse avoir les mêmes symptomes que la colique de Poitou, & qu'elle demande le même

traitement, elle a de particulier que les accidens font plus violens, qu'ils durent plus long-tems, & qu'il faut, pour en extirper les racines, un plus long usage des purgatifs & des somniferes. Il ne convient, au surplus, d'avoir recours aux narcotiques, dans cette espece de colique, qu'après avoir réitéré les purgatifs pendant plusieurs jours, afin d'éviter un plus long séjour du virus dans les viscères du bas-ventre; c'est ce qu'il confirme par une observation.

Le 2 de Juin de l'année 1741, plusieurs personnes furent empoisonnées par une espece de petite fardine qu'on appelle *cayoux* dans nos colonies. Ceux qui ne mangerent point des entrailles, n'en furent point incommodés. On ouvrit un homme mort de ce poison : on lui trouva le foie extrêmement dur, un sang très-coagulé, sur-tout dans les oreillettes du cœur. On observa dans un chat l'estomac gangrené & corrodé par placards, le pylore & l'intestin *duodenum* extrêmement gangrenés, & plusieurs marques pareilles dans les autres intestins. Les empoisonnés furent tous attaqués de pesanteur d'estomac, de vomissement, de tranchées accompagnées de froid aux extrémités, & de la perte du pouls. Dans ceux où les premiers symptomes furent moins violens, il y eut une grande chaleur dans les entrailles, une grande inquiétude ;

quiétude, une respiration gênée. On attribua cet événement aux mancenilliers. Mais, comme cet arbre est aujourd'hui très-rare à Saint-Domingue, M. Desportes pensa qu'on devoit plutôt l'attribuer à la grande quantité de fruits & de fleurs de plusieurs autres arbres vénéneux, qui, entraînés par les pluies abondantes, se déposèrent sur les hauts fonds qui sont communs aux environs des embouchures des rivières. En effet, les mois de Mars & d'Avril sont ceux où la plus grande partie des arbres & arbrisseaux jettent leurs fruits. N'y eût-il que ceux du bois rouge, & des bois laiteux, qui sont en grand nombre, ils suffisoient pour produire cet accident. Quoique ce fait ne tienne pas particulièrement à la constitution de Saint-Domingue, nous avons cru cependant devoir le recueillir, parce qu'il démontre qu'un poison, qui n'affecte pas certaines especes animées, peut procurer à ces especes sa qualité délétère, à l'égard d'animaux d'une autre especes, qui s'en nourrissent; ce qui nous a paru pouvoir donner lieu à des réflexions utiles sur l'œconomie animale, & sur l'action de certaines substances; sur-tout si on compare cet effet avec celui du poison des peuples de l'Orénoque, qui tue les animaux qui le reçoivent par une plaie, mais qui n'affecte point ceux qui se nourrissent d'animaux ainsi tués.

En parlant de la constitution de 1742, qui fut remarquable par sa sécheresse, M. Desportes décrit une fièvre double-tierce d'un très-mauvais caractère, dans laquelle les petits & les grands accès, ou se joignoient, ou avoient peu d'intermission, dès les premiers jours. Ces accès dégénéroient ordinairement, dès le cinquième jour, en trois redoublemens de dix ou douze heures chacun. Un des signes les plus dangereux dans ces fièvres étoit qu'un des petits accès ou redoublemens paroissoit aussi fort, dès les premiers jours, que le dernier. Il y avoit à craindre, ou plutôt on devoit peu espérer, si le premier étoit de ce caractère, & s'ils étoient tous les deux aussi violens que le troisième; s'ils devenoient plus forts, c'étoit un signe mortel. « J'ai » eu recours pour quelques sujets, sur-tout » à l'égard de ceux dans qui j'appercevois » une foible disposition à la sueur; j'ai eu » recours, dit M. Desportes, au bain » tiède, dans lequel je faisois mettre le ma- » lade durant les intervalles des accès ou » redoublemens : j'y en ai même fait met- » tre, dans le fort des accès, ou à l'ap- » proche du déclin. Je m'y suis mis moi- » même en pareil cas : j'ai toujours observé » les bons effets de ce remède. Il faut, » ajoute-t-il, avoir attention de bien » examiner les différens changemens qui

» arrivent, soit au poulx, soit au visage ;
 » pour ne laisser le malade dans l'eau
 » que le tems qu'il convient. Il faut aussi ,
 » lors de sa sortie du bain , le tenir bien
 » chaudement , & entretenir des cataplasmes
 » bien chauds sur le ventre. Je puis assurer
 » que je ne connois point de remede plus
 » spécifique dans les maladies des pays
 » chauds ; & je suis bien surpris de la négli-
 » gence que l'on a à s'en servir , non-seu-
 » lement en maladie , mais aussi en santé ,
 » pour prévenir la maladie. On n'ignore
 » pas combien le bain étoit en usage chez
 » les Romains , & qu'il est encore très-
 » usité chez les Italiens & tous les Orien-
 » taux. Je souhaite qu'on profite de cet
 » avertissement & de ce conseil. Je pense
 » n'en pouvoir donner de plus salutaire aux
 » François des colonies , pour conserver
 » leur santé , & guérir plusieurs de leurs ma-
 » ladies. »

Il seroit superflu de multiplier ces exem-
 -ples. Nous pourrions enrichir notre Extrait
 d'un grand nombre d'autres qui prouve-
 roient tous également le génie & la sagacité
 avec laquelle notre auteur faisoit le carac-
 tere des maladies , & trouvoit le moyen de
 venir au secours de la nature. Nous ne
 sçaurions trop exhorter nos lecteurs à re-
 courir à l'ouvrage même : nous termine-
 rons ce que nous nous étions proposé d'en

détacher, par des *observations sur les différentes constitutions des années*, depuis 1732 jusqu'en 1747; observations qui nous ont paru présenter des vues neuves, & qui méritent d'être suivies.

» En réfléchissant, dit M. Desportes, sur
 » le caractère des constitutions épidémi-
 » ques, que j'ai décrites, depuis le mois
 » d'Octobre 1732, jusqu'au mois de Mars
 » 1747, je trouve dans celles des années
 » 1732 & 1733; tant de conformité avec
 » celles de 1745, 1746 & 1747, qu'on
 » auroit sujet de conjecturer comme un
 » ordre périodique dans les révolutions du
 » tems.

» L'époque du premier ordre périodi-
 » que, si on peut ajoûter foi au rapport des
 » habitans qui en ont été témoins, seroit
 » l'année 1730; & celle du second, l'an-
 » née 1745; ce qui constitueroit une pé-
 » riode de quatorze à quinze ans, pendant
 » le cours de laquelle il paroît comme deux
 » constitutions diamétralement opposées &
 » partagées par une tempérée, la première
 » très-pluvieuse, & la dernière sèche. L'une
 » & l'autre paroissent persister trois ou qua-
 » tre années, peut-être cinq; ce qui ré-
 » duiroit la moyenne au même espace de
 » tems.

» Pour donner à cette conjecture la cer-
 » titude qu'on desireroit, il ne seroit ques-

» tion que d'observer, suivant les pays, avec
 » attention, les différentes constitutions des
 » années. La connoissance d'un ordre pé-
 » riodique dans les constitutions seroit d'au-
 » tant plus utile, qu'on auroit un sûr moyen
 » de prévenir les bons & les mauvais effets
 » qui en doivent résulter, tant pour la santé
 » que pour l'agriculture. J'ai souvent re-
 » gretté de n'avoir pu parvenir à me pro-
 » curer un bon baromètre & un bon
 » thermomètre : mes observations en au-
 » roient pu devenir plus intéressantes.

» L'année 1744, qui a précédé la pre-
 » mière année de la révolution pluvieuse, a
 » été moins aride que les quatre à cinq pré-
 » cédentes.

» Le tems m'a paru se comporter comme
 » si la nature se fût disposée pour la ré-
 » volution qui devoit arriver l'année sui-
 » vante.

» Les années 1730, 31, 32 & 33 sem-
 » blent avoir été, par progression, plus plu-
 » vieuses, la dernière cependant, moins que
 » la troisième. Il en a été à-peu-près de
 » même des quatre à cinq premières années
 » de la seconde révolution.

» L'année 1745 a été extrêmement plu-
 » vieuse : 1746 l'a été un peu moins que
 » 1745. Arriveroit-il dans les révolutions
 » du tems, comme dans celles du corps

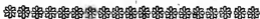
» humain , un ordre alternatif d'accès plus
 » forts & moins forts ?

» Les constitutions épidémiques paroîs-
 » sent avoir leur tems ou périodes comme
 » les maladies, c'est-à-dire qu'elles ont leur
 » commencement, leur progrès, leur état
 » & leur déclinaison.

» L'examen des constitutions futures dé-
 » cidera de ce que je ne continue de pro-
 » poser que comme une conjecture qui,
 » quoique téméraire, peut donner lieu à
 » des observations dont la certitude con-
 » tribueroit à la conservation de bien des
 » hommes. »

L'histoire des maladies particulières à Saint-Domingue, dont la description, comme nous l'avons déjà dit, fut celle des constitutions épidémiques, est tracée de main de maître. M. Desportes paroît avoir pris pour modèle les grands maîtres de l'antiquité. La partie thérapeutique n'est pas moins bien traitée. Il a recueilli tout ce que les gens de l'art, qui ont pratiqué avant lui, ont observé de particulier sur l'effet des remèdes. Il s'est même occupé à découvrir & à nous transmettre les remèdes particuliers aux Nègres, qui en ont quelquefois de très-efficaces. En un mot, il paroît qu'il n'avoit rien négligé pour se mettre à portée de pratiquer avec succès, & de transmettre

à ceux qui devoient lui succéder, les moyens les plus sûrs d'avancer les progrès de l'art, en traçant avec exactitude les bornes qu'il lui avoit données.



R É F L E X I O N S

*Sur la Pratique de l'Inoculation, & sur le
Traitement de la petite Vérole naturelle ;
par M. DESBREST, docteur en mé-
decine de l'Université royale de Mont-
pellier, ancien médecin des camps &
armées du Roi, médecin à Cusset, près
les Eaux minérales de Vichy, en Bour-
bonnois.*

*O miseras hominum mentes ! ô pectora caca !
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periculis
Degitur hoc avi quodcumque est !*

LUCRET.

L'histoire de tous les tems ne nous a mal-
heureusement que trop souvent convaincus
combien les erreurs les plus dangereuses ont
de facilité à se répandre ; tandis que les vé-
rités les plus utiles & les plus intéressantes ne
s'établissent qu'après avoir long-tems lutté
contre les traits de la malignité des hom-
mes, & lorsqu'on est venu à bout de dé-
truire tous les raisonnemens que la fausseté
de leur jugement, ou leur mauvaise foi,

ont pu leur fournir. La transfusion du sang , pratique aussi absurde que dangereuse , mais qui n'a pas été de durée ; l'abus de la saignée , qui a peut-être fait plus de ravages que la peste , & dont nous commençons enfin à nous défier ; celui des purgations , qui n'a point encore été assez combattu , & dont le règne , pour le malheur des hommes , durera peut-être encore trop long-tems ; la doctrine du poulx , découverte utile , qui conduira son auteur (a) à l'immortalité , & qui va changer la face de la médecine ; la pratique de l'inoculation , combattue par des médecins dont elle ternira la gloire , & contre laquelle nous avons vu l'autorité des loix se joindre au zèle déplacé de quelques Ecclésiastiques , & qui , en dépit des menées , des cris , des faux raisonnemens & des calculs ridicules de ses adversaires , sera généralement adoptée , parce que la vérité doit enfin triompher de l'erreur ; tous ces exemples , auxquels je pourrois en ajoûter une infinité d'autres , ne sont-ils pas une preuve des écarts du jugement humain , & de la lenteur avec

(a) Quoique M. De Borden ne soit que le restaurateur de la doctrine du poulx , j'avertis , afin d'ôter toute équivoque & toute matiere à interprétation , que c'est de l'auteur des Recherches , que j'entends parler.

laquelle nous parcourons le sentier de la vérité ?

Mon dessein n'est pas de rechercher ici l'origine de l'inoculation , qui , depuis un tems immémorial , est en usage dans le Levant : je ferai seulement observer que les Circassiens , les Géorgiens , les Turcs , les Chinois , & quelques autres peuples que nous pourrions peut-être traiter de Barbares , à ne considérer que le peu de progrès qu'ils ont fait dans les sciences , eu égard au point de perfection où nous les avons portées dans cette partie de l'Europe , à qui nous accordons le nom fastueux de *monde civilisé* ; je ferai observer , dis-je , que ces prétendus Barbares ont fait preuve d'un plus grand sens que nous , en adoptant d'abord , sans tant de disputes , sans tant de recherches & de calculs , une pratique dont l'avantage saute aux yeux de tout homme raisonnable. Je dirai , en même tems , que , quoique l'utilité de l'inoculation soit parvenue à un point d'évidence où on ne peut plus la contester , sans faire tort à son jugement , on se seroit évité bien des peines ; & on auroit coupé court à toutes les disputes , si on en eût envisagé les avantages sous le véritable point de vue sous lequel il falloit les considérer.

Si , au lieu de calculer les risques qu'il

y avoit à mourir en se faisant inoculer , en égard aux plus grands risques de perdre la vie auxquels on s'exposoit en attendant la petite vérole naturelle, on se fût attaché à prouver qu'on ne devoit pas mourir de la petite vérole inoculée , on se seroit épargné bien des disputes ; & on auroit tendu plus directement au but que se propofoient les partisans de l'inoculation, qui étoit d'en introduire la pratique en France.

Mais n'y a-t-il pas de la folie, dira-t-on, à avancer que l'on ne peut pas mourir de l'inoculation, tandis que des centaines d'exemples déposent contre cette assertion aussi ridicule qu'extravagante ? Je sçais, il est vrai, ainsi que tout le monde, que les adversaires de l'inoculation tiennent un registre de toutes les personnes qui sont mortes, en se soumettant à cette pratique. Je sçais aussi que les partisans de l'opinion qui lui est favorable ne négligent rien pour prouver que les malheurs de cette nature reconnoissent presque toujours une autre cause que celle de l'inoculation ; mais enfin ils n'ont jamais dit positivement que l'inoculation étoit exempte de dangers ; & c'étoit ce qu'il falloit prouver.

Plusieurs personnes, il est vrai, sont mortes, en se faisant inoculer : on ne sçauroit nier cette vérité. Mais ce malheur ne doit-

Il pas plutôt être mis sur le compte des inoculateurs, que sur celui de l'inoculation ? Combien de personnes se sont noyées en se baignant ? Combien sont mortes d'indigestion pour avoir trop mangé ? & comment qualifieroit-on celui qui s'aviserait de soutenir qu'il ne faut ni se baigner ni manger, parce que ces deux pratiques ont eu quelquefois des suites terribles & funestes ?

Lorsque les écrits pour & contre l'inoculation se furent assez multipliés pour parvenir jusqu'à moi, qui vis isolé dans le fond d'une petite province, je fus d'abord tenté de prendre la plume pour écrire contre cette nouveauté qui sembloit contrarier la nature dont j'ai toujours été le partisan. Mais la réflexion, qui ne tarda pas à venir, détruisit tous mes projets, & me fit sentir que j'allois peut-être prendre les armes contre une découverte utile, & que le desir ou la vanité de briller quelques momens, desir qui conduit la plume de la plupart des écrivains de notre nation, pourroit peut-être ralentir les progrès d'une pratique que je ne connoissois pas, & qui pouvoit avoir ses avantages. Je suspendis donc mon jugement ; & je résolus d'attendre que le tems, l'expérience & l'observation vinssent fixer mes doutes. Cependant les calculs pour & contre l'inoculation se multiplioient

tous les jours (a) ; & , quoique je ne sois pas un grand calculateur , il me sembla que l'avantage étoit du côté des partisans de cette pratique. Mais il est vraisemblable que je n'aurois jamais été qu'un partisan muet & passif de l'inoculation , sans l'évènement dont je vais rendre compte.

En 1763 , il régnoit à Cusset , & dans ses environs , une petite vérolé épidémique , qui , dans ses commencemens , avoit causé beaucoup de ravages , mais qui , s'étant ralentie , devint assez bénigne sur la fin de l'année. J'avois alors un fils unique , âgé d'un an , que je desirois voir à l'abri de la petite vérole. Je l'exposai à la contagion ; & il la contracta (b). C'est dans le cours de cette maladie que je suivis exactement , & dont je crois avoir saisi la nature , que je fis

(a) Il n'est pas jusqu'à M. De Haën , dont l'autorité peut , à bien des égards , être de quelque considération en médecine , qui ne se soit élevé contre la pratique de l'inoculation. Mais ce qui doit paroître bien singulier , c'est que ce médecin , à qui on ne sçauroit refuser beaucoup de connoissances , ait employé , contre la pratique de l'inoculation , les plus foibles & les plus puérils argumens dont on puisse se servir dans les écoles ; & , je ne dis pas , qu'un philosophe , mais que le plus mince théologien devroit rougir d'avoir produits.

(b) J'en ai rendu compte dans le Journal de Médecine du mois de Septembre 1765 , page 218 , Tome XXIII.

des découvertes qui m'appartiennent, quoique M. Gatti ait eu des idées semblables, qu'il a publiées, comme neuves, dans ses Nouvelles Réflexions sur la Pratique de l'Inoculation, imprimées à Bruxelles, en 1767 (a). Je ne doute pas que les idées & les réflexions que M. Gatti a publiées ne lui appartiennent réellement : il seroit étonnant qu'un aussi grand médecin, qui a fait un très-grand nombre d'inoculations, & qui a suivi bien soigneusement cette maladie, n'en eût pas découvert la vraie nature ; & je ne prétends pas lui ravir la gloire de ses découvertes que je lui crois propres, particulières, & acquises par l'observation & la réflexion. Mais cela n'empêche pas que je n'aie eu plusieurs idées semblables aux siennes, & que je ne les aie publiées deux ans avant lui (b). Ce sont ces mêmes idées qui m'en ont fourni de nouvelles, qui n'ont encore été entrevues par personne, & que je vais développer, pour démontrer, sous un nouveau point de vue, les avantages & la nécessité de l'inoculation.

La petite vérole est-elle une maladie mortelle ? C'est-là une proposition qui n'a jamais été mise en question, & dont j'ose pourtant soutenir la négative. Quelque pa-

(a) Elles se trouvent à Paris, chez Muffier fils.

(b) Voyez le Journal cité ci-dessus.

radoxale que puisse paroître cette assertion ; je ne crains pas d'avancer que la petite vérole naturelle, seule & isolée, est absolument sans danger ; je veux dire qu'elle n'est jamais mortelle, lorsqu'elle est bien traitée, & qu'elle ne peut avoir des suites funestes, que par sa complication avec une autre maladie, ou par la mal-adresse de ceux à qui on en confie le traitement.

Avant l'épidémie, dont j'en viens de parler, je n'avois presque pas eu occasion de voir de petites véroles ; & toutes mes connoissances se bornoient, à cet égard, à ce que j'en avois lu dans les auteurs, & particulièrement dans Sydenham ; mais j'avois toujours été frappé de la facilité avec laquelle les enfans du peuple, qui courent les rues, dans le tems de l'éruption, se tiroient de cette maladie ; tandis que j'avois observé que les enfans des riches, pour qui on ne ménage ni soins, ni peines, ni attentions, en étoient souvent les victimes.

Quoique la façon dure & négligée avec laquelle on élève les enfans du peuple leur donne sur les riches un avantage très-réel, en leur formant un corps mieux constitué, & moins susceptible des impressions que font nécessairement dans l'économie animale les variations de l'air, & le changement des saisons ; indépendamment de cet avantage qui est très-considérable, & qui

dédommage, en quelque sorte, la portion la plus nombreuse & la plus précieuse de l'humanité, des agrémens & des aïssances réservées pour les seuls riches, je n'ai pu me persuader que ce fût uniquement à la force du tempérament, & à la constitution du corps, que le peuple étoit redevable de la facilité avec laquelle il résistoit ordinairement aux attaques de la petite vérole. J'ai toujours soupçonné, & je ne doute plus aujourd'hui, que les malheurs qui accompagnent cette maladie ne soient presque toujours une suite du mauvais traitement qu'on emploie pour la guérir.

Si la nature de cette maladie avoit été mieux connue; si les médecins s'étoient appliqués plus particulièrement à en suivre la marche, & s'ils s'étoient moins livrés à leurs raisonnemens, il y a long-tems que nous aurions passé le terme où nous sommes aujourd'hui; & nous ne serions plus incertains sur le choix de la méthode qu'il convient de faire pour en obtenir la guérison. Il faut convenir, en même tems, que, sans la pratique de l'inoculation, nous ne serions peut-être jamais parvenus à bien saisir la nature de cette maladie, & que, par conséquent, nous aurions toujours été incertains sur le traitement; tant il est vrai que ce n'est que d'après l'expérience & l'observation que nous devons espérer de faire des pas assurés

dans l'art de guérir ! C'est en vain que nous tâcherions de faire plier la nature à nos raisonnemens : elle ne sçait pas se prêter à nos vains systèmes ; & , quoi que nous puissions faire , elle a une marche uniforme & constante , dont elle ne s'écarte guères. Celui qui a dit qu'il falloit accoutumer la petite vérole à la saignée a donc dit une absurdité.

On sçait bien que la petite vérole est une maladie contagieuse : on sçait que la contagion se communique par la fréquentation des personnes qui en sont attaquées , & que l'air même est ordinairement le milieu qui sert à la communiquer d'un corps à un autre ; mais on ignore la nature du virus.

Ceux qui ont regardé la petite vérole comme une maladie inflammatoire , & qui l'ont traitée , conséquemment aux notions qu'ils s'étoient faites de l'inflammation (a),

(a) Quoiqu'il nous semble qu'il ne nous reste rien à desirer sur la théorie de l'inflammation , je doute qu'on ait encore rencontré la vérité. Il paroît au moins , que la pratique , déduite des principes qu'on s'est faits de cette maladie , n'est pas souvent heureuse. Je crois avoir observé que les nombreuses saignées , que l'on pratique presque toujours dans les inflammations , pour prévenir la suppuration , dégorgers la partie enflammée , & en faciliter la résolution , contribuent beaucoup , au contraire , en affoiblissant le ressort des fibres , à la formation des abcès. Je me souviens encore que , dans les commencemens de ma pra-
ont

ont manqué le but auquel ils tendoient ; & ceux qui ont pensé que le virus, qui la produisoit, étoit une matiere hétérogene, destructive, un venin qu'il falloit chasser du corps, n'ont pas mieux raisonné que les premiers : ils n'ont pas été plus heureux.

Quoiqu'on ne puisse pas disconvenir que la petite vérole ne tienne un peu à la classe des maladies inflammatoires, il ne faut pourtant pas croire qu'elle ressemble aux inflammations ordinaires : elle est plutôt pas-

sive, tems où j'étois plein des principes de la théorie de l'inflammation, que j'avois sucés dans les écoles, je me fis faire, en un seul jour, trois copieuses saignées pour obtenir la résolution d'une petite tumeur phlegmoneuse, que j'avois au bout du nez, & qui abscéda, malgré tous mes soins ; & ces trois saignées me fatiguèrent beaucoup la poitrine, ainli que le font toujours les fréquentes saignées. Je ne laissai cependant pas de conclure que j'avois couru de grands risques, & que, sans ces abondantes saignées, il me seroit arrivé pis. J'admirois sur-tout le singulier bonheur que j'avois de me trouver médecin ; car il faut se croire médecin, pour se faire tirer quatre ou cinq livres de sang, pour prévenir les ravages qu'une once tout au plus de ce même sang peut faire dans une partie du corps où il se porte avec un peu plus de célérité que dans les autres, en supposant toutefois, qu'il y ait réellement une plus grande quantité de sang dans une partie enflammée, qu'il n'y en avoit avant l'inflammation ; ce qui ne paroît pas bien démontré.

§ 14 RÉFLEXIONS SUR LA PRATIQUE

semblage de plusieurs petites inflammations ; qu'une inflammation générale ; car on doit regarder chaque pustulé comme le centre d'une inflammation particulière , puisque c'est du plus ou moins grand nombre de ces inflammations partielles que dépend le bon ou le mauvais succès de la maladie. Toutes les vues du médecin doivent donc tendre à diminuer , le plus qu'il est possible , le nombre de ces inflammations ou maladies particulières ; & l'inoculation est , sans contredit , la voie la plus sûre pour y parvenir , puisque , par cette pratique , on est maître d'introduire , dans le corps que l'on inocule , telle quantité du levain variolique que l'on juge à propos ; & quoiqu'un atome , ou la plus petite partie possible du levain variolique , puisse porter la contagion dans le corps auquel il est appliqué , il ne faut pas croire , pour cela , qu'une plus grande quantité du même levain , appliqué dans le même tems , & au même corps , n'occasionne une plus grande maladie , ou un plus grand nombre de petites inflammations ; & , pour s'en convaincre , il ne faut que jeter les yeux sur les effets produits par l'inoculation faite suivant la méthode de M. Gatti , & sur ceux qui suivent l'inoculation faite par de profondes incisions ; & , en supposant même que la plus ou moins grande quantité de levain , introduite ou

appliquée au corps, ne contribue en rien au plus ou moins grand nombre d'inflammations partielles, & qu'elles ne soient réellement qu'en raison des dispositions que nos humeurs ont à recevoir de la contagion, on doit toujours préférer la méthode la plus simple, la plus commode, la plus facile, & la moins cruelle.

J'ai dit que la petite vérole n'étoit pas une maladie mortelle : je dois déduire ici les raisons qui servent de fondement à une semblable assertion.

La petite vérole épidémique, qui régnoit à Cusset, en 1763, avoit causé bien des ravages dans le commencement de la constitution ; mais, ayant ralenti de sa fureur sur la fin de l'année, je desirois voir mon fils à l'abri d'une maladie dont si peu de personnes sont exemptes. Il étoit dans cet âge où les passions ni les excès dans le régime n'avoient encore pu altérer la constitution naturelle de ses humeurs : il venoit de quitter la mammelle, & paroissoit jouir d'une bonne santé. Je crus donc pouvoir l'exposer à la contagion de la petite vérole, avec moins de danger que je n'aurois pu le faire dans un autre tems : d'ailleurs il étoit sous mes yeux ; & j'avois un pressentiment que je le guérirais, ou que je l'empêcherois de mourir d'un mal dont j'avois prévu l'arrivée. Dans un âge plus avancé, & en

516 RÉFLEXIONS SUR LA PRATIQUE

d'autres circonstances, il n'auroit pas eu le même avantage. Je ne l'inoculai cependant pas, parce que je n'étois pas encore assuré que la petite vérole artificielle fût moins dangereuse que celle qui vient naturellement, & que j'ignorois la méthode d'inoculer; car il faut convenir que, malgré qu'on se fût appliqué, dans une infinité d'ouvrages, à prouver l'utilité & les avantages de l'inoculation, personne, avant M. Gatti, ne nous avoit indiqué bien clairement la route qu'il falloit suivre dans cette opération.

Je laissai donc prendre à mon enfant la petite vérole naturelle, en le faisant communiquer avec d'autres enfans atteints du même mal. Nous étions alors dans le mois de Novembre; & il commençoit à geler. L'éruption fut abondante & confluyente: la fièvre étoit extrêmement vive. J'eus sur-tout l'attention d'engager sa garde à ne le pas trop couvrir; à l'exposer, plusieurs fois chaque jour, à l'air froid, afin de modérer la chaleur brûlante, qui le consumoit: tout son corps étoit rouge, brûlant & enflammé. Comme la soif étoit extrême, je lui donnai pour toute boisson & pour tout remède une infusion de racines de guimauve avec le syrop de capillaire, & quelques cuillerées d'une émulsion faite avec la même infusion, les amandes-douces, le nître & le syrop:

il prenoit ces boissons avec plaisir. Après avoir beaucoup souffert, il guérit enfin, sans qu'il lui restât sur le visage la moindre trace du mal auquel il venoit d'être exposé (a). Cette maladie, que je suivis exactement dans tout son cours & sa terminaison, fut pour moi la matière de bien des réflexions. La rougeur, la chaleur, la sécheresse de la peau, la soif, l'agitation, l'inquiétude du malade, la violence de la fièvre ; tout concouroit à me convaincre que la petite vérole étoit une maladie inflammatoire, mais une espèce différente des autres inflammations, & dont on ne devoit pas tenter la résolution : aussi ne cherchai-je point à m'opposer aux efforts de la nature, ni à faire prendre à l'humeur, qui portoit à la peau, un autre cours que celui qu'elle affecte toujours, ainsi que l'on prétend que cela est possible, & que cela est quelquefois arrivé (b). Je ne cherchai pas non plus les

(a) Voyez le Journal de Médecine de Septembre 1765, déjà cité.

(b) Voyez la Gazette de Médecine des 18 & 22 Juillet 1751, où on rapporte quelques exemples de petite vérole sans éruption que l'on prétend avoir détournée de la peau, pour en diriger la matière du côté des selles. Ces exemples ne sont ni assez avérés ni assez clairement prouvés, pour que nous y ajoutions foi. Je n'examinerai donc pas si on peut se préserver de la petite vérole : je m'arrêterai encore moins au projet d'ar-

moyens d'aider & de hâter l'éruption, en donnant au malade des remèdes échauffans, usités en pareil cas : je tâchois, au contraire, de la retarder, afin qu'elle se fît moins tumultueusement. Je cherchois enfin, en exposant mon enfant à l'air froid, à empêcher que le virus ne portât avec trop d'abondance au visage, afin de le garantir, en partie, des ravages qu'il auroit pu y causer ; & il est très-vraisemblable que, sans ces précautions, il auroit couru de bien plus grands dangers, puisque, indépendamment de mes soins & de ces secours, il eut une petite vérole confluente, & très-abondante.

rêter & d'anéantir la contagion de cette maladie. Paracelse, qui, avec ses élixirs, promettoit à ceux qui voudroient en user, plusieurs siècles de vie, mourut, dans la quarante-huitième année de son âge. Le projet d'anéantir la petite vérole, celui de rendre les hommes immortels, que l'on ne tardera peut-être pas long-tems à enfanter, ainsi que le propos que j'ai vu tenir publiquement à un chymiste très-célèbre, très-connu & très-expérimenté, qui se vanloit que, par les secrets de son art, il pouvoit embraser l'Univers, & le réduire en cendres, mais que, par commiseration pour l'humanité, il enterreroit son secret avec lui, crainte qu'il ne tombât en de mauvaises mains. Tous ces secrets, tous ces projets, quelque grands, quelque merveilleux qu'ils puissent paroître, ne fixeront jamais l'attention de l'homme éclairé, qui ne les regardera en passant, qu'avec ce ris moqueur, qui exprime si bien son jugement.

Cette pratique m'avoit si bien réussi , que je n'hésitai plus à la suivre dans le traitement de toutes les petites véroles qui furent confiées à mes soins ; & ce fut toujours avec le même succès.

Ce sont ces mêmes succès qui m'amenerent à penser que la petite vérole n'étoit pas une maladie mortelle par elle-même ; car , disois-je , si les petites véroles les plus confluentes , qui paroissent dans une saison où il règne une autre épidémie , & qui participent toujours plus ou moins de cette épidémie , guérissent par les seules forces de la nature , étant seulement aidées d'un régime frais , à plus forte raison la petite vérole seule , isolée , & qui n'est compliquée avec aucune autre espece de maladie , doit-elle être une maladie exempte de danger ; & , si elle cause si souvent tant de ravages , c'est sans doute parce qu'elle se complique & se réunit à d'autres maladies qui la rendent mortelle , & peut-être encore plus souvent par la mal-adresse de ceux à qui on en confie le traitement.

La petite vérole naturelle n'étant pas , suivant mes principes , une maladie mortelle par elle-même , l'on croira peut-être que je dus en conclure que l'inoculation devenoit une pratique inutile , & qu'il y avoit au moins de l'inconséquence à se procurer un mal dont , à la vérité , on ne

devoit pas mourir , mais auquel on ne seroit peut-être pas exposé ; qu'au surplus , le pis-aller seroit d'avoir la petite vérole naturelle , dont on ne devoit pas plus mourir que de l'artificielle. Loin de raisonner ainsi , c'est , au contraire , l'intime persuasion où je suis qu'on ne doit pas mourir de la petite vérole naturelle , qui m'a rendu un des plus zélés partisans de l'inoculation.

Quoiqu'on ne doive pas mourir de la petite vérole naturelle , il peut arriver , & il arrive effectivement qu'elle se joint très-souvent à d'autres maladies qui la rendent fort dangereuse , & souvent mortelle. D'ailleurs la petite vérole , quoique seule & isolée , peut être confluyente , & laisser sur le visage des traces ineffaçables de son passage , inconvéniens que l'on évite par l'inoculation ; car , outre qu'on est maître de n'introduire qu'une très-petite quantité de virus variolique , on l'est encore de choisir la saison la plus propre à cette opération , l'âge où elle peut se faire avec le moins d'inconvéniens , & le tems où le corps est le mieux disposé pour recevoir la maladie , avec le moindre détriment possible. Je dois dire ici , que je pense précisément comme M. Gatti sur la préparation qui doit précéder l'inoculation : on ne doit préparer que les sujets mal-sains , c'est-à-dire qu'il faut , autant qu'on le peut , avant de les soumet-

tre à cette opération , changer la mauvaife disposition de leur corps en une meilleure ; mais , s'ils paroiffent jouir des avantages ordinaires de la fanté , on doit les inoculer fans aucune préparation.

C'est d'après ces principes que je me conduifis , en 1767 , que j'inoculai un de mes enfans. Il y avoit , cette année , à Cuffet une petite vérole épidémique , qui n'épar- gnoit prefqu'aucun de ceux qui n'avoient pas éprouvé cette maladie. Elle fut très-bénigne dans les commencemens (a) : il mourut peu d'enfans. Mais il n'en fut pas de même fur la fin de la constitution ; tems où elle caufa bien des ravages , & où elle en fit périr un très-grand nombre. J'avois alors deux enfans qui n'avoient pas encore fubi cette maladie : l'aîné des deux en fut attaqué , vers la fin de Juillet ; mais je n'eus aucune inquiétude fur fon compte , parce que j'étois fortement perfuadé qu'elle n'étoit pas mortelle. Quoique la faifon fût affez tempérée , je faisois coucher mon petit malade dans une chambre baffe , fraîche , un peu humide , & tournée à l'occident , laiffant les fenêtres continuellement ouvertes : je le faisois lever , & je l'exposois tous les jours au grand air , tant que fes forces le lui permirent. L'eau froide étoit fon unique boif-

(a) Ce qui fut tout le contraire dans l'épidémie de 1763,

son ; & je lui tenois toujours sur les yeux un linge mouillé dans la même liqueur. Malgré toutes ces précautions , les yeux furent fermés pendant plusieurs jours : l'éruption fut très-abondante ; elle fut confluyente dans quelques parties du corps. Il eut beaucoup de fièvre ; mais je ne craignis jamais pour sa vie , parce qu'il étoit assez bien constitué , que la nature étoit vigoureuse , & qu'il n'usoit d'aucun remède. Tant que l'appétit se soutint , je ne lui refusois rien de ce qu'il desiroit ; mais , dans le tems le plus orageux de la maladie , tems où la suppuration se préparoit , il n'eut , pendant deux ou trois jours , que de l'eau froide pour toute nourriture ; & il ne desiroit rien autre chose. La petite vérole lui a laissé sur le visage quelques marques , qui sont à peine sensibles aujourd'hui. Il étoit alors âgé de quatre ans & demi.

Comme je craignois que son frere , qui n'avoit point encore deux ans & demi , ne gagnât pas la même maladie , je me déterminai à l'inoculer ; & je ne m'y décidai que parce que je venois de voir dans le Journal de Médecine l'Extrait des Réflexions de M. Gatti sur la Pratique de l'Inoculation. Je sçavois , comme je l'ai déjà dit , que la petite vérole naturelle n'étoit pas par elle-même une maladie mortelle ; & je ne doutois pas que celle qui étoit inoculée ne fût exempte de tout danger ; mais , ce que j'i-

ignoïs, c'étoit la façon dont il falloit s'y prendre pour pratiquer cette opération. J'avois ouï dire, & j'avois lu dans quelques ouvrages, que l'on communiquoit cette maladie par le moyen d'un vésicatoire, par une ou plusieurs incisions que l'on faisoit en différens endroits du corps, & dans lesquelles on introduisoit un fil imbibé du pus variolique, un grain de petite vérole, la poudre des boutons pulvérisés, &c. Toutes ces méthodes me paroissoient embarrassantes : il falloit procurer des plaies, & les traiter ensuite. Il étoit nécessaire de préparer les sujets que l'on vouloit inoculer, c'est-à-dire qu'il falloit presque entièrement changer leur régime de vie ; les saigner dans un tems où la nature avoit besoin de toutes ses forces pour combattre l'ennemi avec lequel on va la mettre aux prises ; les purger, sans être assuré qu'il y eût dans le corps des suc surabondans & nuisibles. Enfin il étoit essentiel, pour le succès de l'opération, d'affoiblir le corps, de commencer à le rendre malade, pour le disposer à une autre maladie. Ces préceptes ne s'accordoient pas avec mes idées ; & j'aurois attendu que la nature fût elle-même venue travailler à cette opération ; mais la méthode que propose M. Gatti est si simple, si aisée, que je ne balançai pas à en faire l'épreuve.

J'inoculai donc mon enfant, le premier

524 RÉFLEXIONS SUR LA PRATIQUE

Août 1767, en introduisant sous l'épiderme de la main, entre le pouce & l'index, une aiguille trempée dans le pus de celui de ses freres, qui avoit alors la petite vérole naturelle.

Le 5 du même mois, il parut à la main droite, à l'endroit de l'insertion, un bouton qui, le 6, étoit gros comme une lentille : l'inflammation étoit très-legere.

Le 7, je vis pointer à l'endroit de l'insertion de la main gauche un autre petit bouton qui disparut ensuite, sans grossir & sans suppurer. Le levain fut peut-être insuffisant pour donner, dans cet endroit, des marques extérieures de son existence : l'abondante éruption, qui se fit ensuite sur l'avant-bras de ce côté, pourroit faire penser que le levain, qui d'abord n'avoit pu pousser des pustules varioliques en dehors, ayant ensuite acquis plus d'activité par le séjour qu'il fit dans le tissu cellulaire, jusqu'au tems de l'éruption générale, avoit sur-tout contribué à l'abondante éruption qui se fit à l'avant-bras gauche, où les pustules étoient confluentes.

La fièvre varioleuse se manifesta, le neuvieme jour : le 10 & le 11, elle fut très-considérable ; & il parut, le 11, quelques boutons au cou, au menton, & sur la poitrine.

Le 12, comme il y avoit des nausées &

quelques vomissemens, je donnai au malade un peu de tartre stibié, étendu dans beaucoup d'eau, qui fit rejeter un ver avec des glaires & quelques matieres bilieuses. L'éruption commença à se faire, mais très-lentement. Les jours suivans, elle fut fort abondante au visage, aux bras, & principalement au gauche. Elle étoit confluyente dans plusieurs endroits du visage, à l'avant-bras gauche, & aux épaules.

Le 17, le visage étoit fort enflé : le 18, il l'étoit moins. Vers le 20, les boutons commencerent à se dessécher.

Quoique j'eusse fait l'insertion du levain variolique dans un tems où la chaleur étoit assez tempérée (a), elle ne laissa pas d'augmenter considérablement par la suite ; ce qui contribua sans doute à rendre la fièvre plus vive & l'éruption plus abondante. Il est vrai aussi que je ne négligeai aucun des moyens que je crus praticables pour remédier à cet inconvénient que j'aurois dû prévoir. Je donnai donc plusieurs lavemens d'eau au malade, pour modérer la chaleur des entrailles, & lâcher le ventre qui étoit

(a) La liqueur du thermometre, construit suivant les principes de M. De Reaumur, qui étoit, le premier Août, à deux heures après midi, à 16 degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau, monta, les 11 & 12 du même mois, à 28 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme.

très-ferré. J'appliquois continuellement sur l'avant-bras gauche, qui étoit rouge, enflammé & brûlant, des compresses trempées dans l'eau froide. J'avois aussi l'attention de lui laver souvent les yeux & le visage avec de l'eau froide : je lui donnai encore un demi-bain, & j'appliquai à la plante des pieds du levain de seigle, afin d'éloigner l'éruption du visage, & de lui faciliter une issue dans les parties inférieures du corps.

Indépendamment de ces secours qu'on ne devoit jamais négliger dans les petites véroles naturelles, je l'exposois, tous les jours soir & matin, au grand air ; & , afin de le renouveler plus souvent, je le promenai à cheval dans la campagne, dès que ses forces le lui permirent. Par ces différens moyens que je mis en usage, je parvins à retarder considérablement l'éruption, & à empêcher qu'elle ne se fit tout-à-la-fois ; car il est sûr que plus elle se fait lentement & à reprises, moins il y a de danger pour la vie du malade. Loin donc de la hâter & de pousser, comme l'on dit, le venin au dehors, les vues du médecin doivent tendre à retenir & conserver le plus long-tems possible dans le corps du malade ce prétendu venin qui ne devient funeste qu'autant qu'on en augmente l'activité par le régime & les remèdes chauds, dont on fait ordinairement tant d'usage. La nature se

fuffit prefque toujours pour cette opération ; & fes efforts, loin d'être trop foibles & infuffifans , ont , au contraire , toujours befoin d'être réprimés. Chez les perfonnes fanguines , robuftes & vigoureufes , c'eft un torrent qui déborde & brife les digues qui s'oppofent à fon paffage. Eh ! quels ravages ne doit-il pas caufer , lorsqu'au lieu de s'oppofer à fon développement par des calmans , des rafraîchiffans & des anti-phlogiftiques , on fait , au contraire , ufer au malade de différentes liqueurs fpiritueufes , de la thériaque , ou autres drogues de cette efpece , & auxquelles le peuple eft fi fort accoutumé , que tous les foins & les confeils du médecin deviennent fouvent inutiles pour le garantir du danger auquel on l'expoſe ? Je n'ai point encore oublié qu'ayant été appellé pour un enfant dont le frere venoit d'être étouffé par les attentions meurtrieres de fa mere ; je n'ai point oublié , dis-je , que cette mere qui craignoit de voir périr fon ſecond enfant , & à qui je faiſois ſentir tous les inconveniens & les dangers de la conduite qu'elle avoit tenue à l'égard du premier , dans le moment même qu'elle me promettoit de ſe conformer à mes avis , couvroit & calfeutroit ſon fils , & l'étouffoit des mêmes couvertures que je venois de lui arracher de deſſus le corps : tant la force de l'habitude eſt grande & difficile à corriger !

Je crois devoir faire observer qu'indépendamment des grandes chaleurs que nous éprouvâmes , dans le tems de l'éruption de mon petit inoculé , & qui , sans doute , contribuèrent beaucoup à multiplier les pustules varioliques ; je ferai observer , dis-je , que cet enfant avoit toujours habité avec celui de ses freres , qui avoit la petite vérole naturelle , & qu'il est très-vraisemblable qu'il avoit déjà contracté la maladie , lorsque je l'inoculai ; ce qui dut contribuer à rendre l'éruption plus abondante qu'elle ne l'auroit été sans cette raison. Mais , en supposant même que , par l'inoculation , on n'obtient pas une petite vérole plus bénigne & moins dangereuse que celle qui arrive naturellement , ce qui n'est pas vrai , il n'en demeureroit pas moins prouvé que cette pratique a des avantages que tous les vains raisonnemens de ses adversaires ne parviendront jamais à détruire ; car il n'y a qu'un extrême aveuglement , une prévention outrée , & un défaut de jugement , qui puissent engager à soutenir qu'une maladie prévue , & à laquelle on s'attend , soit aussi dangereuse que celle qui nous prend au dépourvu , & qui nous attaque , dans un tems où nous n'avons aucune raison de la soupçonner.



LETTRE

De M. MONGIN-MONTROL, docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, médecin à Bourbonne-les-Bains en Champagne, & de l'hôpital royal & militaire de cette ville, sur une Vertu spécifique & anti-spasmodique de la Mille-Feuille. (Mille-Folium vulgare album.)

MONSIEUR,

J'ai lu avec plaisir & avec fruit, dans votre Journal, Supplément à l'année 1770, V^e Cahier, Tome XXXIV, page 42, la Lettre de M. Maumery sur la Vertu anti-spasmodique de la Mille-Feuille. Ses observations me rappellent un fait qui peut être cité, qui, analogue à cette vertu, pourroit trouver place à côté de cette Lettre, pour appuyer ce qui paroît juste, réel : on met un intérêt égal à celui de décréditer le faux & la chimère.

Le pied-de-veau, *arum vulgare*, a une racine douée d'une très-grande acrimonie, sur-tout lorsqu'elle n'est pas desséchée, & qui, comme on sçait, fait beaucoup d'impression sur la langue : elle en fait, sans comparaison, plus que les âcres quelconques, tels que le poivre, le gingembre, la moutarde, la pyrèthre, même l'eu-
Suppl. T. XXXIV. L 1

phorbe (a), &c. quoiqu'on s'en serve avec succès en médecine, prise intérieurement, & qu'on en fasse du pain, en tems de famine.

Cette racine gluante & farineuse, de prime-abord douceâtre, en petite quantité, imprime sur la langue, avec autant de vivacité qu'un charbon ardent, une sensation de brûlure. Elle semble mettre tout en feu, déchirer la langue dans toute son épaisseur : les houpes nerveuses sont rudement irritées, froncées. On se persuaderoit n'avoir plus de langue : on la sent comme se torréfier, se pulvériser. Si l'on n'est point prévenu, on se regarderoit au miroir pour se rendre à soi-même le témoignage de son existence. On a bien vite recours à tout : eau chaude, froide, huile, tout ce qui se trouve ; rien n'y fait.

Le désordre & le spasme de la langue sont si grands, que la main secourable, qui vous présente sans délai, de la mille-feuille à mâcher, est une divinité tutélaire, qui vous délivre, en un moment, de tous vos maux.

La douleur, le spasme sont éclipés. Cette herbe est le seul anti-phlogistique, le seul calmant, le seul anti-spasmodique,

(a) Riviere recommande son suc. Porté dans le nez par une tente, il peut consumer un polype. Il ajoute que, s'il est trop âcre, il faut y mêler de l'eau de plantain.

au milieu de tant d'autres herbes qui seroient inutiles, qui guérit comme par enchantement : c'est une métamorphose.

Cette vertu inexplicable se représente constamment. La mille-feuille ici fait l'office de spécifique-anti-spasmodique, si topique, elle l'est dans un cas. Le tems, en multipliant & en confirmant les observations de M. Maumery, lui fera adjuger le prix qu'il lui donne ; & le Public, qui d'avance lui a obligation de son zèle, lui aura celle d'avoir réveillé son attention sur son usage intérieur dans des cas fréquens & importants.

Ce remède, dit M. Maumery, page 41 *ibid.* procure un soulagement subit dans toutes les maladies venteuses, dans les fièvres tierces d'un mauvais caractère. Après les remèdes généraux, si on en fait user, on verra changer tout-à-coup la maladie de nature : tels sont les caractères au plus haut degré d'intensité de la mille-feuille employée contre les impressions, pour ainsi dire, furibondes du pied-de-veau sur la langue ; qui néanmoins finiroient sans aucun secours & sans vestiges, avec une patience suffisante ; dans une heure, plus, moins, selon les dispositions à la corrugation toujours violente & spastique de l'organe attaqué par l'âcre qui est aussi plus ou moins fort & subtil, selon le lieu où il a végété.

J'ai l'honneur d'être, &c.

SUITE DES OBSERVATIONS

*Insérées dans le Journal du mois de Juin
1770, sur les Hémorrhagies par dissolution scorbutique ; par M. PLAN-
CHON, médecin à Tournai.*

» Quod quidem (hæmorrhagiæ scilicet) scorbuticis
» accedit crebrò , cum vel ne minima febris signa
» adsint , etsi totus ferè corporis habitus , innumeris
» violaceis maculis inficitur , qui tamen mox , ac ne
» quidem tale quid somniantes , funesto sapè san-
» guinis fluxu corripimur , iste tamen error num-
» quam , more solito , concrescit. . . . Hos certè
» scorbuticos austera acida opportunè data adjuvant
» maxime , ut haud rarò notavi. »

HUXHAM *Observat. de Aëre & Morbis epi-
demicis , ann. 1735 , Tome I , page 116.*

On ne peut trop vérifier l'efficacité des remèdes propres à combattre la cause prochaine des hémorrhagies telles que j'ai rapportées dans ce Journal. L'état affreux où on voit le malade menacé d'une mort prochaine par la perte de son sang , qui ne peut cesser d'elle-même , parce qu'elle est entretenue par une dissolution putride de ses principes , est , pour ainsi dire , le comble du désordre de l'œconomie animale : c'est ici où il faut des secours prompts & efficaces. On a vu par ces Observations (a) , que les acides & le quinquina avoient donné des entraves au sang , qui , trop *ténu* ,

(a) Journal de Médecine , loco citato.

se faisoit une route par les vaisseaux les plus déliés, & à travers les pores salivaires & autres : on verra par celles-ci que l'écorce du Pérou a un mérite supérieur dans ces circonstances où la masse des humeurs a perdu le lien qui cimentoit ses principes, privés alors de leur qualité balsamique. L'usage heureux, que j'en fis dernièrement, le prouve évidemment, & vérifie encore l'opinion de M. Macbride. C'est par des faits de pratique qu'on reconnoît ce que des expériences, telles que celles de ce chirurgien Anglois & le raisonnement, nous disent sur la manière d'agir d'un remède.

Je vis, dans le mois d'Avril de cette année (1770,) une pauvre fille de cinq ans, née d'un pere scrophuleux, vivant d'alimens durs & grossiers, couchant presque sur la paille, dans un lieu obscur, étroit, malsain, n'ayant d'autre jour que celui d'une petite porte, toujours dans la mal-propreté & dans la crasse : elle étoit couverte d'une infinité de taches noires, qui se multiplioient à chaque instant, tandis qu'une hémorrhagie du nez & de la bouche, assez abondante, se faisoit lentement. L'enfant avoit encore bon appétit, & s'affoiblissoit : le pouls étoit petit, accéléré. Vu la difficulté avec laquelle on fait prendre des remèdes désagréables aux enfans, & leur opiniâtreté à les refuser, je crus ne devoir prescrire que l'esprit de vi-

triol en julep , rendu *aigre doux* , avec le fyrop des baies de sureau. Ce julep ne mit point de bornes aux accidens ; & , le lendemain , la mere toute alarmée vint me demander d'autres secours contre cette hémorrhagie qui augmentoit. Je lui prescrivis le quinquina en poudre , à la dose d'un scrupule , à prendre , au moins toutes les trois heures , dans de l'eau sucrée : je la pressai à forcer son enfant à le prendre. Elle y parvint , sur-tout la nuit. L'enfant n'en eut pas pris trois gros , que l'hémorrhagie cessa. Je fis insister sur le même remede seul , avec un régime adoucissant : les taches commencerent à pâlir. Le troisieme jour , comme l'enfant étoit pressée de soif , je prescrivis le même julep , par préférence à d'autres acides. La petite malade s'est rétablie insensiblement : les taches s'évanouirent bientôt ; je la purgeai ensuite. Elle se porte bien aujourd'hui , & beaucoup mieux qu'avant le dérangement de sa santé.

L'autre observation est d'une pauvre payfanne , âgée de quinze ans environ , qui vint me consulter dans le mois de Juin passé. Elle avoit un crachement de sang qui lui duroit depuis quelques jours ; elle avoit une toux sèche , une fièvre lente : toute la peau étoit couverte de taches petites & noires. Je regardai ce désordre de l'œconomie animale , comme produit par une dissolution putride

du sang : malgré sa toux , je lui prescrivis un gros de quinquina , & le julep dont j'ai parlé plus haut. Elle prit un demi-gros de cette écorce , toutes les trois heures ; & le julep lui servoit de véhicule : le régime étoit le même que celui de l'autre malade. On vint m'annoncer , quatre jours après , qu'il n'y avoit plus de crachement de sang , plus de toux ; que les taches s'évanouissoient. Je réitérai la même dose de quinquina ; & je n'en eus plus de nouvelles. La première malade en prit neuf gros ; celle-ci, une once & demie. . . . Il est préférable de donner ce remède en substance , dans ces circonstances , afin que , reçu dans l'estomac , il fermente davantage , & qu'on ne perde rien de l'air fixe qu'il contient. Voyez ce que j'ai dit de sa manière d'agir dans le Journal en question.

L'on voit par ces deux observations , que le quinquina est le remède qui a le plus contribué à corriger la diathèse putride du sang de ces deux malades. La disparition des symptômes a suivi de près son usage. Au reste , il est d'autant plus indiqué dans cette maladie , que l'état relâché des solides demande des anti-septiques toniques , qui , en leur rendant un nouvel essor , réparent le désordre des fluides.



OBSERVATION

Sur une Luxation complete de la Partie supérieure du Rayon ; par M. MARTIN, maître en chirurgie , ci-devant chirurgien principal de l'hôpital Saint-André de Bordeaux.

Quand , par une cause quelconque , la partie supérieure du *radius* s'éloigne de quelques lignes de l'os du bras , avec lequel il est articulé , cette espece de luxation se guérit assez facilement ; & il y a peu de chirurgiens qui n'aient eu la même réussite que M. Duverney (a) , lorsque , comme cet auteur , on a eu de semblables cas à traiter. Mais il n'en est pas de même , lorsque cet os , en se luxant avec l'*humerus* , se luxe avec le *cubitus* , les accidens en sont bien plus graves , & les succès moins heureux. C'est pour prouver cette vérité , que je publie l'Observation qui suit.

Le nommé *** , âgé d'environ quinze ans , fort & robuste pour son âge , fit une chute sur la partie supérieure de l'avant-bras , qui lui luxa le rayon de la maniere la moins ordinaire , comme on va le voir.

(a) *Traité des Maladies des Os* , par M. DuVERNEY , Tome II , page 175 & suivantes.

La partie cave de la tête de cet os, qui s'articule avec l'éminence externe & arrondie de l'*humerus*, étoit entièrement séparée de celle-ci, ainsi que la partie la plus évasée & latérale de cette même tête, de la cavité sygmoïde du *cubitus*; de façon que cette première, c'est-à-dire la tête du rayon, étoit placée sur l'attache du muscle brachial, au-dessous de l'apophyse coronoïde du *cubitus*, qui l'empêchoit vraisemblablement de monter plus haut. Près le condyle externe de l'*humerus*, & vers le petit *anconé*, on observoit un vuide assez sensible, & une éminence à la partie antérieure & supérieure de l'articulation de l'avant-bras, qui empêchoit de le fléchir, & qui le tenoit, ainsi que la main, en pronation. Le bras étoit considérablement gonflé par la contraction du muscle *biceps*; & la douleur, qui étoit assez vive, se faisoit ressentir jusqu'aux attaches supérieures de ce muscle.

De pareils accidens, comme tout le monde le pense, ne me parurent point propres à une simple luxation du *radius* avec l'*humerus*: aussi en cherchai-je ailleurs la cause; & j'ai cru, après un examen bien réfléchi de la partie viciée, de la lésion de ses fonctions, ainsi que celles des parties voisines, l'avoir trouvée dans une luxation complète du rayon avec l'os du

bras, & avec la cavité semi-lunaire du *cubitus*.

Comme cette luxation étoit arrivée la veille que je la vis, & qu'il y avoit, quand je fus appelé, un grand gonflement, & une extrême douleur, quand on touchoit les parties, je crus qu'il convenoit d'en remettre la réduction à un autre tems, & de calmer les accidens avec les moyens connus.

Le septieme jour, la détente des parties, & le calme de la douleur, me permirent des tentatives pour remettre l'os en sa place. J'y réussis sans beaucoup d'effort; mais, aussi-tôt que je cessois de faire usage des forces qui l'avoient mis dans sa place naturelle, il se remettoit tout de suite dans son lieu accidentel.

Dès ce moment, je pensai à la peine que j'aurois à maintenir cette luxation réduite, jugeant bien qu'elle n'avoit pu arriver que par la fracture du ligament *brachio-radial*, & par celle de la forte bande cartilagineuse, qui arrête le rayon sur la cavité *sygmoïde* du *cubitus*.

Mes soupçons me paroissoient fondés, en ce que ce déplacement n'étoit point le produit d'une cause intérieure, mais d'une chute très-forte sur la partie supérieure & externe de l'avant-bras, & que de plus on ne pouvoit point soupçonner à l'enfant au-

cune cause prédisposante par une fibre molle & débile, puisqu'il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, qu'il étoit très-fort & très-robuste pour son âge.

Pour remplir néanmoins, autant qu'il dépendoit de moi, les indications curatoires, que je crus devoir prendre, je me servis des moyens recommandés par M. Duverney, pour réduire l'os luxé, ainsi que de l'appareil que cet auteur propose avec la situation de la partie : je fixai encore de plus, par une longue bande & des compresses qui rendoient la grosseur du bras égale, les muscles qui le forment, & surtout le *biceps*. Pour que ce dernier bandage remplît même mieux mes intentions, je fis passer sous l'aisselle opposée la bande qui avoit été portée en doloire jusqu'au-dessus du moignon de l'épaule du côté malade, afin de venir la faire couvrir ces mêmes doloires, & la terminer à la partie moyenne de l'avant-bras. Malgré toutes ces précautions, je ne fus point assez heureux pour guérir mon malade, comme je l'aurois désiré; car, au bout de deux mois que je levai l'appareil, je lui trouvai l'avant-bras un peu en pronation. Il avoit de la peine à le fléchir, ainsi qu'à porter sa main sur le front, pour faire le Signe de la Croix.

Quelque desir que nous ayons de guérir

parfaitement nos malades, il ne nous est cependant pas toujours facile de parvenir à des cures complètes; & souvent même, comme dans ce cas-ci, je crois qu'il est absolument impossible de réussir. De tous les tems, l'art a reconnu des maladies incurables; & il en reconnoîtra vraisemblablement toujours, puisque, malgré ses progrès depuis un siècle, la nature s'affoiblit de plus en plus, & que les malheurs du tems exposent continuellement les hommes aux plus grands accidens. La cause de l'incurabilité de l'accident que je viens de rapporter, ne me paroît pas bien difficile à expliquer. Je vais exposer succinctement ma façon de penser sur ce sujet, espérant que, si les raisons que j'en donnerai, ne sont pas des meilleures, les personnes plus instruites que je ne le suis, auront assez de complaisance pour nous faire part de celles qu'ils croiront les plus propres pour l'explication de ce fait.

Le chemin, que le rayon a été obligé de parcourir pour produire un pareil déplacement, a dû nécessairement entraîner avec lui la rupture des deux capsules articulaires supérieures du rayon, ainsi que celles des ligamens, comme nous l'avons déjà dit. Or, quand des ligamens sont rompus, ils se retirent par leur propre ressort, vers les os où ils sont attachés; ensuite ils s'en-

flamment & suppurent; &, si, après la suppuration de dégorgeement, les bouts rompus ne se rencontrent point vis-à-vis les uns des autres, chaque extrémité devient calleuse, en maniere de bourrelet (a) : les os pour lors ne sont plus retenus en leur place naturelle, & se portent où la force

(a) J'ai été une fois dans le cas de bien reconnoître le bourrelet des parties ligamenteuses, qui arrive après la rupture, si le chirurgien, qui a entrepris la réunion, a manqué aux attentions qu'exige un semblable cas, ou que le malade, par quelques-unes de ses imprudences, n'ait pas suivi les sages conseils qu'il peut avoir reçus. Le nommé ***, cordonnier de son métier, dans un fauxbourg de cette ville, se fractura le tendon d'Achille, pour avoir manqué la marche d'un escalier, & retenu son corps qui étoit prêt de tomber en arriere. Six mois après son accident, il vint me consulter, à l'hôpital, sur son état qui étoit de ne pouvoir marcher qu'avec peine & douleur, & sans le secours d'une crosse. Par l'examen que je fis de sa jambe, j'aperçus que les extrémités du tendon rompu étoient arrondies en maniere d'anneau, beaucoup plus grosses que le restant du tendon, & laissant entr'elles un espace au moins d'un pouce & demi. Le gras de la jambe étoit aussi plus gros & élevé que celui de l'autre côté, quoique, dans l'état sain, il m'eût bien assuré qu'elles étoient égales. Dans pareilles circonstances, quel parti prendre ? Je crus n'en devoir prendre aucun par les raisons que je déduirai, en parlant du danger qu'il y a de casser les cals difformes dans les fractures.

musculaire est la plus grande. Ici, le rayon se porte vers la partie antérieure & supérieure de l'avant-bras. Cela ne doit pas paroître surprenant, si l'on fait attention à la force du pronateur oblique, à celle du biceps, ainsi qu'à celles du quarté.

Mais peut-être, nous dira-t-on, il falloit que, par votre bandage, les bouts des ligamens rompus eussent été rapprochés exactement vis-à-vis les uns des autres, afin d'éviter le bourrelet à chaque bout rompu, & avoir à la place une bonne réunion. La chose est praticable pour les tendons des muscles qui ne se trouvent recouverts que de la peau, ou d'un petit nombre d'autres muscles; mais, pour les ligamens articulaires, qui sont souvent recouverts d'un grand nombre de muscles, quelquefois de tendons considérables, & presque toujours de fortes aponévroses (a), nous croyons qu'il est absolument impossible, dans un

(a) Si l'on daigne se rappeler des muscles qui couvrent le rayon dans sa partie supérieure, ainsi que de l'aponévrose qui bride & forme des gaines à ces mêmes muscles, on verra que cette articulation est très-bien fortifiée; & qu'il est bien difficile qu'un bandage puisse agir immédiatement sur les ligamens que nous avons supposés rompus dans cette luxation. La mobilité du rayon peut encore bien être un obstacle à la réussite de cette maladie.

pareil cas, de faire le rapprochement des extrémités d'une pareille division. Le bandage roulé, qu'on n'emploie presque jamais dans les plus violentes entorses qui supposent presque toujours quelques ruptures des ligamens articulaires, semble encore nous le prouver de la manière la plus convaincante. De plus nous voyons que, dans la maladie dont il s'agit, il n'y avoit pas seulement rupture des capsules & ligamens qui servent à l'articulation du rayon avec l'os du bras & avec celui du coude, mais même qu'il y en avoit encore de ceux qui sont intermédiaires entre le *radius* & le *cubitus*, depuis la tubérosité bicipitale jusqu'aux deux articulations luxées.

Du reste, si la théorie que nous venons de proposer sur la cause de l'incurabilité de la luxation du rayon avec l'os du bras & avec celui du coude, est conforme à la structure des parties, & à ce qui se passe dans les autres maladies qui ont du rapport à celle qui fait le sujet de ce Mémoire, nous n'avons fait que confirmer le sentiment d'*Ambroise Paré* sur les luxations, en général, des deux os de l'avant-bras avec rupture des ligamens (a), & ce que *M. Petit*

(a) *Oeuvres d'Ambroise PARÉ*, seizième Livre des Luxations, chapitre 33.

à dit, en particulier, dans le même cas ;
sur la luxation supérieure du rayon (a).

O B S E R V A T I O N

*Sur une Hernie abscondée, dans laquelle
l'intestin s'est trouvé percé, & de laquelle
il est sorti quantité de vers, guérie sans
opération ; par M. GASC, maître en
chirurgie, & chirurgien des hôpitaux de
la ville de Cahors en Quercy.*

La nommée *Cambouri*, dite *Montalbanaise*, de cette ville, âgée d'environ trente-six ans, d'une constitution maigre & sèche, d'un tempérament sanguin, bilieux & colère, n'éprouvoit que les accidens ordinaires aux grossesses, lorsqu'un soir, après avoir soupé, s'étant livrée à un excès de colère, il lui survint un vomissement avec des rapports aigrés, & une altération considérable ; ce qu'elle crut devoir attribuer à une indigestion à laquelle elle dit être exposée de tems en tems. Elle tâcha de remédier à cet état par les mêmes remèdes qui lui avoient été favorables en pareille circon-

(b) *Anatomie chirurgicale de M. PALFIN*, entièrement refondue, &c. par M. PETIT, Tome I, page 163.

tance ;

tance, mais inutilement; puisqu'au lieu d'éprouver le soulagement qu'elle attendoit, son mal augmenta; & elle rendit par le haut des matières stercorales, ressentant des violentes coliques, avec météorisme au bas-ventre. Elle passa huit jours dans cet état, sans appeller de secours. M'ayant envoyé chercher, je trouvai un poulx fort & plein, le ventre dur, douloureux, météorisé, la malade d'ailleurs n'ayant point été du ventre depuis trois jours, & vomissant continuellement des matières stercorales; ce qui me fit soupçonner que les accidens qu'elle éprouvoit, & qu'elle croyoit venir d'indigestion, devoient être attribués à une autre cause. En effet, je ne fus pas trompé; car, après plusieurs questions, elle m'avoua que, depuis son accident, elle avoit une grosseur au pli de la cuisse gauche, où elle sentoît, disoit-elle, beaucoup de feu, mais qu'auparavant elle n'avoit rien apperçu, pas même de tumeur.

Sur cette instruction, j'examinai soigneusement la partie où je trouvai une tumeur inflammatoire très-considérable; marquant au toucher la présence d'un liquide épanché; & enfin, en maniant la partie, ayant entendu distinctement un certain bruit, tel que seroit celui d'un parchemin froissé, je crus devoir présumer avec assez de raison,

que cette tumeur étoit dûe au déplacement des parties flottantes du bas ventre, qui se trouvoient étranglées, & qui formoient un entérocele, cause véritable des accidens énoncés. Pour y remédier, je mis en usage les saignées, les lavemens, & les autres remèdes usités en pareil cas, tels que les fomentations sur le ventre qui étoit fort tendu, & les cataplasmes sur la tumeur, avec une diète anti-phlogistique & adoucissante, convenable en pareil cas; ce qui modéra le vomissement, détendit le bas-ventre, en diminua le météorisme, ramollit la tumeur, & changea sa couleur érysipélateuse.

On continua ce traitement : la malade ne vomit que cinq fois, dans l'espace de quinze heures, dormit presque toute la nuit; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à son réveil elle se trouva comme noyée de pus ! Je lui proposai, en la voyant dans cet état, d'aggrandir l'ouverture pour donner une issue plus libre à la matière purulente; ce qu'elle ne voulut point. Il fallut donc me contenter de lui faire des injections vulnéraires, qui n'empêchèrent pas des foiblesses qui survinrent; & même le ventre resta tendu, quoique la plaie suppurât toujours, mais donnant une odeur fétide. Enfin, le surlendemain, les matières stercorales s'é-

tant fait jour à travers la plaie, & passant avec le pus, l'ouverture se trouva bouchée par quelque chose que je pris d'abord pour un morceau du tissu graisseux; mais qui, à ma grande surprise, étoit un ver en vie; long de huit pouces & demi; & dès-lors les matieres fécales prirent la route de la plaie, & se mêlerent avec le pus, le tout sortant ensemble par le trou de la suppuration; ce qui ne me fit plus douter du déchirement des tuniques de l'intestin: sur quoi, voulant porter ma sonde vers la partie, j'aperçus trois autres vers aussi en vie, à-peu-près de la même longueur que le premier, & qui furent suivis des pépins d'une pomme que la malade avoit mangée la veille.

Dans cette situation, après avoir pris conseil, je ne crus pouvoir mieux faire que de me tourner du côté de l'opération, pour remédier à l'intestin percé; mais ce fut en vain: la malade s'y opposa absolument, disant qu'elle préféreroit de périr plutôt que de permettre une seule incision. Ainsi, voyant toutes mes représentations inutiles, je me vis forcé de me contenter de faire des injections, d'employer des cataplasmes, lavemens, & autres adoucissans, auxquels je joignis des vulnéraires, avec une diète convenable. Je vis la malade tous les jours, &, tous les jours, des vers sortir par l'ouver-

ture. Mais quelle fut ma satisfaction, lorsque, ne m'attendant qu'à voir périr misérablement cette femme, je vis, dans quelques jours, disparoître les vers, (il en est sorti vingt-cinq,) & même la matiere fécale, qui prit sa route par la voie ordinaire; & la plaie se cicatrifa à vue d'œil ! Mais cette trêve ne fut pas de longue durée; car, huit jours après, la cicatrice, qui avoit paru commencer à se faire, se rouvrit; & le pus, mêlé avec les matieres fécales, reparut; ce qui me fit craindre avec raison une fistule telle que celle qui est rapportée par M. Garengeot, quatorzieme Observation du Tome I de ses *Opérations de Chirurgie*. Mais, avec un traitement doux, sans fer & sans feu, & une diète rigoureusement observée, j'eus le bonheur de venir à bout de cicatrifer la plaie, & de concourir avec la nature à faire reprendre aux matieres fécales leur route ordinaire, & de partager avec elle une cure radicale, puisque la malade, depuis le 15 de Juin (1770,) n'a plus de plaie, sans retour d'aucun mauvais symptôme, & qu'elle jouit de la plus parfaite santé, quoiqu'enceinte de six mois.



O B S E R V A T I O N

Sur l'Amputation d'une Cuisse, servant à prouver de plus en plus l'utilité des pansemens de M. PIBRAC (a), & le fruit réel, qu'on en retire dans le traitement des plaies avec perte de substance ; par M. BONNARD, maître en chirurgie des ville & bailliage royal d'Hesdin.

Marie Prevôt, née près de l'abbaye de Valoires en Picardie, âgée d'environ quarante-huit ans, vint, dans sa jeunesse, se fixer à Hesdin. Elle y vécut long-tems en parfaite santé ; après quoi, il lui survint un ulcère scrophuleux à la jambe droite, qui petit-à-petit fit des progrès, à cause de l'appauvrissement des liqueurs, & de la suppuration infecte & abondante, qui en découloit.

Cet ulcère, placé à la partie moyenne, détruisit & rongea, dans une étendue de dix-huit lignes, le tibia. La malade, dans ce cas, fut contrainte de garder le lit. Elle n'y pouvoit remuer la jambe, sans jetter les

(a) M. Pibrac, vice-directeur de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris. Voyez ses Remarques à la 99^e page du Tome XI^e des Mémoires de ladite Académie, in-12.

hauts-cris. Ses douleurs ne venoient que de quelque aspérité osseuse. Le genou du même côté étoit fort tuméfié & rénitent. Par-dessus tout, elle avoit très-peu d'appétit, & une fièvre lente, qui la travailloit depuis quelque tems. C'est dans cet état que je fus appelé pour la secourir. Sa grande foiblesse & la mauvaise qualité de son sang me firent regarder le succès de l'amputation comme bien incertain. Je la lui fis cependant envisager comme la meilleure & unique ressource. Elle s'y détermina sans peine; & j'y procédai, au mois d'Août 1767.

Si les grandes opérations demandent des réflexions de la part de celui qui se charge d'opérer, ce n'est pas tant pour le manuel que pour les autres circonstances relatives à la maladie. Je sentoís qu'en amputant au-dessous du genou, je pouvois faire une faute irréparable, une partie du virus s'y étant fixée. Il me parut plus prudent de cerner au-dessus qu'au-dessous : c'est pourquoi la cuisse fut la partie d'élection.

Je ne m'étendrai point ici sur la manœuvre : je dirai seulement que je pris toutes les précautions possibles pour empêcher la faillie du fémur & la figure conique du moignon. A cette fin, je fis d'abord la section de la peau, & ensuite celle des chairs. Je conservai, par ce moyen, autant de régu-mens que je pus, non pas dans l'intention

de les ramener au centre de la plaie, & de les y maintenir forcément, mais dans celle de ne rien maîtriser. Je sciai ensuite l'os le plus haut possible, & fis la ligature des vaisseaux; après quoi, le bandage fut mis de façon à ne point faire de compression circulaire trop forte, & à laisser à l'engorgement consécutif la liberté de s'étendre aussi loin que la nature voudroit le borner (a). L'appareil, consistant en charpie sèche, compresse, &c. ne fut levé complètement, qu'au bout de

(a) Cet engorgement, par cette liberté, n'est pas si dangereux que celui qui a une cause de plus, telle que la compression dont nous parlons: il se dissipe aussi plus promptement. Les tégumens sortis, en conséquence, de la gêne où ils étoient par leur tuméfaction, reprennent insensiblement le dessus des chairs, au point de ne donner à la cicatrice que peu de chemin à faire.

J'avouerai cependant ici, que cette théorie, que je crois plausible, n'infirme nullement & n'infirmera jamais celle du très-célèbre M. Louis dans sa sçavante & lumineuse *Dissertation sur les Causes de la Saillie de l'Os, après l'amputation des membres*, insérée dans le second Tome in-12 des Mémoires susdits de l'Académie. Il se trouve des cas où le plein succès dépend absolument de la pratique qu'il y établit; mais, dans celui qui fait le sujet de cette Observation, je me suis cru dispensé de suivre les préceptes de ce fameux académicien, par des raisons qu'il déduit lui-même dans ses *Nouvelles Observations*, page 83. du Tome onzième, même format du même ouvrage.

six jours. Le pus, dont il étoit imbibé, fit que je l'ôtai facilement, & sans causer à la malade la moindre douleur. J'eus aussi-tôt le plaisir de voir la plaie aussi belle qu'on pouvoit le desirer. Sa surface n'avoit pas plus d'étendue qu'au moment même de l'opération. Je la recouvris de nouveau avec un gâteau de charpie sèche, mollette, & bien peignée ; & j'enveloppai ensuite le moignon avec des compresses trempées dans l'eau commune froide, sans addition quelconque (a). Ce second appareil ne fut ôté qu'au bout de deux fois vingt-quatre heures. Je me comportai environ un mois de la même façon ; ce qui put aller à douze ou quinze pansemens, après lesquels je ne remplaçai la charpie arrangée comme ci-dessus, que de trois jours en trois jours ;

(a) Mon intention, en mouillant ainsi les compresses, n'étoit pas tant pour servir de remède à la partie tronquée, que pour les y mieux adapter. Quant à l'eau froide, on peut voir un peu plus haut la saison où nous étions alors ; mais je ne puis dissimuler que la raison qu'apporte M. Pibrac est plus recevable que celle que je viens d'exposer. » J'ai pansé à froid, dit-il, parce que je suis persuadé que les fomentations chaudes, en raréfiant les liqueurs, ne contribuent pas peu aux gonflemens primitifs, qui surviennent aux plaies, malgré toutes les attentions des saignées, du régime, de la bonne situation, &c. »

& la plaie, dont la suppuration fut toujours bien conditionnée, se trouva parfaitement & uniment cicatrisée, en deux mois, sans exfoliation, sans l'usage des épulotiques, fârcotiques, & d'aucune sorte de pyrotique ou cathérétique.

Cette cure antérieure, comme l'on voit, à ce que M. Pibrac a publié sur cet important objet, c'est-à-dire sur le traitement des plaies avec déperdition de substance, démontre bien clairement que les hommes se rencontrent quelquefois dans les idées qu'ils se forment. Il y a plus de dix-huit ans que j'ai commencé à panser les plaies, relativement à la pratique dont est ici question. Je pourrois étayer ce fait de plusieurs autres observations; mais, comme M. Pibrac est le premier, d'après le précepte des anciens, qui a fait valoir cette pratique, la chirurgie Françoisse moderne ne peut que lui en sçavoir bon gré. En effet la méthode de ne panser que rarement les plaies, sans se permettre même de les essuyer, & d'y employer aucun médicament, mérite d'autant plus la préférence sur toute autre, que l'avantage qui en résulte est d'une évidence des plus frappantes.

Sans avoir suivi en aucune manière le précepte si recommandé par quelques auteurs de pré luder, dans toutes les opéra-

tions d'importance , par les moyens généraux , le succès de celle-ci n'en a pas moins eu lieu , & a été plus heureux que celui de certains chirurgiens qui épuisent les malades par beaucoup d'amples saignées faites avant & après toutes les opérations qu'ils entreprennent. Ce procédé , suivi d'un régime des plus sévères, ne peut être que très-préjudiciable , sur-tout lorsque nous ne voyons aucun signe de pléthore : aussi l'atonie des solides & la stagnation des fluides , occasionnées par cette pratique trop peu réfléchie, causent souvent la perte du malade, ou le jettent, pour long tems , dans une langueur aussi triste que difficile à combattre. Je ne veux cependant pas inférer de tout ceci , qu'il faille toujours s'écarter de la règle : je suis bien éloigné de penser ainsi. Les avantages de la phlébotomie ne sont point équivoques pour ceux qui ne savent se refuser à la vérité ; mais il est toujours vrai de dire que le tems de la mettre en usage n'est point indifférent ; c'est au praticien éclairé à saisir ce tems , & à savoir se soustraire à toute routine , lorsqu'on en aperçoit la défectuosité.



OBSERVATION

Sur une Hydropisie laiteuse ; par M. MARTIN, maître en chirurgie, ci-devant principal chirurgien de l'hôpital Saint-André de Bordeaux.

Le lait des nouvelles accouchées peut se porter dans toutes les parties du corps, comme l'observe M. Puzos dans ses Mémoires sur les Dépôts laiteux (a), ainsi que d'autres auteurs (b) qui ont traité des accouchemens ; mais pas un, si je ne me trompe, n'a encore dit que le lait, en se portant dans l'une des trois capacités, peut y former un épanchement de cette matière semblable à une ascite, &c. En effet, quand ils traitent du lait porté sur l'une des trois capacités, ils ne parlent que des accidens relatifs à l'engorgement des viscères qui y sont contenus, sans faire remarquer que cette même matière peut, après s'être portée sur les orga-

(a) *Traité des Accouchemens* par M. Puzos, page 341 & suiv.

(b) Il y a peu d'auteurs qui aient fait des Traités d'Accouchemens, qui n'aient parlé des accidens que le lait cause, également, lorsqu'il se porte ailleurs qu'aux mammelles, lorsqu'il se trouve trop abondant sur ces dernières parties, ou que, par quelque cause, il s'y forme des engorgemens.

nes , s'épancher encore dans le lieu où ils sont renfermés , & exiger alors la ponction ou le trépan. Ma pratique ne m'a point encore fourni d'exemples du lait épanché purement dans le crâne , ou dans la poitrine. L'hydropisie de poitrine , à la suite des couches , n'est cependant pas sans exemple. M. Duverney le jeune en rapporte un dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences , année 1703 , page 170. Il est vrai que cette hydropisie étoit compliquée d'une ascite ; mais la malade étoit dans le cas de l'opération , & auroit certainement guéri , si certaines gens n'eussent regardé la respiration qu'elle ne pouvoit avoir que sur son séant , & à demi-courbée , ainsi que le côté sur lequel elle n'osoit s'appuyer , que comme un faux-fuyant. Combien de fois n'ai-je point vu des malades être la victime de pareilles prétendues consultations ? Je mettrai volontiers sur toutes les méprises que j'ai vu faire dans ces assemblées des gens de l'art , qui ont été contre le bien des malades ; mais qu'il me soit permis de dire , pour le bien de ces mêmes malades , qu'il est bien à désirer qu'il n'y ait pour consultants & chirurgiens ordinaires dans les hôpitaux , (surtout dans l'Hôtel-Dieu de cette ville ,) que ceux qui ont été dans le cas d'y faire , pendant bien des années , le service intérieur de la chirurgie. Ainsi il ne s'agira ici que d'un

épanchement de cette matiere dans l'abdomen, & que je nomme *hydropisie laiteuse*.

Madame *** étant accouchée, le 8 du mois de Mai dernier, d'un enfant mort, eut, à la suite de cette couche, une fièvre putride-miliaire, dont elle revint assez bien. Après une convalescence de quelques jours, elle voulut prendre l'air. Le lait, qui, chez elle, étoit fort abondant, se partagea entre les mammelles & le canal intestinal, & lui causa dans la région de ces derniers viscères une tension douloureuse, des envies continuëles de vomir, une excretion laiteuse par le fondement, avec un pouls petit & concentré. L'excretion laiteuse par le fondement, quoique bien peu abondante, ne m'affligea guères : je la regardai, au contraire, comme de bon augure ; & si son estomac, qui étoit dans une irritation des plus grandes, m'avoit permis de lui donner quelques remèdes, j'aurois tâché de favoriser cette évacuation par quelques legers purgatifs. Mais son estomac, comme je viens de le dire, étoit tellement irrité, qu'il ne pouvoit supporter les plus legeres boïssons ; & le hoquet, qui étoit de la partie, me faisoit tout craindre pour une inflammation gangreneuse (a). C'est l'état où étoit cette

(a) Le hoquet n'est cependant pas toujours un présage dangereux de cette maladie. Tout le monde sçait qu'il peut être habituel, & qu'il sur-

dame, quand elle me fit prier de l'aller voir, le 25 Juin dernier, à une campagne éloignée de six lieues de cette ville. Je ne le diffimulerai point : j'aurois volontiers désiré avoir avec moi, dans ce moment, plus d'une personne à consulter ; & c'est bien pour lors que je reconnus l'utilité que le public retireroit d'un médecin expérimenté dans les maladies des femmes accouchées, en agissant de concert & sans partialité, comme le dit *Lamothe* (a), avec un chirurgien qui se feroit attaché non-seulement à la théorie des accouchemens, mais même encore au manuel. Pour donc calmer la grande irritation de l'estomac, je conseillai à la malade de prendre du petit-lait, de l'eau de poulet légère, & une potion composée avec

vient très-souvent à la suite d'un repas extraordinaire. Il y a peu de jours que j'ai été dans le cas de bien observer que la plénitude de l'estomac peut effectivement produire cet accident ; & , si l'on daigne se rappeler les connexions du paviillon de l'œsophage avec le larynx, on ne pourra qu'être surpris de ce qu'il se trouve encore aujourd'hui des maîtres en l'art de guérir, qui regardent le hoquet, dans le commencement d'une maladie, comme un symptôme des plus sinistres ; tandis que le plus souvent il n'est qu'un signe accessoire d'une corruption des matières contenues dans les premières voies, qui ne demande autre chose que des évacuans.

(a) *Traité des Accouchemens* par LAMOTHE, Tome I, Préface, page xix.

l'eau de laitue , de pariétaire , le syrop de nymphæa , & les gouttes minérales anodines d'Hoffmann. A ces secours je joignis les embrocations sur l'abdomen , avec l'huile d'amandes douces , en place d'une fomentation émolliente , qu'elle n'avoit jamais pu souffrir. Je recommandai aussi l'usage de quelques doux lavemens, & même les demi-bains ou les bains entiers , si les accidens venoient un peu à diminuer. La nuit , qui suivit le jour de mon arrivée , fut beaucoup plus calme que les précédentes ; & , comme je fus obligé de partir le lendemain , je présimai que le plus grand bien que nous avions à souhaiter , ce seroit de voir le lait fixé , soit en maniere d'épanchement dans le bas-ventre , ou , sous la forme de dépôt , dans quelques extrémités. Le 30 Juin , on m'écrivit que les accidens étoient un peu calmés , mais que son ventre étoit prodigieusement gonflé , sur-tout vers la région hypogastrique , ainsi que les grandes lèvres & l'extrémité inférieure gauche. Je fis aussitôt réponse que si , à ces symptomes , on m'avoit marqué qu'il y avoit un mouvement d'ondulation dans l'abdomen , qu'il n'y avoit nul doute que la matiere laiteuse ne se fût fixée dans la capacité abdominale , & qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que de faire la ponction. Deux jours après , je reçus pour réponse , qu'en examinant le

bas-ventre ; on avoit effectivement reconnu dans cette capacité un fluide épanché , & qu'on me prioit de me transporter de nouveau sur les lieux pour l'évacuer. Je partis , muni de mon trois-quarts , & d'une seringue propre à injection , en supposant que l'humeur laiteuse , peut-être coagulée , ne pût pas passer par la cannule. Cette dernière précaution fut inutile ; car la liqueur qui formoit cette hydropisie ressembloit à un véritable petit-lait , & sortit de l'abdomen , à la quantité de deux pintes , mesure de Paris. Cette dame aujourd'hui est en ville , & est soumise , par conséquent , plus particulièrement à mes soins. Je lui ai fait prendre une vingtaine de bains pour calmer une vive chaleur dans l'estomac , dont elle se plaignoit depuis le commencement de sa maladie. Elle s'en est très-bien trouvée ; & me paroît tout-à-fait hors d'affaire.

Quoique j'aye dit que les auteurs des Traités d'Accouchemens n'ont point parlé d'épanchement de lait dans une des trois principales cavités , après s'être porté sur les organes qui y sont contenus , je n'entends cependant point dire par-là que ces cas sont sans exemples , sur-tout celui que je viens de rapporter. (a). M. *Van-Swie-*

(a) Outre les exemples que je viens de rapporter , un de mes frères m'a raconté une histoire tout-à-fait semblable à celle de M. *Duverney* le

ren (a) croit que le fait rapporté par M. *Chomel* (b) est dans ce cas-là, & met en question si *Ruyfch* n'a pas trouvé une pareille collection dans l'abdomen ? Je ne déciderai pas ce dernier cas ; mais, pour le premier, je pense avec ce célèbre auteur, que c'étoit une hydropisie laiteuse, quoique l'auteur de l'Observation (M. *Chomel*) ait cru que ce dépôt avoit son siège entre le péritoine & les muscles du bas-ventre. Ce qui me donne lieu de penser ainsi, c'est l'Observation de M. *Duverney* le jeune, sur une Hydropisie survenue à la suite d'une suppression des vuidanges (c), dont plusieurs singularités ont été assez semblables à celle de l'Observation de M. *Chomel*, & une autre Observation que j'ai par-devers moi, dont je vais rapporter l'histoire. En 1764, nous avions dans notre Hôtel-Dieu une fille hydropique. Après s'être refusée plusieurs fois à la ponction, l'anneau ombilical se dilata ; le

jeune, qui se trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, année 1702, page 214.

(a) *Maladies des Femmes & des Enfans*, &c. traduit du latin de BOERHAAVE, & de VAN-SWIETEN, son commentateur, Tome second, page 108.

(b) *Académie Royale des Sciences*, 1728, page 413.

(c) Mémoire cité plus haut.

Suppl. T. XXXIV.

N n

péritoine , confondu avec les tégumens ; formoit une vessie considérable dont on pouvoit , par la compression , faire aisément rentrer les eaux qu'elle contenoit. A la fin , cette poche se creva : il en sortit , à plusieurs reprises , beaucoup d'eaux de différentes couleurs ; & , quelque tems après , il se forma un dépôt vers l'arcade crurale du côté droit , qui ressembloit assez bien à un dépôt formé par la crevasse d'un intestin étranglé dans cette partie. Ce dépôt s'ouvrit de lui-même ; & , pendant bien du tems , il en sortoit une liqueur jaunâtre , qui la mouilloit continuellement. Cette fille , qui sentoit diminuer de jour en jour ses forces , me demandoit avec instance de lui guérir cette plaie. Je l'assurai que je ne pouvois y réussir sans lui faire la ponction. Elle s'y détermina à la fin ; & son ouverture fistuleuse guérit effectivement peu de tems après ; mais ses jours se terminèrent après la fixieme ponction. J'ouvris son corps : je trouvai que sa maladie étoit une véritable ascite produite par un engorgement de la partie inférieure du grand sac épiploïque. Par les recherches que je fis pour connoître la source du dépôt de l'arcade , & sçavoir si je m'étois trompé dans le jugement que j'en portois d'abord , je vis que la liqueur de la cavité abdominale avoit

formé la vessie de l'anneau ombilical, que j'avois d'abord remarquée, & que cette vessie, venant à se rompre, avoit laissé échapper une partie de la liqueur contenue dans l'*abdomen*; qu'une autre partie de cette liqueur s'étoit glissée entre l'aponévrose du muscle transverse, & le péritoine, pour se porter jusqu'à l'arcade, où enfin, retenue sans doute par cette espèce de barrière, elle avoit formé, par son séjour dans ce lieu, un amas qui, par la suite, étant venu à ouvrir les tégumens, avoit formé une fistule qui étoit entretenue par de nouveaux amas de la liqueur épanchée dans l'*abdomen*.

Si l'on daigne actuellement comparer les circonstances de cette Observation avec celles de M. *Duverney*, on verra que toutes les deux contiennent celles qui se sont observées sur la malade qui fait le sujet de l'Observation de M. *Chomel*, & que, par conséquent, il se pouvoit très-bien que le dépôt laiteux, dont il nous a donné l'histoire, eût son siège dans l'*abdomen*, & non entre le péritoine & les muscles du bas-ventre, comme il l'a cru. Il y a encore tout lieu de penser que, s'il avoit été permis d'ouvrir la dame à qui on fit la paracenthèse en présence de M. *Morand*, dont M. *Chomel* rapporte l'histoire dans son Mé-

moire ; il y a , dis-je , tout lieu de penser que l'on auroit trouvé la liqueur épanchée dans l'*abdomen* , comme M. *Duverney* & moi l'avons trouvée. A nos deux Observations j'en ajoûterai une troisieme qui est celle qu'on trouve dans le troisieme Cahier du Supplément au Journal de Médecine , page 283.

Du reste , en portant mes doutes sur le lieu où étoit l'épanchement laiteux , qui a fait le sujet du Mémoire de M. *Chomel* , je n'ai point eu intention de vouloir diminuer en rien le mérite de cette sçavante production , ni nier que le cas , comme il le suppose , puisse arriver , ainsi que d'autres especes d'épanchemens dans ce même endroit. Personne ne respecte plus que moi la mémoire & les ouvrages de ce grand médecin. Mais , comme les raisons d'anatomie , qu'il nous a données pour l'explication de cette hydropisie , peuvent souffrir quelques difficultés , & que d'ailleurs , comme je l'ai déjà dit , nous avons vu les mêmes circonstances de son Observation , rassemblées dans deux autres où il n'y avoit point d'épanchement entré le péritoine & les muscles du bas-ventre , mais seulement dans la cavité abdominale , nous avons cru qu'il pouvoit nous être permis de penser différemment que cet auteur , & juger du local de la mala-

SUR UNE HYDROPIE LAITEUSE. 565
die, comme il s'est trouvé dans la dame qui
fait le sujet de cette Observation, ainsi
que dans les trois autres que nous avons
rapportées.

L E T T R E

*De M. MORAND, docteur-régent de la
Faculté de Médecine de Paris, médecin-
adjoint de l'Hôtel-Royal des Invalides,
à M. ROUX, sur une prétendue Cure
d'un Epileptique par l'huile animale de
DIPPEL.*

MONSIEUR ET CHER CONFRERE,

Dans la lecture que j'ai faite de l'ouvrage de M. Spielmann, traduit en françois, & augmenté de Notes nouvellement publiées, je n'ai pas laissé échapper un fait de pratique concernant une guérison opérée par l'éditeur, s'il l'en faut croire, avec l'huile animale de Dippel, aux infirmeries de l'Hôtel-Royal des Invalides, & que vous avez annoté vous-même.

Je ne prétends point retrancher de la liste des moyens curatifs ou palliatifs l'huile animale, qui sans doute a réussi plusieurs fois à Dippel lui-même, au docteur Jean Junkerns, dans l'Hôpital des Orphelins à Hall, & au docteur Cramer. Il s'agit ici

d'examiner le degré d'authenticité, que porte la nouvelle preuve de ses bons effets, avancée par l'éditeur de l'ouvrage de Spielmann.

Quelque chose qu'on écrive en médecine, soit en faveur, soit au désavantage d'un remède ce qu'on avance, doit être revêtu, ou d'autorité, ou de vraisemblance. Le praticien seul, le médecin qui voit journellement, & même à toute heure, les malades, peut & doit, je pense, être seul à certifier un fait de médecine, sauf à lui, s'il croit en avoir besoin à invoquer le témoignage de ceux que leurs fonctions rendent témoins de sa pratique. A entendre l'éditeur de Spielmann, l'apothicaire seul de notre Hôtel des Invalides auroit prescrit l'huile de Dippel, & auroit suivi les effets de ce remède; & le médecin ordinaire, sans lequel rien ne se prescrit, rien ne se distribue aux malades, auroit ignoré une guérison aussi frappante, aussi digne d'être communiquée à ceux qui exercent l'art de guérir? Quelle absurdité! & combien augmentera-t-elle aux yeux même de l'éditeur, s'il se rappelle les premières époques de ses fonctions à l'Hôtel des Invalides? C'eût été la moindre chose qu'il rendît au moins compte de son succès au médecin qui lui auroit *confié ce traitement*;

si tant est que M. Meunier qui, dans son adjoint, reconnoît un véritable ami, eût réellement abandonné ce malade à l'apothicaire. L'éditeur eût-il commis l'imprudence inexcusable de prendre sur soi cette espece d'essai, sans en communiquer au médecin ? Le succès inattendu, la gloire d'avoir guéri une maladie si difficile, eût échauffé l'amour-propre du jeune observateur : il s'en seroit vanté. Les malades, les chirurgiens, les sœurs, le guérisseur, auroient porté de bouche en bouche ce prodige ; & il fût enfin parvenu à M. Meunier, à qui on auroit eu l'incivilité de n'en point faire part dans le commencement ? Il en seroit donc instruit ; & son témoignage, plus que nécessaire, eût donné à l'événement du hazard, & à son récit, le degré d'authenticité dont ils ont besoin.

Je n'ignorois pas, Monsieur & cher Confrere, que M. Meunier, déterminé, comme tous les médecins, par les Observations consignées dans le Journaux d'Allemagne, avoit administré l'huile de Dippel dans nos infirmeries. Je sçavois même que cela avoit toujours été sans succès : néanmoins, à l'occasion de cette note du traducteur, que vous n'avez pas oubliée dans votre Journal de Juillet 1770, j'ai pris une nouvelle information ; & elle m'a confirmé dans ce

que je sçavois déjà. M. Meunier dénie l'observation entière.

D'après le portrait du malade , & par quelques circonstances qui accompagnent le récit de ce traitement , j'ai soupçonné , quelques instans , que le traducteur s'étoit trompé sur l'époque ; qu'il vouloit faire mention d'un autre tems où j'avois fait le service , & que l'observation pouvoit tomber sur quelques malades auxquels j'ai réellement fait administrer ce remède. J'ai compulsé le cahier de mes observations faites dans l'infirmerie de l'Hôtel ; & j'y ai trouvé deux malades à qui j'ai fait prendre l'huile de Dippel , comme calmant , précisément dans le tems que le fleur Cadet y gagnoit sa maîtrise.

J'ai fait entrer le résultat de ces observations dans la discussion sur l'épilepsie , dont j'étois chargé à l'acte de doctorat de M. Mittie , le 1^{er} Octobre 1756 , en donnant la description du concours d'épileptiques à la Sainte-Chapelle de la cour du Palais , la nuit du Vendredi au Samedi saint : je fis à l'assemblée l'exposé de l'état dans lequel étoient ces malades de notre infirmerie de l'Hôtel , lorsque je commençai à leur prescrire le remède. L'un étoit un ancien laquais de ma mere , nommé *Flamand* , employé dans les cuisines de l'Hôtel : je puis

vous assurer que l'huile de Dippel ne l'a absolument pas guéri.

Le second étoit un soldat invalide , qui se nomme *Antoine Poix*, dit *d'Alinguant*. Je l'ai vu souvent aux infirmeries, nommé-ment hier, n° 29 de la sale S. Joseph : il est toujours sujet aux mêmes récidives.

La maladie, dans ces deux sujets, étoit idiopathique ; ce qui la rend, en général, plus difficile à guérir ; quoique l'huile animale ait été annoncée plus efficace dans cette espece, que dans l'espece symptoma-tique.

Il résulte de tout cela, Monsieur & cher Confrere, que si l'observateur a eu en vue les tentatives des médecins ordinaires, & du médecin adjoint de l'Hôtel, auxquels il étoit subordonné, il est doublement en faute de s'approprier l'observation, & d'avancer une chose démentie par M. Meunier & moi. Si le traitement a été fait à notre insçu, je laisse à penser quel degré de confiance mérite alors le fait dont nous n'avons aucune connoissance ni M. Meunier ni moi, & avancé par l'éditeur, on ne peut plus jeune, dans le tems qu'il étoit aux In-valides.



COURS D'HISTOIRE NATURELLE ET DE CHYMIE.

M. *Buquet*, docteur-régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, a ouvert ce Cours, le lundi 12 Novembre 1770, & le continue, les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à 11 heures du matin, en sa maison, rue des Fossés-Saint-Jacques, à l'Estrapade.

P R O S P E C T U S.

M. l'abbé *Sans*, chanoine de l'Eglise collégiale, & professeur de physique expérimentale en l'université de Perpignan, s'étant occupé, depuis le 9 Septembre 1768, à essayer l'électricité sur la paralysie récente, a reconnu, par six guérisons qu'il a faites, que ce phénomène singulier, dirigé d'une certaine manière, est un remède souverain contre cette maladie, jusqu'à présent regardée comme incurable; ce qui l'a engagé à venir dans la capitale du royaume pour apporter du secours aux personnes qui peuvent se trouver dans ce malheureux état. Les premières guérisons qu'il a opérées ont été présentées dans le tems à l'Académie.

Royale des Sciences. Il est muni des certificats des dernières. On verra un paralytique guéri, qui lui sert de domestique. La fin qu'il se propose est de constater d'une manière indubitable, sous les yeux de la Faculté de médecine, un remède si souverain. Il prie les personnes intéressées de ne pas perdre de tems : plus la maladie est récente, plus il est facile de la faire disparaître. Il n'entreprendra même que ceux dont la paralysie ne datera pas au-delà de trois mois. Il est logé actuellement à l'Hôtel de Toulouse, rue Gilles-Cœur, près le Quai des Augustins.

Fin du Tome XXXIV.

T A B L E.

E XTRAIT de l'Histoire des Maladies de Saint-Domingue. Par M. Pouppé Desportes, méd. Page 483	
Réflexions sur la Pratique de l'Inoculation, & sur le Traitement de la petite Vérole. Par M. Desbrest, médecin.	503
Lettre de M. Mongin de Montrol, médecin, sur la Mille-Feuille.	529
Suite des Observations de M. Planchon, médecin, sur les Hémorrhagies par dissolution scorbutique.	532
Observation sur une Luxation complète de la Partie supérieure du Rayon. Par M. Martin, chirurgien.	535
— sur une Hernie abscondée, compliquée de vers, guérie sans opération. Par M. Gasc, chirurgien.	544
— sur l'amputation d'une Cuisse. Par M. Bonnard, chirurgien.	549
— sur une Hydropisie laiteuse. Par M. Martin, chirurgien.	555
Lettre de M. Morand, médecin, sur une prétendue Cure d'un Epileptique, par l'huile animale de Dippel.	565
Cours d'Histoire naturelle, & de Chymie.	570
Prospectus.	Ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le fixieme Cahier du *Supplément au Journal de Médecine* pour l'année 1770. A Paris, ce 28 Novembre 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les fix Cahiers du Supplément au Journal de Médecine pour l'année 1770.

L I V R E S A N N O N C É S.

- Essais sur les différens points de physiologie, de pathologie & de thérapeutique.* Par M. Fabre, chirurgien. Page 191
Histoire naturelle de l'air & des météores. Par M. l'abbé Richard. Ibid.
La Botanique mise à la portée de tout le monde. Par M. Regnault. 95

E X T R A I T S.

- Histoire naturelle de l'air & des météores.* Par M. l'abbé Richard. *Premier Extrait.* 195
— *Second Extrait.* 291
La Médecine pratique. Par M. Le Camus, méd. 3
Histoire des maladies de Saint-Domingue. Par M. Pouppé Desportes, médecin. 483
Traité des maladies des nerfs. Par M. Prestavin, chirurgien. 99
Traité des maladies des yeux. Par M. Des Hays-Gendron, chirurgien. 387

574 TABLE GÉNÉRALE
OBSERVATIONS.
MÉDECINE.

<i>Observation sur un enfant dont la tête étoit singulièrement viciée.</i> Par M. Marrigues, chirurgien.	53
— <i>sur deux enfans joints ensemble.</i> Par M. Beaussier, médecin.	90
— <i>sur une évacuation de pus par les crachats.</i> Par M. Vialez fils, chirurgien.	33
<i>Lettre sur une hydropisie singulière.</i> Par M. Du Bertrand, chirurgien	38
<i>Observations sur une hydropisie ascite.</i> Par M. Daquin, médecin.	418
— <i>sur un épanchement de lait dans l'abdomen, guéri par la ponction.</i> Par M. Bossu, chirurgien.	282
— <i>sur une hydropisie laiteuse.</i> Par M. Martin, chirurgien.	555
— <i>sur un lait répandu.</i> Par M. Beaussier, médecin.	315
— <i>sur un calcul biliaire, expulsé par les selles.</i> Par M. Gosse fils, médecin.	45
<i>Observations sur quelques bons remèdes contre les vers.</i> Par M. Bajon, chirurgien.	60
— <i>sur les affections vermineuses.</i> Par M. Daquin, médecin.	151
<i>Remarques sur le Tænia.</i> Par M. Binet, médecin.	217
<i>Observation sur des mouvemens convulsifs, occasionnés par des vers.</i> Par M. Sylvestre, chirurgien.	424
<i>Lettre sur les mauvais effets de l'émétique dans les maladies des femmes grosses.</i> Par M. Bonnaud, chirurgien.	127
— <i>sur les inoculations faites à Saint-Malo.</i> Par Bougourd, médecin.	134

DES MATIÈRES. 575

- Réflexions sur la pratique de l'inoculation, & sur le traitement de la petite vérole.* Par M. Desbrest, médecin. 503
- Observations sur quelques objets de médecine, & principalement sur les effets de la ciguë.* Par M. Mazars de Cazeles, médecin. 255
- Observation sur une diarrhée guérie par un cautère.* Par M. Vialez, chirurgien. 281
- *sur une goutte héréditaire, guérie par une fièvre quarte, communiquée par M. Latané, médecin.* 323
- *sur des métastases singulières.* Par M. Laborde, médecin. 326
- Lettre sur la vertu anti-spasmodique des sommités de mille-feuille.* Par M. Maumery, méd. 402
- *de M. Mongin de Montrol, médecin, sur le même sujet.* 529
- *sur l'efficacité du quinquina dans les affections vaporeuses.* Par M. Dejean, médecin. 415
- Suite des Observations de M. Planchon, médecin, sur les hémorrhagies par dissolution scorbutique.* 532
- Lettre de M. Morand, médecin, sur une prétendue cure d'un épileptique, par l'huile animale de Dippel.* 565

CHIRURGIE.

- Réponse de M. Martin, chirurgien, à M. Aurran, sur l'anévrisme.* 161
- Observation sur une luxation complète de la partie supérieure du rayon.* Par le même. 535
- Lettre sur le danger d'abandonner à la nature la chute des ligatures faites aux vaisseaux.* Par M. Milleret, chirurgien. 367
- Lettre de M. Janin, oculiste, sur les cataractes.* 371

576 TABLE GENE. DES MAT.

<i>Lettre de M. Dupouy, chirurgien, sur les ma-</i> <i>dies des sinus maxillaires.</i>	355
<i>— (Seconde ,) &c.</i>	462
<i>Essai sur le moyen d'introduire des matieres liqui-</i> <i>des dans l'estomac, par les fosses nazales. Par</i> <i>M. Libouton, chirurgien.</i>	359
<i>Observation sur un accouchement laborieux, ter-</i> <i>miné par le forceps. Par M. Dolignon, chi-</i> <i>rurgien.</i>	187
<i>— sur un accouchement laborieux, avec</i> <i>rupture du vagin. Par M. Pietſch, méd.</i>	165
<i>Sur les Cas qui exigent l'opération Césarienne. Par</i> <i>M. Martin, chirurgien.</i>	75
<i>Observation sur une opération Césarienne. Par</i> <i>M. Pietſch, médecin.</i>	170
<i>Lettre de M. Gallot, médecin, sur une opération</i> <i>Césarienne.</i>	177
<i>— du même sur un accouchement laborieux,</i> <i>& une opération Césarienne.</i>	375
<i>Remarques sur l'usage des pessaires, & la meilleure</i> <i>maniere de les construire. Par M. Levret, chi-</i> <i>rurgien.</i>	428
<i>Observation sur une hernie abscedée, compliquée</i> <i>de vers, guérie sans opération. Par M. Gasc,</i> <i>chirurgien.</i>	544
<i>— sur l'amputation d'une cuisse. Par</i> <i>M. Bonnard, chirurgien.</i>	549

AVIS DIVERS.

<i>Concours à la Faculté de Médecine de Paris.</i>	92
<i>Prix de l'Académie de Dijon.</i>	94
<i>Cours d'Histoire naturelle, & de Chymie.</i>	570
<i>Prospectus.</i>	<i>Ibid.</i>

Fin de la Table.